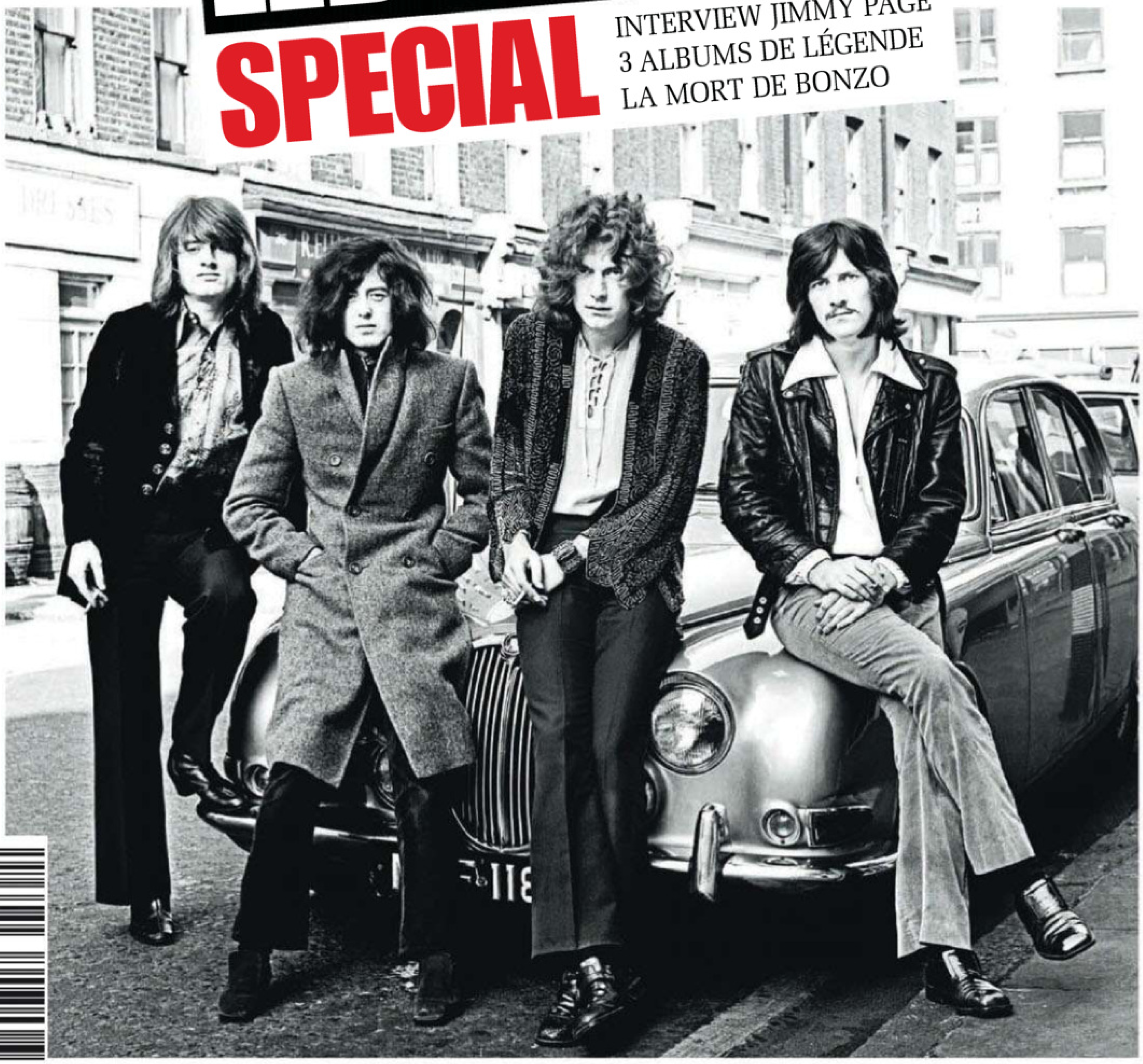
ROCK & FOLK

LED ZEPPELIN

SPECIAL

INTERVIEW JIMMY PAGE
3 ALBUMS DE LÉGENDE
LA MORT DE BONZO

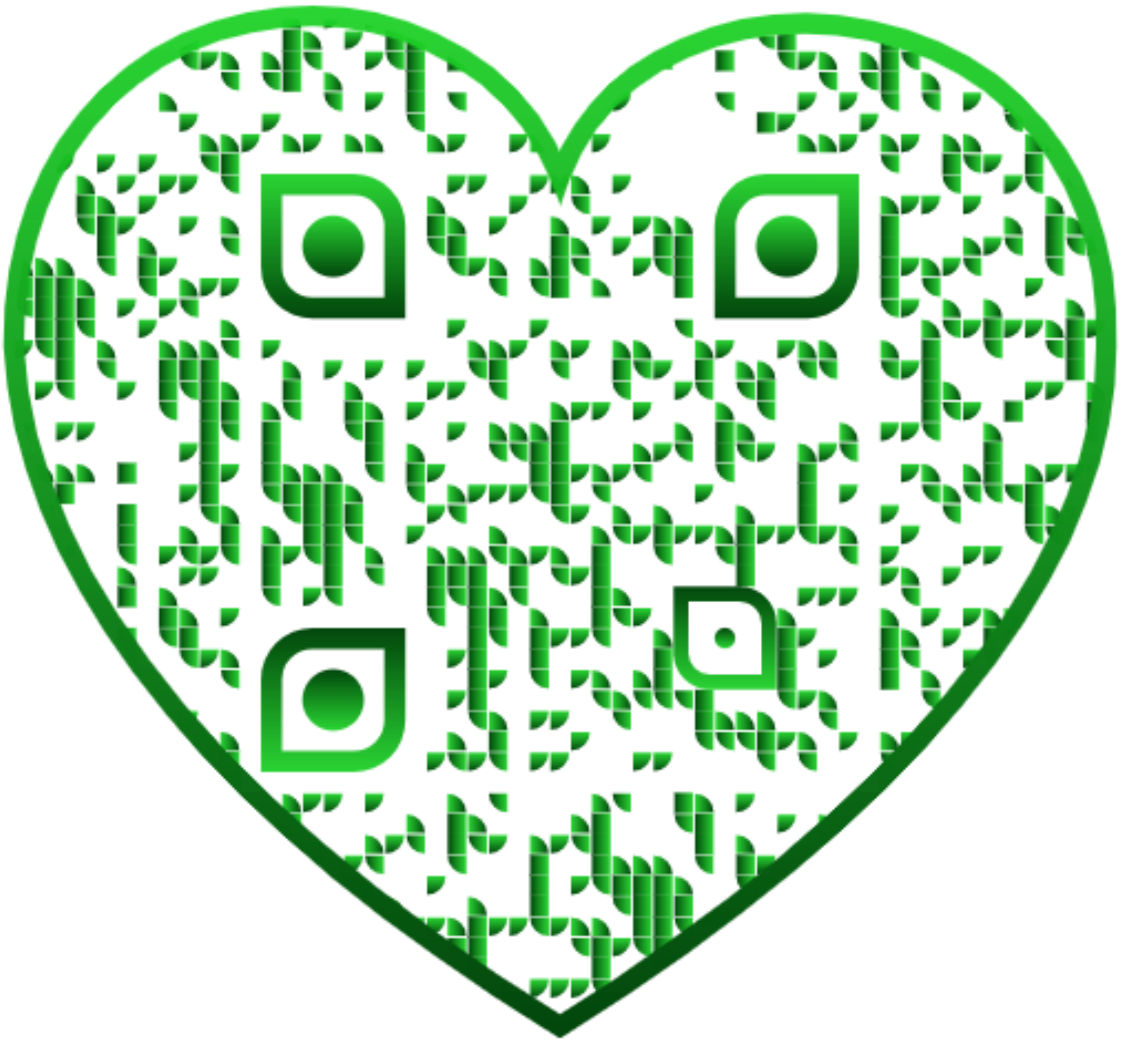


JUIN 2014 N°562 / 5,90 € MENSUEL / BEL 6,50 € / CH 10 FS / LUX 6,50 € / PORTUGAL CONT 6,80 € / CAN 10 $ CAN / ITA 6,80 € / MAR 72 DH
INDE 13,00 € / DOM 6,50 € / N CAL (A) 1600 XPF / N CAL (S) 900 XPF / POL (A) 1850 XPF / POL (S) 930 XPF / GRE 6,80 € / TUN 9,50 TND

L 19766 - 562 - F: 5,90 € - RD

Editions Lariviere

TORI AMOS THE HORRORS BRODY DALLE COACHELLA SEAN LENNON
KATERINE BRIAN JONESTOWN MASSACRE MES DISQUES A MOI MIOSSEC



storemags.com

RETRO ADJ. **Dont le style rappelle une tendance ou une mode qui a marqué son temps.**

Qui dit rétro ne dit pas rétro. Regardez bien cette **Cox série Origin**. Un petit look vintage comme on les aime, non ? C'est tout à fait normal, et dû à ses **jantes 17" 'Circle Black'** ainsi qu'à ses **rétroviseurs chromés**. Mais à l'intérieur se cache toute la modernité du XXI[e] siècle : la **climatisation**, mais également une **radio avec écran tactile et interface Bluetooth®**, et même une **aide au stationnement avant/arrière**. Passé et présent s'accordent à merveille, ce sont les livres de grammaire qui vont être ravis.

Volkswagen recommande **Castrol EDGE Professional**

Modèle présenté : Coccinelle série spéciale Origin TSI 105 BVM6 avec option vitres et lunette arrière surteintées. **Das Auto. : La Voiture.**
Cycles mixtes de la gamme Coccinelle série spéciale Origin (l/100 km) : de 4,5 à 5,9. Rejets de CO_2 (g/km) : de 119 à 139.

Volkswagen Group France - s.a. - R.C.S. Soissons B 602 025 538

Collection Coccinelle 2014. Série Origin.
La Cox comme vous ne l'avez jamais vue.

Das Auto.

TOUCH

Acer Touch & Type***

Une nouvelle expérience tactile.

Explorez, développez vos compétences et votre créativité, pour exprimer le meilleur de vous-même.
Découvrez nos produits sur acer.fr et

Travail, loisir. À vous de choisir. Windows 8

*Au-delà du simple toucher. **Au-delà des limites. ***Utilisation tactile, clavier ou souris.

Certaines applications sont vendues séparément, varie selon les pays.

MORE*

acer

*explore beyond limits™***

Storelags

MONTEREAU CONFLUENCES W9

6 7 JUIN

CHIC FEAT NILE RODGERS

SIMPLE MINDS

WOODKID

BOY GEORGE

MORCHEEBA

MC Phil Manoeuvre

TRIGGERFINGER

SYLVIE VARTAN

ÉLODIE FRÉGÉ

KODALINE

13€

+ de 30 concerts

et aussi ... VIGON-BAMY-JAY / CHRISTELLE CHOLLET / CRUCIFIED BARBARA / SOAN / YOANN FREGET / INCRY
FRENCH GOVERNMENT / COMTE DE BOUDERBALA / TEX / TOM NOVEMBRE / MUSTAPHA EL ATRASSI / SELF CONCEPT / DESTIN ...

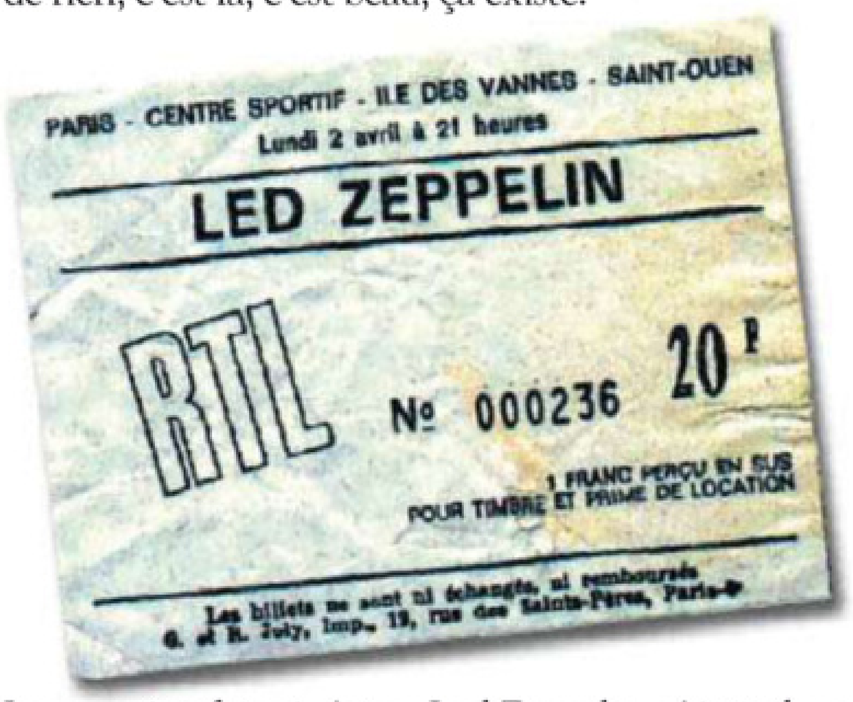
Coca-Cola Crédit Mutuel EVASION Brasseries Kronenbourg Spectacles ROCK&FOLK Le Parisien MONTEREAU FAULT-YONNE "ville antique au confluent"

festivalmontereau.com

eDito

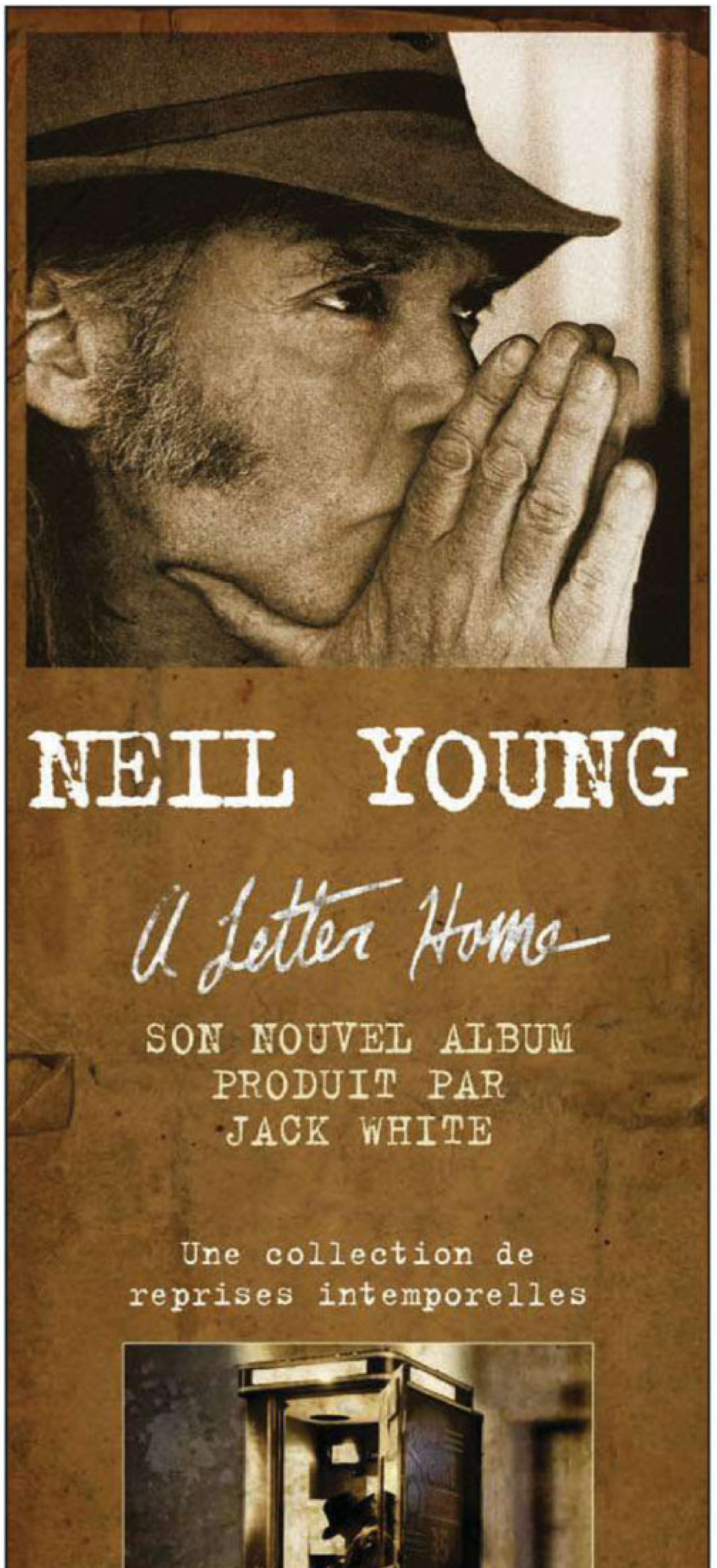
Take It From The Man

Un mouvement secret gagne, chaque jour, du terrain : nous vivons un revival psyché aussi discret que tentaculaire. Anton Newcombe en est le pape, Basile Farkas son thuriféraire (page 38). Ce mouvement aux ramifications garage et electro (...) peut s'enorgueillir d'un remarquable album retrouvant le *toucher* d'antan : le disque du Chris Robinson Brotherhood chroniqué page 85 mérite toute notre attention. Admirablement épaulé par Neal Casal, le Black Corbac nous donne son "Exile...". Et encore une fois, ça ne cherche pas à battre des records de rien, c'est là, c'est beau, ça existe.



La première fois où j'ai vu Led Zeppelin, c'était il y a 41 ans, à quelques encablures des actuels bureaux de Rock&Folk, dans l'île de Saint-Ouen. On ne se méfiait pas. On était bien allé voir Deep Purple dans la patinoire du même trou ! L'affaire de l'île de Saint-Ouen allait définitivement braquer Peter Grant contre les organisateurs français... Pour nous, Paul Rambali s'en est allé rencontrer un Jimmy Page *concerné* dans son habitat naturel, les studios Olympic de Londres. Et ils ont reparlé de cette incroyable histoire du Dirigeable, dont la reformation restera la grande affaire non résolue du rock, Robert Plant refusant toujours mordicus d'envisager le moindre retour sur scène. N'importe, Warner réédite les trois premiers Led Zep, remasterisés et augmentés. Et ce sera un événement chez les disquaires le 2 juin. Ce qui nous amène au Disquaire Day. Cette année, tout le monde semblait en embuscade : majors, détaillants, *scalpers* et la sympathique petite fête d'il y a quatre ans a pris des airs de grand raout mercantile, ce qui n'est jamais bon. Paul Weller notamment a sorti les scuds et tonné dans le réseau social. Il n'admet pas les spéculateurs. Dommage, son coup de tabac a ombré de superbes disques surgis du néant : Joe Strummer et les Pogues en concert à Londres, Jeffrey Lee Pierce revisité par Ty Segall et John Dwyer, Lou Reed par Jason Lytle, le Velvet Underground par Hollis Brown (qui rejoue tout l'album "Loaded"), Gram Parsons inédit, Big Bill Broonzy transmuté par les Blasters... Voilà de bien remarquables publications. Et Claude Carrère s'en est allé. L'homme qui avait inventé le show-business tricolore a quitté la planète. Peu de gens lui ont rendu hommage. Il est vrai qu'il nous laisse seuls avec Sheila... Bonne lecture.

PHILIPPE MANŒUVRE



storemags.com

ARCTIC MONKEYS • LANA DEL REY
PORTISHEAD • THE PRODIGY
QUEENS OF THE STONE AGE
ÉTIENNE DE CRÉCY PRÉSENTE SUPERDISCOUNT 3
DIE ANTWOORD • BLONDIE • JAKE BUGG
AIRBOURNE • THURSTON MOORE • SELAH SUE...

LOCATION : FNAC.COM, FNAC, CARREFOUR, GÉANT, FNAC.COM ET SUR L'APPLI TICK&LIVE I DIGITICK.COM

Métro ⑩ Boulogne • Pont de Saint-Cloud • Aux portes de Paris

www.rockenseine.com

RATP · 20 minutes · SFR LIVE · îledeFrance · Brasseries Kronenbourg · fnac · 4 · CULTUREBOX francetélévisions · CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX · SAINT-CLOUD · DEEZER · inter · le mouv'

Licences n°2 : 1053027 / n°3 : 1053028 - Illustration : Pierre Tan

SOMMAIRE 562

Parution le 20 de chaque mois

MES DISQUES A MOI

Isabelle Chelley **CHRISTOPHE MIOSSEC** 18

PROSPECT

H;M. **SUGAR & TIGER** 22

TETE D'AFFICHE

Jonathan Witt **THE AMAZING SNAKEHEADS** 24

Olivier Cachin **PHILIPPE KATERINE** 26

Thomas Florin **TORI AMOS** 28

Jérôme Soligny **THE GOASTT** 30

Busty **FOSTER THE PEOPLE** 32

Tiger **COACHELLA 2014** 34

EN VEDETTE

Basile Farkas **THE BRIAN JONESTOWN MASSACRE** 38

Vincent Hanon **BRODY DALLE** 42

Eric Delsart **THE HORRORS** 46

H.M. **LA SOURIS DEGLINGUEE** 50

LA VIE EN ROCK

Patrick Eudeline **LA STRATOCASTER** 56

EN COUVERTURE

Joe Banks **LED ZEPPELIN** 60

Paul Rambali **JIMMY PAGE** 66

Barney Hoskyns **LA MORT DE BONZO** 74

Ce numéro comprend trois programmes de festivals : "Main Square", "Déferlantes" et "Montereau" routés sur la totalité des abonnés et un encart déposé sur une partie des abonnés.

PHOTO COUVERTURE : DICK BARNATT/ REDFERNS/ GETTY IMAGES GRAPHISME : FRANK LORIOU

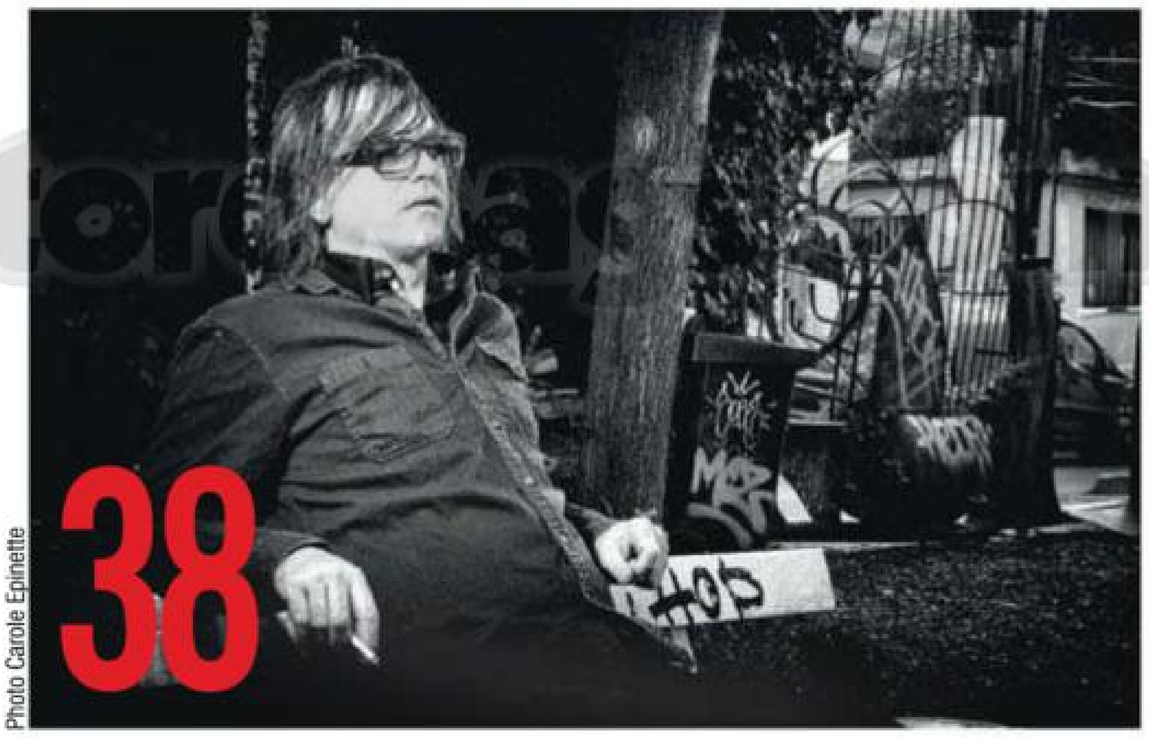


Photo Carole Epinette

BRIAN JONESTOWN MASSACRE

Photo DR

BRODY DALLE

LED ZEPPELIN

RUBRIQUES EDITO 007 COURRIER 010 TELEGRAMMES 012 DISQUE DU MOIS 079 DISQUES 080 REEDITIONS 088 HIGHWAY 666 REVISITED 092 VINYLES 094 DISCO IDEALE 097 QUALITE FRANCE 098 BEANO BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110 CULTE DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 124 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2012

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95) **Secrétariat** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur de Publicité** Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82) **Assistante** Lætitia Lallemand (33 02) **PETITES ANNONCES : Annonces Classées** Lætitia Lallemand (33 02) - laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr **PHOTOGRAVURE Responsable :** Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaire) :** Lætitia Alzieu (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 € Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Redaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex. **DIFFUSION :** MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Lariviere, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2e trimestre 2014. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0515 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

www.rocknfolk.com Depuis le N° 425 de janvier 2003, Rock&Folk insère un MONSTER-CD chaque trimestre, soit dans les numéros à paraître les 15 mars, 15 juin, 15 septembre et 15 décembre

Courrier

La bise !

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr

Chaque publié reçoit un CD...
Illustration Thierry Guitard

Ironie du sort

Jolie, la couverture du mois dernier. C'était l'heure de la promenade, non ?

BEN KENNEDY *(courriel)*

Pilier du rock

Cher Michka Assayas, merci pour ton nouveau dictionnaire ! Quel bonheur d'y avoir enfin entré ce pilier du rock qu'est Pascal Obispo (si si, à la place d'Ocean Colour Scene, juste avant Phil Ochs) ! Du coup, je suis un peu surpris et déçu de n'y point trouver Annie Cordy... Mais si : à la place d'Alice Cooper, juste après Sam Cooke.

MATTHIEU *(courriel)*

Salut la troupe

Et merci pour votre magazine. Etre rock en 2014 c'est écouter et découvrir la scène actuelle. Je ne parle pas des monstres commerciaux mais des petits groupes qui essaient d'émerger tels Radio Moscow, Blues Pills, Brain Pyramid ou Prisma Circus par exemple. Des solos ravageurs aux riffs tonitruants. Passer ça à fond dans la voiture pour se faire du bien en allant au boulot le matin ou se faire un road trip des pôles cardinaux français pour écouter en live la musique qu'on aime et qu'on chérit, il n'y a que ça de bon. Sans compter le fait d'aller discuter avec ces groupes qui souhaitent transmettre leur énergie. Bref, c'est ça être rock, de nos jours.

CLEMENT GOURMELON *(courriel)*

Machette

Bravo à Agnès Léglise pour sa chronique Livres dans le dernier numéro, entièrement d'accord avec elle, en tant que féministe (bien que mec, je préfère les filles aux garçons). Bon, maintenant la grammaire joue dans les deux sens : par exemple il n'existe pas de féminin pour macho (castratrice s'en approche), et pourtant j'en connais, des filles *macho*. Sinon, autre injustice : pourquoi les photographes de Rock&Folk ne figurent-ils pas dans le référendum ? J'en connais pourtant qui ont des goûts plus affûtés que certains rédacteurs (y compris chef ? Oui, chef !).

PATRICK – 27000 Evreux *(courriel)*

Sans Kim Deal ?

Je voulais faire un courrier à propos de Pixies sans Kim Deal. *Pixies sans Kim Deal*, non mais rien que de le dire... The Beatles sans Lennon, The Kinks sans l'un des frères Davies, The Smiths sans Johnny Marr, Cat Power sans Chan Marshall... Non, je ne vais pas le faire. Cela dit, il y a quelques exemples. Joy Division sans Ian Curtis, mais au moins eux, ils ont eu le bon goût de changer de nom, et de ne pas avoir de talent. Ce qui s'appelle aujourd'hui Pixies a seulement choisi de ne pas changer de nom. Non, je ne le ferai pas, ce courrier. Inutile. Pixies sans Kim Deal ! Tout est dit.

PATRICK FONTAINE *(courriel)*

Fauve qui peut

A lire l'article *Anonymes* qui laissait supposer un super reportage sur tous les groupes ou individus venant masqués nous balancer des riffs bons ou improbables, en fait on lit (surtout) une diatribe contre le collectif Fauve. Certes, il s'agit là à mon sens d'un phénomène largement surestimé — est-ce dû à mon grand âge ? — Patrick Eudeline apparaît ici lui aussi masqué, au vu du ton résolument contre le collectif. Le mag n'a jamais mâché ses mots, et un article consacré à Fauve, écrit par Patrick, même (et surtout) dans le même ton, aurait été plus judicieux. Et qu'un (vrai) article sur les chanteurs masqués aurait été plus intéressant, car ici, on ne découvre et n'apprend pas grand-chose. Bonus : merci pour le dossier sur le (grand) Judas Priest. Du coup, j'ai renfilé mon vieux blouson clouté.

DENIS BOXSTAEL
– 54300 Chanteheux

Transgenre

J'observe depuis quelques mois un changement de ligne éditoriale dans vos colonnes que j'apprécie pour ma part mais qui me surprend. Parlons peu, parlons bien : je suis *dep*, pas macho pour un centime d'ancien franc et depuis les années 80 j'arpente la scène rock comme un électron libre (dans le meilleur des cas), un corps étranger ou un animal exotique (à l'occasion), un corps indésirable rarement mais parfois pourtant. Je ne palpe aucun cul malgré les tentations nombreuses, ce qui selon l'heure et le taux d'alcool pourrait se négocier : je me contente d'écouter la musique que j'aime instinctivement et radicalement depuis que j'ai douze ans. Je l'aimais parce qu'elle était comme moi : inconvenante, instinctive et sensuelle. Ça m'a poussé comme ça, comme le reste : comme mon mètre quatre-vingt-cinq, comme l'amour des mecs, sans comprendre mais en l'assumant. Quand je dis à mes camarades de jeu que Madonna me gonfle (sauf l'album "Bedtime Stories" qui vaut le détour question acid jazz quand même), ils me demandent si je suis sûr d'être pédé. J'en sais quoi, moi ? C'est quoi le critère ? Quand je dis à mes amis rockers que je suis pédé... ça dépend qui et ça dépend des heures... Mais bon, globalement, sur la musique on se retrouve pour ne pas être d'accord et c'est ça le plus important. Il y en a qui ne me parlent plus. Il reste que je retrouve dans vos colonnes certaines de mes icônes de plus en plus fréquemment et je l'apprécie. Divine pour la dernière édition, malheureusement pas rock pour un cent de dollar des années Reagan, mais tellement et réellement punk ! La question du transgenre avec Against Me (s'il reste un tabou, maintenant que celui d'enculer religieusement des enfants de chœur est passé dans les mœurs...), et mon freak préféré Genesis P-Orridge le mois dernier, plus punk que les punks devant l'univers, sans aucun style et *aucune genre* ! Merci les gars ! Mais est-ce un signe plus général ? Les médecins, les laborantins nous alertent : il y a de moins en moins de testostérone, les spermatozoïdes sont en chute vertigineuse dans les prélèvements de sperme et les œstrogènes de plus en plus présents dans les eaux du robinet. Les généticiens vont-ils devoir s'interroger sur la ligne éditoriale de Rock&Folk (ce qui serait un *marqueur*) ? Bon, j'arrête l'ironie à un centime d'ancien franc. Ma conclusion : la classe, les gars ! A bientôt pour une bière lors d'un concert. En tout bien tout honneur. Allez, on est entre nous : la bise !

PF *(courriel)*

storemag

NEVER HIDE*

TOUGH AS LEATHER*
Leather-clad Wayfarers made for life.

ray-ban.com *NE TE CACHE PAS - RÉSISTANT COMME LE CUIR - DES WAYFARERS GAINÉES DE CUIR, À L'ÉPREUVE DE LA VIE. MOD. RB 2140QM COL. 1152/N3

Ray-Ban

GENUINE SINCE 1937

Télégrammes

PAR BUSTY

France

ARNO
Publié à l'occasion du 65e anniversaire du chanteur, "Le Coffret Essentiel" regroupe 13 CD (12 albums officiels et un CD de 19 titres rares et duos), un DVD (comprenant un live et l'intégrale des clips), et un livret de 96 pages.

FESTIVAL SOLIDAYS
Pour sa 16e édition qui aura lieu comme chaque année à l'Hippodrome de Longchamp (27 au 29 juin), le festival accueille notamment Vanessa Paradis, De La Soul, M, Shaka Ponk, Metronomy et Franz Ferdinand.

GULCHER
La formation pop parisienne s'est réactivée, avec un nouveau chanteur et un second album, l'élégant "Cocktails", prêt à paraître le 23 juin.

GUSH
Les Français viennent de sortir leur deuxième album, "Mira". Ils présenteront ces nouveaux titres au Trianon (Paris) le 21 mai.

MICHEL POLNAREFF
Le documentaire intitulé "Polnareff Au Cinéma : Quand L'Ecran S'Allume" sortira le 5 juin. On pourra y entendre des extraits du nouvel album du chanteur.

MONTEREAU CONFLUENCES
Au programme les 6 et 7 juin au Parc des Noues : Chic, Simple Minds, Woodkid, Morcheeba, Boy George, Crucified Barbara, Sylvie Vartan, Kodaline ou encore Soan.

"Téléphone ça a toujours été nul. Franchement c'étaient les Rolling Stones de Bécon-les-Gonnesses, non ?"

EMMANUELLE SEIGNER

Gülcher

Photo Cédric Duchamp-DR

Gush

Photo Matthieu Tonetti-DR

THE DUKES
Le groupe de Shanka et Greg Jacks (No One Is Innocent) sort en juin un nouvel album intitulé "Smoke Against The Beat".

EUROCKEENNES
Cette année le festival de Belfort (4 au 6 juillet) accueillera notamment, outre les inévitables Stromae et Détroit, Robert Plant And The Sensational Space Shifters, Pixies, Franz Ferdinand, The Black Keys, Shaka Ponk, Metronomy, MIA, Foster The People et Circa Waves (pour sa seule prestation française en festival d'été).

FESTIVAL SUR LES POINTES
Pour sa 6e édition (23 au 25 mai à Vitry), le festival accueillera Parabellum, Lofofora, Les Sales Majestés, Didier Wampas, Sergent Garcia, La Rumeur...

THE FLAMIN' GROOVIES
Du 10 au 17 juin, le groupe américain se produira dans sept villes françaises.

GALERIE DINA VIERNY
Olivier Lorquin, fils de la muse et collectionneuse, expose à la galerie Dina Vierny (24 avril au 31 juillet) ses coups de cœur photographiques, parmi lesquels des photos de Tony Frank, Bert Stern, Willy Maywald, Frank Horvat et Jerry Schatzberg.

HARD HEADED WOMEN
La 2e édition de la soirée Hard Headed Women aura lieu le 24 mai à l'Astrolabe (Orléans) avec des concerts (Camilla Sparksss, Porno Panda, Décibelles), des performances et des expositions (peinture, photo, street art, tatouages, comics...).

MAIN SQUARE FESTIVAL
Le festival d'Arras (3 au 6 juillet) fête ses dix ans avec une journée supplémentaire de concerts, et notamment Iron Maiden, M, The Black Keys, Franz Ferdinand, David Guetta, Alice In Chains ou encore l'inévitable Stromae.

PALEO FESTIVAL
Il aura suffi d'une demi-journée au festival de Nyon pour vendre la totalité des billets de sa 39e édition, qui accueille cette année James Blunt, MIA, Elton John, The Prodigy, Placebo, Thirty Seconds To Mars, The National... ainsi que Détroit et Stromae.

RUFUS WAINWRIGHT
Le chanteur canado-américain s'est vu dans l'obligation d'annuler ses trois concerts prévus en France fin avril en raison d'une inflammation de la gorge.

STROMAE
Le chanteur ajoute une nouvelle corde à son arc et se lance dans la mode : une collection de polos et de chaussettes est désormais en vente sur le site de son collectif (90 euros le polo, 17 euros les chaussettes). Pas de nœuds papillon.

StoreMags

BEN HITO PRESENTS

THE ROCK & FOLK GIRL 2014

JUIN

L	M	M	J	V	S	D
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23	24	25	26	27	28	29
30						

Loin de Memphis, Elvis s'ennuie à l'armée en RFA. Il prend pour compagne cette petite Framus Tango 5/57, un bijou de la célèbre manufacture d'instruments allemande. L'originale est partie à 20000 euro chez Christie's l'année dernière

PHOTO: GREG COLL ★ MODELE: JULIE
GUITARES: LAURENT CHAMPONNOIS

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

Royaume-Uni

The Bohicas

Photo DR

THE JACKALS
Les Dirty Pretty Things éteints et les Libertines réactivés, Carl Barât a également recruté un nouveau groupe sur Facebook, lequel sortira un premier album dès septembre.

JOHN LYDON
Le chanteur des Sex Pistols joue le rôle de Judas dans la nouvelle version de "Jesus Christ Superstar", la comédie musicale hippie ressuscitée actuellement.

KASABIAN
Intitulé "48:13", exactement comme sa durée, et habillé d'une surprenante et minimaliste pochette rose vif, l'efficace cinquième album du groupe de Leicester paraîtra le 9 juin.

THE LIBERTINES
Peter Doherty et ses trois acolytes se re-reformeront le temps d'un concert géant à Hyde Park le 5 juillet. Si la motivation financière est assumée, Carl Barât s'est toutefois dit désireux d'écrire de nouvelles chansons pour l'événement.

LITTLE BARRIE
Garni de onze chansons, "Shadow", quatrième long-format du généreux trio de Beeston, sera disponible à partir du 26 mai.

MANIC STREET PREACHERS
Un nouvel album du groupe gallois grandiloquent sera disponible à la vente le 7 juillet, intitulé "Futurology".

MORRISSEY
Le dixième long-format que le chanteur des Smiths prévoit de sortir en juillet est intitulé "World Peace Is None Of Your Business".

WILKO JOHNSON
L'homme à la Telecaster noire et rouge a annulé tous ses engagements futurs. Raison invoquée évidemment sérieuse : une intervention médicale pour soigner son cancer du pancréas.

Condoléances
Leee Black Childers, le mannequin et journaliste **Peaches Geldof**, **DJ Rashad**, l'acteur **Bob Hoskins**, l'actrice et siffleuse **Micheline Dax**, le chanteur/ producteur/ manager **Claude Carrère**, **René Ameline** (studios Ferber)

"C'est totalement dans l'esprit des Libertines de se reformer pour prendre du fric" PETER DOHERTY

AC/DC
Indéboulonnable guitariste rythmique, Malcolm Young quitte le groupe pour *"raisons médicales"*, laissant son frère Angus poursuivre sans lui ses projets en cours : un nouvel album à enregistrer et une éventuelle tournée pour les 40 ans de la formation.

THE BOHICAS
On retrouve Dominic McGuinness (frère de Eugene) au chant dans ce quartette de l'Essex, dont le nerveux nouveau single ("XXX"/ "Swarm") augure d'un premier album digne d'intérêt et imminent.

ECHO & THE BUNNYMEN
Soutenu par le simple "Lovers On The Run", "Meteorites", nouvel album des Liverpudliens, paraîtra le 26 mai.

GRUFF RHYS
Le chanteur gallois des Super Furry Animals publie "American Interior", tout à la fois un album, un livre et un documentaire relatifs à son récent périple aux Etats-Unis sur les traces d'un aïeul explorateur.

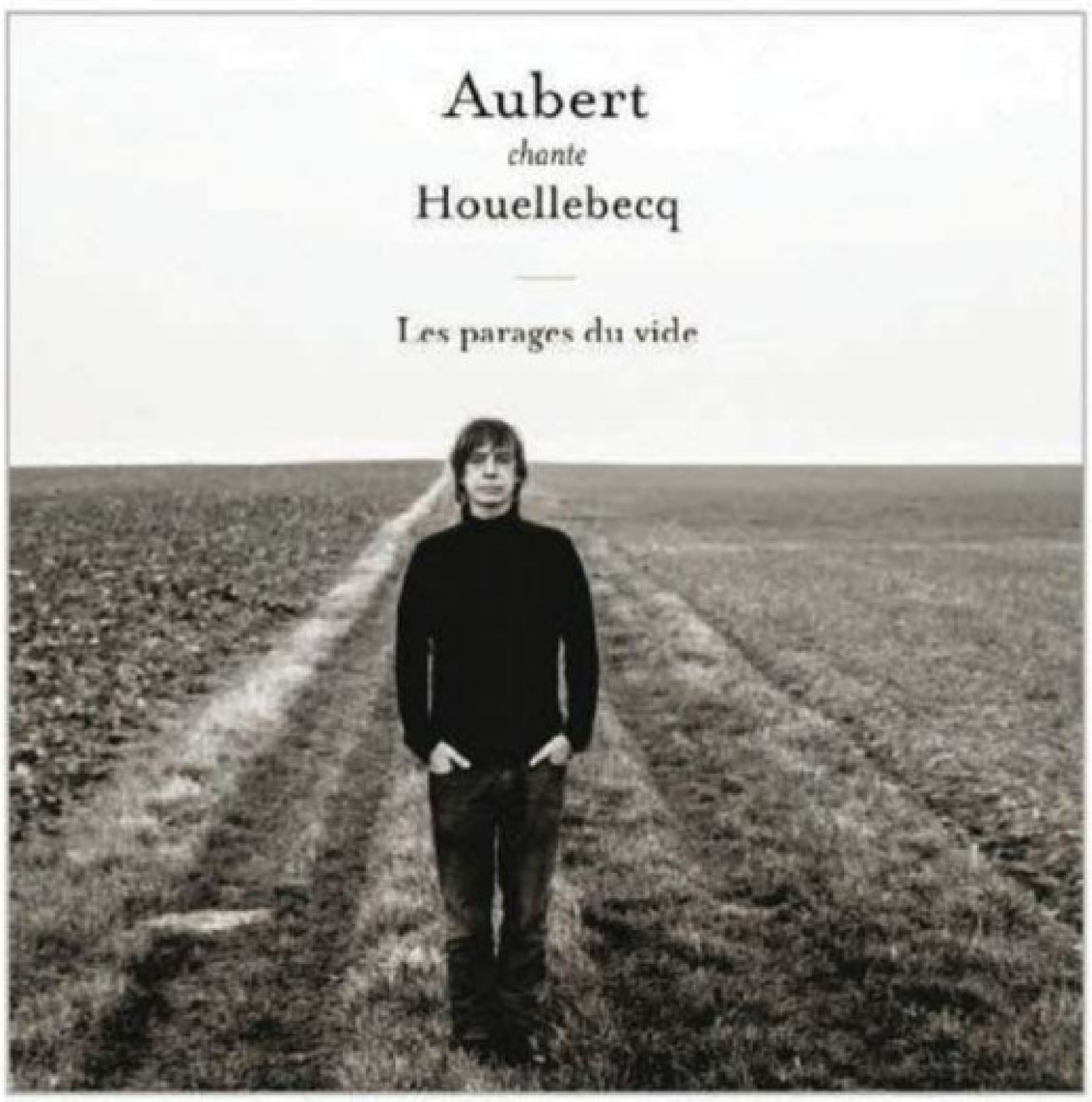
The Libertines, 2010

Photo Phil Bourne/ Retna Pictures/ Dalle

storiags.com

Jusqu'à 3 120 heures de musique live

DU 14 MAI AU 8 JUIN **CULTURA MUSIC TOUR**

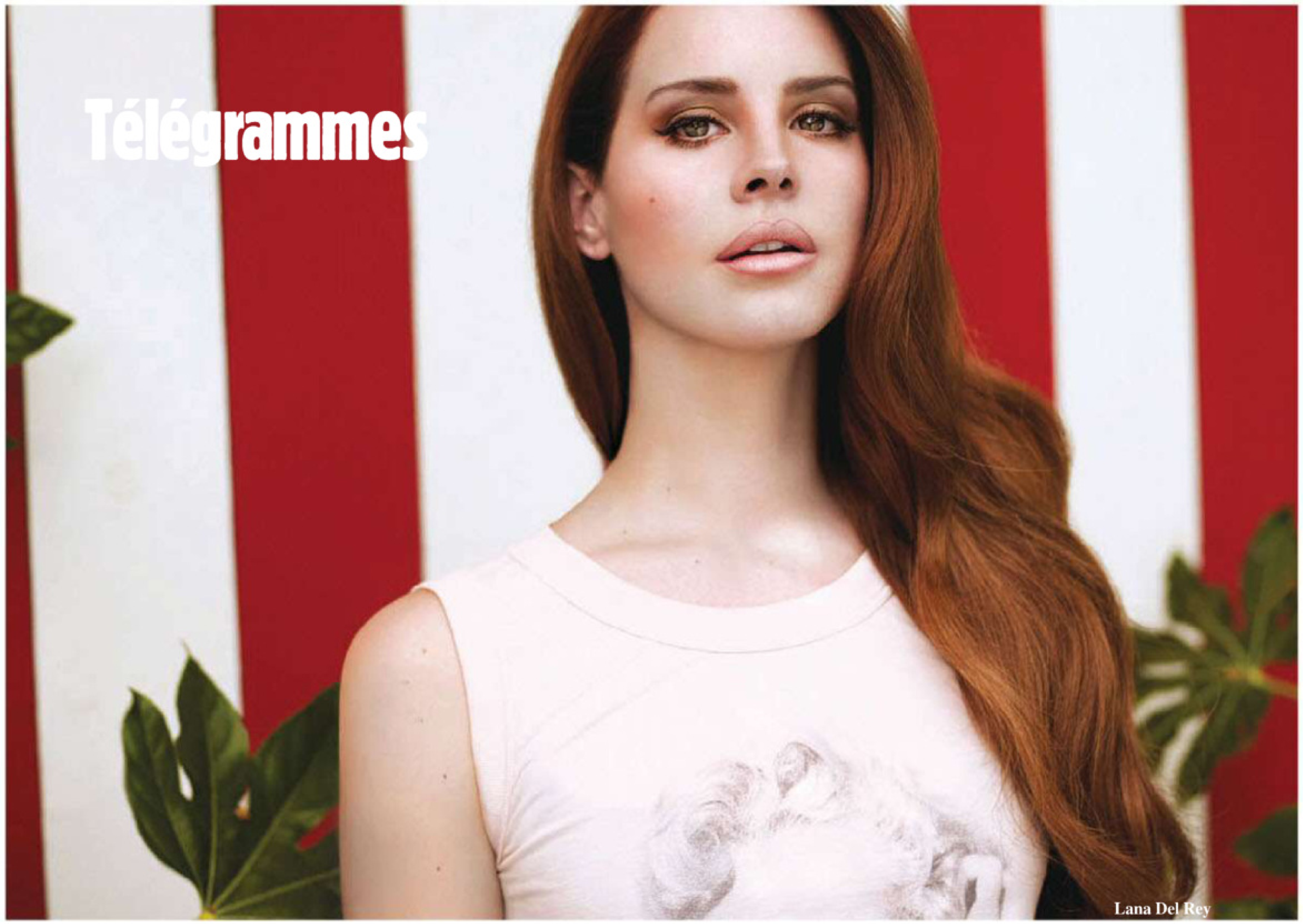


Du 14 mai au 8 juin, Cultura présente Cultura Music Tour.

Du live et encore du live partout en France dans les 60 magasins Cultura, plus de 250 concerts et showcases pendant 26 jours. Retrouvez le planning des concerts et animations sur www.cultura.com.
Et pour célébrer l'événement, pendant toute la durée du Cultura Music Tour, pour 1 vinyle acheté, le CD du même titre vous sera offert (voir conditions en magasin).

Cultura Music Tour, un événement parrainé par Jean-Louis AUBERT que vous pourrez rencontrer au magasin Cultura de Bègles le 23 mai, à l'occasion de la sortie de son nouvel album.

Cultura
l'esprit jubile



Lana Del Rey

Etats-Unis

Allah-Las

Photo Nick Walker-DR

ALLAH-LAS
Les Californiens mélancoliques mettent la dernière main à leur deuxième album, produit, comme le premier, par Nick Waterhouse.

ANTEMASQUE
C'est sous cette appellation que Flea et les deux têtes pensantes de Mars Volta (Cedric Bixler-Zavala et Omar Rodriguez-Lopez) ont décidé de collaborer. Un album de ce nouveau groupe pourrait paraître en juillet.

CEREBRAL BALLZY
En partie produite par David Sitek, "Jaded & Faded", deuxième livraison des New-Yorkais, est prévue pour le 17 juin.

FOXYGEN
Peu rassurant dernièrement quant à son avenir, le groupe californien joue sur scène des nouveaux titres et prépare conséquemment un nouveau disque.

GUNS N'ROSES
Duff McKagan est de retour, palliant l'absence de Tommy Stinson parti rejoindre les Replacements reformés. Et les Gunners *pourraient* du coup publier de la nouvelle musique en 2015.

HOLLIS BROWN
Ce groupe américain au dylanesque patronyme s'est mis en tête de reprendre l'intégralité (mais dans l'ordre inverse) de "Loaded" du Velvet Underground, sur l'album "Gets Loaded". Il le jouera en concert le 11 juin à la Mécanique Ondulatoire (Paris).

"Quand Josh Homme joue quatre notes sur sa basse, les gens trouvent ça formidable. De ma part, on attend toujours plus"

COURTNEY LOVE

LANA DEL REY
La native de New York publie son nouveau single "West Coast", en préambule du futur "Ultraviolence".

LEEE BLACK CHILDERS
Photographe, écrivain, figure punk et manager de groupes ingérables (Johnny Thunders And The Heartbreakers notamment), ce natif du Kentucky s'est éteint le 6 avril à 68 ans.

MASTODON
La formation sludge d'Atlanta sortira son sixième album le 24 juin, "Once More 'Round The Sun".

PETER BUCK
Nouvel arrivant à Portland, le guitariste de REM s'occupe en formant un groupe avec Corin Tucker de Sleater-Kinney, apparemment nommé Super-Earth.

RAGE AGAINST THE MACHINE
D'après le batteur Brad Wilk, le quartette, qui n'est pas monté sur scène depuis trois ans, s'est séparé.

SCORPIONS
James Kottak, batteur américain du groupe teuton depuis une vingtaine d'années, purge actuellement une peine de prison à Dubaï. Pris de boisson alors qu'il était en transit à l'aéroport, le musicien aurait eu plusieurs gestes islamophobes à l'encontre de passagers.

SLINT
Le groupe du Kentucky s'est réformé. Son album tutélaire "Spinderland" est réédité en luxueux coffret et les sérieux bruitistes seront sur scène le 12 juin à Paris (Gaîté Lyrique).

Photo Nicole Nodland-DR

La reine du Rockabilly est de retour !

IMELDA MAY

TRIBAL
NOUVEL ALBUM
SORTIE LE 2 JUIN 2014

INCLUS : IT'S GOOD TO BE ALIVE & JOHNNY GOT A BOOM BOOM

EN CONCERT LE 1ER JUILLET
AU FESTIVAL COGNAC BLUES PASSION

UNIVERSAL
UNIVERSAL MUSIC FRANCE

MERCURY MUSIC GROUP

www.imeldamay.co.uk

“Métier de voleurs”

CHRISTOPHE MIOSSEC

On le savait dès “Boire”, le Brestois n’a pas suivi le corpus du chanteur français lambda : pub rock, punk, alterno, Beefheart, Pixies... Aucun doute, cet homme est un teigneux esthète.

Longtemps connu pour l’autoflagellation en promo, Christophe Miossec a l’air satisfait de son neuvième album, “Ici-Bas, Ici Même”. Certains s’attarderont sur les textes noirs, qui se teintent parfois à demi d’humour de la même couleur (“Nos Morts”, modèle du genre, idéal pour les enterrements), d’autres remarqueront surtout le côté lumineux des mélodies, les arrangements qui swinguent ou la présence de l’artiste contemporaine tout terrain, Sophie Calle, qui signe une chanson. *“C’est une copine de Stephan Eicher,* explique Christophe. *On s’est retrouvés à chanter dans une fête de village ensemble. Après, le pli était pris. On continue de faire atelier chansons.”* Et puis Miossec l’avoue, il est flatté de venir parler de ses disques à lui dans ces pages. Il a même préparé ses antisèches sur son ordinateur, qu’il néglige dans le feu de l’action et ne ressort qu’au moment de partir. *“J’ai dû oublier plein de choses…”* OK, chez lui, l’autoflagellation, c’est comme la musique, c’est une passion.

Tout en cassettes

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Christophe Miossec : Les Rubettes, “Sugar Baby Love”. J’étais très fier de moi et ça m’a valu les insultes de mon frère qui avait 6 ans de plus que moi. Il m’a donné tout une culture 1960-1970, c’était fabuleux de pouvoir piocher dedans et se révolter contre ensuite. Ce 45 tours était honteux, il n’a pas été écouté. Chez nous, on ne rigolait pas avec ça. Avec mon frère, j’écoutais les Stones et Dr Feelgood époque Lee Brilleaux/ Wilko Johnson. Ils étaient venus jouer à Brest où il y avait une bonne clientèle pour le pub-rock. Mon frère écoutait aussi “Rock Bottom” de Robert Wyatt, du Gong et après, ça passait à l’école Hatfield And The North, voire ça se barrait dans des trucs pas bien. Mais la base, c’était les Who, les Stones, le tout en cassettes. On ne savait pas d’où ça venait, mais c’était dans les gênes. On était sous perfusion.

R&F : Après la faute de goût Rubettes, comment se forgent vos goûts ?

Christophe Miossec : Le mouvement alter punk est arrivé. Les Marquis de Sade sortent “Conrad Veidt” et ça a été une énorme claque. Ils étaient à côté, à Rennes, ils venaient jouer à Brest. Et j’ai monté un groupe à 14 ans, on est passé en première partie de Kas Product, d’Orchestre Rouge de Theo Hakola. Mon disque le plus important à l’époque, c’est “154” de Wire. Et “The Modern Dance” de Pere Ubu. Il y a trois ou quatre années où la musique est insensée. J’ai vraiment l’impression que c’est ça, une ébullition incroyable et que ça va continuer... Et arrivent les années 1980.

R&F : Avant cela, comment se font les découvertes ?

Christophe Miossec : Mon budget part dans les pétards et les cordes de guitare. Du coup, je copie sur cassettes comme un taré. Le fait d’être dans un groupe à 14 ou 15 ans me permet de rencontrer la scène locale et de tomber sur des gars qui me forgent une culture rock’n’roll assez structurante, avec ce qui est bien, ce qui ne l’est pas... On se fait un plaisir de haïr le rock progressif. A l’époque, pour avoir les cheveux courts, se les teindre et aller à l’école en collants de danse, il fallait les avoir bien accrochées. On allait au contact. On avait la chance d’avoir les Transmusicales qui ont aussi œuvré pour ma culture. J’ai joué à la deuxième ou troisième édition. Et je lisais aussi les papiers fleuves de Garnier dans Rock&Folk, j’y ai découvert les Cramps.

R&F : Quelques albums marquants à l’époque ?

Christophe Miossec : Les Gang Of Four, “Solid Gold”, que je trouve toujours aussi bien, que je peux mettre très fort. Et le précédent, “Entertainment !” Quand ils ont tourné aux USA dans les années 1980,

Photo Fabrice Demessence

lui
lui
lui
lui

il y avait un mec à poil qui montait sur scène avec eux et sautait partout. C'est devenu le bassiste des Red Hot Chili Peppers, Flea. Il a vraiment tout pompé sur eux. L'histoire de la musique, c'est ça, ce ne sont que des drames, enfin pas si graves que ça... C'est un métier de voleurs. Captain Beefheart, par exemple, n'a pas écrit ses premiers textes, je viens de le découvrir dans un bouquin. C'est un prof qui les avait écrits puisque, a priori, Beefheart ne savait pas vraiment lire. Et lui accusait Frank Zappa d'avoir piqué son système de textes...

Bon chaos

R&F : Pour survivre aux années 1980, vous vous repliez sur les classiques ?

Christophe Miossec : Oui, puisque tout devient inécoutable, à part quelques groupes américaines dont Hüsker Dü ou les Minutemen — et c'est bien, mais pas à se prosterner — mes goûts partent dans tous les sens. J'écoute alors de la musique black, Sam Cooke, Smokey Robinson,

Al Green, etc. Mon disque préféré à cette période, c'est "Trouble Man" de Marvin Gaye, la bande-son du film est juste incroyable, ça vous colle au plafond. Je découvre un disque essentiel pour moi, "Clear Spot" de Captain Beefheart, le plus accessible en fait. Les puristes ne l'aiment pas, ils défendent "Trout Mask Replica". Je me demande toujours combien de fois ils l'écoutent dans l'année... Pour moi, il n'y a que des tubes à ma façon sur "Clear Spot", "Her Eyes Are A Blue Million Miles" est une des chansons les plus parfaites du rock. C'est bluffant, c'est un Howlin' Wolf, il a volé partout. Et je suis aussi marqué à l'époque par "Swordfishtrombones" de Tom Waits, un de ces albums incapables de vieillir. C'est une sorte de cimetière, de fin du rock. Dans les années 1980, je ne vais plus qu'aux concerts et j'en ai adoré certains comme ceux du Gun Club, que j'ai vu trois fois. L'album "Miami", ça a été un choc. Mais je n'ai jamais

storemags com

vu un bon concert, enfin ce qu'on appelle comme ça. Il y a toujours eu des catastrophes. J'ai aussi vu Richard Hell aux Transmusicales en 1985, quel pied ! Tout le monde tirait la gueule, mais c'était juste le bon chaos. Et j'ai vu PJ Harvey en plein après-midi au festival Tamaris en Bretagne. "Dry" venait de sortir.

R&F : A cette période, le rock semble mort. Il faut attendre la fin de la décennie...

Christophe Miossec : ... Et les Pixies. Hüsker Dü et tous ces groupes de la côte Ouest, ça ne suffisait pas. Ils étaient trop politisés, ça me faisait chier... Je me suis pris une sacrée claque avec les Pixies. C'est vers cette période que je me suis remis à la musique. J'avais complètement abandonné le rock, j'écoutais même Nougaro... Et une amie de l'époque, ancienne journaliste de Rock News qui n'avait pas lâché le fil, s'est retrouvée au concert des Pixies à Paris. J'ai aussi été bien bluffé par My Bloody Valentine. Je me suis longtemps endormi avec "Loveless" quand j'étais seul. Ces gens-là ne sont pas des produits. C'est ingérable, génial.

R&F : Vous reprenez la musique et vous sortez même un premier album en 1995...

Christophe Miossec : On a fait un disque au Studio Caraïbes à Bruxelles avec un tout petit budget. On bossait la nuit, on était des furieux. Et un groupe venait d'enregistrer avant nous. L'assistant du studio me fait écouter ça la nuit, très fort. C'était le premier Deus. Le lendemain, j'ai dit aux mecs : *On fait de la merde !*

R&F : Très vite, vous faites des reprises inattendues, dont du Hallyday...

Christophe Miossec : Je naviguais dans un certain bon goût et je trouvais ça plutôt drôle de reprendre du Johnny Hallyday en affirmant mon amour pour lui. Mon père avait "Les 24 Premiers Succès De Johnny Hallyday", ça tournait en boucle à la maison. Johnny avait fait son service militaire avec mes cousins, sous la responsabilité de mon tonton à Baden-Baden. Dans l'album de famille, il y avait des photos de mes cousins avec lui. Et puis, il gardait l'image du sauvage. On est combien à savoir chanter du rock en français ?

R&F : Comment avez-vous travaillé sur "Ici-Bas, Ici Même" ?

Christophe Miossec : C'est deux ans de boulot avec une guitare et des textes. J'ai rencontré pas mal de musiciens à droite, à gauche et tout à coup, avec Albin *(de la Simone — NdA)*, ça a fait boum ! On me parlait de lui, et je me disais, on peut passer une bonne soirée, mais de là à faire de la musique ensemble, c'est un chanteur, ce n'est pas possible.

R&F : A quel moment l'album a-t-il pris de l'ampleur ?

Christophe Miossec : L'idée première que j'avais en essayant de retenir des erreurs du passé, c'était de s'interdire les couches. Il ne faut pas avoir peur du morceau. A force de travailler seul avec ma guitare, je voyais si ça tenait ou pas. Ça n'a pas empêché Albin de repêcher des morceaux que je trouvais nuls à chier. Il en a tiré autre chose. Le disque s'est fait chez moi. C'est plus pratique mentalement, je suis sur mes terres, je reçois...

R&F : Il y a des arrangements très jazzy sur le disque. Ça vient d'où ?

Christophe Miossec : J'ai toujours eu ce fantasme cubain... Ou des orchestres argentins sur Paris dans les années 1940. En ce moment, je suis dans les 78 tours, je commence à devenir un peu cintré.

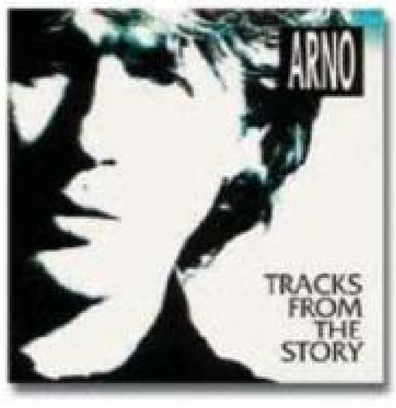
R&F : Vous écoutez quoi sur la fameuse île déserte ?

Christophe Miossec : "Clear Spot", définitivement. Ce disque me rend taré. Je chante toutes les parties de guitare. Après les concerts, j'aime le mettre à fond. Sur l'île déserte, c'est un disque qui permet de hurler sur le reste du monde, pour rester vivant et en colère. Je prends aussi "Five Leaves Left" de Nick Drake et "Chet Baker Sings" qui me suit depuis que je suis gamin. On l'écoutait à la maison. Nina Simone, "It Is Finished", avec sa reprise incroyable de "Mr Bojangles", et l'album "Here Comes The Sun" où elle reprend le morceau des Beatles. "Astral Weeks" que j'ai retenu de mon grand frère, un disque enregistré en 48 heures et ça se sent, personne ne joue vraiment en place, mais quand Van Morrison est au sommet de sa forme vocale, c'est *waow !* J'emporte aussi ce que je considère comme le plus grand disque de ces dix dernières années, "The Lyre Of Orpheus" de Nick Cave. J'ai l'impression qu'il est passé inaperçu, peut-être parce que c'est un double, avec "Abattoir Blues". Nick Cave a une telle classe qu'à côté de lui, on se sent tous comme des petits garçons.

"J'avais complètement abandonné le rock"

R&F : On n'a jamais eu l'impression que, pour vous, c'était difficile de faire sonner le français...

Christophe Miossec : J'avais fait écouter Marquis De Sade à un copain londonien et il s'était roulé par terre de rire à cause de l'accent. Du coup, ça m'a terrorisé. Il y a un disque très important dans le rock français, "Les Nus", premier et seul album de ce groupe rennais, Les Nus. Ils ont fait ce morceau, "Johnny Colère", repris par Noir Désir. Sur scène, ils étaient vraiment un groupe fabuleux. Je les suivais, à Quimper on était 17 à leur concert. Mon disque en français majeur, c'est "Play Blessures" d'Alain Bashung, sorti alors que le rock s'effondrait. Je suis arrivé à la chanson française par son biais plutôt que par Gainsbourg. Quand on aime la chanson française, Gainsbourg c'est une telle évidence et un tel danger. Si on s'approche trop près, on se crame. Mieux vaut creuser son petit trou à côté.



R&F : Vos héros absolus ?

Christophe Miossec : Elvis. Ça ne peut rester que lui. "Blue Moon", cette chanson, cette contrebasse, cette prise de son sont invraisemblables. Elvis est au-dessus de tout. J'aimerais trouver ce disque, "Having Fun On Stage With Elvis", que le Colonel Parker a sorti, avec juste les vannes d'Elvis sur scène. Je trouve fabuleux qu'on puisse mettre ça sur le marché. Et Arno fait partie des héros. L'album "Tracks From The Story" avec le morceau "Jive To The Beat", c'est mon préféré. J'ai vu TC Matic la première fois aux Transmusicales, je crois que c'est le mec que j'ai le plus vu sur scène. Il enregistre des disques uniquement pour partir en tournée, c'est la meilleure raison du monde pour faire de la musique. ★

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

Album *"Ici-Bas, Ici Même" (Pias)*

Photo Martial Morvan

“Pas de chef”

SUGAR & TIGER

ROCK Retour aux sources pour Didier Wampas avec ce nouveau groupe yé-yé punk qui est avant tout une histoire de famille.

Dans le quintette qui sort son premier album, on retrouve en effet le trublion du rock français, jamais aussi actif que depuis qu'il est à la retraite de la RATP (entre son projet Bikini Machine et le retour programmé des Wampas l'an prochain), sa compagne Florence, ex-bassiste intronisée chanteuse, ses deux fils Arnold et Diego, sans oublier Jean-Mi, fidèle bassiste depuis quinze ans.

Famille recomposée

Tout est né de la volonté d'un couple d'étendre sa complicité au domaine musical : *“Au début, on voulait seulement voir si on pouvait faire une chanson ensemble pendant une pause en studio, puis le hasard a enchaîné les événements, on n'avait que deux chansons mais on nous a demandé de jouer en concert. Didier l'a proposé à ses fils qui sont musiciens, puis on est entré en studio pour enregistrer quatre titres et on est ressorti avec onze.”* On connaissait *les fils et les filles de…*, mais il est rare que père et fils participent à un même projet : *“Mes enfants ont dix-sept et vingt ans, à cet âge-là on ne part plus en vacances avec ses parents, mais nous on part en concert… et on revient par exemple de deux semaines de tournée en Asie.”* Le rock aide ainsi à ressouder le lien familial et permet au papa de renouer avec ses racines : *“On part sans matos, on s'entasse dans une voiture, et ça fait du bien de jouer n'importe où. On rencontre des groupes, c'est ça le rock'n'roll, pas de faire la tournée des Zénith. Les Wampas sont devenus une grosse machine qui doit salarier neuf personnes, là c'est beaucoup plus roots et on a une liberté d'action dont j'avais perdu l'habitude.”* Et le fait de délaisser le chant pour s'occuper de la guitare n'est pas pour lui déplaire : *“Je suis très content d'être un peu derrière, c'est la première fois que ça m'arrive. J'ai moins la pression, je joue un autre rôle.”* En revanche, sa compagne, néophyte en la matière, a rencontré quelques difficultés pour assumer son nouveau positionnement : *“Les premiers concerts étaient terrifiants : comme Didier était plus connu que moi, tout le monde ne regardait que lui et j'avais envie de me cacher derrière la batterie. Je ne m'étais jamais vue chanteuse. En plus, je ne sais pas chanter et je prends des cours. Alors il m'a appris des trucs pour réagir, je mets ma robe qui brille et je fais des efforts. Maintenant, ça s'améliore. D'ailleurs, je n'ai pas de modèle vocal français, je préfère la chanteuse de Sonic Youth et le punk suédois, même si j'écris des textes en français qui partent de mes rêveries.”* Musicalement c'est Didier qui propose mélodies et riffs de base, ce qui explique une continuité évidente avec ses expériences antérieures : *“Bizarrement, c'est ce disque qui est le plus proche de ce que j'aime. On l'a réalisé très vite, en quatre jours de studio, dans l'effervescence, car chacun fait un peu ce qu'il veut. Vu qu'on se connaît bien, on se comprend vite, les enfants ont grandi avec les Strokes, Nirvana et Ramones, on a donc des références communes. Et pourtant, je les avais inscrits au conservatoire et je ne les ai jamais incités à prendre une guitare !”* Même s'il est au centre du projet, Didier refuse le rôle de leader : *“Il n'y a pas de chef : je propose des idées et je me mets en retrait. Pour qu'un groupe fonctionne, il faut que chacun puisse donner le maximum et s'impliquer.”* ★

H.M.

CD *“Télévisage” (Atmosphériques)*

Photo DR

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS, EN ACCORD AVEC LA VILLE D'ARRAS ET LA COMMUNAUTÉ URBAINE D'ARRAS, PRÉSENTE

MAINSQUARE

MAIDEN ENGLAND 2014

IRON MAIDEN

SPECIAL GUESTS

ALICE IN CHAINS

MASTODON

Ghost

3 JUILLET 2014 - ARRAS

www.facebook.com/ironmaiden
www.facebook.com/mainsquarefestival

INFO & TICKETS : WWW.MAINSQUAREFESTIVAL.FR

WWW.FNAC.COM, WWW.TICKETNET.FR, WWW.DIGITICK.COM ET POINTS DE VENTE HABITUELS.

@ironmaiden
@MainSquareFest

IRONMAIDEN.COM

LIVE NATION FRANCE FESTIVALS / LICENCES N°2-1053618 & N°3-1053619 / SIRET 477 772 232 00019 / ALL RIGHTS RESERVED.

Tête d'affiche

"Très fiers"

THE AMAZING SNAKEHEADS

rock Le pugnace trio écossais se signale par un remarquable coup d'essai, riche en électricité débridée, saxophone, hurlements, etc.

Il faut, de temps à temps, qu'un véritable groupe de rock and roll remette les pendules à l'heure. Tout droit venu de la populaire Glasgow, voici donc venu The Amazing Snakeheads, trio vindicatif, *crève la dalle*, qui éructe des morceaux aux titres aussi explicites que "Where Is My Knife" ou "I'm A Vampire" et semble se complaire dans une imagerie totalement fifties, lunettes, blouson noir et gomina. De passage à Paris, le chef de file de ce gang de joyeux drilles a accepté de répondre à nos questions.

Foutrement génial

Par une belle journée ensoleillée et alors que l'on s'installe sur la terrasse des locaux parisiens de son label, Dale Barclay vient nous saluer. On aurait pu craindre un type du genre sinistre, mais le blond et pâle jeune homme est plutôt élégant, chemise blanche immaculée et cheveux rejetés en arrière. Il dégoupille un phrasé heurté, enrobé d'un terrible accent qui trahit ses origines, et montre une forme de défiance, une peur d'être trahi. Avec délicatesse et psychologie, on réussit cependant à le faire narrer quelques bribes de sa vie : "*J'ai commencé à jouer de la guitare quand j'avais quinze ans. J'écrivais des chansons pour moi, pour le plaisir. C'est resté comme ça jusqu'à il y a environ quatre ans, au moment où on a démarré le groupe. Le rock and roll m'a apporté un certain bien-être. Il ne te trompe pas. A une époque, j'étais complètement perdu et j'ai été heureux de trouver enfin quelque chose que j'aimais faire. Ça m'a donné un repère, une raison de vivre.*" The Amazing Snakeheads, donc, a été formé en 2010 avec William Coombe (basse), un pote d'enfance de Dale, et Jordan Hutchinson (batterie), l'un de ses voisins. L'affaire débute sans autre ambition que de s'amuser, même si les premiers temps ne sont pas faciles, pour le moins : "*William est postier dans la vie. Jordan est chef cuisinier, et moi je suis tailleur de pierre. On ne vient pas d'un milieu favorisé, ni même musical. Personne ne nous a pistonnés. On a travaillé dur pour y arriver, mais quand on adore ce qu'on fait, ça ne se ressent pas. Ce n'était pas facile de concilier un boulot alimentaire et la musique. On a persévéré, et maintenant le rêve est devenu réalité. C'est même putain de spécial mais on ne peut pas parler de chance, parce qu'on a sacrément trimé.*" Un beau jour, leur réputation de performers incendiaires attire l'oreille du patron de l'écurie Domino : "*Il a entendu parler de nous, je ne sais pas trop comment, et il est donc venu nous voir à Glasgow. Trois fois. Et la quatrième fois, il nous a dit :* 'Vous voulez faire un disque ?' *Quand quelqu'un te donne la possibilité d'enregistrer un album, comme ça, eh bien c'est foutrement génial. Nous sommes très fiers de ce disque. On a tout fait comme on l'entendait : il a été enregistré à Glasgow, de nuit, sans aucun compromis.*" Le résultat de ces séances a donc pour titre "Amphetamine Ballads" et exhale une atmosphère nocturne, louche, dangereuse, qui ne pouvait effectivement être captée que de nuit, "*parce que le rock and roll, ça se passe la nuit et pas autrement*". On y croise les ombres des Birthday Party, Gun Club, Doors et même des Stooges, en particulier quand un saxophone à cheval entre cabaret et free-jazz vient soutenir de vicieux riffs de guitare.

Ironie

Mais ce qui distingue vraiment les Amazing Snakeheads, c'est la voix particulière de Dale, très théâtrale, capable de crooner comme de maugréer avec virulence des textes aux références *pulp* outrancières, tant et si bien qu'on se demande si l'on ne serait pas dans le registre de l'humour noir. A l'évocation de cette théorie, le visage de Dale s'éclaire : "*Ah, merci ! C'est important pour moi que les textes soient marrants, et c'est curieux que la plupart des gens ne le remarquent pas. Ils n'y voient pas l'ironie…*" Voilà qui éclaire sous un autre jour ces excellents morceaux, déjà longuement rodés sur les rudes audiences écossaises. Grâce à cette légitimité scénique, le trio de mauvais garçons a de quoi voir venir. De ce côté, Dale affiche une confiance à toute épreuve : "*On est très heureux de pouvoir enfin se faire connaître en dehors de Glasgow. Nous venons en France en mai, puis ce sera l'Allemagne, les Pays-Bas et la Belgique. On met tout ce qu'on peut dans nos concerts, toute notre énergie. Alors si vous voulez écouter du vrai rock and roll, venez nous voir. Sinon, ne venez pas.*" On peut difficilement faire plus clair. ★

JONATHAN WITT

Album *"Amphetamine Ballads" (Domino)*

Domino domine

Fondé en 1993 à Londres par Laurence Bell et Jacqui Rice, Domino débute par un EP de Sebadoh, sorti à l'origine sur le label de Seattle, Sub Pop. Après avoir distribué de nombreux groupes américains, Domino s'offre deux N° 1 british le même mois : l'album de Franz Ferdinand "You Could Have It So Much Better" et le single des Arctic Monkeys "I Bet You Look Good On The Dancefloor", en octobre 2005. Domino a des bureaux en France et en Allemagne et a réédité des albums new wave de Young Marble Giants, Orange Juice et Joseph K.

Photo Gavin Watson-DR

Tête d'affiche

Magnum

KATERINE

Sous sa nouvelle panoplie moustachue et électronique, le chanteur vendéen signe un dixième album bizarro-disco et un film pas spécialement académique.

pop

Philippe Katerine ne fait rien comme tout le monde. Ainsi pour la promo de son nouvel album "Magnum", il a coréalisé avec Gaëtan Châtaignier un film de 90 minutes reprenant les douze chansons du disque, séquencées autour d'une trame narrative improbable : un Robinson sur une île en Thaïlande mange de la glace fondue en buvant du champagne tiède avant d'appeler sa maman au téléphone avec un coquillage géant, puis se retrouve aspiré par un tunnel magique qui l'amène déguisé en plante verte à Paris, où il va assister à une soirée branchée avec Pierre & Gilles et Fifi Chachnil, se faire insulter par un inconnu, monter dans la voiture d'Arielle Dombasle, mimer le sexe avec Julie Depardieu et exécuter une chorégraphie synchronisée avec des fliquettes sexy devant la tour Eiffel. Rien comme tout le monde, on vous dit. Pour l'heure, Katerine est dans la loge du Grand Journal, quelques heures avant son live de "Patouseul", premier extrait d'un disque puissant produit par SebastiAn *alias* Seb Akchoté. Touchant, erratique, poétique, *malaisant* et brillant, Katerine part en vrille. Et on suit avec bonheur ses circonvolutions.

Mûr dans ma tête

ROCK&FOLK : Qu'est-ce qui vous a amené à collaborer avec SebastiAn sur ce nouveau projet ?
Katerine : J'ai voulu travailler avec quelqu'un que je ne connaissais pas mais dont j'étais fan. J'ai suivi ce qu'il a fait depuis le début, et ça m'a semblé suffisamment éloigné de moi pour que ça puisse marcher. Le fait qu'il s'habille toujours en noir et moi jamais. Comme si c'était Satan. Je ne me suis pas trompé sur ce point. En tout cas s'il n'est pas satanique, son son l'est. Il m'envoyait ses musiques par email et je faisais des mélodies et des textes, comme ça se fait en hip-hop. Il connaissait bien mon travail, depuis qu'il était jeune vu que son frère Noël Akchoté, avec qui j'ai joué, l'avait initié. Il est pétri de culture française, il connaît le cinéma. Avec lui, je me sens en danger. Ça me fout les jetons, j'aime avoir peur.

R&F : Cet album a-t-il un concept ?
Katerine : Je ne saurais pas dire. Il n'y avait pas d'autre ambition que de se faire plaisir. J'avais envie de chanter des mélodies sur des musiques sexy. C'est ce qui me plaisait avant tout.

R&F : Les dictateurs jolis bébés, Verdi, les grosses couilles... Question thèmes, on n'est pas dans le conventionnel...
Katerine : Ce sont mes petits soucis à moi. Est-ce qu'il faut expliquer le sens des chansons ? Plus on en donne, moins il y en a, du sens. C'est le problème. Il vaut mieux éviter.

Label et SebastiAn

Petit frère du virtuose jazz-funk Noël Akchoté, SebastiAn débute dans le hip-hop et travaille avec le performer porno gonzo Costes avant de rencontrer Pedro Winter, qui le signe sur son label Ed Banger. Aussi bien capable de composer un titre de 13 minutes influencé par le chef d'orchestre polonais Krzysztofz Penderecki ("Threnody") que de remixer Daft Punk, SebastiAn a signé la BO du film de Romain Gavras "Notre Jour Viendra" et invité Mayer Hawthorne ainsi que MIA sur son album "Total". Ses concerts du Primary Tour en forme de meeting crypto-fasciste où il finit assassiné ont suscité moult polémiques...

Photo DR

Hibernatus

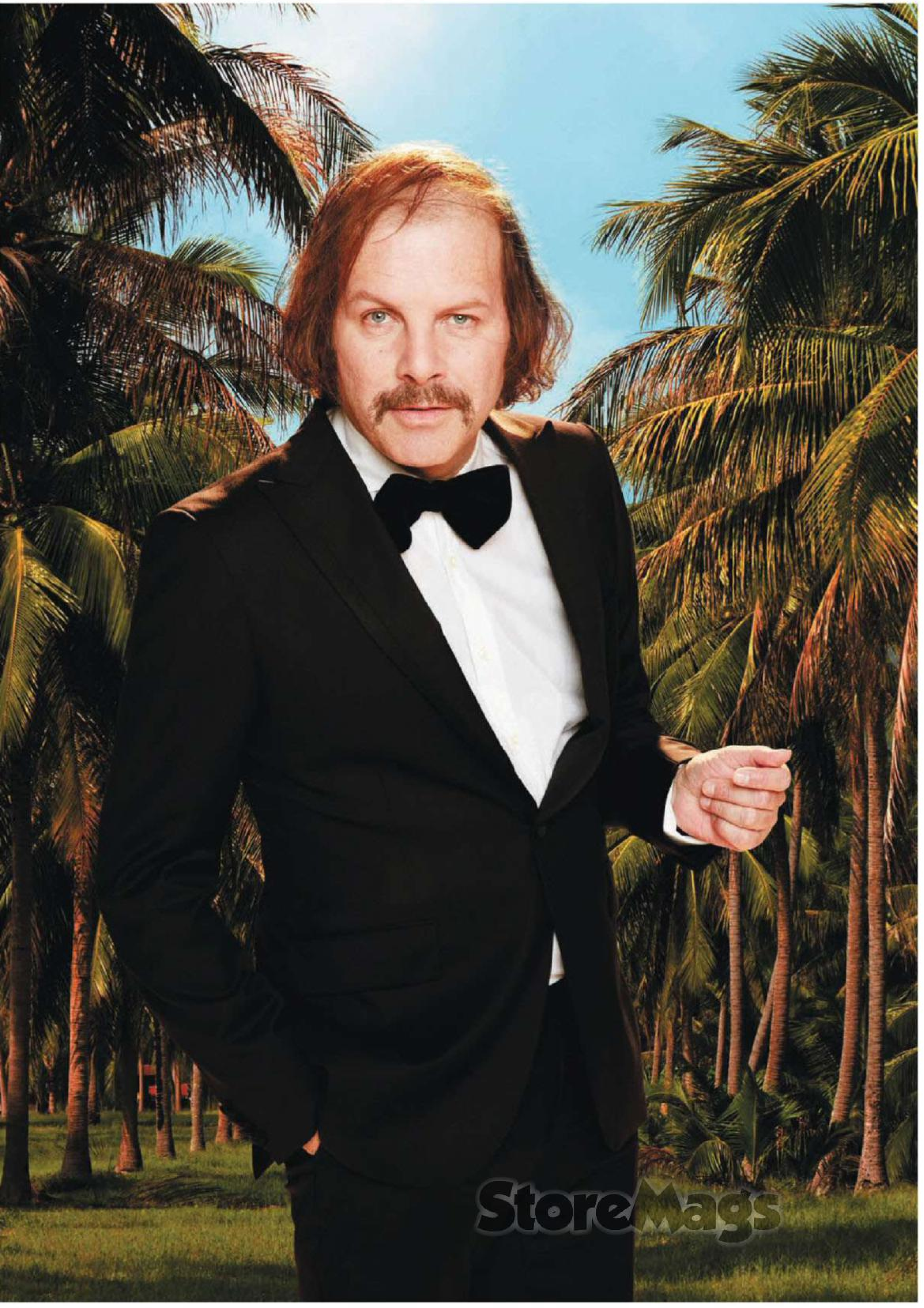
R&F : Quel est le point de départ d'une chanson comme "Les Dictateurs" ?
Katerine : J'étais dans un bistrot où un mec décrète : *"J'ai vu une photo d'Hitler bébé, il était superbe."* Après j'ai lâché la conversation, qui était celle de mes voisins, et j'ai écrit la chanson à partir de cette phrase. Je suis allé vérifier sur Wikipédia, c'est vrai que c'était un beau bébé. J'ai vérifié aussi pour Ben Ali, Mussolini et compagnie, j'ai trouvé ce point commun : ils étaient tous de beaux bébés. Après j'ai regardé les parents, souvent des pères absents et des mamans un peu trop présentes. Voilà, c'est comme ça que se font les chansons. C'est fou de penser qu'ils ont tous été bébés.

R&F : Dans le film, on vous voit pas mal à poil en robe de chambre...
Katerine : J'avais ce peignoir sur la pochette, qui prend le vent donc on voit mon arrière-train de temps en temps. C'est un vêtement de femme.

R&F : La scène vous motive toujours ?
Katerine : Je ne vais pas faire de concert pour cet album. On donne des concerts pour comprendre ce qu'on a fait en studio. Là, comme on a fait le film... Les derniers concerts c'était il y a deux ans. Je me sens un peu ours, et je préfère vivre cette période à fond. ★

RECUEILLI PAR OLIVIER CACHIN
Album *"Magnum" (Riviera/ Maison Barclay)*

Photo DR


StoreMags

"Sous-entendus"

TORI AMOS

pop L'Américaine à la chevelure de feu revient aux affaires, habile derrière son clavier d'ivoire et conteuse hors pair face à tout magnétophone enclenché.

Tori Amos incarne une espèce en voie de disparition : la pop star nineties, sérieuse et ténébreuse. Son 14e album sort sur le prestigieux label classique Deutsche Grammophon. Les connaisseurs assurent qu'il s'agit d'un retour aux sources. L'occasion rêvée pour nous de déterrer les racines qui trempent dans ces eaux profondes. Musique folk et compositeur classique à suivre.

Le squelette dans le placard

Chacun a sa croix, celle de Tori est son premier groupe au nom en forme d'affligeant jeu de mots (*Pourquoi Tori Ne Sait Pas Lire ?*). YKTR sort en 1988 un album homonyme coproduit par Kim Bullard (futur Kajagoogoo) dont seront tirés deux singles, "The Big Picture" et "Cool On Your Island". Le batteur est Matt Sorum, futur Guns N'Roses. L'échec commercial est cuisant, le groupe se fait virer de chez Atlantic. Quatre ans plus tard, "Little Earthquakes" lance Tori en solo. A sa demande, YKTR n'a jamais été réédité et a donc été intensément piraté. Sa cote est d'environ 80 euros.

Provoquer des scandales

ROCK&FOLK : Dans cet album, vous écrivez sur le Sud des Etats Unis. Pourtant, votre façon de chanter se rapprocherait plus du folk irlandais. Quel est votre rapport à ses deux cultures ?

Tori Amos : J'ai en effet une approche double. Mes parents étaient tous deux du Sud et, durant mon enfance, je passais plusieurs mois par an chez mes grands-parents maternels qui y habitaient. Je suis d'ailleurs née en Caroline du Nord. Du côté de mon père, la famille était irlandaise et écossaise. Les folklores de ces pays se sont transformés dans les montagnes américaines. Cette musique s'est fondue dans la country et a connu de grandes variations dues à l'isolement des gens qui la jouaient. Après la grande dépression, un nouveau genre est arrivé avec le *fiddle* et le bluegrass. Bref, mes oncles adoraient cette musique et l'été, nous allions à la convention du fiddle dans les montagnes de Virginie. Si les airs me plaisaient moyennement, les histoires, elles, me fascinaient. Aussi, mes frères achetaient beaucoup de disques de folk moderne quand j'étais petite : Peter, Paul & Mary, Simon & Garfunkel, James Taylor... Quant à ma mère, ayant travaillé adolescente chez un disquaire, elle possédait une belle collection d'albums qui mélangeait Ella Fitzgerald, Cole Porter, Gershwin, puis Fats Waller, Billie Holiday, Judy Garland, Peggy Lee... Quand mon père partait *travailler* à l'église, ma mère passait ces disques. Car une femme de vicaire ne pouvait pas décemment écouter ce type de musique, n'est-ce pas ?

R&F : Le jazz était tabou dans votre famille ?

Tori Amos : Mon père, qui était vicaire donc, a énormément durci sa foi dans les années 60. L'idée d'une famille qui écoutait de la musique moderne, où il pouvait y avoir des sous-entendus sexuels, voilà une image qu'il ne voulait pas donner. Ma mère le savait et ne posait aucun souci à mon père : elle ressemblait à Jackie Kennedy, ne jouait pas aux cartes, ne faisait partie d'aucun groupe de femmes hormis celui des études de la Bible. Sa vie secrète, dont j'ai bénéficié, était de passer les disques qu'elle aimait quand mon père était hors de la maison.

R&F : De votre côté, vous avez dit avoir abandonné le conservatoire à votre découverte de Led Zeppelin...

Tori Amos : Avant d'aimer Led Zeppelin, j'ai dû étudier Debussy, Bartók, Prokofiev... Et leurs structures ont fait leurs places dans mon esprit. Pourtant, c'est seulement depuis peu que je comprends que ces maîtres étaient les *Zeppelin* de leur temps. Ils étaient en rébellion, en rupture face à leur époque. Mais, dans les années 60, les écoles de musique étaient très snobs, et j'étais en complet décalage avec les élèves et les professeurs, ne venant pas du même milieu social. Les professeurs demeuraient le problème principal : ils n'expliquaient pas à quel point Schubert ou Stravinsky avaient provoqué des scandales. J'ai fini par comprendre tout cela à la sortie de mon album "Night Of Hunters" sur Deutsche Grammophon, où j'ai dû me plonger dans cette musique et son histoire.

Femmes dévêtues

R&F : On a remarqué que vous parliez de vos pianos uniquement au féminin...

Tori Amos : Oh oui : ce sont toutes des femmes. Les Bösendorfer ne peuvent être des hommes. Le Hammond B3 peut être soit une grosse mama, soit un homme. Je ne suis pas sûre encore. Ou c'est une traînée. L'orgue Hammond change de personnalité. Je me sens comme un vieux bluesman quand j'en joue. Mais le Bösendorfer... Je suis allée dans leur fabrique pour voir comment ils travaillaient leurs pianos. Dans l'atelier, ils ont des photos de femmes. Des femmes vêtues, dévêtues, à toutes les étapes de l'habillement. Ces images remplissent les murs. Dans les ateliers, ces hommes caressent le bois, façonnent les courbes des pianos en regardant les courbes des femmes... Le tout en écoutant les Rolling Stones. Ce n'est pas une blague. Je leur ai demandé : *"C'est comme cela que vous faites un Bösendorfer ?"* Et ils m'ont répondu : *"Mmmm… Oh que oui !"* ★

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

Album *"Unrepentant Geraldines"*
(Deutsche Grammophon)

Photo Amarpaul Kalirai/ Mercury Classics-DR

Stoneage

Tête d'affiche

"Deux leaders"

THE GOASTT

Sous cet alias saugrenu, Sean Lennon publie un nouvel album avec sa compagne Charlotte Kemp Muhl. Ambulance à sarcasme ? C'est oublier l'indéniable talent du frère de Julian.

pop

Cela fait déjà seize ans que Sean Lennon publie des disques et notamment depuis 2008 avec The Ghost Of A Saber Tooth Tiger, projet parallèle qu'il mène avec sa compagne, la mannequin et artiste Charlotte Kemp Muhl. "Midnight Sun", plus consistant que leur précédent essai, est une des très bonnes nouvelles de ce printemps musical. Fils de sa mère Yoko et de son père John, Sean, de plus en plus indifférent aux mauvaises langues, prend sa carrière très au sérieux et s'y consacre à fond, au point d'avoir fondé un label, Chimera Music, pour publier les disques de *"la famille"* (Yoko Ono, Cibo Matto, The GOASTT...). De passage éclair à Paris à l'hôtel Amour (ça ne s'invente pas), le joli couple a pris le temps de parler à Rock&Folk, entre la poire et les sardines.

Julian, l'autre Lennon

Premier fils de John né en pleine Beatlemania le 8 avril 1963, Julian a d'abord été un secret, le manager des Fab Four Brian Epstein estimant que sa naissance pouvait s'avérer néfaste au groupe. "Hey Jude", dont le premier titre était "Hey Jules", lui est dédié. Julian a publié 6 albums entre 1984 et 2011, dont aucun n'a connu de succès commercial. Julian a découvert, à la mort de son père, qu'il lui avait laissé très peu d'argent en héritage. Toujours proche de McCartney, Julian est également ami avec son demi-frère Sean, qu'il a accompagné sur quelques dates de sa tournée en 2007.

Confrontation

ROCK&FOLK : Aviez-vous une idée précise de la manière dont devait sonner ce disque, ou vous êtes-vous laissé conduire par les chansons ?
Sean Lennon : Un peu les deux, je pense. Charlotte et moi avions rêvé de cet endroit où nous voulions aller, mais ça nous a pris pas mal de temps pour y arriver.
Charlotte Kemp Muhl : Au départ, on avait en tête un son plus étrange, mais on s'est rabattus sur quelque chose de plus pop.

R&F : Certains albums vous ont-ils servi de référence pour agencer cet univers psyché-pop si particulier ?
Sean Lennon : Oui, on a pas mal écouté The United States Of America...
Charlotte Kemp Muhl : Ce titre délirant, "The American Metaphysical Circus"...
Sean Lennon : Ça nous a permis de mettre la barre très haut, d'avoir de l'ambition sans tomber dans le pastiche.

R&F : Qui fait quoi dans The GOASTT ? Sean, êtes-vous en charge de la musique et Charlotte, des paroles ?
Sean Lennon : Il n'y a pas de règles. Il n'y a pas un leader, mais deux. Certaines chansons naissent à deux dans notre chambre. Parfois, on ajoute des textes sur une musique qui traîne...
Charlotte Kemp Muhl : Il n'y a pas de routine. Il m'arrive de réveiller Sean en pleine nuit et de lui dire : *"J'ai une idée, mettons-nous au travail !"*

R&F : Sean, "Friendly Fire", votre deuxième album solo en 2006, était très personnel, mais on se demande si "Midnight Sun" ne vous ressemble pas davantage encore, comme si travailler avec Charlotte vous avait permis de vous affirmer en tant que musicien...
Sean Lennon : La raison d'être The GOASTT est que Charlotte et moi avons beaucoup en commun. On a les mêmes goûts, les mêmes idées, les mêmes passions intellectuelles...
Charlotte Kemp Muhl : On aime se stimuler l'un l'autre...
Sean Lennon : Je préfère travailler à plusieurs plutôt que seul. Je trouve que la confrontation des esprits et des talents est particulièrement enrichissante.

R&F : Sean, le fait que The GOASTT prenne de l'importance dans vos vies signifie-t-il que vous allez mettre votre carrière solo en retrait ?
Sean Lennon : Non, non, j'ai également un disque sur le feu de mon côté. Rien n'est exclusif dans nos activités. Ce n'est jamais ça ou ça, mais plutôt ça *et* ça.
Charlotte Kemp Muhl : Nous le poussons toutes à faire un autre disque solo : sa mère, Yuka Honda, moi, on le harcèle ! Il n'a que des femmes autour de lui, des patronnes dotées d'un sacré caractère. On est son pire cauchemar.
Sean Lennon : C'est d'ailleurs à cause d'elles que je ne me presse pas *(rires)*.

R&F : Et que répondez-vous à ceux qui continuent d'insinuer que pour vous la musique ne serait qu'un hobby de riche ?
Charlotte Kemp Muhl : Ils ne savent pas de quoi ils parlent. Sean est un vrai *workaholic*. Et tout ce qu'il enregistre n'est pas commercialisé !

R&F : Au fait, Sean, c'était quoi cette rumeur d'un groupe réunissant quatre enfants des Beatles ?
Sean Lennon : Oh, n'importe quoi, il n'en a jamais été question.
Charlotte Kemp Muhl : James *(McCartney — NdA)* a évoqué l'idée une fois et c'est parti de là. Il est sympa, mais assez étrange. Dahni *(Harrison — NdA)* est vraiment cool aussi.
Sean Lennon : Sérieux, on ne le fera jamais, c'est la pire idée du monde.

R&F : Julian *(Lennon – NdA)* **vient de publier un nouvel album, "Everything Changes", mais il semble la jouer profil bas..**
Sean Lennon : Son précédent était paru le même jour que mon premier en 1998...
Charlotte Kemp Muhl : Quoi ?! Mais c'est impossible !
Sean Lennon : C'était une sorte d'erreur, une mauvaise coïncidence, en tout cas, je n'en savais rien à l'époque.
Charlotte Kemp Muhl : C'est dingue ! A la fois, Sean, tu es né le jour de l'anniversaire de ton père. Avec vous, il faut s'attendre à tout. ★

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Album *"Midnight Sun" (Chimera)*

Photo DR

"Tout a déjà été fait"

FOSTER THE PEOPLE

pop Atteints du syndrome du groupe en quête de sens, les Californiens reviennent avec un deuxième album saupoudré de paroles conscientes et sonorités *world*.

Intituler un album "Supermodel" quand on n'est pas Mötley Crüe, c'est forcément un peu ironique, Mark Foster, tête pensante de Foster The People, avait à peine besoin de préciser. Ironique, et bien sûr vendeur quand même : l'idéal ? Bras tatoués d'étoiles rouges, le leader nous reçoit dans un palace parisien à l'occasion de la sortie de ce deuxième album dont un des thèmes principaux est *"le côté sombre du capitalisme, la globalisation, et l'évolution de la société, surtout ces dix dernières années, nos priorités culturelles : c'est le sens du titre 'Supermodel'. Quand j'ai écrit les paroles de cet album, il y avait des tas d'idées politiques qui brûlaient à l'intérieur de moi."*

Maroc & roll

Depuis les Rolling Stones période Brian Jones enregistrant avec les maîtres soufi de Jajouka en 1967 sous l'influence de Brion Gysin, le Maroc a inspiré le rock anglo-saxon. U2 a enregistré à Fès en compagnie de Brian Eno et y a tourné les vidéos de "Mysterious Ways" en 1991 ainsi que de "Magnificent" en 2009. Jimi Hendrix, Cat Stevens et Bob Marley furent inspirés par la ville d'Essaouira. En 1994, Jimmy Page & Robert Plant ont enregistré au Maroc leur album "Unledded" (jeu de mot sur Led Zep et unplugged) "No Quarter", aux sonorités orientales.

Piocher des influences partout

Après un premier album intitulé "Torches" — décidément, ça chauffe — le chanteur de Foster The People (*Encourage Le Peuple*) a tourné et beaucoup voyagé. Inde, Afrique, Cuba, Japon... L'idée était de privilégier les pays "*non américanisés*" dont la culture ne rimait pas, ou pas encore, avec McDo : *"Ces deux dernières années, je me suis mis à écouter de la musique africaine, surtout en provenance de l'Ouest de l'Afrique, de la musique indienne aussi… En voyage, l'an dernier, j'ai enregistré beaucoup de choses, et beaucoup de ces samples se retrouvent sur l'album."* Ces influences qu'on est bien obligé d'appeler *world* à défaut d'un autre mot s'entendent singulièrement sur le premier titre, qu'on ne peut pourtant considérer comme une déclaration d'intention, le reste du disque s'inspirant davantage de musiques bien ancrées dans la culture américaine, du disco au rock nineties. Comme Haim ou Vampire Weekend, musicalement Foster The People prend un peu partout. Voyage dans le temps, dans l'espace : est-ce encore du rock ou de l'encyclopédie ?

Pour Foster, en tout cas, c'est un idéal musical, voire la seule solution pour éviter les redites : *"On n'est plus dans les années 50, la guitare électrique n'est plus une nouveauté. On vit dans des temps postmodernes, tout a déjà été fait. Il y a tant de styles différents que l'idée est de prendre à tous ces styles et d'en faire quelque chose de neuf…"* On verrait bien également dans cet éclectisme l'écho d'une certaine mauvaise conscience américaine post-11 septembre qui cadrerait bien avec son discours : non, l'Amérique n'est pas seule sur terre. Quoi qu'il en soit, on est obligé de saluer l'invitation à réfléchir que propose cet album, sincère comme son auteur. *"Ce disque, contrairement au premier, je savais que les gens allaient l'écouter. Je suis arrivé avec beaucoup de questions, j'ai beaucoup grandi entre les deux, c'est celui sur lequel je me montre le plus vulnérable."* Des remises en question à profusion, en témoignent les titres "Are You What You Want To Be", "Ask Yourself" ou "Coming Of Age", qui parlent d'eux-mêmes. Une des phrases clés de l'album, très "Fight Club", est peut-être *"the more I want, the less I have"*. Sur l'individualisme forcené et le consumérisme à tout va, Mark est intarissable, lui qui abordait déjà le problème de biais sur "Pumped Up Kicks", premier succès du groupe, inspiré par la tuerie de Columbine, et bombardé sur toutes les radios américaines, en bon *crossover hit*. Entre parenthèses, l'intérêt d'aller piocher des influences partout, c'est aussi qu'on passe sur plus de radios, et donc qu'on touche plus de monde, mais ce n'est sans doute pas le genre d'arguments qu'il crierait sur les toits.

Davantage de guitares

Quelles sont ses influences principales ? Il sèche un peu, logiquement *"il y en a trop"*. Un modèle, allez : *"mon père… et Bono."* La légère tension diplomatique provoquée par cette révélation se dissipant, quand on lui demande *"et musicalement ?"* la réponse arrive un peu plus vite, enthousiaste : *"J'ai beaucoup pensé à Fela Kuti…"* Etonnamment, il y a plus de guitares ici que sur "Torches", mais *"c'est venu comme ça, on voulait faire un disque plus organique, accepter nos imperfections. Le premier était plus synthétique, plus parfait, cette fois je voulais vraiment le son des musiciens dans une pièce. On avait quelques idées sur ce qu'on voulait faire, le reste nous a simplement surpris. Je ne m'attendais pas aux influences nineties !"* C'est pourtant le rock indépendant des années 90 qui a inspiré les premiers titres écrits pour ce disque enregistré au Maroc, soit la musique qui a bercé l'enfance de Foster. Une chanson (très éloignée de Nirvana) s'intitule "Nevermind"... Quant à U2, ouf, il n'aura eu aucune influence notable sur le disque. ★

BUSTY

Album ***"Supermodel"*** *(Sony Music)*

Photo DR

Ty Segall

Absolutely live

"Rite de passage"

COACHELLA

11 au 13 avril, Indio (Etats-Unis)

Comme chaque année, une affiche ébaubissante était réunie au milieu des arides paysages du désert californien.

TEXTE & PHOTOS : TIGER

Coachella est-il le festival le plus attendu dans le monde ? Beaucoup rêvent de vivre l'expérience. Pour sa 15e édition, Coachella restait un des sujets les plus discutés sur les réseaux sociaux et cette année encore, plus de 90 000 fans sont venus sur le site du polo club d'Indio. Les places étaient chères — le pass week-end est à 300 dollars — et sur eBay les billets de rêve se revendaient à plus de mille dollars. D'ailleurs les backstage de Coachella sont devenus un genre de tapis rouge à eux seuls, avec les inévitables sœurs Kardashian, un acteur de "Game Of Thrones", nombre de top models et même Justin Bieber venu se montrer en coulisses.

Haim

Carbon Airways

Motörhead

Vendredi 11 avril

Dès le premier jour, la fête bat son plein. La chaleur est torride (43°C à l'ombre) mais dans un premier temps, chaque festivalier doit passer des barrières de sécurité dignes du pire aéroport du monde. Nous voici enfin sur le terrain, au cœur d'une marée de festivaliers à demi nus, filles en bikini, musique omniprésente et étals de nourriture exotique hors de prix, bref, la vie du festival.

On approche de la scène alors que **Asap Ferg** et sa troupe hip hop retournent l'assistance, avec un concert totalement rap old school. La foule danse, et s'énerve lorsque les autorités décident de couper le son du rappeur pour cause de débordement horaire manifeste. Place à **Haim**, trois sœurs venues en voisines (de Los Angeles) qui excitent grandement la foule avec leurs tubes "The Wire" et "Days Are Gone". De joie, Danielle s'autorise un petit solo de guitare exubérant. Sur la scène principale, **AFI** donne un set punk et gothique à la fois. Le chanteur Davey Havok saute sur les amplis et escalade la sono, la reprise de "Girl's Not Grey" affole la foule. Le soleil se couche enfin sur le vendredi et les festivaliers se ruent sur les stands de pizza et de noix de coco pour reprendre des forces avant l'arrivée de **Outkast**, prévu à 23 h 00 sur la grande scène. Mais rien ne se passera comme prévu, le duo débarquant avec une demi-heure de retard alors que beaucoup, épuisés, préfèrent regagner le parking. Coté rumeur, on retiendra qu'un des deux chanteurs aurait essayé d'annuler le show quelques minutes avant de monter sur scène pour une prestation sans énergie.

Samedi 12 avril

On attaque la journée avec **Ty Segall**. Image étonnante : le rocker bien aimé installe lui-même son matos sur la petite scène avant d'accorder sa guitare et de livrer son set, à peine troublé par une apparition de son copain, l'acteur Blake Anderson, qui mime un solo de guitare puis saute dans la foule et surfe sur les bras tendus.

En coulisses, on rencontre les **Carbon Airways**, duo franc comtois qui vient de donner son premier concert à Coachella. Le frère et la sœur (17 et 18 ans) se pincent un peu : *"On a vécu ce festival comme un rite de passage, une initiation… Pas d'autres mots pour décrire ce choc… Dire que ce soir* **Muse** *sera là, et* **Skrillex** *et* **Warpaint***… Peu de gens nous connaissaient, mais le public est vif ici et si la musique leur plaît, ils accrochent et plongent dedans…"* En attendant la sortie matérielle du disque aux USA (en juin), le frère et la sœur rejoueront la semaine suivante à Coachella avant de partir au Japon. Bonne chance...

On fonce voir **Julian Casablancas** et son nouveau groupe (**The Voids**). Le leader des Strokes a été rajouté en *cadeau surprise de dernière minute* à l'affiche du festival. Sous son gros blouson de cuir noir, il s'en sort bien. Mais l'idéal musical local semble plutôt **MGMT**, qui met les festivaliers en transe avec son mitraillage de tubes electro et son attitude ultra cool. Gros intérêt pour **Lorde** et sa musique néo-zélandaise envoûtante. On n'en saura pas plus car, à l'autre bout du champ, nous attendent les **Pixies** qui ont décidé d'utiliser Coachella comme une grande plate-forme pour leur comeback annoncé. Leur set de 55 minutes inclut nombre de chansons du nouvel album "Indie Cindy" et la nouvelle bassiste Paz Lenchantin s'en sort plutôt bien.

Lana Del Rey

Julian Casablancas

Une tempête de sable se lève. Il en faudrait plus pour arrêter **Pharrell Williams**, qui remporte la palme du grand spectacle. Pas très en voix entre deux hits certifiés, il appelle à la rescousse ses potes **Gwen Stefani**, **Busta Rhymes**, **Snoop Dogg**. Effet garanti. Locaux de l'étape, les **Queens Of The Stone Age** sont accueillis comme les nouveaux messies du metal même si, comparé à son set de 2003 (avec Nick Oliveri), le groupe semble désormais bien sage et quasiment rangé.

Dimanche 13 avril

Avec **Beck** (brillant) et **Arcade Fire** en clôture, le dimanche promettait son lot de surprises soniques. Il y en eut beaucoup avec, entre autres, le grand retour de **Lana Del Rey**, telle un ange dans une coulée de nuages. Mais le mot d'ordre du jour semble bien "*go hard or go home*". Des grappes de Hell's Angels commencent à arriver sur les lieux. Ceux-là sont clairement venus pour **Motörhead**, pourtant relégués sur une petite scène sous une tente. Lemmy salue la foule, poing serré en l'air. "*Vous êtes prêts, Coachella ?*" demande-t-il en raclant ses cordes. La masse hurle de plaisir et la grosse locomotive métallique écrase méthodiquement la foule en liesse. Pour le rappel, Lemmy appelle son copain **Slash** qui se fait un plaisir de participer à "Ace Of Spades" et "Overkill".

C'est avec le sentiment du devoir accompli qu'on sèche le concert de Arcade Fire et rentre à Los Angeles dans la nuit, pied au plancher, en fredonnant "Going To Brazil". ★

storemags.com

"Je ne veux pas devenir Syd Barrett"

THE BRIAN JONESTOWN MASSACRE

Héroïque sur scène, fracassant en interview, Anton Newcombe est moins régulier en matière de bons disques. Soulagement, l'Américain a repris ses esprits avec un "Revelation" réglo.

PAR BASILE FARKAS - PHOTOS CAROLE EPINETTE

Anton Newcombe est en ville et c'est toujours pour l'intervieweur la promesse d'un moment qui vaudra son pesant de pistaches hallucinogènes. Un beau matin, à Montreuil, l'*obergruppenführer* du Brian Jonestown Massacre a revêtu ses plus beaux habits noirs pour évoquer un quatorzième manifeste à paraître, le très plaisant "Revelation", un disque avec des chansons et des solos lancinants de guitare Vox réverbérée, soit exactement ce que les amateurs du BJM vieille école espéraient, quelque peu désemparés par les disques bizarroïdes livrés auparavant. L'animal vit à Berlin désormais, où il s'est installé avec sa femme, son jeune fils (prénommé Wolfgang Gotthardt sans doute par souci d'intégration) pour y mener désormais une vie libérée de toute substance. La légende, toujours un peu réductrice, avait successivement dressé le portrait d'un pochard *bukowskien*, d'un forcené imprévisible, d'un tortionnaire de rock-critic. Parce que le temps où il buvait des triple vodkas tonic au petit déjeuner est révolu, il est aujourd'hui plus facile de s'apercevoir que Newcombe, 46 ans, est aussi et surtout une personne dévouée à son art, un type malin, rigolo, intègre, touchant. Un gars bien, tout simplement.

Hâte de tourner

ROCK&FOLK : Le disque est plaisant, rêveur, ce qui n'était pas arrivé depuis lurette...

Anton Newcombe : J'imagine qu'auparavant j'avais besoin de sortir certaines choses de mon système. Hormis la boisson, s'entend. Cette fois, je n'étais pas abîmé. J'ai juste développé des idées, sans plan particulier. Avant, je me disais : *il faut que tout soit avec des rythmes disco, il faut un truc chaotique, déglingué*. Là, mon seul projet était d'écrire des chansons. Je me suis demandé s'il fallait vraiment que les chansons soient liées entre elles. Est-ce nécessaire avec Spotify ? Les gens font leurs propres playlists désormais... Pour plein de gens, les albums n'existent plus, appartiennent au passé. Chacun décidera de ce qu'il veut garder. Je ne pensais d'ailleurs pas forcément écrire pour le Brian Jonestown Massacre. Je posais simplement les idées comme ça, à mon studio, avec mes claviers. On m'a dit à un moment : *"Si tu veux tourner cet été, il va falloir faire un disque !"* J'ai paniqué parce que j'avais quelque chose comme 200 instrumentaux à disposition. Ç'a été pas mal de pression, il a fallu se concentrer. Du coup, là, j'ai hâte de passer au projet suivant. J'ai envie de me concentrer davantage sur les paroles.

R&F : Vous avez repris la guitare, il semblerait...

Anton Newcombe : C'est ce que j'ai fait. Je me suis creusé la tête. C'est ce qui est compliqué quand on est musicien, c'est qu'on a déjà joué chaque note de chaque instrument au moins mille fois. Voire, un million de fois. C'est dur de trouver quelque chose de nouveau, de débloquer l'imagination. Il fallait aussi des chansons qui puissent être jouées avec le groupe. On est allés en Australie cet hiver et les nouveaux trucs sonnaient vraiment bien. J'ai hâte de tourner.

R&F : Vous vous sentez bien, dans votre studio berlinois ?

Anton Newcombe : C'est agréable d'être au boulot. Quand on a plein de guitares, plein de matos et qu'on n'en fait rien, on se sent nul. Comme un gamin pourri gâté qui a trop de jouets. Je me fiche de posséder tous ces trucs, je ne suis pas collectionneur. Il faut que le matos serve. On a fait des disques pour d'autres gens, c'est bien, ça vaut le coup de payer 1000 euros par mois tout compris pour cet endroit. En Islande, c'était ridicule, 2500 ou 2000 euros la journée, à l'ancienne ! Ridicule. On se retrouve à claquer 100 000 euros pour faire un disque. De ce point de vue, ça va mieux. Après la tournée, je vais faire une bande-son. Des gens en Ecosse m'ont contacté. Ils ont obtenu de l'argent du gouvernement pour faire ce film. Ce type, Philip John, a bossé pour "Downton Abbey". C'est un film, quoi. D'habitude, c'est le cinéma qui vient et me demande des chansons qui existent déjà. Là, je vais écrire tout le truc, la bande-son classique européenne. Je veux travailler main dans la main avec le réalisateur. Je veux que ça se passe bien, je suis nerveux !

R&F : La tournée va commencer. Quels liens avez-vous maintenus avec les autres, qui vivent en Amérique ?
Anton Newcombe : On a tous nos vies... Je ne suis pas sur Facebook, je ne prends pas tellement de nouvelles. Mais quand ils vont venir, on va jouer de la musique. Ils essaient de m'apprendre des vieilles chansons, c'est ridicule. Là, ils vont débouler quelques jours avant la tournée. On va jouer un peu et, dès qu'on aura de la corne sur les doigts, tout le monde dans le camion. Ce serait bien qu'on revive tous près les uns des autres, même si c'est peu probable que ça arrive... Ce n'est pas grave d'être plus vieux, d'avoir sa vie. Il y a des années, en 1997, tout mon groupe vivait sous le même toit et je peux te dire que ça n'a rien donné.

R&F : Des disques, quand même...
Anton Newcombe : Oui, que j'ai faits ! Je me souviens qu'à la fin de l'enregistrement de "Strung Out In Heaven", l'ingé-son a dit : *"Bon, OK, là on a toutes les parties d'Anton, je vais essayer de caser un ou deux overdubs avec le reste du groupe."* C'était uniquement pour que tout le monde se retrouve crédité sur le disque. Sauf que tout le monde était bourré ou défoncé.

R&F : Vous n'aviez pas le rêve de la vie en communauté ?
Anton Newcombe : Dans ma tête, si. Je me disais : *C'est génial, on va être les Monkees ! Ou les Beatles.* La caméra arrive dans la chambre et tout le monde dort dans le même lit. Mais ce n'était pas ça. Tu arrivais, c'était le cauchemar et il y avait un gars qui se shootait dans la salle de bain. Personne pour faire la vaisselle pendant que je bossais... Des jours assez dingues. Et idiots.

"Il faut que le matos serve"

R&F : Votre relation avec les Etats-Unis ? Le pays vous manque ?
Anton Newcombe : Joni Mitchell a chanté cette chanson une fois à la BBC, "California". Quand j'entends ça, je pleure, c'est magnifique. Je ne sais pas quoi penser. Je ne parle pas allemand. Mon fils va aller à l'école et je ne sais même pas comment m'occuper des papiers. Ma femme a un passeport du Royaume-Uni, mon fils aussi. Sauf qu'on ne veut pas vivre là-bas, pas notre truc. Je ne sais pas quoi faire.

R&F : Vous lui avez donné un nom allemand...
Anton Newcombe : Oui et je suis Allemand aussi, j'ai des origines. Il choisira. Je veux le mieux pour lui. Bons endroits, bonnes structures. Impossible de devenir un branleur en Allemagne. On ne te laisse pas faire *(rires)*. Et c'est tant mieux pour lui. C'est un bon compromis, parce que moi, je sais que je serai beaucoup plus coulant. Qu'est-ce que je peux dire si le prof vient me dire : *"Votre fils est indiscipliné"*, hein ?

R&F : *"Revelation"*... Ça veut dire quoi ici ?
Anton Newcombe : J'adore le mot, d'abord. Ça peut être un cliché, bien sûr... Mais ce n'est même pas au sens biblique. C'est au sens spirituel. Quand je bosse et que ça ne marche pas, je ne peux même plus m'arrêter et fumer un joint. Je ne prends plus rien... Maintenant, c'est moi et mes idées. Si un jour je n'ai pas d'idée, eh bien ce n'est pas grave. Ça passe, je m'en suis aperçu. Et ça, c'est une révélation dans ma vie.

R&F : Les trois derniers albums partaient dans l'étrange...
Anton Newcombe : Je voulais expérimenter. Quand je buvais, je glissais dans un état maniaque, mais ça ne m'a jamais dérangé de devenir de plus en plus fou. Maintenant que je suis père, je ne peux plus le faire. J'ai pris des médicaments pour y arriver. Avant, je buvais pour m'apaiser, pour essayer de rester calme. Mais ça me rendait fou. Je devenais fou. Musicalement, je n'avais pas peur d'aborder ces territoires, par contre. Je sais que ça a fait peur aux gens. La musique et l'art peuvent être utiles à leur exploration. C'est dur à expliquer, mais c'est intéressant de suivre les sons qu'on entend quand on devient fou, maniaque. Je ne parle pas de schizophrénie. C'est comme être sous ecstasy mais sans en avoir pris. C'est un dérèglement chimique. Parfois on est tellement plongé dans son truc qu'on ne mange plus, on ne pense plus qu'à la musique, on est pris dedans et on devient vraiment fou. Mais j'ai un gamin, cette partie de ma vie est finie et c'est tant mieux. Je ne peux plus rien en tirer, je pense, sinon des ennuis.

A Recordings

Avec à ce jour 55 références, le label d'Anton Newcombe commence à avoir une certaine assise. Si l'essentiel du catalogue concerne les nombreuses rééditions du Brian Jonestown Massacre, les nouveautés commencent à affluer. Ce printemps : les Allemands cosmico-gothiques The Blue Angel Lounge sortent leur troisième album "A Sea Of Trees". The KVB, duo londonien qui explore le côté obscur et cold wave de la force, sort son nouvel EP "Out Of Body". Enfin Les Big Byrd, qui ne sont pas français, pas californiens, mais suédois, s'interposent avec "They Worshipped Cats", premier album en forme de fourre-tout psyché prometteur.

Dangereux pour le business

R&F : Vous vous connaissez mieux, on dirait...
Anton Newcombe : A l'époque de "Thank God For Mental Illness", tout le monde me traitait de dingue, c'était la bonne blague. Quand j'étais ado, ma mère m'a traité de fou. Elle le dit dans le film *("Dig !")*. Elle raconte qu'elle voulait m'enfermer, m'envoyer en prison... Ensuite, passé mes vingt ans, c'était super, j'ai pu faire des disques. J'ai eu à assumer les responsabilités pour tous les musiciens du groupe, pour tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec ma vision. S'il y avait des drogués dans mon groupe, ça devenait de ma faute. C'est ma réputation. J'ai joué avec quarante personnes différentes mais j'entends toujours : *"Il y a eu trois drogués dans mon groupe et il s'est drogué."* Jamais : *"Il n'a rien pris depuis 14 ans."* A partir de trente ans, quand j'ai été malade mental, les médecins m'ont proposé de prendre des médicaments pour m'équilibrer. Je n'ai pas voulu. Mon ego refusait. J'ai préféré arrêter de boire, bien manger, bien dormir. Je pensais y arriver. Mais quand ça arrive plusieurs fois... Je n'ai que mon honnêteté. Je ne sais pas comment ça m'a changé. Ce n'est pas du Prozac, ce que je prends. C'est un truc plus sérieux que ça. Je ne veux pas devenir Syd Barrett. Mais je n'ai pas non plus l'impression d'être devenu un robot . Je n'avais pas d'autre alternative de toute façon. On verra...

R&F : Quand aujourd'hui tout est *psychédélique*, cela vous énerve ou vous rend fier ?
Anton Newcombe : C'est cool. C'est très bien. Mon problème dans la musique, ce sont les groupes sur Bandcamp avec deux personnes et un ordi. J'aime bien les Dirty Beaches, les groupes de chambre c'est cool et même le live est intéressant. Mais ces putain de groupes avec ordinateur portable, pitié. J'aimerais que les gens essaient de jouer de la musique ensemble, ce serait intéressant.

R&F : Oui, mais quand vous avez commencé, faire de la musique psychédélique était moins commun...
Anton Newcombe : Il n'y avait rien ! Nos singles sont sortis en 1992, et on essayait avant. Je cherchais désespérément des gens pour jouer. A San Francisco ! Il n'y avait personne pour aimer un peu les mêmes trucs que moi. Galaxie 500, Jesus And Mary Chain, le Velvet Underground, Echo & The Bunnymen, personne n'écoutait ça. J'ai commencé mon truc et j'ai enseigné à mes amis comment jouer. C'était étrange. On ne se rend pas compte de l'emprise qu'ont eue les Red Hot Chili Peppers. Ce funk-punk tout pourri. On suffoquait. Et puis le grunge.

R&F : Vous en pensiez quoi, de Nirvana ?
Anton Newcombe : Avec mon groupe, quand on était au lycée, on était déjà post-punk. Tous mes plus vieux amis me disaient que le punk était mort en 1979. Après ça, pour moi, ça n'a plus eu aucun sens, ces gens qui se faisaient des mohawk ridicules ou mettaient des Converse... J'ai été post-punk. J'ai essayé de faire des groupes comme ça, influencés par Bowie mais avec l'influence du post-punk, en 1983, 1984. Quand Nirvana est arrivé, j'avais déjà eu des groupes comme Nirvana. Pas aussi bons, parce qu'ils étaient le meilleur groupe de cette période. Un groupe punk, mais influencé par le heavy metal. Donc quand Nirvana est arrivé, j'ai trouvé ça grotesque, j'étais déjà passé par là et j'étais déjà versé dans autre chose. Mais quand il s'est tué, je me suis quand même dit : *Ah ? OK, il ne plaisantait pas* (rires).

R&F : Vous aviez un peu une même réaction par rapport à l'époque...
Anton Newcombe : C'est marrant parce qu'à l'époque, plein de gens de maisons de disques m'ont dit : *"Tu seras le Kurt Cobain dans ton style."* Mais non, je ne voulais pas jouer un rôle. Jamais. Et puis j'ai toujours su comment fonctionnaient les maisons de disques. Je voulais être dangereux pour le business. Je voulais jouer de la musique et durer, pas être un animal dans une cage. Je voulais faire des disques et en avoir le contrôle. Je voulais que ce soit exprès bordélique et pas parfait. C'est de la musique, pas des canettes de Coca-Cola.

Un vrai connard

R&F : Le vieillissement généralisé du rock, vous en pensez quoi ?
Anton Newcombe : Je suis plus attiré par le folk que par le rock'n'roll. J'aime la musique qui unit les gens. Je ne me suis jamais intéressé à la culture adolescente. Pour expliquer rapidement : chez moi, le rock'n'roll est devenu révolutionnaire à l'époque de Nixon et des hippies. Il n'y a très vite plus eu de concerts pour les gens qui avaient moins de 21 ans. On ne pouvait pas accéder à cette énergie avant d'être adulte. Comme on n'avait pas l'âge d'entrer dans les endroits où il y avait de la musique, tout le truc c'était justement d'être plus mature. On n'a jamais essayé de plaire aux ados, mais de plaire aux gens plus vieux. Je n'ai jamais eu la mentalité ado. Dans le folk, l'âge ne compte pas. Alors que le rock, c'est beaucoup plus compliqué. Les rockers vieillissent souvent mal. Le psychédélique pour moi, c'est du folk, il y a des gens de tout âge, vraiment.

R&F : A Los Angeles ou San Francisco, vous avez rencontré des figures locales ?
Anton Newcombe : Beaucoup. Ma préférée c'est Grace Slick de Jefferson Airplane. J'aurais aimé avoir son âge et vivre une histoire avec elle dans les sixties. Tellement maligne et cool. Je l'ai rencontrée. J'ai croisé Arthur Lee aussi, un vrai connard. On a joué avec lui, quand il est revenu en grâce. Les gens l'aimaient énormément. Il avait un groupe incroyable, avec des cordes et tout. Mais il avait un ego démesuré... Au lieu d'être reconnaissant pour tout cet amour, c'était vraiment un pauvre type. Triste à voir. Je suis dans les loges, c'est aussi mon concert quoi, je viens le voir : *"Excusez-moi Arthur, je ne veux pas vous déranger mais…"* Lui : *"Alors évite !"* Quel connard ! Et puis il est mort. J'ai écrit une chanson pour Sky Saxon aussi, j'essayais de l'aider quand il était à San Francisco, à fond dans la cocaïne, entouré de sales individus. Un jour je l'ai emmené en studio, j'ai essayé de le faire chanter. Lui, ultra défoncé, me dit : *"Tu sais Anton, il va falloir me payer 5000 dollars pour que je te le fasse."* Je l'ai éjecté de la voiture. J'avais écris de la musique pour lui, pour l'aider. Ce n'était pas de l'argent que je lui donnais, mais de quoi retrouver l'estime de lui-même. C'était triste. ★

Album *"Revelation" (A Records/ Differ-Ant)*

“Plusieurs vies”

BRODY DALLE

A l’autre bout du globe, notre reporter est allé voir ce que la chanteuse des Distillers, riot girl sensible et politisée désormais en solo, avait dans le ventre.

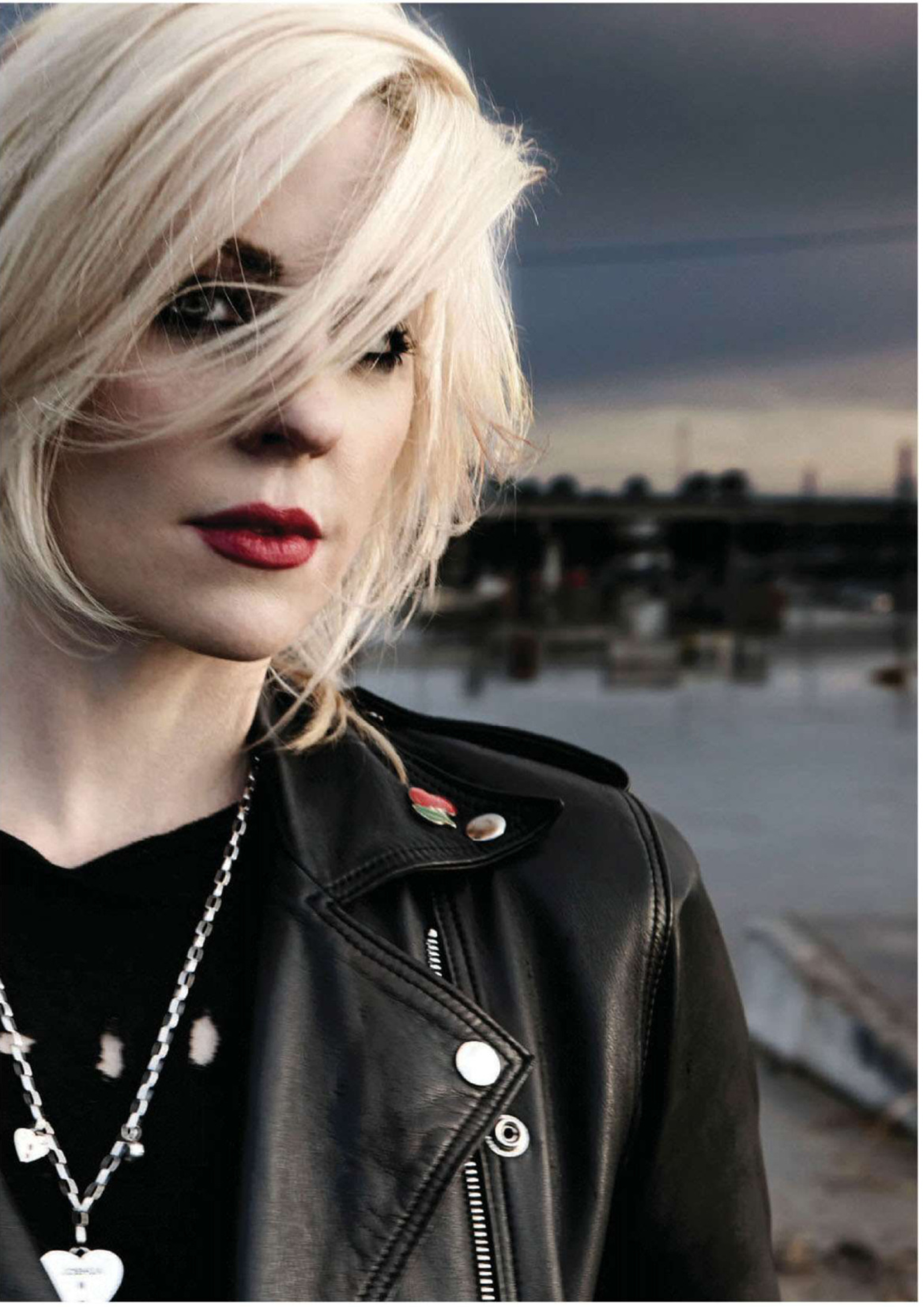
PAR VINCENT HANON

Un mercredi ensoleillé de mi-mars, à Auckland, en Nouvelle-Zélande. A l’heure du déjeuner, un taxi file dans un dédale de rues résidentielles qui mène doucement au centre. L’œil dans le rétro, le chauffeur précise qu’il n’y a pas d’autoroute depuis l’aéroport avant de nous déposer devant la Vector Arena, près de la mer. La *City of Sails (Ville des Voiles)*, paraît-il l’une des plus abordables au monde, constitue la neuvième des dix dates de la tournée maousse australienne et néo-zélandaise de Queens Of The Stone Age et Nine Inch Nails, avec Brody Dalle en première partie. A l’heure où le rock électrique se cherche un second souffle, il s’avère plaisant de voir un clash de titans s’apprêter a exploser quatre heures durant dans une arène qui affiche une fois encore complet. “*Tout le monde y gagne*”, rappelait quelques jours plus tôt Josh Homme sur une radio locale. Le tout se voit en effet exécuté entre solidarité et compétition cool. Comme chaque soir, les deux monstrueuses formations décident de qui va commencer en jouant à pile ou face. Il s’agit également d’une tournée en famille, puisque Josh Homme et Trent Reznor sont accompagnés par femmes et enfants.

Brody Dalle a la lourde tâche d’ouvrir la soirée, ce dont elle s’acquitte avec légèreté hardcore bordélique. Bille en tête, la guitariste australienne envoie un set aussi ébouriffé que spontané avec un son *bouillu*. Pas calmée par la maturité, ni par le fait d’être maman, elle ouvre avec ce qui ressemble à “Die On A Rope”, un morceau des Distillers, abattant ensuite quelques titres de son premier opus sous son nom, le lumineux “Diploid Love”. A peine le temps de lire l’inscription *Blow Me* au dos de son T-shirt noir que, sans un rappel ni un mot, Brody Dalle quitte la scène.

Photo DR

StoreMags.com



MOHAWK

storemags

Emmené par son mari qu'elle surnomme le *Ginger Elvis*, Queens Of The Stone Age enchaîne ce soir à Auckland. 12 000 personnes exultent dès les premières mesures de "You Think I Ain't Worth A Dollar But I Feel Like A Millionaire". De la folie, mais avec ceinture, et seulement un peu de pogo et slam réglementaire à l'avant-scène. Pas de Nick Oliveri pour faire grimper la température, Mark Lanegan est parti en solo et Dave Grohl là-haut, très haut. Les splendides projections derrière le groupe ne parviennent pas à masquer le fait que les compositions de "Like Clockwork" sonnent un peu moins puissantes que par le passé, mais Josh Homme s'en tire avec fluidité pour faire décoller sans effort la Vector Arena. QOTSA reste au top et excelle dans ce rock aussi robotique que menaçant, tout en dérapages contrôlés, instantanément reconnaissable. A peine le temps d'avaler un whisky que l'ouragan Nine Inch Nails débarque sous forme de quatuor avec, au centre, Trent Reznor, le cheveu ras mais la rage au ventre intacte. Venue défendre "Hesitation Marks", son huitième et dernier convaincant album, la formation américaine revisite pour le plus grand plaisir des fans les morceaux marquants de sa longue carrière, comme "March Of The Pigs" ou "Wish", dans une ambiance visuelle tellement à couper le souffle qu'on renverse son gobelet sur le voisin de devant. Trent Reznor sait y faire. Mariqueen Maanding, sa femme avec laquelle il a fondé How To Destroy Angels, le rejoint pour deux morceaux avant un final sur "Hurt", magnifique chanson immortalisée par Johnny Cash. Impossible, en sortant, de désigner un vainqueur tant les deux prestations... Pourtant, le choc de la surprise est bien venu de la vraie première partie. Mieux que Hole et Pussy Riot réunies en une seule et même personne, Brody Dalle fait d'abord de la musique. Au-delà, sa famille douée incarne une alternative digne de ce nom face à la corruption généralisée et la médiocrité imposée. Dans sa loge, quelques heures avant le concert, devant une salade et un café qu'elle trimballe mais ne touche guère, Brody explique que c'est sa première tournée en Nouvelle Zélande, pays dont seulement 5 % de la population est humaine (le reste étant composé d'animaux). La petite a l'air épuisée. Quelques jours avant, elle était à Melbourne, sa ville d'origine, où elle a dû annuler interviews et séances photos pour cause d'infection pulmonaire. "*Je tousse encore, mais je n'ai plus de fièvre*, dit-elle d'un air laconique, avec une pointe d'accent californien. *Ça fait dix huit ans que je vis aux Etats-Unis, à Los Angeles. J'avais dix-sept ans quand j'y suis partie…*"

Petites lumières

Née le 1er janvier 1979 en Australie, Bree Joanna Alice Robinson (qui a changé son nom en l'honneur de Betty Dalle dans "37°2 Le Matin") a évolué dans un environnement militant. "*J'ai grandi en allant à des manifs. J'ai travaillé en librairie où je vendais des livres anarchistes. Ma mère était activiste politique. Elle m'a emmenée quand j'avais huit ans à des manifestations contre George Bush, avec une grande bannière 'Fuck George Bush'* (rires). *Elle était enceinte de ma sœur et la police ne pouvait la bouger.*" Elle rejoint son premier groupe, Sourpuss, fondé au sein du collectif féministe Rock'n'Roll Highschool à Melbourne, et signe à l'âge de 15 ans. Elle rencontre alors Tim Armstrong de Rancid à un festival en Australie, avec lequel elle se marie (encore mineure) et met les bouts à Los Angeles, où elle fonde The Distillers en 1998. Son mariage explose brutalement en route et, en 2005, elle met son groupe punk rock en veilleuse. "*Mais je ne dirais pas pour toujours….*" sourit-elle. C'est en 2007 qu'elle rencontre Josh Homme, qui devient son second mari, le bon cette fois. Avec son aide et celle d'Alain Johannes, elle enregistre ensuite un album avec Spinnerette. Son écriture s'affine, le rock devient plus personnel et farfelu. "*J'ai souvent changé de couleur de cheveux. Je suis passé par le blanc, le noir, l'orange, le rose…*" Brody Dalle revient en effet de loin. Guérie d'une dépendance au crystal meth dont elle a décroché en tombant enceinte, elle a ensuite traversé une sévère période de dépression post-natale. "*J'étais vraiment au fond du trou quand j'ai fait cet album de Spinnerette. Ça m'a pris des années pour m'en sortir. J'ai souffert d'une très longue dépression, après la naissance de ma fille.*" La *riot mum* a le prénom de Camille, née en 2006, ainsi que l'inscription *Fuck Off* (pour son paternel enfui il y a longtemps en Angleterre) tatoués sur les bras.

Photo DR

Orrin Ryder, son fils, est né en 2011. "*C'est passé en faisant ce dernier disque, j'étais une personne plus heureuse. J'ai été enceinte de mon fils entre-temps. Je me sens aujourd'hui comme… agrandie. Maintenant, il y a ces petites lumières. Ces petites personnes brillantes et heureuses, qui ne savent pas encore à quoi ressemble le monde. Donc tu veux les protéger et les attacher, mais ils ont aussi besoin d'expériences. C'est vraiment… dingue. Dingue d'élever d'autres gens* (rires)." Brody "*compose toutes les chansons*", affirme-t-elle droit dans les yeux, avant de préciser qu'elle joue de tous les instruments. "*A part le piano, que je ne maîtrise pas vraiment...* soupire-t-elle. *J'ai écrit les chansons de 'Diploid Love' sur les deux dernières années. C'est mon cinquième disque. Trois Distillers, un Spinnerette, et celui-là*, compte-t-elle sur les doigts de sa jolie main. *Je n'ai pas le temps de montrer à d'autres gens ce qu'il faut faire. J'ai mes enfants, et ma musique, et mon mari, je suis si occupée. Je n'ai pas de groupe en ce moment. C'est pour ça qu'il y a souvent de la boîte à rythmes et des programmations.*" Ce qui donne une jolie couleur années 80 à un ensemble qui sonne mieux, au hasard, que le dernier Joan Jett. "*Tu as dis un parfum eighties, c'est cool. J'aime bien les synthés, je n'en avais jamais joué avant. Mon mari et moi avons un studio qui s'appelle Pink Duck. On y a enregistré en trois semaines et on a joué les prolongations dans le studio d'Alain Johannes.*" Après la Californie du Sud, l'Homme de Dalle considère l'Australie comme sa seconde patrie. "*Josh connaît bien la culture australienne*, sourit-elle. *Il a grandi avec 'Mad Max', il aime The Saints et tout ça.*"

"Je n'ai pas de groupe"

Modèles féminins

L'album culmine avec "Meet The Fœtus/ Oh The Joy", un fantastique titre interprété avec Shirley Manson de Garbage et Emily Kokal de Warpaint. "*J'ai écrit la chanson quelques jours seulement avant d'apprendre que j'étais enceinte.*" Géopolitique en toile de fond, la vidéo animée évoque la catastrophe nucléaire de Fukushima et le Printemps Arabe, océans pollués et insurrections civiles. Préoccupée par le sort des enfants, Brody Dalle apparaît en 2014 plus concernée que jamais. "*L'Australie semble en colère actuellement. Il y eu une manifestation contre le Premier ministre. C'est un nazi. Tout le monde sort dans la rue. C'est toujours une plus grosse affaire en Australie qu'aux Etats-Unis. En Amérique, les gens s'en foutent, ou ils n'ont pas le temps.*" Il y a plein d'autres invités sur "Diploid Love", comme Michael Shuman de QOTSA qui a écrit la ligne de basse de "Carry On", ou Tyler Parkford de Mini Mansions au piano sur la même chanson. Nick Valensi des Strokes joue de la guitare sur deux morceaux, dont la guitare lead sur le vrombissant "Rat Race" qui ouvre "Diploid Love". "*Comme un gros club house, où tout le monde s'implique. On aime jouer ensemble, c'est marrant…*" "I Don't Need Your Love" est une chanson dédiée à son père et "Parties For Prostitutes" évoque la trahison. " '*Underworld*' *parle de choses connectées entre elles. Le riff de cette chanson remonte à dix ans. L'underworld, c'est là où on va quand on meurt. Quand on ne dort pas. Cette chanson parle de réincarnation. Revenir encore et encore. L'expérience d'être un homme, l'expérience d'être une femme. L'expérience de grandir dans les îles, de grandir en Espagne ou au Mexique. Avoir plusieurs vies. La réincarnation traverse toutes les religions. Je crois en l'énergie. La vie est parfois injuste. Les gens qui vivent dans la rue ou ceux qui subissent des abus, ça ne peut pas n'être qu'une seule fois. Il faut grandir, apprendre, et revenir. Il y a ceux qui créent quelque chose, et d'autres qui veulent détruire.*"

Son projet, c'est celui d'une personne. "*Si on doit vraiment me comparer à quelqu'un, alors je dirais Nirvana. En grandissant dans les années 90, il y avait Bikini Kill, Hole, Babes In Toyland, ou L7, même si elles étaient moins là-dedans. Il y avait tant de modèles féminins… Kim Gordon de Sonic Youth. Tu te souviens des années 90 ? Il y avait alors tellement de musique cool. J'adorais Mudhoney. Mais aussi Discharge, Exploited et GBH, X-Ray Spex et Blondie.*"

Brody Dalle sera à Rock en Seine 2014. Avant de partir voir les enfants, elle précise préférer faire des disques plutôt que d'être sur scène, et rappelle que son but reste essentiellement de créer quelque chose. Plus qu'une artiste rare, davantage qu'une punk mature, Brody Dalle est elle-même. ★

"Diploid Love" (Caroline)

En vedette

Des freaks retranchés dans leur bunker

THE HORRORS

Sous ses oripeaux de corbeau, le groupe britannique continue d'expérimenter avec passion dans son laboratoire sonore, en quête du miracle synthétique.

PAR ERIC DELSART

A leurs débuts, The Horrors ont fait croire qu'ils étaient des punks gothiques dans la lignée de Screaming Lord Sutch et des Cramps. De noir vêtus, teint blafard, cheveux couleur corbeau et ébouriffés façon Edward Aux Mains d'Argent, les cinq artistes se présentaient sous pseudonymes tels que *Faris Rotter*, *Joshua Von Grimm* ou *Coffin Joe*. A Londres, on les voyait régulièrement hanter les platines de Madame Jojo's, ex-club de strip-tease où ils passaient des 45 tours des Syndicats et The Action. C'était la sensation garage londonienne du début des années 2000... et puis le groupe a changé du tout au tout, s'est réinventé en combo shoegaze planant et toxique sur "Primary Colours" (2009) avant de partir dans une direction aventureuse, entre rock psychédélique vaporeux et new wave teintée d'électronique sur "Skying" (2011).

StoreMags com

Ce faisant, le groupe est devenu une des formations les plus populaires d'Angleterre tout en gardant une image avant-gardiste. Alors que The Horrors publient avec "Luminous" un nouvel album ambitieux, on se demande si aujourd'hui l'uniforme qui sied le mieux au groupe ne serait pas plutôt une blouse blanche qu'un complet noir. Car derrière leur attitude bravache, lunettes noires et réponses neurasthéniques de leur leader Faris Badwan, se dissimule une bande de geeks qui passent le plus clair de leur temps enfermés dans leur studio à bidouiller des machines étranges. Ces rockers sont avant tout des passionnés de matériel vintage et d'instruments bizarres. Pour preuve, leur premier acte significatif après le succès de leur premier album a été de monter leur propre studio, à Dalston dans l'Est de Londres. Le QG des Horrors est un endroit fantasmé par les fans, qui s'extasient sur Internet devant les photos montrant des pyramides de synthétiseurs et des amplis semblant sortis d'un épisode de "Doctor Who". Tom Cowan, le claviériste du groupe, s'empresse de modérer : *"Ce n'est pas vraiment un studio, c'est plutôt un hangar empli de machines étranges, c'est bordélique et do it yourself. Ça n'a pas grand-chose à voir avec un studio professionnel."* Faris Badwan en sourit : *"On pourrait quand même le rendre plus confortable."* C'est dans ce lieu qu'ont été enregistrés les trois derniers albums des Horrors, ceux-là même qui ont vu le groupe muer de façon radicale. L'origine de cette mutation — hormis la propension naturelle du groupe à explorer de nouveaux chemins musicaux — tient dans un changement de poste assez rare pour un groupe de cette envergure : entre "Strange House" et "Primary Colours", le bassiste Tom Cowan et le claviériste Rhys Webb ont permuté leurs instruments. Tom Cowan se souvient : *"Ça s'est fait de façon très naturelle. Quand nous traînions en studio entre deux morceaux, je passais mon temps à triturer le clavier. De son côté Rhys s'amusait avec la basse. A un moment donné, l'échange s'est imposé de lui-même. Je lui ai dit :* 'Je crois que j'aimerais jouer du clavier' *et lui m'a répondu :* 'Je crois que je jouerais bien de la basse', *c'est aussi simple que ça."* La dynamique du groupe s'en est trouvée totalement bouleversée, comme en témoigne Faris Badwan : *"Ça a été très bon pour notre processus d'écriture. Ça a rendu les choses plus directes, on s'est soudainement mis à écrire beaucoup plus vite."* A la basse, Rhys Webb s'est ainsi trouvé un instrument idéal pour composer et a monté avec Joe Spurgeon une section rythmique d'une précision chirurgicale. De son côté, Cowan a pu laisser s'exprimer son penchant pour les machines électroniques qui font des sons curieux et a commencé à monter son propre atelier expérimental dans le local, à la manière du BBC Radiophonic Workshop, les pionniers électroniques des années 60 qui composaient des génériques déviants pour la BBC. Cette institution anglaise chérie par Cowan et Webb (dont le projet parallèle Spider And The Flies est très influencé par cette musique électronique primitive) est une des inspirations majeure des Horrors. Ces ingénieurs en blouse blanche qui expérimentaient sur des machines de la taille d'une armoire normande ont trouvé dans les jeunes londoniens des héritiers étonnants en matière d'exploration sonore. Cowan ne s'en cache pas : *"J'adore programmer. Je suis meilleur programmeur que joueur de clavier"*, mais Badwan s'étonne qu'on décrive The Horrors comme des chercheurs : *"Je ne pense pas qu'on soit des scientifiques, nous aimons simplement ressentir la sensation de surprise. Bon, cela dit, il est vrai que Joshua porte une blouse de laboratoire au studio…"*

Collectif soudé

Idem, quand on lui fait remarquer que le nouvel album fait plus appel aux instruments électroniques que le précédent, Badwan semble s'en étonner : *"Vraiment ? Je ne me rends pas trop compte de ce genre de choses. Beaucoup de sons sur l'album sont ambigus. J'aime quand on ne sait pas vraiment d'où viennent les sons, comment sont créés ces atmosphères."* Joe Spurgeon tempère l'opinion du chanteur : *"Il est vrai que sur cet album, il y a peut-être de façon proéminente des instruments électroniques. Ce n'est pas tellement qu'il y a plus d'électronique, c'est plutôt qu'on a mis les guitares en retrait sur les pistes."* A l'entendre parler, Faris Badwan a une approche très abstraite de sa musique. Quand ses camarades évoquent leurs obsessions pour la technique — du genre à créer des fanzines sur les pédales à effet pour Joshua Hayward ou à chiner les magazines vintage dédiés aux synthétiseurs pour Tom Cowan — il décrit sa musique de façon plus intuitive, plus conceptuelle : *"Notre premier album, aussi naïf qu'il soit, était guidé par une énergie extraordinaire. Aujourd'hui nous essayons plutôt de créer une sorte d'énergie immobile. Notre force principale, c'est la tension générée par l'interaction entre les membres du groupe. Le nom et la pochette de 'Luminous' sont liés à l'image de la lumière qui surgit de l'obscurité. Ça représente l'idée de la libération d'énergie, c'est ce qu'on ressent quand on joue ensemble."* De l'énergie, il y en a quand les Horrors sont ensemble dans une même pièce. Ce qui frappe quand on écoute les musiciens du groupe s'exprimer les uns après les autres, c'est que chacun d'eux possède une personnalité forte. Voici un groupe dans lequel les rôles ne sont pas figés, où il n'y a pas de leader despotique en charge du processus créatif. Alors bien sûr, pas d'angélisme — on a entendu mille fois le couplet hypocrite du groupe qui explique qu'il n'y a pas de leader alors que chacun sait qui mène la barque.

"C'est mieux de regarder devant"

Chez les Horrors, tout cela n'est pas un mirage. Certes Badwan, en sa qualité de chanteur, est la figure publique du groupe. Avec son charisme inné et ses attitudes de rock star, il a tous les attributs extérieurs du chef mais, au contact de ses collègues, on comprend rapidement qu'il n'est que le maillon le plus visible d'un collectif soudé, dont les idées émanent de chacun. Spurgeon en témoigne : *"Chacun d'entre nous a une opinion très forte de ce que le groupe doit être. Il n'y a pas une personne qui tient les rênes du groupe, les rôles changent souvent. On se répond les uns aux autres, c'est cette dynamique interne qui nous permet d'évoluer."*

Nouvelle idée folle

"Sur notre nouvel album, explique Surgeon, *les chansons proviennent toutes de petites idées qu'on a assemblées : des séquences, des suites d'accords, une mélodie… On module les choses ensemble jusqu'à ce qu'on obtienne une chanson qui nous satisfait."* Badwan poursuit : *"Avant toute chose, nous écrivons les morceaux en vue de pouvoir les jouer en concert. Nous sommes un groupe de scène, c'est la chose la plus importante nous concernant. Cet album, c'est encore une étape plus loin que 'Skying'. On avait le sentiment qu'on pouvait encore plus explorer. Nous avions des idées qu'on pouvait développer un peu plus. C'est pour cela qu'on l'a réalisé de nouveau dans notre studio."* L'air de rien, cette dernière affirmation est assez effrayante. Voici cinq jeunes gens qui, pour leurs deux derniers albums, se sont enfermés dans leur antre avec tous leurs jouets bizarres pendant une année entière sans que quiconque ne vienne canaliser leur folle créativité. Des freaks retranchés dans leur laboratoire/ bunker où ils ont fait mijoter leur cuisine psychédélique jusqu'à ce qu'elle soit prête, laissés en liberté totale par leur label. Faris Badwan s'en amuse : *"Parfois XL finissait par s'inquiéter et nous demandait :* 'Pouvons-nous venir vous voir la semaine prochaine ou la suivante ?' *Et à chaque fois on parvenait à repousser l'échéance. Ils n'ont rien entendu du disque pendant une longue période. Ils ont été compréhensifs, c'était idéal."* Pendant 15 mois, le groupe n'a donné aucune information à son label qui essayait de le relancer de temps en temps, sans grand succès. *"Nous ne faisons pas vraiment les choses comme les autres groupes,* admet Badwan. *Quand un morceau est achevé, Tom fait un premier mixage, puis les choses évoluent encore en cours de route."* Le batteur Joe Sturgeon renchérit : *"Nous l'avons souvent fait. Pour 'Primary Colours' par exemple, il y a un mixage entier de l'album qu'on a jeté. Plus on écrivait de morceaux, plus on sentait que le disque prenait une nouvelle direction et on refaisait tout. Chaque nouvelle idée folle peut modifier l'album à la dernière minute."* Tom Cowan en rit encore : *"C'est pour cette raison que les gens du label nous laissent faire. Ils n'osent plus s'impliquer."* Et Faris Badwan de conclure : *"Quand on finissait par les voir, on s'amusait à les écouter nous proposer des idées. On les poussait à parler d'aspects de la musique qu'ils ne maîtrisent pas, c'est une intarissable source de bonheur."*

Qui est Dr Who ?

Série cultissime lancée en 1963 par la BBC, "Dr Who" raconte les aventures d'un extraterrestre voyageant dans le temps à bord de son vaisseau spatial, le Tardis (un mot qui est désormais entré dans l'Oxford English Dictionary). 11 acteurs ont incarné le docteur et la série a repris en 2005 après une interruption de 15 ans. "Dr Who" a inspiré nombre de musiciens, dont le duo KLF qui a sorti le single "Doctorin' The Tardis" sous le pseudonyme Timelords. La série a souvent flirté avec la pop via des versions électroniques des Beatles ou des Beach Boys.

Impatient

Il est difficile aujourd'hui de décrire la musique que produit le groupe, peut-être parce que son mélange des genres ne ressemble à rien d'existant encore. The Horrors sont les inventeurs d'une nouvelle forme de rock psychédélique qui incorpore des éléments de toutes les décennies précédentes, un peu à l'image de Tame Impala, groupe dont ils se sentent proches et qui est devenu le mètre-étalon du psychédélisme des années 2010. *"Tame Impala est aujourd'hui le groupe pour lequel je suis le plus impatient d'écouter de nouveaux morceaux,* s'enthousiasme Spurgeon. *Son deuxième album nous a beaucoup parlé. Il introduit beaucoup d'éléments électroniques à sa musique, un peu à notre image. C'est un groupe psychédélique mais il ne regarde pas vers le passé."* Pour un groupe qui jadis était le parangon de la scène garage revivaliste anglaise, telle affirmation fait sourire. *"C'est vrai qu'à nos débuts, nous étions un groupe garage à part entière mais, très vite, nous avons introduit des éléments qui nous différenciaient du lot,* insiste Joe Spurgeon. *Il y aura toujours des groupes qui font ce genre de choses. Il y a déjà eu un revival psyché dans les années 80, et un autre dans les années 90, mais ne vous méprenez pas, c'est bien de regarder en arrière et d'apprécier ce qui a été fait avant, mais c'est mieux de regarder devant."* Jusqu'à présent ça leur a plutôt réussi, et The Horrors sont devenus prophètes en leur pays sans se renier. *"Je ne crois pas que la recherche du succès puisse être une motivation pour faire un disque,* conclut Badwan. *On se fixe nos propres objectifs personnels. Quel intérêt sinon ?"* ★

Album *"Luminous" (XL/ Beggars)*

Photos DR

storemags.com

LA SOURIS

LSD fête ses trente-cinq ans avec un album marquant son retour

Storemags

En vedette

"Si j'avais été un artiste..."

DÉGLINGUÉE

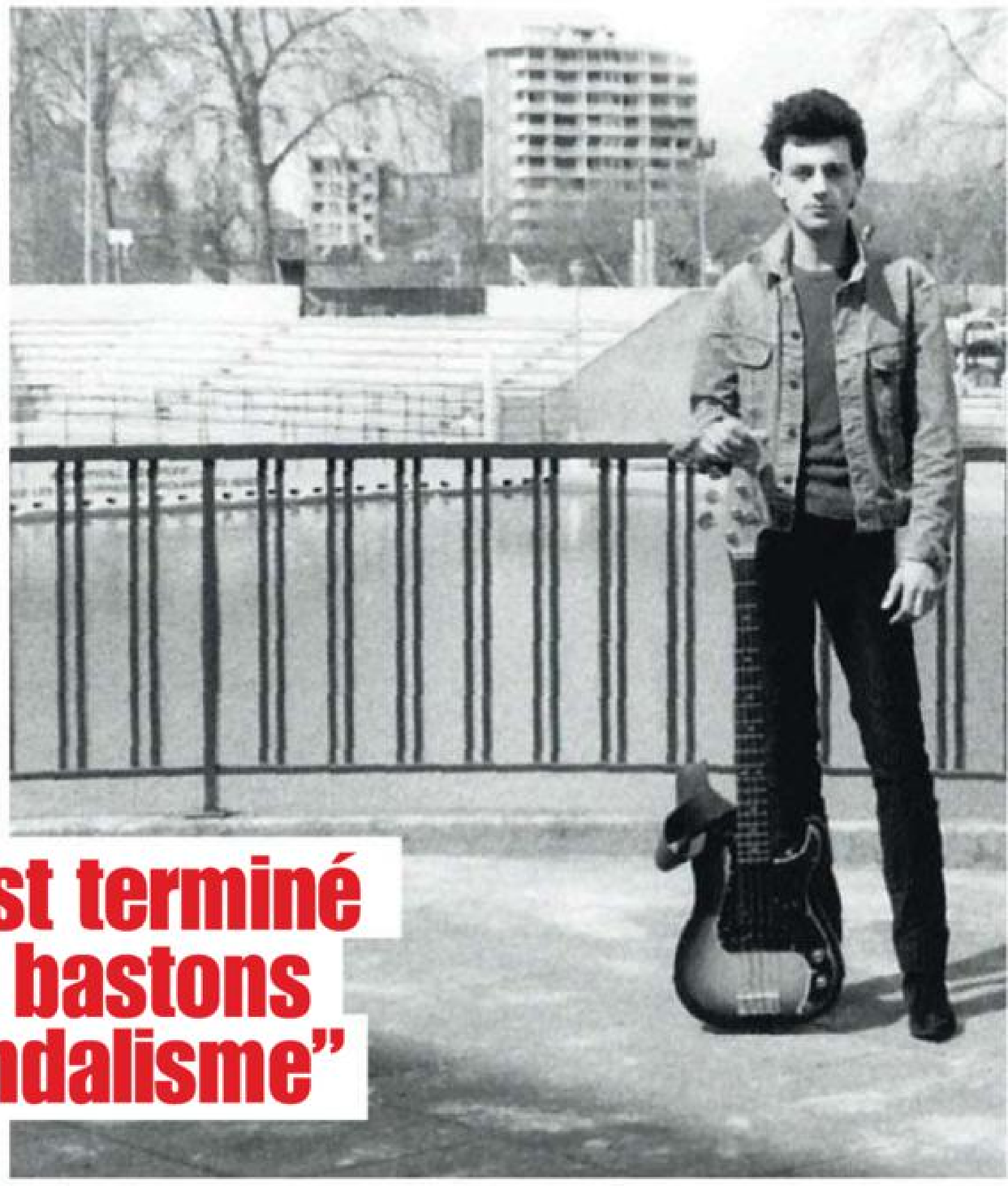
aux sources rock. L'occasion de se replonger sur sa carrière tumultueuse.

PAR H.M.

Toulouse, 1980
Photo DR

StoreMags.com

La Souris reste l'un des plus anciens groupes français encore en activité. Apparu en 1979, sur une scène balbutiante où une éphémère vague punk (Asphalt Jungle, Stinky Toys) avait cédé le pas aux fers de lance d'un rock pugnace (Bijou, Starshooter, Téléphone), le quatuor parisien ne tarde pas à faire parler de lui grâce à une réputation de dur à cuire lié à un public remuant (responsable du saccage de l'Opéra Night) et à un premier album autoproduit : jusqu'à présent, tout groupe qui se respectait faisait la risette aux majors mais, en se heurtant à l'incompréhension des décideurs, Tai-Luc et sa bande parient sur l'underground artisanal et le label New Rose transforme l'essai avec succès. LSD devient alors synonyme de rock rebelle hostile à toute compromission et se constitue un noyau de fidèles qui lui permet de résister à toutes les vagues ultérieures qui veulent le ringardiser, que ce soit la new wave, le rock FM... ou même le rock alternatif. En effet, quand triomphe cette mouvance, avec Bérurier Noir, Ludwig Von 88, Satellites et autres, les précurseurs en matière d'alternative se trouvent ostracisés et mis à l'écart : allergiques aux slogans et déclarations néo-révolutionnaires, ils sont quasiment blacklistés et les mauvaises langues les accusent de draguer les skins un peu facho sur les bords. Mais le succès de l'album rhythm'n'blues "Quartier Libre" (1988) fait taire les détracteurs et le groupe enfonce le clou en 1991 avec "Banzaï !" qui ouvre largement les portes de la fusion avec une bonne dose de reggae et de rap. Les années 90 sont les plus fastes en termes de notoriété mais l'avènement du grunge place en porte-à-faux ces tentatives fusionnelles et, au début du siècle suivant, le souvenir de La Souris s'estompe progressivement parmi les jeunes amateurs de sensations fortes. Bien sûr, des cartes postales de tournées triomphales en Asie, des concerts anniversaires ou l'exhumation d'anciennes maquettes entretiennent la nostalgie parmi les aficionados, mais il faut attendre la sortie d'un album inespéré pour remettre en pleine lumière cette formation (qui n'a changé que deux fois de casting et conservé deux de ses membres originaux). Une rencontre avec son leader Tai-Luc (chanteur/ guitariste/ parolier) permet de revisiter la légende de ce groupe culte et injustement méconnu.



"Tout s'est terminé par des bastons et du vandalisme"

Un ami à l'Open Market

R&F : D'où vient cette envie de faire du rock et de participer à un groupe ?
Tai-Luc : Avec le temps il faut essayer de comprendre ce qu'on a fait et je crois que, depuis le départ, je m'investis par défaut. J'aime me remettre dans la peau de l'adolescent que j'étais... Au début, j'achetais mes disques au Prisunic de Vélizy-Villacoublay dans les Yvelines et puis, quand mes parents se sont séparés, j'allais à Paris avec mon père voir un de ses amis qui travaillait rue des Lombards, à l'Open Market. Par la suite, j'y suis retourné seul car le quartier des anciennes Halles m'attirait. J'avais quinze ans, j'étais un jeune consommateur de vinyles, je fréquentais la librairie Parallèles, j'achetais des comix américains. Par ailleurs, j'adorais la moto et j'ai demandé à ma grand-mère de m'en offrir une. Elle m'a répondu : *"Pour te tuer ? Tu es fou. Je vais t'acheter une guitare."* Et je me retrouve donc avec une guitare, par défaut. On est en 1976, avec mes copains, on répète dans ma chambre en reprenant ce qu'on écoute à l'époque, c'est à dire du Velvet Underground. On a un chanteur mais, comme il est rarement là et voyage à travers le monde, quelqu'un se dévoue pour le remplacer, et c'est moi. En 1977, pendant les vacances de Pâques, on va à Londres, on assiste à un concert de Jam et d'autres groupes, et on se dit que si eux ils sont sur scène, on peut essayer de faire quelque chose qui ne demande pas beaucoup de technique musicale. On commence donc à vouloir composer des morceaux et, comme je suis en fac, on me dit : *"C'est toi le littéraire, tu n'as qu'à écrire des textes."* Toujours par défaut.

R&F : Et comment ce groupe de circonstance parvient-il à acquérir une notoriété nationale ?
Tai-Luc : Le plus riche d'entre nous, qui est caissier dans une agence du Crédit Lyonnais, finance les séances d'un 45 tours et le sort à ses frais. On essaie de présenter des maquettes, sans le moindre résultat. Je me souviens d'un directeur artistique de Polydor qui nous a offert le champagne avant de refroidir nos ardeurs : *"C'est dommage, on vient de signer un groupe punk."* Il parlait des Forbans ! C'était assez révélateur du décalage que nous ressentions par rapport aux maisons de disques. Par contre, on commençait à avoir un public assez particulier, qui ne correspondait pas du tout, ni à mes cheveux longs, ni à la barbe de Jean-Pierre. Le point culminant a été le concert de l'Opéra Night en janvier 1980 : on a joué une demi-heure, le public était agité, le patron pas très psychologue, et tout s'est terminé par de la baston et du vandalisme avec des échauffourées autour de la salle. Deux jours après, notre nom était dans tous les journaux et nous étions connus jusqu'à Pau. Nous sommes devenus ainsi un groupe national.

R&F : Et le premier album enregistré dans la foulée enfonce le clou ?
Tai-Luc : Un gars nous a emmenés dans le studio Casanova qui appartenait à l'éditeur de Laurent Voulzy. Je suis parti au service militaire peu après et j'avais l'impression que ce disque serait le début de la fin, un témoignage posthume car je ne voyais pas comment il pouvait se vendre, vu le contexte de l'époque : pour notre public, les pratiques courantes étaient d'entrer gratuitement aux concerts, voler les disques à la Fnac et les revendre à la librairie Parallèles. Mais notre manager m'envoyait des lettres : *"Je sais ce que tu penses, mais il y a un problème : les disques se vendent."* Radio Plus passait "Beaucoup De Liberté" qui était une maquette enregistrée sur deux pistes, et les choses se sont emballées. Ce sursaut a eu lieu en 1982 et c'est là que j'ai pensé qu'on pouvait continuer. On a commencé à s'intéresser à nous mais j'avais assez peu d'affinités avec le milieu musical. Un producteur est venu nous voir, mais je n'ai pas accroché car il se préparait des rails de coke sur l'ampli. Dans le même ordre d'idées, en 1983, on cherchait une chanteuse pour un morceau d' "Aujourd'hui Et Demain". Je rêvais de Mona Soyoc de Kas Product, qui nous appréciait mais considérait que ce n'était pas très bon pour elle d'être associée à notre image. Les éditeurs nous ont proposé une chanteuse débutante, Catherine Ringer, et ma première réaction, complètement stupide, a été de refuser : *"C'est la nana qui se déguise*

LSD 1980, de gauche à droite :

Photo DR

avec des sacs poubelle sur la scène du Gibus, il n'en est pas question." J'avais l'impression qu'il fallait procéder d'une manière plus artisanale, en restant entre nous. D'ailleurs on avait eu des problèmes avec le deuxième album, enregistré six mois après le premier : le distributeur était Daniel Guichard, qui visait les grandes surfaces. On s'est retrouvé coincés entre Lalanne et Lavilliers à une époque où le punk rock était très marginal : c'était *too much too soon*, comme dans la chanson des New York Dolls.

Groupe de jazz pour étudiants

R&F : En 1984, le mini-album "La Cité Des Anges" ne s'éloigne-t-il pas du punk rock ?
Tai-Luc : C'est le premier disque avec Muzo. On avait décidé de ne pas rajouter du sax parce qu'il arrivait mais de composer des morceaux en fonction de lui, pour qu'il rentre dans l'alchimie du groupe. Pour moi, le sax reste associé à des morceaux un peu jazz, comme "Soldats Perdus", ou proches de la musique jamaïcaine comme "Raya Fan Club", d'où la coloration très particulière de ce disque.

R&F : Et quatre ans plus tard, "Quartier Libre" ne marque-t-il pas un véritable tournant avec son option rhythm'n'blues ?
Tai-Luc : Cet album ne ressemble pas du tout à celui qu'on voulait faire. On rêvait de "Banzaï !", d'un disque qui sonne comme du rap. Mais on l'a enregistré avec Yves Chouard, guitariste de Little Bob aujourd'hui décédé. Pendant des années, il avait joué avec Balavoine et Renaud en s'emmerdant à la guitare, alors avec nous il a pu se défouler et nous a poussés dans nos défauts : *"La guitare ça va, inutile de refaire la voix, c'est comme Motörhead."* J'aime bien le résultat. Et ce fut une année faste car Oüi FM diffusait le morceau phare tous les jours.

R&F : Quand prenez-vous goût à cette activité *par défaut* ?
Tai-Luc : Je ne me suis jamais considéré comme un artiste, j'ai toujours pensé que ce n'était pas à moi de le dire mais aux gens qui nous écoutaient. D'ailleurs, je n'annonce jamais de moi-même que je suis chanteur et guitariste... La période charnière correspond à la fin des années 80. Au début, La Souris ressemble à ce que mes camarades et moi voulons écouter et mes premiers textes ne sont donc pas très personnels. Tout change à partir de l'album "Banzaï !". Avant l'influence américaine du rap, je ne pensais pas qu'on pouvait déblatérer, je restais dans l'économie des trois couplets/ refrain, basés sur les classiques du rock ou les chansons des Ramones. J'écoute Public Enemy, je suis intéressé par sa scansion, et je trouve qu'il y a beaucoup plus de place pour balancer un texte. J'entre donc dans une démarche beaucoup plus personnelle, qui va se poursuivre sur les deux albums suivants, et sur le dernier de cette époque, "Granadaamok". Je m'essaie même au slam avant l'heure, avec "Fin Des Années 70" où mon propos n'était même plus de parler sur la musique mais de parler tout court.

R&F : Au niveau des textes, certains thèmes sont récurrents : votre jeunesse, les bandes des Halles, l'Asie... Est-ce par mélancolie ?
Tai-Luc : Oui, mais aussi pour donner une datation au groupe sur ce qu'on est, ce qu'on écoute et sur les gens de notre génération. On est associés aux années 80 mais nos passions musicales sont tournées vers les années 70. Et ce sont souvent des thèmes à tiroirs, des poupées russes : en 1981, sur la chanson "Jaurès Stalingrad" j'écris *"Il danse le bop de la dernière chance"*, et en 1986, j'en fais une chanson "Le Bop De La Dernière Chance" en développant le même sujet.

R&F : Et puis vous connaissez un passage à vide au début du 21e siècle où on a l'impression que vous vous placez en retrait...
Tai-Luc : Ce qui nous remet le pied à l'étrier n'est pas la discographie mais l'événementiel : on est invité pour un premier concert au Cambodge en 2000 devant dix mille personnes. Et en 2003, un écrivain nous organise une tournée en Chine, et nous participons à la fête du réveillon pour la télé devant 40 000 personnes. Dans une démocratie comme la France, on ne passe jamais à la télé, et dans un régime totalitaire, on est en vedette à la télé d'état. Cherchez l'erreur ! En 2005, nous jouons au Vietnam et au Cambodge, et nous passons à travers les mailles de la censure, contrairement aux Rita Mitsouko, en nous faisant passer pour un groupe de jazz pour étudiants. Ces expériences nous ont ragaillardis.

R&F : Comparativement, n'éprouvez-vous pas un choc en rentrant en France et en renouant avec des concerts confidentiels ?
Tai-Luc : LSD n'a pas été conçu pour le plus grand nombre mais il suffit parfois d'être placé dans la lumière pour être perçu différemment, et j'en ai eu la confirmation en 2012 en participant, à Pékin et à Shanghai, à un super festival. Je ne suis pas envieux des uns et des autres car je sais que c'est assez artificiel. Nous n'avons jamais beaucoup joué, nous n'organisons pas de grandes tournées mais des raids, ce qui est lié à notre rythme de vie et à notre mode de fonctionnement. En 1981, j'étais parti en Chine et je devais revenir avant notre premier concert en première partie d'un groupe important, les Stiff Little Fingers à l'Elysée-Montmartre. J'ai envoyé un télégramme pour annoncer aux autres musiciens que je ne viendrai pas, ils ont joué sans moi mais m'en ont voulu longtemps.

R&F : La formation du groupe a toujours été assez stable, mais comment a-t-il survécu financièrement ?
Tai-Luc : Depuis le début, Rikko est toujours présent à mes côtés, Muzo est là depuis 1983, Cambouis *(ex-Parabellum, ex-Gogol)* est arrivé en 1994 quand Jean-Pierre et Jean-Claude sont partis pour divergences musicales : jouer des morceaux à tendance rhythm'n'blues ou rap ne leur convenait pas. Mais pour moi, ils font toujours partie de La Souris, ils ont participé à quelques enregistrements postérieurs et ne sont jamais très loin. Ce sont nos autres activités qui nous ont permis de tenir sur la distance : Rikko est comptable, Cambouis travaille dans la déco au cinéma, Muzo est architecte d'intérieur car il a un bon trait de crayon, et moi, depuis la fin du siècle dernier, je suis enseignant à l'INALCO (Institut National des Langues et Civilisations Orientales), au département spécialiste de l'Asie du Sud-Est. On n'a jamais vécu du groupe, on n'a pas touché grand-chose sur les ventes de disques pour des raisons que je n'ai pas éclaircies.

LSD 2014, de gauche à droite : Muzo, Rikko, Tai-Luc et Cambouis

Photo Marianne Touchard Heyman-DR

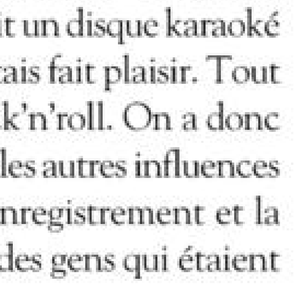
"Tu attires une certaine clientèle et après tu dois l'assumer"

R&F : Ce nouvel album peut-il être considéré comme un retour aux sources avec sa tonalité très rock ?

Tai-Luc : On n'avait pas enregistré de nouveau disque depuis "Mékong", en 2005, de retour de notre voyage au Cambodge. C'était un disque karaoké avec pas mal de morceaux asiatiques sur lesquels je m'étais fait plaisir. Tout notre entourage nous a incités à sortir un disque de rock'n'roll. On a donc écouté ces conseils parce que ça ne nous déplaisait pas et les autres influences sont passées à l'arrière-plan. On a tenu à contrôler l'enregistrement et la production. En studio, on a toujours été influencés par des gens qui étaient là pour ça. Pour "Eddy Jones", on avait Slim Pezin, guitariste de Hallyday et Sardou : certes, il avait joué avec Jimmy Cliff et Ronnie Bird mais, avec un mec comme ça aux manettes, tu es domestiqué au niveau du son même s'il n'intervient pas sur la musique, et quand il mixe "En Indochine", ça devient presque du Cure. Et quand tu es en studio avec un jeune ingénieur du son, Fred Magnier, qui vient d'enregistrer Linda de Souza, tu es sûr qu'il a des paramètres dans les oreilles qui ne sont pas les mêmes que les tiens, et ça donne "Banzaï !", "Tambour et Soleil", "Granadaamok". Et puis on est souvent pris à notre propre piège, car on essaie d'être plus audibles, et on peut oublier qu'on est en train de réaliser une chanson : trop de parties instrumentales, des intros interminables... Voilà pourquoi le nouvel album a été conçu avec des gens qui n'écoutent pas d'electro mais uniquement les Sex Pistols et les Stranglers, histoire d'être un peu au diapason. Et nous avons été très stricts sur le minutage pour ne pas se laisser déborder. On a laissé de côté les morceaux difficiles à intégrer dans un tracklisting énergisant pour les proposer en téléchargement gratuit. C'est un peu l'histoire de notre répertoire : certains morceaux se détachent beaucoup mais n'ont pas la couleur de LSD.

Tai-Luc tout seul

En 2007, il publie son seul et unique album solo, "Jukebox" (Clandestines). ***"Je m'étais amusé à jouer à la maison des chansons du Velvet Underground, et un proche m'a demandé de reprendre 'Perfect Day', qui n'est pourtant pas mon morceau préféré de Lou Reed. Le projet est né à ce moment-là : le but du jeu était de faire tout, tout seul. Il y a donc seulement de la guitare et de la voix. Les seules percussions qu'on entend sont mes bagues et mes doigts qui tapent sur le bois de la guitare, ou mon pied qui frappe le parquet. L'album a été enregistré dans le coin studio de l'appartement de Spirou, comme à la maison. J'ai choisi un morceau de Hank Williams, un traditionnel birman, deux reprises country, plusieurs titres de Lou Reed et, en français, une chanson de Pierre Mac Orlan et aussi 'La Bohème' et 'Le Temps Des Cerises' : mon grand-père avait enregistré cet hymne à l'époque où l'on pouvait entrer dans une boutique pour mettre en boîte un disque-souvenir. J'ai numérisé le vieux 78 tours et effectué un montage entre sa voix et la mienne."***



R&F : Aviez-vous ressenti une certaine incompréhension de votre public par rapport à vos ouvertures précédentes ?

Tai-Luc : On a eu des critiques, sur le coup, mais notre expérience a été appréciée a posteriori. Même Jean-Pierre a dit plus tard tout le bien qu'il pensait de "Banzaï !" et de notre concert avec NTM en première partie : on me présente maintenant comme un visionnaire, mais ce n'était pas ma prétention, je trouvais juste normal de prendre un groupe de rap en première partie. Et cette ouverture a séduit d'autres personnes rebutées par l'image baston du groupe.

R&F : Le pire n'a-t-il pas été cette réputation de groupe pour skins et fachos que vous vous êtes trimballée dans le milieu des années 80, en plein boum du rock alternatif ?

Tai-Luc : C'est un problème qui relève de la perception du groupe par un certain nombre de Parisiens. On n'a pas été ressentis de la même manière en province où le public avait une vision plus saine. Dans la capitale, on a affronté des rivalités et des jalousies. L'entourage de Bondage et des Bérus se sont offert une pub pas chère en nous présentant ainsi, c'était de bonne guerre et c'est du passé puisqu'on a joué depuis avec des formations de cette mouvance qui se sont ainsi acoquinées avec Satan ! Le problème des groupes de rock, c'est que tu attires une certaine clientèle et qu'après tu dois l'assumer car tu ne peux pas rejeter ceux qui viennent te voir en concert et qui ont toute la vie pour évoluer.

R&F : N'avez-vous pas été tenté de vous exprimer à l'époque et de mettre les choses au clair ?

Tai-Luc : Si j'avais été un artiste à part entière, si j'avais pensé à ma carrière, je l'aurais fait, mais j'avais d'autres préoccupations quand on cassait du sucre sur notre dos. Après les concerts, je me précipitais à la fac dans les bouquins, j'étais un vrai rat de bibliothèque, j'étais loin de tout ça. Je n'avais rien d'un businessman préoccupé de ses ventes de disques. Et ce n'est pas dans ma nature : à l'échelle cosmique, qu'est-ce que c'est que tout ça ? ★

Album *"Les Toits Du Palace" (Clandestines)*

fanzinemags.com

Le Crédit Mutuel donne le LA

France Inter

FRANCOFOLIES 30 ANS

LA ROCHELLE

10 > 14 JUILLET 2014

30 ans de folies avec vous !

STROMAE ★ FAUVE ≠ ★ SHAKA PONK ★ MIOSSEC

CASSEURS FLOWTERS ★ DÉTROIT ★ DELUXE

ASAF AVIDAN ★ IAM ★ JACQUES HIGELIN

JULIEN DORÉ ★ BEN L'ONCLE SOUL ★ OWLLE

CONCERT 30 ANS DE FOLIES ★ LES INNOCENTS

BERNARD LAVILLIERS ★ GIEDRÉ ★ CATS ON TREES

JABBERWOCKY ★ JEAN-LOUIS MURAT ★ AUDEN

CHARLÉLIE ★ LA MAISON TELLIER ★ ELEPHANZ

ET PLUS DE 100 CONCERTS...

BILLETTERIE

FRANCOFOLIES.FR / DIGITICK.COM

ET DANS TOUS LES POINTS DE VENTE HABITUELS

Infos - 05 46 50 55 77

2403 poitou-charentes

storemags

En collaboration avec LA COURSIVE, LA SIRÈNE et le CCN avec le soutien du CNV, du FCM et de la SACEM.

VOLUME
TONE
TONE

La guitare de tout le monde

STRATOCASTER

Véritable couteau suisse du musicien, la guitare fétiche de Jimi Hendrix, Hank Marvin, Nile Rodgers et de milliers d'autres célèbre ses 60 années d'existence.

En tant que jeune punk, je n'aimais pas la Stratocaster. C'était la guitare de Tommy Bolin, de Ritchie Blackmore, du Hendrix baba, du Robin Trower tardif. Pire encore, et de plus, elle était fort à la mode chez les jazz-rockeux et assimilés. Des gens qui n'hésitaient pas à changer les micros d'origine pour des choses fabriquées par DiMarzio, afin de sonner *lourd*. On rajoutait des pièces en laiton (le sustain !) et des mini-switches (phase, en série, etc), parfois. Alors que les vrais n'acceptaient qu'une excentricité : caler une allumette entre la deuxième et la troisième position, pour avoir un son clean, on allait leur inventer des switches multipositions et des potards *push up*... et tant pis pour les allumettes et leur romantisme. Avec tout ça, l'horrible Strat des seventies annonçait dans le tunnel du futur... la Strato *Elite* avec pile, la *Frankenstrat* de Van Halen, les *Superstrat* avec micros humbuckers (pour le *nard-roque* qui allait devenir metal...) les vibratos Floyd Rose ou Kramer. Aussi sûrement que les pantalons pyjamesques à motifs *ethniques* de Van Halen. Bref, les années 80. Ces années 80 qui avaient vu, donc, le triomphe de la Stratocaster dénaturée et du sale esprit que tout cela incarnait... Mais le plus drôle, c'est que... je prétendais détester les Stratocaster mais je jouais — et joue toujours — sur des Burns Bison, des Eko, des Höfner Galaxy, des Framus Strato, des Teisco. Des guitares qui, toutes, n'auraient jamais vu le jour sans l'invention de Monsieur Leo Fender et qui en reprenaient les grandes lignes. Il y avait bel et bien ces trois micros simple bobinage, un trémolo, les six mécaniques du même côté, ce manche vissé et si agréable, ce *contour body* si délicieusement ligne claire. Avec en plus, selon moi, le charme de l'inconnu, de l'obscur et du tordu. Alors la Strato, j'avais beau penser à tous ces fâcheux pseudo-virtuoses qui en abusaient et me l'avaient fait détester, il y avait également... Hank Marvin, Buddy Holly, le Hendrix des débuts, le Stevie Winwood du Spencer Davis Group, les Beatles de "Revolver", Townshend *circa* "Magic Bus", comme Ron Asheton, Bob Dylan, Dick Dale. Johnny Guitar Watson, Otis Rush, Ike Turner, et Buddy Guy... Même Keith l'empoigna. C'est dire. Oui, quand même.

En fait, le problème était simple avec la Stratocaster. Et il l'est toujours : c'est la guitare de tout le monde.

En 1971, et cela depuis 1967 et le british blues, c'était Les Paul ou Stratocaster. Rien d'autre. Plus personne ne jouait sur quoi que ce soit d'exotique ou de simplement *différent*. Les pauvres et les amateurs avaient même des copies japonaises. Morris, Eagle ou Ibanez. Comment être original avec une Strato ? Alors on faisait comme fait aujourd'hui Matthieu Chédid... On en choisissait une la plus pourrie d'apparence possible, et évidemment vintage. Comme cela, elle ressemblait à une série L. Une Fender fabriquée avant la vente à CBS. Même à l'époque... il était presque impossible d'avoir une authentique série L, tant les prix avaient explosé. Le plus drôle, c'est que, à moins d'avoir une sueur terriblement corrosive (comme Rory Gallagher, tiens !), il est quasi impossible de pourrir une guitare à ce point. Les guitares artificiellement vieillies d'aujourd'hui le sont à la ponceuse et au mélange acide chlorhydrique pour rouiller le métal. Et pour les plastiques ? mélange de thé, de coca et de curry. Comme ça votre guitare sent le restaurant indien à vie.

Avec la Strato, c'était donc amour/ haine. Mais... dois-je l'avouer ? Raconter cette anecdote ? J'étais arrivé pour l'enregistrement de mon "Dès Demain" avec une Rickenbacker Capri, une Grestch Roc Jet et une Epiphone Casino, fier comme un Artaban sixties. Tout cela pour m'entendre dire : *"Pas une de tes vieilleries n'est juste !"* Par un ingénieur du son qui avait, avouons-le, horriblement raison. Il me tendit alors un machin gris avec marqué dessus : *"vingt-cinquième anniversary"*. Sinon, c'était bois précieux pour le manche et un pickguard *miroir*. Un cauchemar. Jusqu'à la décalcomanie Fender Stratocaster en grosses lettres. A part que je fis toutes les parties du foutu disque avec. Les micros, par chance, étaient des vrais. *Empruntés* à une série L.

Parce que la Stratocaster, la vraie, c'est une guitare parfaite. Quel que soit le style souhaité. Fuzz façon premier Stooges, pop Traffic, surf à en rougir, et même folk comme Dylan. Elle est... comment dire ? versatile.

Le reste, ce sont des considérations esthétiques. Une histoire d'esthétique ? Oui, absolument. Autant dire de magie. Moi, je ne peux imaginer ma Stratocaster que *sunburst*, pour aller avec les Wayfarer de Dylan ou le tuxedo paillette de Johnny Guitar Watson, ou à la rigueur blanche comme Hendrix/ Winwood et non *maple neck*. Le modèle 1962 en somme. Oui...

Accessoirement, les micros de cette époque sont parfaits. Plus encore à mon goût que ceux des fifties... Comme pour les Telecaster ou les Jazzmaster, je ne jure que par ce millésime.

Dès 1954, donc — puisque nous en fêtons le 60e anniversaire. Pourquoi croyez-vous donc que ce papier existe ? — Leo Fender et son ami George Fullerton avaient vu juste une fois encore. A tous les niveaux.

Une histoire d'esthétique ? Oui, absolument. Autant dire de magie

Parce que, rappelons-le, la Stratocaster n'est certes pas la première guitare électrique. Bien avant il y avait eu ces guitares de jazz avec micro Charlie Christian. Ou ces Lap Steel merveilleusement improbables signés Rickenbacker (et Leo Fender...). Il y avait eu des Gibson 400, des Epiphone Emperor et des Slingerland. Avec micros De Armond ou Rickenbacker. Les Paul, dès les années 40, polissait son *log* qui allait devenir la Les Paul... Il y avait eu, surtout, la Telecaster/ Broadcaster ! Le premier coup de génie de Monsieur Leo Fender, bricoleur émérite (et non point luthier de formation)... Leo Fender "*qui aimait bien la musique*", mais ne jouait de rien.

Oui, la Stratocaster ne fut pas la première guitare moderne, mais elle posa toutes les bases. A côté d'elle, une Les Paul semble encore une guitare de jazz amplifiée. La Strato, elle, c'est une guitare... bel et bien *électrique*.

Déjà, oui, la Telecaster et la première Les Paul avaient inspiré toutes ces merveilles solid-body à mourir debout. De Guild à Grestch, Kay ou, déjà, Danelectro. Mais la Strato osa ce que les autres avaient encore peur de faire, malgré quelques tentatives comme l'Ultratone de Gibson ou les Bigsby double manche. Rompre avec l'image de la guitare !

Déjà, la Telecaster avait remisé nombre de dogmes. La Stratocaster se devait d'aller beaucoup plus loin. En ces fifties obsédées de science-fiction, elle fut un objet moderne. Moderne comme une fusée ou un bolide ricain.

En face, Les Paul, donc, travaillait depuis les années 40, à son Log, qui allait devenir la Gibson Les Paul. Mais, même lui... avait peur des vis et des bois plaqués, collait encore son manche et vernissait l'affaire tel un Stradivarius. Leo, lui, *vissait* ses manches. Sans vergogne. C'était si pratique pour la maintenance ! Et il utilisait des peintures d'*automobile*. En fait, il pensait pièces détachées. Pas comme un luthier. Ce type était un Géo Trouvetou, un bricoleur du dimanche.

Alors, il osait. Pensait à des solutions techniques, comme s'il fabriquait un réfrigérateur révolutionnaire.

La Stratocaster réussit son coup au-delà de toutes limites. On le sait désormais. Et puis il y avait le vibrato.

Enfin... le floating tremolo fort exactement : parce que la musique hawaïenne, le bottleneck et la lap steel et surtout la pedal steel avaient donné le goût des notes glissées et travaillées, des bends. Floating tremolo ? enfin vibrato... le mot tremolo est une erreur de Leo Fender qui confondait les deux notions. Alors, il prétendit mettre du vibrato dans ses amplis alors qu'il s'agissait de tremolo et du tremolo sur ses guitares alors qu'il s'agissait en fait d'un vibrato... Le tremolo varie l'intensité de la note ou de l'accord, le vibrato agit sur sa hauteur...

Le sien, de vibrato, donc, était absolument définitif.

Et même si les vibratos étaient une très ancienne idée qui remontait aux années trente avec le Vibrola. Celui-là même qui fut monté sur certaines Epiphone et sur les Rickenbacker, jusqu'à la Capri (avant que Lennon ne le change pour Bigsby...).

Et même si... Bigsby disais-je ? le mot est dit. Le vibrato, ce serait lui. Mais son modèle définitif ne devait apparaître qu'en 1952. Presque contemporain donc de la Stratocaster. Bigsby avait posé un standard mais... le vibrato de la Strato ressemblait à un outil de garagiste, quand le Bigsby apparaissait encore comme une ferronnerie quasi précieuse. Là aussi, Leo Fender n'eut aucun complexe.

Guère étonnant que pour les Jeff Beck, Clapton et consorts qui virent l'objet sur des pochettes de disques (Buddy Holly en général), la chose apparut comme un nec plus ultra. La Stratocaster ! Et Hank Marvin qui arriva à se procurer la première Strato en Angleterre fit bien des jaloux.

C'est que, et hélas, on ne trouvait pas les guitares américaines dans l'Angleterre d'après-guerre. C'est pour cela que les rockers de la première génération jouaient sur Framus, Höfner, Egmond ou Burns, dès 1960. Burns, la géniale marque locale.

Comme en France, jusqu'en 1963, les émérites twisters et autres héros locaux n'eurent comme unique choix que de se tourner vers les productions françaises des frères Jacobacci, les fameuses Ohio et Royal. Ohio pour les Chaussettes, Texas pour les Chats. Avant de découvrir les charmes de la Gibson (335 ou SG blanche en général — les Les Paul avaient disparu) et de la Stratocaster.

Mais la Stratocaster, à vrai dire, n'avait pas été un franc succès en ses premières années. Elle *faisait peur*, pour tout avouer. Ou ne pouvait être vraiment prise au sérieux.

On faisait encore la différence entre l'*electric spanish*, belle guitare électrifiée comme la série ES de Gibson, les Byrdland... et les Lap Steel, considérée comme des poêles à frire (ce fut même, la *frying pan*, le nom de la première lap steel électrique, une invention Rickenbacker et Beauchamp). Destinée aux musiciens country supposés plus ouverts d'esprit puisqu'ils avaient adopté la lap steel — Leo Fender ne s'attaqua au marché du jazz que plus tard, avec sa Jazzmaster, et ce fut un échec absolu — elle manquait pourtant encore dans l'inconscient collectif de tout ce qu'une guitare doit avoir pour être considérée comme une guitare. De la nacre autour d'une belle rosace, par exemple... un accastillage art déco, et avant tout, une caisse de résonance. En fait, toutes les guitares électriques *radicales* mirent un temps à s'imposer. Même la Les Paul fut un échec à sa sortie. Les musiciens sont conservateurs, on le sait. Mais peu à peu, comme la Telecaster était devenue partie du son country, la Stratocaster, finalement, s'était imposée. Au point que Fender eut du mal à suivre. Et ce qu'il n'avait pas prévu... le rock and roll était arrivé.

Oh ! certes. Cochran, Bo Diddley et Duane Eddy jouaient sur Grestch, Scotty Moore et Chuck Berry sur Gibson 400, Link Wray sur tout ce qu'il trouvait (particulièrement des Danelectro), mais la Stratocaster était l'instrument de Cliff Gallup, de Buddy Holly, de Carl Perkins, comme James Burton, via Ricky Nelson et la télévision, ou Muddy Waters avaient porté la Telecaster au pinacle.

Les photographies de tous ces gens allaient influencer celui qui allait *inventer* la Stratocaster à jamais.

Celui qui... c'est Hank Marvin. Oui, la Stratocaster, c'est Hank Marvin. Le son, l'usage systématique de la tige du vibrato, la *wah-wah* au potentiomètre avec le petit doigt... le surf et le twang.

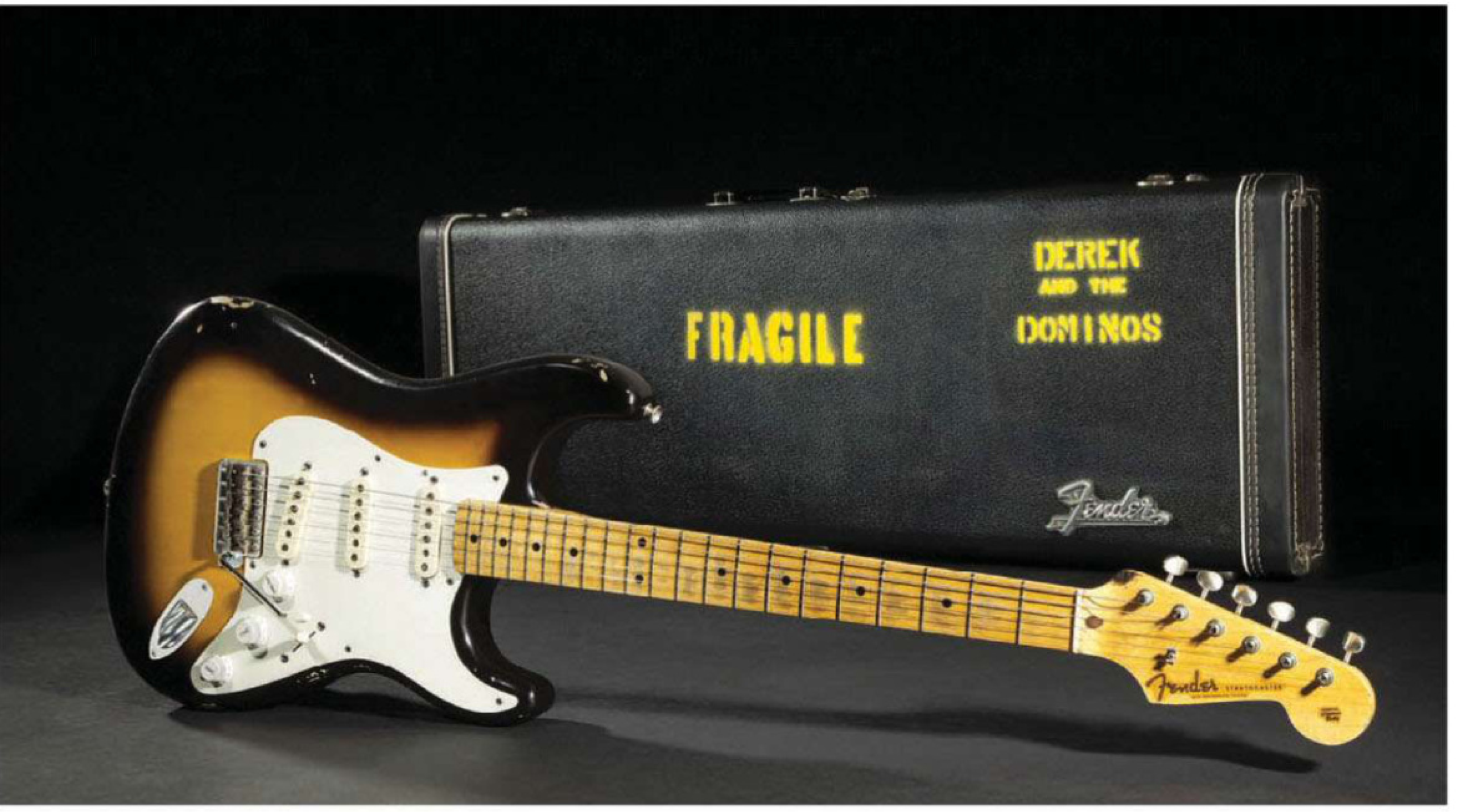
Les Anglais n'avaient pas les complexes des Américains. Ils avaient été fascinés d'entrée par la guitare électrique. C'était une génération neuve, plus jeune. Alors, dès que ce fut possible, Hank Marvin joua sur Stratocaster. "Apache" fit le reste. Et la déferlante de spaghetti western, de *spy movies*, de groupes instrumentaux... Tout cela se jouait sur Stratocaster, presque exclusivement. Et tous les guitaristes allaient, pour un temps, rêver de Stratocaster...

Hélas, Leo Fender tomba malade et dut vendre son entreprise à la hâte. Dès 1965.

Ce fut un grand paradoxe : la guitare électrique connaissait un boom sans précédent mais toutes les grandes marques, Grestch, Gibson, Fender, Burns, furent obligés de vendre, pour une raison ou une autre. A des gens qui ne respectèrent pas le cahier des charges originel. D'où la lente montée de l'idée de vintage. Clapton ne voulait jouer que sur une Gibson des fifties, les groupes anglais en tournée commencèrent à faire les *pawnshops* pour trouver des merveilles des fifties...

On est en droit de se demander d'ailleurs pourquoi Slowhand, si difficile jadis, joue aujourd'hui sur n'importe quoi, sur d'horribles *Frankenstrat*. Piège de l'âge ? Alors que Beck ou Page rêvaient de la Telecaster, ou plutôt de l'Esquire parfaite, et forcément 1958, Hendrix lui s'en foutait. Ses Stratocaster étaient des CBS interchangeables. Il prit l'objet là où Hank Marvin l'avait laissé, ridiculisa en six mois tous les innovateurs british en leur volant leurs plans pour les transcender à sa crédibilité blues. Et la Stratocaster fut, enfin, totalement et irrémédiablement reconnue. Au point... comme je l'ai précisé plus haut, de lasser. Quand tout le monde a sa Strato, personne n'a de guitare. Banalisée... Sauf s'il s'agit d'un modèle vintage, abîmé, rouillé...

La Stratocaster perdit pied et réputation. Parce que les Fender des seventies, avec leur plaque *à trois vis*, leur tête large, leur *bullet* apparent, leur poids... étaient des bouses. A de très rares exceptions. Et fort laides, qui plus est. Même si aujourd'hui, elles deviennent, elles aussi, légendaires.



Pendant ce temps, Leo Fender, qui avait récupéré, fondait, dans la relative indifférence Music Man (l'ampli au pantalon patte d'éph... que tout le monde sous-estime. Sauf le Clash qui ne jurait que par lui), et puis G&L. Avec la meilleure volonté du monde (la Silhouette de chez Music Man, sorte de Jazzmaster bidouillée, ou la Stingray), il n'arriva qu'à se plagier lui-même... Même s'il embarque alors une électronique active dans ses guitares et basses... Hélas ! on trouve le principe, et cela dès les fifties, dans des modèles de chez Burns, Höfner ou Hagstrom, entre autres. L'inventeur de la guitare moderne et de la basse électrique (et j'oublie les amplis. Sorry...) devait mourir en 1999. L'entreprise Fender, elle, a acheté, entre autres, Grestch, Guild et se diversifie tous azimuts. Pour Fender, à la tourne du siècle, tout va bien.

L'entreprise, malgré un coup ou deux (les Fender Deluxe) et pas mal d'échecs (Starcaster et consorts), avait dû se ressaisir. Dès 1973, comme Gibson. Ils faisaient des procès (le fameux *Ibanez lawsuit*...) aux imitateurs japonais qui volaient le marché, à tous ces Greco, Tokai, Ibanez, Morris, Eagle... à la qualité surprenante. Cela leur donna une idée tordue.

En sous-main, ils lancèrent, à l'aube des eighties, des copies d'eux-mêmes, aussi bien réalisées que les copies japonaises... et bien meilleures donc que les *Fender officielles*. Puisqu'elles profitaient du savoir-faire japonais. De plus, les modèles étaient des rééditions presque parfaites des modèles historiques, la Telecaster *Broadcaster*, la Strato de 1954.

Tout cela sous la marque Squier. Ou plus exactement *Squier by Fender*.

Et pour un prix modique. Ces Squier-là sont aujourd'hui hautement recherchées... Comme — ironie du sort — les copies japonaises des seventies. Une Strato Eagle transparente, comme celle de Nile Rodgers ? Trois mille euros, au bas mot.

Fender se relança donc dans les années 80, à la suite de Squier qui devint vite *Squier* tout court, avec un minuscule *by Fender*. Et commença à rééditer les *vrais* modèles.

Tout en se diversifiant à outrance. On vit, et on voit encore, n'importe quoi. Des Telecaster qui ressemblent à des Les Paul, des Stratocaster avec pile, des Jazzmaster à micros EMG pour faire du metal fusion... Que sais-je ? Fender a adopté une politique agressive. Du bas de gamme au très haut, chacun doit y trouver son compte. Une Stratocaster neuve (si on peut s'exprimer ainsi, quand on voit la tronche des *relics*) vous coûtera entre 200 euros et 5000 euros. Avec, à l'intérieur, toutes les gammes intermédiaires. Tout cela venant bel et bien de Fender... même si, délocalisation prévisible, tout est fabriqué désormais en Corée, en Indochine ou même en Inde, hors *custom shop* et pur haut de gamme. les Fender *Mexique*, curieusement, semblent un heureux compromis. Fidèles aux origines, et d'un prix raisonnable...

S'acheter une Stratocaster ? L'idée bien sûr, c'est d'éviter les modèles avec contrôleurs Midi et autres excentricités — pour cela, il y a des Roland, des vintageries 80 ou des contrôleurs adhésifs qui peuvent s'acheter *à part* — et de se méfier des *évolutions* du modèle (le nombre de références de Stratocaster au catalogue donne le vertige). Et de parier sur le pur modèle.

Le modèle 1954, le 1962 (celui qui vous crie "Hey Joe !") ou pour quelques pervers, pourquoi pas, une Stratocaster seventies à crosse large. Sorti de là...

Comme pour la Telecaster, les modèles *american standard* ou *deluxe* ne sont pas de vraies Stratocaster.

Nouveaux micros (comme ces choses *noiseless* qui équipaient les *Strat* de Beck ou de Clapton dans les 80...), innovations malheureuses dans le design et l'accastillage, voire humbuckers ou trémolos façon métalleux en goguette... et je vous épargne les *paintshops* osés et les vernis acryliques épais qui plastifient littéralement la guitare.

Pour avoir une vraie Strato, il faut se tourner vers le custom shop ou des séries orientées rééditions (Mexique, et même Squier), savoir que plein d'artisans (Mojo pickups, mon préféré, mais aussi Seymour Duncan antiquity, Mojotone, Creamery, Lindy Fralin, etc) refont à la main des micros bien plus fidèles aux originaux que ceux vendus aujourd'hui par Fender... Et qu'il convient donc, la guitare à peine achetée, de jeter à la poubelle les micros qui l'équipent pour y installer ceux-là... A ce compte, certains seront tentés d'acheter une Squier *vintage modified* et de la *vintager*... Après tout, on vend sur le net des vernis cellulosiques, des tremolos d'origine et même des décalcomanies avec le logo. On a ainsi, pour 600 euros, une Stratocaster plus authentique qu'un modèle à 2000 euros fabriqué par Fender Amérique.

Une excellente solution, sinon, à la Matthieu Chédid — mais je l'ai déjà dit ? oui... — est de jouer sur une Custom Shop. Un modèle reprenant par exemple toutes les caractéristiques de la Brownie de Clapton en 1971 et délicatement vieilli (enfin... lourdement *relicé*).

Mais il vous en coûtera 4000 euros.

Toujours plus réaliste, comme investissement, qu'une série L, une authentique vintage à 20 000 euros. Certes.

C'est terrible. Tout me revient... L'intro de "... Partenaire" (Joey Greco), le solo de "Need Your Love So Bad" (Peter Green, oui), celui de "I Smell Trouble" par Ike Turner. L'early Johnny Guitar Watson, encore une fois... La Stratocaster est la reine du son clair. Appelle la reverb à ressorts comme un piège à mémoires. Décidemment, elle n'a qu'un défaut : elle est incontournable. ★

PATRICK EUDELINE

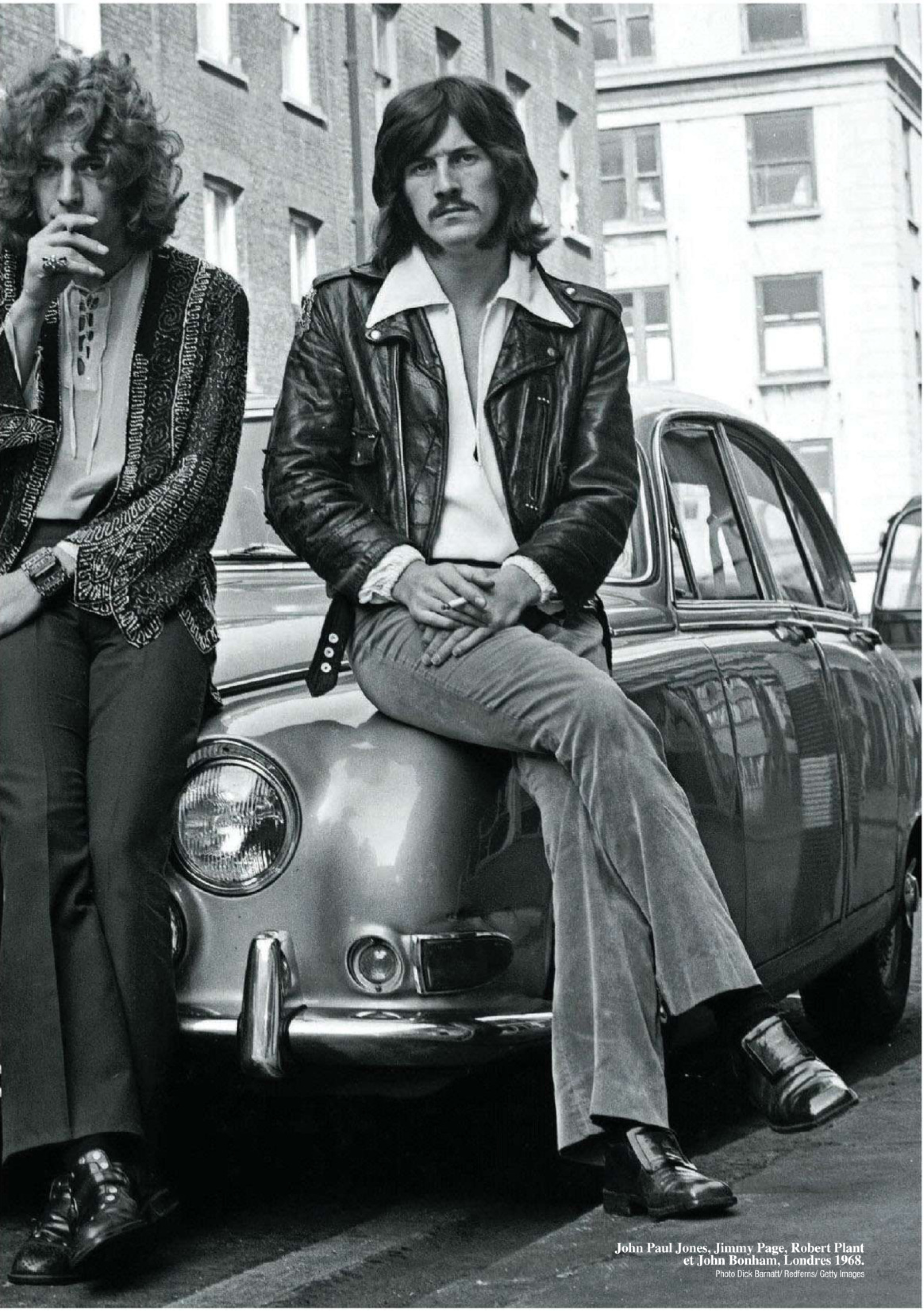
storemags.com

En couverture

Volume et vitesse

LED ZEPPELIN

Collusion musicale phénoménale, violente, sophistiquée, l'irruption du quartette britannique dans le paysage continue de fasciner notre musicologue. PAR JOE BANKS



John Paul Jones, Jimmy Page, Robert Plant et John Bonham, Londres 1968.

Photo Dick Barnatt/ Redferns/ Getty Images

Dans le grand panthéon du rock, Led Zeppelin est sans conteste assis à la table d'honneur en tant qu'annonciateur d'une nouvelle ère et destructeur de l'ancien ordre. Et bizarrement, il n'y a rien de ridicule à parler de ce groupe en ces termes. Plus que n'importe quel autre avant lui, il a compris et convié le choc et ce respect mêlé de crainte implicites dans le rock encore jeune, le faisant passer de musique de la contre-culture à machine à riffs d'échelle industrielle qui a déchaîné les foules à travers le monde avec cette combinaison alchimique de volume et de vitesse, hurlements et morgue. On ne s'étonnera pas que Led Zeppelin ait plus qu'un petit quelque chose de *magick* (au sens occulte du terme), sa musique tenant parfois de la conjuration d'une mystérieuse force surnaturelle.

Alors que ses trois premiers albums vont ressortir en packaging luxueux, remasterisés et truffés de bonus, Led Zeppelin est à nouveau au centre du débat intérieur permanent du rock, son attrait apparemment intact auprès des fans comme des critiques. Groupe séparé il y a des dizaines d'années, il n'a pour rivaux que les Beatles en terme de la vénération dont il fait l'objet, une reconnaissance de son impact en matière de son et de composition et de quelque chose de plus difficile à définir, un pur émerveillement devant l'ampleur de ses réalisations. Qu'est-ce qui a rendu les Led Zeppelin si particulier ? Pourquoi tant de chansons de ces trois albums résonnent toujours de puissance et d'énergie ? Quel était ce bond qu'ils ont accompli et comment ont-ils fait ? S'il est plaisant d'imaginer qu'un feu céleste a créé Led Zeppelin *sui generis*, c'est en réalité une combinaison de facteurs plus terrestres qui en a fait le groupe qu'il était. Le principal était la figure du leader, Jimmy Page. Pendant les années 1960, Page s'est imposé comme l'un des meilleurs musiciens de studio de Londres, travaillant avec bon nombre de groupes majeurs à l'époque (Kinks, Who, Rolling Stones) et apparaissant sur des hits comme "As Tears Go By" (Marianne Faithfull) et "Downtown" (Petula Clark). Et juste avant de former Led Zeppelin, il était membre des Yardbirds, sans doute le plus brutal des premiers groupes beat des sixties. D'ailleurs, Led Zeppelin a d'abord joué sous le nom de New Yardbirds lorsque Page a dû assurer une tournée scandinave prévue pour ses anciens partenaires. Page n'était donc pas un débutant quand Led Zep s'est formé et avait une idée très claire du son qu'il voulait pour son nouveau projet — à l'inverse de la grande majorité des groupes, même les plus couronnés de succès, qui tombent souvent dessus par accident ou le peaufinent et l'améliorent au fil du temps. Si Led Zeppelin a nettement évolué au cours des années, Page comptait faire quelque chose de différent dès le premier jour, et bigre, le groupe a démarré sur les chapeaux de roue.

Nous reviendrons sur les spécificités de ce son au moment d'aborder en détail les albums en eux-mêmes, mais simplement, la description de Page qui voulait "*un mariage de blues, de hard rock et de musique acoustique, avec des gros refrains*" est un bon résumé. Compte tenu de sa fascination pour les sciences occultes et les textes d'Aleister Crowley en particulier, il serait tentant de dépeindre Page comme une sorte de mage noir, jetant des riffs et des solos dans son chaudron pour créer la potion parfaite. Mais l'impact novateur de Led Zep était en fait bien plus qu'un mélange malin de différents genres.

Contrôle créatif

Les nouvelles technologies ont joué un rôle important dans le développement du son de Led Zeppelin. Par exemple, Page a été le premier musicien à posséder un prototype de pédale fuzz, que lui avait donnée en 1964 Roger Mayer, génie de l'acoustique et héros méconnu des débuts du rock.

Capable de produire le grondement métallique distordu d'une guitare poussée à bloc en un clin d'œil, ce petit appareil a totalement révolutionné le rock, avec Page à la pointe de l'exploration de ses possibilités. Au moment de la formation de Led Zep, il avait des années d'expérimentation à son actif et maîtrisait les effets de guitare qui seraient un élément essentiel de l'arsenal du groupe.

En outre, Led Zeppelin était l'un des premiers groupes à placer des micros pour chaque instrument lors des séances — la séparation de la batterie de John Bonham faisant partie intégrante du son monstrueux qu'il obtint — et a initié le concept de capter *l'ambiance* sur les disques lorsque le son produit par la pièce est enregistré et ajouté au mix. La nouvelle amplification et les technologies en studio comptaient également, le développement de sonos live plus puissantes et de murs de baffles allant de pair avec des micros plus sophistiqués et du matériel de mastering amélioré. Tout cela permettait aux fréquences plus basses d'être reproduites avec précision et a donné aux disques de Led Zeppelin des graves plus marqués que ce qui était possible jusque-là.

Bien sûr, le talent pur au sein du groupe était également un facteur majeur pour la création d'un nouveau son. Nous avons déjà vu les références de Page — guitariste incroyablement polyvalent, mais aussi producteur, auteur, compositeur et arrangeur subtil et imaginatif. Tout comme John Paul Jones, en théorie bassiste du groupe, et musicien de studio tout aussi doué, dont la dextérité aux claviers allait devenir un élément de plus en plus important dans le son du groupe. Bonham était un fan de soul et de Motown qui jouait néanmoins de la batterie avec une attaque et une vigueur inédites. Et puis il y avait Robert Plant, l'archétypal chanteur fort en gueule, dont l'image mystico-macho allait imprégner le son de Led Zeppelin d'une puissance charnelle viscérale, parfois troublante.

Enfin, il est bon de citer Led Zeppelin en tant qu'organisation. Grâce à ses années d'expérience dans l'industrie musicale, Page était bien moins facile à manipuler que la plupart des jeunes artistes et sa décision d'employer l'intraitable et pratique Peter Grant comme manager a vraiment changé le destin du groupe. Grant a négocié des contrats particulièrement lucratifs avec des labels et des organisateurs de concerts et s'est assuré que Page et ses complices avaient un niveau de contrôle créatif jamais vu, leur permettant de faire des disques à leur manière, sans pression excessive.

Mais tout cela serait sans importance si la musique elle-même n'avait pas été aussi extraordinaire. Il suffit d'écouter les premières secondes du premier album de janvier 1969 — c'est le futur de la musique en toutes lettres, dans toute sa gloire fougueuse et tapageuse. "Good Times Bad Times" débute par une détonation saccadée de guitares et de batterie. Après une pause inquiétante seulement hantée par le cliquetis d'une charleston et la reverb naturelle, les deux explosions reviennent, la dynamique tendue *stop/ start* faisant déjà des choses étranges à la partie reptilienne du cerveau. On peut entendre l'espace entre les instruments et sentir une impression d'ampleur qui n'avait jamais été reproduite sur disque. Bien sûr, il y avait déjà eu des morceaux *heavy* — "Helter Skelter" des Beatles, "Summertime Blues" de Blue Cheer, "In-A-Gadda-Da-Vida" d'Iron Butterfly, "Voodoo Child (Slight Return)" de Jimi Hendrix — mais il suffit de comparer le fouillis psyché de ces chansons avec l'efficacité brutale et soignée de "Good Times...". Cette salve initiale est comme une transmission de morse annonçant un nouvel âge de la musique.

"Good Times..." trouve son groove, la voix mélodieuse de Plant guidant la chanson à travers le couplet et le refrain, puis le son prend une densité et un poids littéralement heavy, les coups de masse de l'intro étayant l'arrangement, préparant constamment l'auditeur au prochain pic d'excitation — quand, par exemple, le solo de Page débarque avec fracas. Si le premier morceau représente bien une facette du son Led Zep, le suivant établit l'autre avec tout autant de force. "Babe I'm Gonna Leave You" est une ballade folk gothique ingénieusement construite, qui laisse l'auditeur dans un état constant d'anticipation à la limite de l'effroi. Avec sa succession d'accords descendant comme un matraquage psychologique des sens et son arrangement théâtral, influant sur les groupes de rock progressifs qui suivront, "Babe..." utilise consciemment des ambiances et des sons contrastants pour manipuler les émotions de l'auditeur, ce sens inhérent du spectacle devenant un élément clé du *nouveau heavy*.

"Babe..." nous oblige aussi à aborder l'un des aspects les plus controversés de l'ascension de Led Zeppelin, la question de la signature des chansons. "Babe..." est basé sur un morceau de la chanteuse folk américaine Anne Bredon, avec lequel Joan Baez démarrait ses concerts. Pourtant, il est uniquement crédité à Jimmy Page lors de sa sortie initiale sur le premier album. La correction a été faite sur les versions suivantes du disque et Page a affirmé qu'il l'avait prise à tort pour un traditionnel. Mais ce n'est pas un

Comme une transmission de morse annonçant un nouvel âge de la musique

cas isolé, certains critiques prétendant que seuls deux morceaux du premier Led Zeppelin sont de vrais originaux. Si cela soulève des problèmes éthiques délicats, il y a une longue histoire de chansons adaptées et chapardées par des musiciens dans la tradition du blues et du folk dont Page était issu. Ou peut-être est-ce une autre indication de l'état d'esprit avec lequel Led Zeppelin a appréhendé le monde, une philosophie de volonté de puissance qui, une fois de plus, a distingué le groupe de ses pairs. Ou, comme aurait pu le dire le gourou spirituel de Page, Aleister Crowley, *"fais ce que tu voudras sera le tout de la loi"*.

Sans aucun doute, "Dazed And Confused" est la chanson la plus révolutionnaire de l'album et réunit le summum du heavy et la théâtralité excitante des deux premiers morceaux en une tranche monumentale de *downer rock*, sa ligne de basse plongeante reflétant une descente dans la folie, captivant de nouveau l'auditeur en évoquant un état extrême de détresse mentale. "Dazed..." est un autre exemple de réécriture non créditée, basée cette fois sur le morceau du chanteur, auteur et compositeur Jake Holmes. Oui, mais quelle réécriture ! En fait, il est suprêmement instructif d'écouter ce que Led Zeppelin a fait à ces morceaux empruntés pour comprendre la raison de son succès. Chanson de troubadour lugubre, "Dazed..." se transforme en opus wagnérien désespéré, avec des guitares semblables à des cris de démons dans un tribunal du purgatoire et Plant, tourmenté, gémissant que *"l'âme d'une femme a été créée en enfer"*. Tout est amplifié, du *sturm und drang* de l'arrangement à la qualité physique dense du son et la violence des sentiments. L'entendre pour la première fois en 1969 devait être une expérience aussi extraordinairement intense que fascinante.

Stairway.com

L'énergie sexuelle de chaman étant essentielle à l'attrait de Led Zeppelin

L'autre morceau remarquable sur le premier Led Zeppelin est "Communication Breakdown", montée impérieuse de testostérone qui souligne la primauté du riff sur le reste. Sa vélocité et sa dynamique la distinguent comme l'un des premiers ancêtres du heavy metal tandis que son penchant pour la répétition au détriment de la mélodie anticipe un genre émergent de rock bâti pour la vitesse et les frissons plutôt que la contemplation. Et même sur les morceaux où le groupe rend un hommage explicite à ses racines, son instinct le pousse à énormément amplifier le modèle : "You Shook Me" et "I Can't Quit You Baby" transforment le souffle mélancolique du blues en fracas menaçant de fonderie, alors que le dernier titre, "How Many More Times" parti d'une base R&B groovy, passe par des parties de guitare de science-fiction, de boléro et même de proto-drone.

Dieu du rock

Neuf mois plus tard, s'étant rapidement forgé une réputation de groupe live incendiaire, Led Zeppelin revenait avec son deuxième album. "Led Zeppelin II" consolide les avancées du précédent et voit le groupe se livrer à un nouvel étalage de ses forces. Ce n'est jamais plus apparent que sur le titre ouvrant le disque, ce monstre de riffs gargantuesque qu'est "Whole Lotta Love". Avec "Stairway To Heaven", ce morceau allait définir le groupe aux yeux du public. Mais si "Stairway..." est méticuleusement composé et tend vers l'ésotérisme, "Whole Lotta Love" est primitif et direct, s'adressant plus à l'entrejambe qu'au cerveau. Page et Jones moulinent à l'unisson le riff incroyablement excitant dans un formidable étalage de puissance de feu, jusqu'à ce que la batterie de Bonham assène un rythme semblable à un bombardement aérien. Ce n'est pas une grossière analogie : contrastant violemment avec l'esthétique *peace and love* et anti-guerre du Vietnam de la génération Woodstock, ce morceau évoque explicitement la terreur et l'extase du combat, effets de *divebomb* à la guitare compris. Plant est autant dominateur que débauché face à ce blitzkrieg sonore, l'énergie sexuelle de chaman qui nourrit ses acrobaties vocales étant essentielle à l'attrait des Led Zeppelin au-delà du public traditionnellement masculin du rock (ironiquement, compte tenu de la misogynie galopante de beaucoup de leurs paroles). Et puis arrive cet étonnant breakdown, comme si l'on se retrouvait dans un corps au bord de l'orgasme, l'énorme bouquet final et la fanfaronnade enflammée de Plant, *"je vais te donner chaque centimètre de mon amour"* imprégnant la chanson d'une atmosphère surchauffée, positivement pornographique.
Malgré les déhanchements débridés et la férocité musicale de "Whole Lotta Love", la plupart des chansons de "II" font preuve de plus de sophistication et de sens de la mesure, avec les morceaux suivants, "What Is And What Should Never Be" et, favori des fans, "Ramble On", mêlant des couplets doux et sereins, truffés d'imagerie nébuleuse à des refrains énergiques et martelés, même si le sentiment global est beaucoup moins oppressant qu'avant. Et si Led Zep joue encore le blues sur des morceaux comme "The Lemon Song" (adaptation de "Killing Floor" de Howlin' Wolf où se glissent les paroles grivoises de Robert Johnson, *"presse mon citron baby, jusqu'à ce que le jus coule le long de ma jambe"*) et "Bring It On Home", l'approche aux titres d'origine est moins révérencieuse, avec une tendance à faire plus dur, plus rapide, plus long, qui servira de modèle aux groupes de blues-rock des années 1970.

En matière de future orientation de Led Zeppelin, l'autre morceau clé ici est "Heartbreaker", une tempête de riffs laissant voir une facette du groupe plus funky et souple qui aura bientôt libre cours sur des classiques comme "Black Dog" et "Trampled Under Foot". Sur "Heartbreaker" figure également le premier exemple de démonstration façon *dieu du rock* de Page, son solo sans accompagnement devenant un des précurseurs du cabotinage heavy metal.

Conquérir le monde

"Led Zeppelin III" poursuit dans l'auto-mythification et va vers plus de finesse, même s'il démarre en trombe par les cris de Walkyrie et le riff monomaniaque de "The Immigrant Song", qui donne l'impression que les démons libérés de "Dazed And Confused" rôdent désormais sur terre. C'est une nouvelle preuve efficace de la force grandissante d'une dynamique de répétition, mais Plant est nettement plus mesuré dans son interprétation, ce qui confère une tension intéressante à la chanson. Les paroles indiquent aussi la direction plus fantastique que Plant va emprunter au-delà du thème de la trahison féminine traité jusqu'à présent. "Friends" développe cette impression de tension, introduisant une palette d'instrumentation originale (guitares folk, cordes orientales — comme une prémonition de "Kashmir" — et synthés) pour produire un raga rock urgent et énergique. Délicieusement désorientant, "Friends" a quelque chose d'un bijou oublié dans la discographie de Led Zeppelin. Il laisse place au tapis sonore dense de "Celebration Day", avant que l'on ne passe à un autre jalon de l'œuvre du groupe...
Débarquant comme un grand cousin de "Babe I'm Gonna Leave You", "Since I've Been Loving You" est une sombre ballade R&B par excellence qui dégouline de classe, même si elle place l'auditeur un peu à distance des émotions qu'elle transmet. A la manière d'une démonstration émouvante, elle ne menace jamais vraiment de le plonger dans un abîme de dépression comme les chansons précédentes de Led Zep du même style auraient pu le faire. Mais cela ne retire rien à sa beauté, le merveilleux solo lyrique de Page et l'interprétation passionnée de Plant montrant bien l'influence qu'a eue sur lui Janis Joplin, cet autre paratonnerre de sexualité.
La première moitié de "III" s'achève de façon satisfaisante avec "Out On The Tiles", funk-rock lourd et brûlant qui allait grandement inspirer Aerosmith et compagnie. Cependant, après avoir écouté ce qui est jusque-là la face de disque la plus cohésive et impressionnante de Led Zeppelin, il n'est pas surprenant que l'auditeur soit un peu perplexe en retournant le vinyle... La face B de "III" change de vitesse et pioche dans le courant folk-rock alors en pleine explosion en Grande-Bretagne (ce qui sera consolidé par l'apparition de Sandy Denny de Fairport Convention sur "The Battle Of Evermore" dans l'album suivant). Mais pour de nombreux fans et critiques à l'époque, des morceaux comme le galop acoustique de "Gallows Pole" et les plans d'homme-orchestre de "Bron-Y-Aur Stomp" n'étaient pas convaincants, suscitant des accusations de baisse de forme du groupe — ironique, puisque l'intro à la guitare 12-cordes de "Tangerine" est au fond une première version du début de "Stairway To Heaven".

Groupe déjà majeur après ces albums, Led Zeppelin allait conquérir le monde dans une débauche de grandiloquence et d'excès, tempérée par son génie pour composer des chansons marquant leur époque. Spéculateur au succès incroyables autant qu'innovateur, Led Zeppelin a marié les avancées technologiques avec un sens de la musique de précision pour créer ce nouveau son heavy qui allait droit à la zone de plaisir du cerveau. Ses trois premiers albums contiennent beaucoup des modèles du rock moderne et saisissent l'essence absolue de ce qui rend cette musique si exaltante et positive. ★

JOE BANKS

Traduction Isabelle Chelley

Stairway Magazine

Led Zeppelin à Montreux, 7 août 1971.
Photo Jean-Pierre Leloir

Photo Jorgen Angel/ redferns/ Getty Images

"A prendre tel quel"

JIMMY PAGE
INTERVIEW 2014

A défaut de réunir sur scène ses vieux camarades, le guitariste s'est chargé de la refonte numérique des trois premiers Led Zeppelin. Et tel un châtelain recevait récemment entre les murs de l'Olympic Studio.

PAR PAUL RAMBALI

Jimmy Page veut monter le son, si *fort* qu'on ne peut pas parler... Un riff de guitare vrombit comme une tronçonneuse dans les enceintes, accompagné d'une ligne de basse synchronisée avec précision. La grosse caisse tonne. Le jeu du batteur est rapide et nerveux, série surhumaine de triolets de doubles croches sur une unique grosse caisse et le chanteur pousse des cris de douleur inintelligibles, comme si on le castrait, alors qu'il est sur le point de savoir ce qu'être seul veut dire et *"qu'il se moque de ce que pensent les voisins"* jusqu'à ce que, incroyablement, sans reprendre leur souffle, ils enclenchent la vitesse supérieure, cognant encore plus dur et cette fois, c'est une complainte sur *"une rupture de communication..."* à glacer le sang. Même avec les bienfaits de la clarté numérique actuelle, il est toujours difficile de savoir s'il s'agit d'un problème avec sa copine, sa génération, ou les deux.

StoreMags.com

Le son — le son embryonnaire du hard rock — est violent, sauvage. Les quatre musiciens, tous aux alentours de 25 ans, sont insolents au point d'être arrogants. Mais tout se termine vite et la tension de la musique est si forte qu'on éprouve presque du soulagement. Page sourit d'un air embarrassé. *"Pas de quartier, hein ?"* Il marmonne quelque chose sur *"la puissance indéniable du groupe"*, hochant la tête, comme s'il a aussi du mal à le croire, alors qu'il était là et que c'était son groupe. *"L'énergie du truc : féroce ! Ça démarre et on joue sur la dynamique, vous voyez, l'ombre et la lumière…"*

Nous sommes aux Studios Olympic à Londres, dans la grande pièce où beaucoup des morceaux des débuts de Led Zeppelin ont été enregistrés. Jimmy Page joue des extraits des trois premiers albums, entièrement remasterisés pour la première fois. Il porte une veste de soie noire et ses cheveux toujours longs, mais totalement blancs, sont tirés en queue de cheval. Il est aussi excité et enthousiaste qu'un gamin à son premier concert de Led Zep.

Et s'il déborde d'énergie, ce n'est pas à cause de son double expresso qu'il touche à peine, mais de la jubilation de savoir qu'il a réussi ce qu'il avait entrepris dans cette même pièce, il y a près de quarante ans.

"Ce qu'on voulait, dit-il, *c'était transmettre quelque chose qui fasse avancer la musique."*

La version de "Good Times Bad Times" couplée à "Communication Breakdown" qu'il vient juste de passer a été enregistrée en live à l'Olympia à Paris, en octobre 1969, par les ingénieurs du son d'Europe 1 (que Jimmy complimente, disant que le groupe sonnait exactement comme ça sur scène alors). C'est l'un des bonus, avec des versions alternatives, des mix de travail et quelques chutes rares des séances qui changèrent le son du rock.

A l'époque, on parlait de rock progressif. Page explique qu'il voulait que les gens disent, en entendant le premier album de son groupe : *"Eh, qu'est-ce que c'est que ça ?"*

"Je voulais faire la différence avec ce qui sortait et ce qu'on avait déjà entendu, de vraiment essayer de le faire d'un bout à l'autre. Je n'avais pas envie d'être comme tout le monde. Parce que c'était sympa — les mecs qui sortaient des singles et tout le reste — mais je voulais créer des morceaux qui soient tous comme des œuvres individuelles ; pas des chansons pop, on n'en faisait pas (il hésite)… *On n'aurait* jamais *pu faire de chansons pop. L'intellect musical du groupe était trop bon et trop large pour ça."*

Le plaisir de Led Zeppelin, son "*intellect*" comme il dit — terme peu souvent associé au genre que le groupe a engendré — résidait dans les racines musicales de chaque membre, *"la musique à laquelle ils avaient été exposés, celle qu'ils avaient englobée dans leur jeu"*.

John Paul Jones, *multi-instrumentaliste* (basse, claviers et plus tard mandoline et bois) que Jimmy connaissait de ses années à travailler comme musicien de studio à Londres, était le fils d'un arrangeur pour big bands de jazz. Robert Plant n'est pas venu des Midlands qu'avec sa voix d'enfant de chœur gallois et une passion qu'il partageait avec Page pour le folk — américain et anglais — mais avec un batteur remarquable qui n'avait jamais enregistré, ni accentué un temps de façon prévisible. *"Collectivement, parce qu'on avait tous très bon goût, le mélange a vraiment été incroyable, magique*, dit Page. *Quatre musiciens superstars qui peuvent réellement jouer en tant que groupe* (le souvenir le fait rire) *? Ça n'arrive pas, non ? Mais ça a été le cas !"*

La grande salle des Studios Olympic est désormais réaménagée pour accueillir les enregistrements live, mais c'était ici, juste au sud de la Tamise, à Barnes, banlieue bucolique de Londres, que le premier album de Led Zeppelin a été enregistré. A l'époque, Page, guitariste adolescent prodige, était musicien de studio depuis près d'une décennie, jouant sur les disques de tout le monde, de Dusty Springfield à Donovan en passant par Johnny Hallyday, et connaissait bien les lieux.

"A l'origine, le Studio Olympic était dans une vieille synagogue près de Baker Street. Il devait y avoir trois studios dans le coin, dans le quartier de Marble Arch : Olympic, Pye Studios et Philips où on enregistrait avec Dusty Springfield. Ils étaient tous sur la rive nord du fleuve. Keith Grant, le propriétaire, a annoncé qu'il allait construire un studio de l'autre côté. Et je me souviens que tous les musiciens de studio disaient que ça ne marcherait pas, que personne n'irait là-bas. Eh bien il a eu raison, parce que c'était un endroit merveilleux pour enregistrer. L'acoustique était extrêmement favorable aux musiciens. La batterie, les orchestres, ça convenait à tout le monde."

Ma façon d'écouter

En plus de sa participation à d'innombrables séances — souvent trois par jour — Page travaillait comme producteur maison pour Immediate Records, le label d'Andrew Loog Oldham, aux manettes pour des titres de Nico et Chris Farlowe. Il était dans son élément en studio : il savait ce qu'il voulait et comment l'obtenir.

"Dès le début, j'ai su que c'était le bon groupe. Nous avions réservé des jours ici et je savais comment ça allait se passer. Le plus important était d'immortaliser ce qu'on avait et Glyn Johns était l'homme de la situation puisque c'était un ingénieur du son phénoménal qui avait travaillé sur la plupart des chansons majeures avec une identité forte, pendant les sixties."

"Dès le début, j'ai su que Led Zeppelin était le bon groupe"

Pour Page, les chansons ne se limitent pas à des riffs. Elles ont ce qu'il appelle des *"accents"*, des *"montées"*, des *"dynamiques"*. Et surtout, une chanson a une personnalité et le son d'un disque est un élément clé de cette identité. Glyn Johns, qui avait appris à capter l'énergie d'un groupe de rock avec le producteur Shel Talmy sur les premiers singles bruyants des Who et des Kinks, et venait de coproduire les Rolling Stones aux Studios Olympic, était l'homme capable de faire sonner le nouveau groupe de Page différemment, comme rien de ce qu'on avait entendu auparavant.

"J'avais deux ans de travail en studio à mon actif et avant cela, j'y étais en tant que musicien et je regardais attentivement ce qui s'y passait. On voyait ce qu'il fallait faire et surtout, ce qu'il ne fallait pas faire. C'était un apprentissage et les techniques d'enregistrement m'intéressaient beaucoup. On pourrait parler des disques de Les Paul, ses disques, mais on pourrait également citer les enregistrements de Sam Phillips chez Sun ou de ceux de Chess, leur son, *et bien sûr, quand on parle de Sam Phillips et de Chess, c'est le genre d'échos utilisés et où et comment ils étaient utilisés… J'avais l'impression que je pouvais reconnaître les pièces où ils avaient bossé. Les gens m'ont dit ça au sujet des disques de Led Zeppelin ; ils m'ont dit qu'ils pouvaient vraiment entendre les studios où ils avaient été enregistrés. Absolument, c'est génial ! Parce que c'était exactement ce à quoi je faisais attention. C'était le genre de détail qui me séduisait vraiment. Ça changeait ma façon d'écouter. Je me disais :* qu'est-ce que c'est ? comment est-ce fait ? *Et j'ai eu à cœur d'apprendre."*

Fonder son propre groupe

Il passe la version signée Led Zep de "You Shook Me" de Willie Dixon. La musique frémit pratiquement d'écho inversé, un effet complexe mis au point par Page et Glyn Johns, tandis que Robert Plant hurle comme le petit-fils anglais inconnu de Robert Johnson. Le son de la Telecaster de Page (un cadeau de Jeff Beck) est riche et distordu, à la manière de Hubert Sumlin sur les disques Chess. Malgré le son massif en apparence, la guitare ne passait que par un petit ampli Supro et Page a accumulé les overdubs pour tirer parti de la stéréo encore récente à l'époque.

En voyant le succès de Cream, le *supergroupe* de blues-rock porté sur l'improvisation d'Eric Clapton (comme lui, un guitariste de blues anglais, né dans le Surrey) et ayant tourné aux Etats-Unis avec les Yardbirds, Page mourait d'envie de fonder son propre groupe de rock progressif. Son plan était simple : *"On se réunit, on répète les morceaux pour l'album et le concert* (dans le cas de Led Zep, ils ont répété chez Page, à Pangbourne, près de Reading, un peu plus haut sur la Tamise). *Puis on va jouer.*

Photo Ross Halfin-DR

storemags.com

Nous sommes allés en Scandinavie sous le nom de New Yardbirds, ce qui a jeté une sorte de cape d'invisibilité sur ce qu'on était en train de faire. Nous avons donné ces concerts et puis nous sommes entrés aux Studios Olympic. Mais c'étaient nos débuts et on ne pouvait pas tirer les ficelles. On a eu des séances de quatre ou six heures sur une période de cinq ou six jours. Faites le total, on arrive à environ trente heures."

Trente heures. C'est ce qu'il fallu en octobre 1968 pour changer le cours du rock. Page a conservé la facture de 1782 livres pour les séances, qu'il a payées de sa poche, récupérant son investissement grâce à un contrat chez Atlantic Records avec Ahmet Ertegun (auquel Led Zep fit l'honneur de se reformer pour un concert hommage en 2007). C'est peu de temps de studio comparé à ce qui viendra ensuite, mais peu importe. Ce qui est crucial dans tout enregistrement, comme l'explique Page, c'est l'interprétation.

"L'interprétation a toujours été importante pour la première prise, après on peut ajouter des choses ; mais il faut qu'elle soit là. C'est tout ce qui compte. C'était ce qui comptait avec Led Zeppelin. En dehors des circonstances du premier album, si on a un morceau, qu'il est bien rodé, Robert en était arrivé au point où il pouvait faire une voix témoin — et c'est très important qu'il le fasse parce qu'on travaille sur la dynamique, les accents et les montées et ces choses qui donnent vraiment tout son caractère à la chanson. Alors on enregistre, on écoute, on voit s'il y a des changements à faire dans le placement des micros, les balances, l'équalisation, peu importe — et puis on attaque…"

Ça a l'air facile. Et pour Led Zep, ça l'était. *"Le truc, c'est d'arriver au point où il y a une sorte de* communion *entre l'adrénaline et la musique et on sait qu'on le tient ; on peut essayer de refaire une prise, mais on a déjà la bonne. Et vous savez quoi ? Avec le processus d'enregistrement de Led Zeppelin, ça ne prenait pas, genre, une semaine. Ça prenait le temps qu'il fallait pour en arriver là. Pas des jours, des heures ; et pas trop d'heures non plus. Une heure. On ne s'est jamais étendus là-dessus."*

Ils n'en avaient pas besoin. La puissance de leur musique, mélange délirant de blues de Chicago et de folk anglais, et de leur son — amplifié, précis — était indéniable. L'impact a été immédiat. Avec leur premier album *dans la boîte* (les enregistrements huit-pistes mixés sur bandes littéralement stockées dans des boîtes métalliques), ils se sont embarqués pour leur première tournée américaine (en tête d'affiche de Vanilla Fudge). C'est dans ces boîtes que Page a récupéré les masters pour ces rééditions, se chargeant, dit-il, de *"savoir ce qui existait"* sur les nombreux bootlegs de Led Zep, passant un an à sélectionner des versions que personne n'avait entendues afin d'offrir un aperçu de l'évolution du groupe en studio.

"Je voulais que ces rééditions soient une sorte de portail vers le monde des enregistrements de Led Zeppelin. Vous pouvez entendre les chansons être assemblées."

Il y a des versions alternatives et des mix de travail, *"des mix rapides qu'on faisait à la fin de la journée pour les emmener et voir ce qu'on en pensait"*.

Y a-t-il eu quelque chose qu'il a été tenté de modifier ? "Non, répond-il. *Parce que c'est à prendre tel quel. Et on le comprend très bien quand on entend les différents mix, quand on entend les musiciens et les mix et on s'aperçoit pourquoi on les a faits, ces travaux en cours."*

World music amplifiée

"Led Zeppelin II" s'ouvrait sur un appel aux armes. Page envoie une version alternative, jamais entendue auparavant de la chanson avec *ce riff*, celui qui a annoncé l'âge du hard rock (même si aucun groupe depuis n'a eu un batteur qui pouvait le rendre aussi dansant et versatile). Mais la version de "Whole Lotta Love" qu'il passe manque de s'effondrer pendant le passage psychédélique prolongé au milieu, défiant la construction d'une chanson à l'époque, la rendant trop longue pour un single (bien que ce soit aux Etats-Unis) et trop étourdissante pour danser, à moins d'être vraiment acharné, repoussant les possibilités physiques de la guitare, Jimmy désaccordant sa Gibson Les Paul dont il jouait avec un archet.

Trente heures. C'est ce qu'il fallu en octobre 1968 pour changer le cours du rock

Les bruits de grincements et de grattements le font sourire, comme s'il avait peine à croire à sa propre audace. Il déclare, avec le calme du compositeur baroque auquel il ressemble désormais avec son long catogan blanc, qu'il voulait que cette partie du milieu soit *"épique"*, avec *"des parties de guitare en filigrane qui se faufilaient"*.

Le plus gros du deuxième album de Led Zeppelin a été enregistré sporadiquement tandis que le groupe tournait aux Etats-Unis à plusieurs reprises pour se forger un public fanatique. La musique, décrite par Robert Plant, comme étant *"virile"*, *"charnelle"* et même *"flamboyante"* a été en grande partie créée sur la route. Plant était plus à l'aise avec sa voix, canalisant avec naturel les chanteurs de Delta blues alors qu'il insère des phrases de Robert Johnson ("The Lemon Song") et Muddy Waters ("Whole Lotta Love"), dans la plus pure tradition du Mississippi. De son côté, Page affiche une confiance créative enjouée dans le studio. Avec une Gibson Les Paul, un petit ampli et des techniques inventives de placement de micros, il a obtenu une palette étonnante de sons de guitare.

Ayant signé chez Atlantic, ils ont sauté sur l'occasion d'enregistrer "Bring It On Home" aux légendaires Studios Atlantic à New York. "Moby Dick" a été mis en boîte à Mirror Sound à Los Angeles où Ritchie Valens et Chan Romero avaient enregistré leurs hits.

Le lecteur se souvient de Chan Romero, n'est-ce pas ?

"Il a écrit la version originale de 'Hippy Hippy Shake' et l'a enregistrée dans ce studio avec un écho exceptionnel en 1959", raconte Page, affichant sa connaissance musicologique rock'n'rollienne considérable, l'une des raisons qui lui valurent de recevoir cette année un doctorat honoraire du prestigieux Berklee College of Music de Boston.

Deux chansons de "Led Zeppelin I" étaient écrites par Willie Dixon, le contrebassiste et producteur légendaire de Chicago qui, attaché-case en main, faisait du porte-à-porte dans les studios londoniens pour vendre ses chansons lorsqu'il tournait en Europe dans les sixties avec Muddy Waters ou Sonny Boy Williamson.

Bien qu'étant un morceau différent, "Bring It On Home" de Led Zep commençait par un hommage bref et fantomatique à la version de Sonny Boy, avec Plant à l'harmonica, qui leur valut un procès de Dixon à l'époque. Mais il y a un Ecossais dont la contribution au son de Led Zeppelin a été largement oubliée, même si Page a toujours manifesté avec effusion son admiration pour Bert Jansch, mort en 2011. Son arrangement de la ballade irlandaise traditionnelle, "Black Water Side" a inspiré "Black Mountain Side", un instrumental joué sur une Gibson J-200 acoustique et accompagné par le joueur de tabla Viram Jasani, ce qui en fait une première incursion de Led Zep dans la world music. Comme si tout ce qu'ils faisaient n'était pas, en fait, une sorte de world music amplifiée.

"J'aimais Bert Jansch, sa façon de jouer. Bert Jansch était de l'école folk de la guitare et ils n'étaient pas nombreux… Son jeu instrumental se distingue. Il a écrit quelques chansons merveilleuses, mais ses instrumentaux étaient vraiment bons. Davy Graham et lui faisaient des instrumentaux vraiment bizarres et merveilleux et le jeu de Bert avait ce rythme incroyable. C'était profond."

Substances hallucinogènes

D'autres contributions non créditées sur les premiers albums de Led Zeppelin ont été rectifiées au fil des années, comme "Babe I'm Gonna Leave" de la chanteuse folk Anne Bredon, que Page avait entendue sur un disque de Joan Baez et pris pour un traditionnel, et la chanson au riff descendant et sombre qui a contribué à booster le heavy metal, "Dazed And Confused", de l'auteur et songwriter Jake Holmes que Page avait d'abord repris avec les Yardbirds. Mais si les riffs de Page n'étaient pas toujours entièrement originaux (voir "Moby Dick" basé sur "Watch Your Step" de Bobby Parker, déjà pillé par les Beatles pour "I Feel Fine" et qui était lui-même inspiré par "Manteca" de Dizzy Gillespie et Chano Pozo), ils l'étaient en grande partie et cela a dû être exaspérant pour lui — un bluesman pourrait même y voir une manœuvre

Photos Dominique Tarlé-DR

Toucher, de façon quasi surnaturelle, le cœur mystique du blues

du diable — d'entendre ses créations *empruntées* au fil du temps par une succession de groupes de rock heavy, d'Aerosmith à Iron Maiden, de Guns N'Roses à Metallica, qui, sans les structures novatrices de Led Zep, n'auraient jamais décollé.

Lorsqu'on mentionne le mot *heavy* dans le contexte de l'équilibre étudié entre l'ombre et la lumière qui a toujours distingué Led Zeppelin du reste — du genre Black Sabbath et Deep Purple — Jimmy s'empresse de clarifier ce point.

"Je ne considère pas notre musique comme heavy, dit-il. *C'est plus* intense. *Je vous explique. Prenez 'Babe I'm Gonna Leave You', la guitare est vraiment fragile et puis, il y a la voix incroyablement expressive de Robert. Et arrive cette sorte de riff de flamenco. C'est le qualificatif qui me vient à l'esprit : flamenco. C'est une* couleur, *ce n'est pas nécessairement heavy, mais ça crée une dynamique. Puis le morceau revient au chant et à la guitare fragile, commence à prendre de l'ampleur, il y a plus de couches qui se chevauchent. La toile musicale reçoit de plus en plus de couleurs, si vous voulez. Et arrive le moment où on atteint la section du milieu qui a plus d'intensité. On pourrait dire que c'est heavy, mais c'est son aspect théâtral et passionnel. Et puis on revient au point de départ — c'est la beauté du truc — guitare fragile, pedal steel et voix. Personne, personne n'avait pensé en ces termes auparavant. Personne n'avait fait quelque chose de semblable. On a également ajouté la batterie pour l'effet. Et quand on en arrive à des choses comme 'Ramble On', je le vois vraiment de cette façon, avec des refrains puissants, etc. Le problème, c'est que les gens qui ne connaissent pas le groupe disaient :* C'est du heavy metal, non ? *C'était une sorte de nid d'où ont décollé beaucoup d'oiseaux…"*

De tous les ingrédients ayant participé au cocktail Led Zep, cependant, il en est un dont Jimmy Page n'a pas envie de parler. Il est incontestable que la drogue — en particulier le haschich et le LSD — a été essentielle pour repousser les possibilités tonales et structurelles du rock et aurait même pu aider le groupe à toucher, comme il l'a fait de façon quasi surnaturelle, le cœur mystique du blues. (Même s'il ne faut pas oublier que pratiquement toutes les chansons sur les deux premiers albums parlent de femmes.) Un sourire peiné se dessine sur ses lèvres lorsqu'on lui rappelle que, pour leur public, en tout cas, les substances hallucinogènes participaient beaucoup à l'écoute de Led Zeppelin, et on ne peut s'empêcher de lui demander ce qu'il en pense, aujourd'hui, en réécoutant ces morceaux, survivant de 70 ans ne buvant pas d'alcool, allant au sport trois fois par semaine.

"Ecoutez, je suis là, non ?" dit-il.

Il marque une pause. *"Je ne veux pas sembler désinvolte, parce que pas mal de gens ne sont pas* (il réfléchit un moment)… *Mais je dirai que c'est la façon dont la musique se manifeste — c'est tout. C'est la musique que vous entendez et vous pouvez entendre la manifestation de… cette expérience."*

Dernière surprise

Après cinq tournées américaines en seulement quinze mois ainsi que des raids sur le Royaume-Uni et l'Europe, Page et Plant épuisés se sont installés dans un cottage isolé au Pays de Galles en 1970 pour travailler sur le très attendu troisième album de Led Zeppelin. La vieille maison en pierres à Bron-Y-Aur n'avait pas l'électricité et il n'y avait pas de murs de Marshall 100 watts sur place, permettant l'émergence de ce que Plant a appelé la facette *"bucolique"* du groupe. Le résultat, enregistré aux Studios Olympic pendant l'été 1970, avec le petit frère de Glyn Johns, Andy, comme ingénieur du son, a été mal accueilli.

Page et Plant s'étaient immergés dans le folk anglais, avec des chansons comme "Gallows Pole", basée sur une ballade irlandaise traditionnelle, également enregistrée par Leadbelly. Page en joue une version ancienne moins structurée, s'enthousiasmant sur l'ampleur et la diversité de leur répertoire, éclipsées à l'époque par l'obsession pour les occasions offertes par Led Zep à ce nouveau sport qu'était le headbanging.

"On peut nous entendre chambouler la chanson à la fin, dit-il. *C'était la beauté du groupe."*

Willie Dixon ne figurait pas sur "Led Zeppelin III". Cette fois, la musique était plus inspirée par les cultures celte et viking que celle du delta du Mississippi. Page passe une version dépouillée de "Immigrant Song", la première salve de l'album, une saga nordique avec des paroles de Plant à glacer le sang, inspirée par la récente tournée du groupe en Islande et il est difficile de ne pas sentir le souffle froid.

Chris Welch du Melody Maker était aux Studios Olympic au début des séances de "Led Zeppelin III". Il décrit les roadies américains avachis par terre, buvant du thé et du champagne et les blagues de John *Bonzo* Bonham, qui souffrait de mystérieuses douleurs dans les bras et les jambes. *"Ça va tant que je joue*, déclarait-il. *Je n'ai mal que quand j'arrête !"* Toujours perfectionniste, Page perdait patience quand le groupe loupait une intro. *"On est censés jouer ensemble*, avertissait-il d'un ton sec. *C'est ce qui fait professionnel."*

Mais les rouages de Led Zep se sont bientôt mis à tourner. On peut entendre les fameux gros riffs de Page sur "Since I've Been Loving You", un blues chic et époustouflant qu'il semble bien aimer. Il passe une version assez semblable à celle de l'album, avec une interprétation plus passionnée de Plant qui laisse son vieux partenaire visiblement touché. Il est enchanté lorsqu'il évoque l'émotion qu'on peut entendre dans cette version brute.

"Paroles mises à part, Robert est un des instruments — et je dirais même un instrument très, très important !" dit-il en riant.

La dernière surprise qu'il a préparée est un medley inédit de blues à 8 mesures que Plant a trouvé dans ses archives : des versions du standard de 1936, "Trouble In Mind" et de "Keys To The Highway" de Big Bill Broonzy (que, dans un cas de synchronisme de blues du Surrey, Eric Clapton enregistrait à Miami pratiquement au même moment avec Derek And The Dominoes). Sur la reprise de Led Zep ne figurent que Page à la slide et le chant fantomatique de Plant, son micro branché sur un vieil ampli Vox, tremolo poussé à fond dans l'espoir de conjurer les esprits du Mississippi.

Et c'est avec ce blues qu'on rentre à la maison.

Autre chose ?

Il y a d'autres surprises sur les trois albums, mais il faudra attendre la sortie officielle : des versions instrumentales de "Thank You" et "Living, Loving Maid" et une chanson inédite (puisqu'inachevée) intitulée "Ya Ya" avec un guide voix de John Paul Jones. Les six albums restants de Led Zeppelin suivront, dont "Physical Graffiti" réputé pour être le plus tourmenté, l'œuvre maîtresse, qui sortira au moment de son quarantième anniversaire en 2015.

Pour l'instant, y a-t-il une chance que Led Zep nous régale de l'un de ces concerts centrés sur un album, rien de trop fatigant, disons "I" ou "II" dans son intégralité, un classique après l'autre ? *"J'en doute beaucoup*, dit-il. *Le concert à l'O2 date de sept ans. Vous auriez pu croire qu'il y aurait autre chose, non ? Quelques dates quelque part. Visiblement, il n'y a pas d'envie de le faire* (il réfléchit)… *J'avais envie de le faire, mais je ne peux pas y aller tout seul, alors je ferai quelque chose de mon côté. J'ai souvent rejoué des choses du groupe. Mais pour ce qui est de Led Zeppelin, je suis dessus depuis plus deux ans, entre 'Celebration Day' et ça m'a pris près d'un an de travail, alors que tout le monde mène ses propres projets et joue sur scène. Je veux aussi y aller, me remettre en route et jouer."*

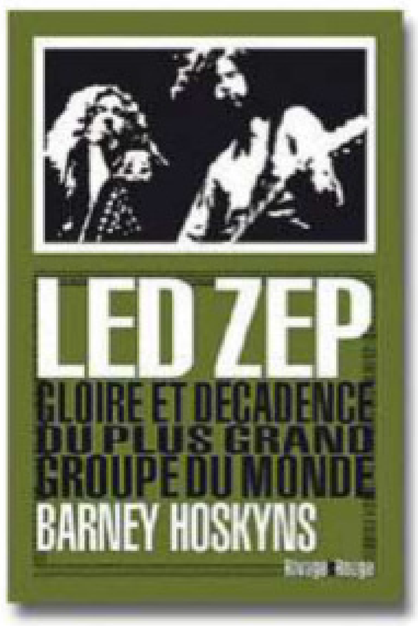
Si le désir de Page de reprendre la route comme l'un de ses héros folk est louable, il est sans doute vrai qu'on n'a qu'une chance de faire avancer la musique et, en écoutant les trois premiers albums de Led Zeppelin, on ne doute pas qu'il l'a saisie par le manche en érable moite de sueur, à frettes dorées, de sa Les Paul 1959 Number One, d'une façon qui a bouleversé une génération. ★

PAUL RAMBALI

Traduction Isabelle Chelley

Photo Jan Persson/ Redferns/ Getty Images

storemags.com



LA MORT DE BONZO

Dans ce chapitre extrait du copieux ouvrage de Barney Hoskyns, ceux qui l'ont vécu racontent le douloureux crash final du Dirigeable.

"Je vais vous dire, si jamais ce groupe perd les faveurs du public, un paquet de gens vont nous tomber méchamment sur le dos. Ils n'attendent qu'une seule chose, qu'on se casse la gueule" (— John Paul Jones, 1977).

BENJI LEFEVRE (technicien du son de Led Zeppelin) : L'idée que tout le monde était en forme avant le *Tour Over Europe* ne correspond pas vraiment à mes souvenirs. Le problème de la consommation de drogue n'avait évidemment pas disparu. Ils avaient fait des promesses, mais les gens pensaient qu'ils pouvaient se permettre certaines choses.

PETER GRANT : On a fait la tournée en Europe, mais avant ça, on a eu une réunion chez moi, à Horselunges, qui a duré toute la nuit. Tous les autres m'ont dit que c'était à moi de convaincre Robert d'accepter de repartir aux Etats-Unis.

BENJI LEFEVRE : Robert a été contraint de revenir, mais il a posé ses conditions pour accepter de le faire. Il leur a dit : *"On n'a qu'à simplement jouer nos chansons. Est-ce qu'on est vraiment obligés d'avoir un solo de guitare d'une demi-heure ?"* Il essayait de leur faire comprendre que le temps avait passé et qu'ils avaient besoin de prendre une direction légèrement différente. Toute l'excursion européenne était un moyen de voir si ça fonctionnerait en Amérique, s'ils pouvaient rester soudés.

PHIL CARLO (road manager de Led Zeppelin pour le *Tour Over Europe* de Led Zeppelin en 1980) : Richard Cole (tour manager) avait été emprisonné en Italie et Peter m'a appelé un jour pour me dire : *"Prends un train pour Eastbourne, je viendrai te chercher à la gare."* J'ai pensé : *Putain ! Qu'est-ce que j'ai fait ?* Quand je suis arrivé, il est venu me prendre avec sa Porsche noire, avec une plaque BAD 1 (c'est Bad Company qui la lui avait offerte) et m'a ramené à toute allure à Horselunges. Il m'a dit : *"Est-ce que ça te plairait d'être le tour manager de Led Zeppelin ? Richard n'est pas là et les gars veulent que ce soit complètement différent des tournées précédentes."* Je me souviens que ma réponse exacte a été : *"Je ferai de mon mieux."* Il m'a répondu : *"Putain, ce n'est pas assez. Est-ce que tu peux faire le boulot ?"* Il m'a expliqué qu'on me donnerait un coup de main : *"Tu ne seras pas tout seul. Il y aura Harvey, qui sera le coordinateur. Je serai là. Carson sera dans les parages."* On a donc fait cette tournée européenne réduite à l'essentiel et les gens ont vraiment adoré.

SAM AIZER (Il travaillait au département Artist Relations à Swan Song aux Etats-Unis) : Leur dernière tournée a été un tournant pour eux. Ils montaient un spectacle absolument fantastique. Ils ont supprimé les solos de guitare, ils ont enlevé le solo de batterie. Ça durait deux heures et c'était incroyable. Shelley m'a dit que Peter pensait que c'était génial.

SHELLEY KAYE (gérante du bureau de Swan Song aux Etats-Unis) : En 1980, quand je me suis envolée pour Bruxelles, je ne les avais pas vus depuis trois ans. J'ai fini par passer une semaine avec eux. On est allés à Amsterdam et à Brême, puis je suis repartie à Londres de Francfort. A Amsterdam, j'ai pris une péniche avec Robert et Jonesy. La journée a été magique. Tout le monde était très excité à l'idée qu'ils reviennent aux Etats-Unis.

HARVEY GOLDSMITH (promoteur du *Tour Over Europe*) : A ce moment-là, Bonzo semblait fatigué. Il n'y avait aucun signe qu'il allait rendre l'âme, mais la tournée était tout simplement épuisante.

DENNIS SHEEHAN (assistant sur le *Tour Over Europe*) : Bonzo se montrait parfois un peu agressif et on devait essayer de le calmer. Je savais qu'on pouvait arriver à le raisonner. Un soir, à Hambourg, il avait faim et il n'y avait plus de room service. Je suis parti avec mon break pour lui trouver des burgers et des frites. Quand je les lui ai tendus, il a mordu directement dans le papier d'emballage. Je lui ai dit : *"Bonzo, il y a encore le papier !"* Il a poussé une sorte de grognement et m'a dit : *"C'est aussi bon !"*

DAVE LEWIS (rédacteur en chef du fanzine Tight But Loose consacré à Led Zeppelin) : On a un peu oublié la tournée de 1980. Ils ont fait quatorze dates et ils n'ont eu qu'*un* article dans la presse anglaise. Imaginez ! Elle a eu lieu après Knebworth qui avait attiré deux cent mille personnes. Jimmy ne savait pas quoi faire et je crois que Peter non plus, mais ils devaient continuer. Il fallait espérer que leur public répondrait présent. Ils se droguaient beaucoup, mais ils ont aussi pris de très mauvaises décisions. Pour la tournée en Europe, ils ont choisi d'éviter l'Angleterre parce qu'ils s'inquiétaient de la presse. Pourtant, ils auraient pu faire cinq concerts au Hammersmith Odeon et leur public serait revenu. C'était une tournée curieuse qui a bien commencé et qui s'est un peu dégradée par la suite. Bonham s'est effondré à Nuremberg, puis ça s'est un peu amélioré et ils jouaient bien. Je crois qu'ils auraient pu repartir en Amérique.

RUSTY BRUTSCHE (cofondateur de Showco Sound And Lighting) : Si je me souviens bien, ils étaient bons, mais ce n'était pas génial. Pour moi, ils n'ont jamais retrouvé le niveau de leur âge d'or, entre 1971 et 1975. C'était une tournée très courte et l'objectif était de faire en sorte que le groupe joue à nouveau ensemble.

DAVE LEWIS : Avant le concert de Cologne, Jimmy est descendu dans le hall de l'hôtel. Il portait une sorte de costume ample et une de ses poches était retournée. Pendant que je lui parlais, je me suis dit que quelqu'un allait lui faire remarquer : *"Jimmy, mec, ta poche est retournée."* Mais personne n'a osé. C'était dommage de le voir dans ce piteux état. Puis, quand ça a pris tournure, il y a eu des super concerts. On a passé une soirée géniale à Francfort. Ils ont fait un bon set, quoiqu'un peu court et réduit à l'essentiel. Ils essayaient de retrouver leurs automatismes. Ils voulaient revenir en 1973.

JIMMY PAGE : On a discuté avec Bonham du prochain album. Sans complaisance. Pendant la tournée de 1980, les choses sont devenues assez intéressantes et évidentes. Le groupe se serait peut-être séparé, je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est qu'on voulait vraiment faire ce dont on avait parlé.

JOHN PAUL JONES : Ça revenait. C'était une sorte de renouveau. Tout le monde faisait des efforts pour se remettre sur les rails. On avait touché le fond et on était en train de remonter la pente.

SIMON KIRKE (batteur de Bad Company) : La dernière fois que j'ai vu Bonzo sur scène, c'était à Munich. J'ai vécu une des meilleures soirées de ma vie. Pendant les quinze minutes de "Whole Lotta Love", ils m'ont permis de faire partie de Led Zeppelin et de jouer à côté de Bonzo sur une seconde batterie. L'idée venait de John et ce qui est incroyable, c'est que les autres membres du groupe ont accepté. Bonzo m'a fait venir dans sa chambre d'hôtel pour répéter. On s'est assis sur les deux lits qui se faisaient face. Il m'a montré les arrangements complexes en tapant sur ses genoux. Ça s'est très bien passé et j'ai toujours conservé le souvenir de l'étreinte qu'il m'a donnée après le concert.

Photo Jeffrey Mayer/ WireImage/ Getty Images

Un moment absolument terrible

DAVE LEWIS : Quand la tournée s'est terminée, je suis passé au bureau de Swan Song pour prendre quelque chose. Jimmy était à l'étage avec Rick Hobbs, son chauffeur. Je suis resté jusqu'à dix-huit heures et, d'après ce que je voyais, Jimmy n'avait pas l'intention de partir. Après qu'Unity est rentrée chez elle, Rick m'a demandé : *"Tu veux aller voir Jimmy ?"* Je lui ai répondu : *"Ouais, d'accord."* Alors, je suis monté. Il y avait une maquette de la scène qu'ils allaient utiliser en Amérique. Ça allait être monumental. En Europe, ils n'avaient pas emporté grand-chose. En tout cas, c'était absolument novateur. Ils collaboraient à nouveau avec Iggy Knight. Jimmy était génial. Même s'il n'avait pas l'air en forme, il était très fier de retourner en Amérique. Ils devaient faire dix-sept dates, rentrer chez eux, puis repartir avant de revenir en Angleterre. Ça aurait sans doute marché. Tout était prêt.

DAVE PEGG (bassiste de Fairport Convention) : Il y avait beaucoup de rumeurs qui couraient et elles étaient très alarmantes. On entendait des histoires sur ces choses affreuses que Bonzo avait faites, comme maltraiter les gens. En ce qui me concerne, je n'ai jamais vu John sous ce jour quand je l'ai rencontré. Il a toujours été un véritable gentleman et se donnait énormément de mal pour aider les autres, mais il avait une part d'ombre. Ça avait beau m'inquiéter, j'avais perdu contact avec lui depuis un bon moment. Je lui ai écrit une lettre pour lui conseiller : *"Arrête de boire."* Je pensais que quelque chose allait lui arriver, qu'il aurait un accident ou que quelqu'un le mettrait en colère.

TONY IOMMI (guitariste de Black Sabbath) : C'était une bombe à retardement. J'ai vu plusieurs fois John vomir, sniffer une ligne et prendre un autre verre.

BENJI LEFEVRE : Je me souviens que Bonzo était la *plupart* du temps bourré. Robert disait : *"Oh, il n'arrête pas de parler pour ne rien dire."* Il ne disait pas : *"Je m'inquiète vraiment pour lui."* Il est possible que Pat *(Bonham, épouse du batteur — NdlR)* ait engueulé John parce qu'il allait partir en tournée et se défoncer encore. Peut-être qu'inconsciemment, ça a fait son chemin en lui.

GLENN HUGHES (ancien membre de Deep Purple) : Vers la fin, il buvait méchamment. Quelque chose le rongeait. L'alcool l'a détruit. Ça l'a isolé, ça l'a mis à l'écart et ça l'a bousillé. Ce mec était malheureux. Quelle que soit votre putain de fortune ou le nombre de vos putain de voitures, l'alcool vous détruit. C'était horrible.

PHIL CARLO : Je pense que Led Zeppelin avait atteint la croisée des chemins. D'après moi, ça n'aurait pas duré très longtemps. Jimmy et Bonzo prenaient de l'héroïne. La musique n'avait plus du tout la même qualité. Ils devaient se racheter une conduite et recommencer à composer de bonnes chansons. Robert était devenu M. *Sobre* et en avait marre que les autres ne le soient pas.

ROBERT PLANT : On partait répéter et [John] n'avait pas l'air aussi joyeux que d'habitude. Il m'a dit : *"J'en ai marre de jouer de la batterie. Tout le monde joue mieux que moi."* On était dans la voiture, il a arraché le pare-soleil et l'a jeté par la vitre pendant qu'il parlait. Il a ajouté : *"Tu sais quoi, pendant la répétition, tu joueras de la batterie et je chanterai."*

MICK HINTON (roadie et homme à tout faire de Bonham) : On s'est installés à Bray *(chez Jimmy Page — NdlR)*. Le jour de la première répétition, Bonzo est arrivé, disons, en sale état. Comme c'était le premier jour, personne n'y a fait trop attention. Il s'est assis sur son tabouret, mais il est tombé deux ou trois fois. Robert a dit : *"Ça suffira pour aujourd'hui, on essaiera demain."* En fait, je crois qu'il n'y a pas eu d'autre répétition.

“L’enterrement le plus horrible auquel j’ai assisté”

BENJI LEFEVRE : Je logeais avec Robert et Jonesy au Blake’s à Londres. Le lendemain matin, on a pris la direction de Bray. Je leur ai dit : *“On devrait s’arrêter chez Jimmy pour s’assurer qu’ils sont debout.”* On a fait demi-tour. On a trouvé Jimmy en train d’errer dans la maison. *“Bonzo s’est levé ?* — Non. — *Où est-ce qu’il dort ?* — En haut de l’escalier en colimaçon.” Je leur ai dit : *“Très bien, je vais aller le sortir du lit.”* Jonesy m’a emboîté le pas. On a monté l’escalier. Il y avait Bonzo, mort.

JOHN PAUL JONES : Je me souviens qu’après l’avoir trouvé, je suis descendu. Jimmy et Robert étaient dans le salon. Ils étaient en train de rire. J’ai dû aller leur dire : *“Ecoutez”*, et leur raconter ce qui s’était passé. Ça a été un tel choc.

BENJI LEFEVRE : Quand je suis descendu, Jonesy était sorti dans le jardin et Robert était debout. Il était sur le point de monter à l’étage, mais je lui ai conseillé : *“S’il te plaît, n’y va pas.”* J’ai appelé Ray Washburn et je lui ai dit qu’il fallait que je parle à Peter Grant.

PETER GRANT : Ray m’a dit : *“Descends.”* Il m’a prié de m’asseoir, m’a tendu des cachets de Valium et m’a dit : *“Prends ça.”* Je lui ai demandé : *“Pourquoi tu veux que je prenne ça ?”* Il m’a répondu : *“Prends-les.”* Je lui ai dit : *“Dis-moi ce qui se passe.”* Il m’a dit : *“Il y a quelqu’un pour toi au téléphone.”* Je lui ai demandé : *“Qu’est-ce qui se passe ?”* Il m’a répondu : *“John Bonham est mort.”*

DON MURFET (chef de la sécurité de Led Zeppelin) : Je devais me rendre chez Jimmy en vitesse. C’était mon boulot de gérer la situation, de limiter les dégâts, ce qui voulait dire évidemment tenir la police et la presse à l’écart. Benji, Rex King et Rick Hobbs s’étaient montrés très professionnels. Ils avaient déjà nettoyé la scène, c’est-à-dire qu’ils s’étaient débarrassés de tout ce qui pouvait incriminer ou embarrasser le groupe ou la famille de John. Quand Peter et Ray sont arrivés, Bonham quittait la maison en ambulance pour la dernière fois. La rue était remplie de journalistes et la foule augmentait de minute en minute, comme des vautours attirés par l’odeur de la mort. On a envisagé ensemble le problème sous tous ses angles, on a essayé d’anticiper les conséquences, on a mis au point un plan d’urgence et on a décidé qu’il valait mieux ne pas sortir pendant les jours suivants. Ceci réglé, Peter et Ray sont allés réconforter les gars du groupe.

JAAN UHELSZKI (journaliste à Creem) : Je trouvais incroyable qu’ils aient admis que le corps de Bonham avait été retrouvé chez Jimmy. Je pensais qu’ils l’auraient caché.

BENJI LEFEVRE : Avec Robert, on a décidé de prendre la voiture pour aller le plus vite possible apprendre la nouvelle à Pat *(la femme de Bonham)*. Il ne voulait pas que ça sorte dans les médias et qu’elle l’apprenne de cette manière. Il voulait être là pour lui tenir la main.

UNITY MACLEAN : J’ai reçu un coup de fil au bureau : *“Ferme le bureau tout de suite.*— Pourquoi ? — *Ferme le bureau tout de suite et renvoie tout le monde. Fais ce qu’on te dit et ne pose pas de question.”* Quand je suis rentrée chez moi, j’ai reçu un coup de fil de David Wigg du Daily Express. *“Est-il vrai que John Bonham est mort ?”* Même aujourd’hui, j’ai des frissons en le racontant. Il m’a dit : *“Unity, je suis désolé de te l’annoncer comme ça. Ils ne t’ont pas prévenue ?”* J’ai pensé : *Espèces d’enfoirés. Pourquoi personne ne nous a avertis pour qu’on puisse faire notre deuil à notre manière et qu’on n’ait pas à l’apprendre par le Daily Express ?*

MITCHELL FOX (employé de Swan Song aux Etats-Unis) : J’étais assis à mon bureau. On venait de vendre tous les billets de la première partie de la tournée de 1980. On a appris la nouvelle à la radio parce que j’étais en train d’écouter WNEW. On s’est tous réunis dans le bureau de Steve. Il y avait dix lignes sur le standard téléphonique et elles clignotaient toutes en même temps. On regardait les lumières clignoter, complètement abasourdis. Trente ans après, j’en suis encore bouleversé.

PHIL CARSON : J’ai reçu un appel d’un des connards de l’East End qui travaillait à Horselunges : *“G veut que tu abandonnes tout et que tu viennes tout de suite. Il envoie un hélicoptère.”* J’ai passé trente-six heures à l’aider à répondre aux coups de fil et à écrire le communiqué de presse.

RICHARD COLE : Mon avocat est venu me rendre visite en prison. Il m’a annoncé : *“Un des membres de ton groupe est mort.”* Je lui ai demandé : *“Putain, ce n’est pas Jimmy ?”* Il m’a répondu : *“Non, Bonham.”*

BEV BEVAN (batteur de The Move et Electric Light Orchestra) : C’est l’enterrement le plus horrible auquel j’ai assisté. L’église était pleine à craquer… J’y suis allé en compagnie de Jeff Lynne et de Roy Wood… Il y avait beaucoup de larmes et de gémissements. Les gens étaient hystériques, incontrôlables. Ils sanglotaient et ils pleuraient.

ANDREW HEWKIN (peintre et ami de Plant) : Tout le village a été touché. Ce n’était pas seulement à cause de la musique. Les gens de Stourbridge et de Hagley étaient très tristes parce qu’il était mort si jeune.

HARVEY LISBERG (manager des Herman’s Hermits, entre autres groupes) : Peter a été terriblement affecté par la mort de Bonham. Je crois qu’à ce moment-là, il était plus proche de lui que des autres membres du groupe. D’après moi, il était tellement malheureux qu’il avait développé une relation avec Bonham qu’il n’avait pas avec les autres.

PETER GRANT : [Bonzo était] sans doute le meilleur pote que j’aie eu dans la vie… Ouais, je l’ai vu saccager des hôtels. Je l’ai même aidé ! Mais il était toujours là pour le groupe, il était toujours là pour sa famille.

ALAN CALLAN (patron de Swan Song en Angleterre) : Peter aimait ces mecs comme ses propres enfants. Il essayait de devancer tous leurs besoins. Selon moi, il ne s’est jamais remis de ne pas avoir anticipé que Bonzo déraperait ce soir-là. Je crois qu’il cherchait seulement à oublier la tristesse qu’il ressentait.

BENJI LEFEVRE : Ça a été un moment absolument terrible. Robert m’a demandé de rester chez lui pour pouvoir parler de tout et de rien. On buvait une vingtaine de pintes tous les soirs. Je pesais cent quinze kilos.

ROBERT PLANT : Je savais combien Bonzo adorait ce qu’il faisait et, vous savez, je trouvais affreux de l’oublier et de se dire : *Bon, voilà. Maintenant, on ferait mieux de trouver quelqu’un d’autre pour continuer cet incroyable jeu de massacre.*

PETER GRANT : Il n’en a jamais été question. On n’y a jamais pensé. Le groupe est parti à Jersey et a pris sa décision. On s’est retrouvés au Savoy et je leur ai dit : *“Ce n’est pas possible.”* Il ne s’agissait plus de se réunir pour se demander : *Qu’est-ce que vous pensez qu’on devrait faire ?* C’était *“Bang !”* C’est tout.

ROBERT PLANT : Etre à un carrefour sans savoir quelle direction prendre, en s’accrochant aux douze ou seize ans passés avec Bonzo, en les serrant contre notre poitrine avec une boule dans la gorge et les larmes aux yeux, voilà une expérience particulièrement étrange. Au fond, je savais que ce rêve avait pris fin, d’un seul coup. ★

Stairways.com

Le kit de Bonzo,
Saint Ouen, 1er avril 1973.
Photo Jean-Pierre Leloir

Storemags.com

oasis

Definitely Maybe

RETROUVEZ LE PREMIER ALBUM DU GROUPE CULTE DANS UNE VERSION REMASTERISÉE INDISPENSABLE

3 ÉDITIONS DISPONIBLES DÈS LE 19 MAI :

CD

3 CD DELUXE

DOUBLE VINYL

L'édition 3 CD Deluxe comprend deux CD incluant toutes les faces B ainsi que des titres rares et inédits d'Oasis période *« Definitely Maybe »* et leur immense single de 1994, *« Whatever »*.

TRACKLISTING 3 CD DELUXE

CD 1

1. *Rock 'n' Roll Star*
2. *Shakermaker*
3. *Live Forever*
4. *Up In The Sky*
5. *Columbia*
6. *Supersonic*
7. *Bring it on Down*
8. *Cigarettes & Alcohol*
9. *Digsy's Dinner*
10. *Slide Away*
11. *Married With Children*

CD 2

1. *Columbia (White Label Demo)*
2. *Cigarettes & Alcohol (Demo)*
3. *Sad Song*
4. *I Will Believe (Live)*
5. *Take Me Away*
6. *Alive (Demo)*
7. *D'Yer Wanna Be A Spaceman ?*
8. *Supersonic (Live)*
9. *Up In The Sky (Acoustique)*
10. *Cloudburst*
11. *Fade Away*
12. *Listen Up*
13. *I Am The Walrus (Live Glasgow Cathouse Juin 1994)*
14. *Whatever*
15. *(It's Good) To Be Free*
16. *Half The World Away*

CD 3

1. *Supersonic (Live à Glasgow Tramshed)*
2. *Rock 'n' Roll Star (Demo)*
3. *Shakermaker (Live dans un magasin à Paris)*
4. *Columbia (Eden Studios Mix)*
5. *Cloudburst (Demo)*
6. *Strange Thing (Demo)*
7. *Live Forever (Live dans un magasin à Paris)*
8. *Cigarettes & Alcohol (Live, Manchester Academy)*
9. *D'Yer Wanna Be A Spaceman? (Live, Manchester Academy)*
10. *Fade Away (Demo)*
11. *Take Me Away (Live, Manchester Academy)*
12. *Sad Song (Live, Manchester Academy)*
13. *Half The World Away (Live, chambre d'hôtel, Tokyo)*
14. *Digsy's Dinner (Live dans un magasin à Paris)*
15. *Married With Children (Demo)*
16. *Up In The Sky (Live dans un magasin à Paris)*
17. *Whatever (Cordes)*

OUI FM ROCK&FOLK BIG BROTHER

[PIAS]

Machine de guerre ?

The Black Keys

"TURN BLUE"

WARNER/ NONESUCH

The Black Keys sont aujourd'hui un des groupes les plus populaires de la planète rock. Une machine de guerre capable de remplir le Madison Square Garden en quinze minutes, dont les tubes tournent en boucle à la radio et dans les publicités. Le succès — tardif — de Dan Auerbach et Pat Carney est intervenu quand le duo s'est habilement réinventé après une décennie à jouer du blues âpre dans des petites salles. Certes, les puristes du genre ont déserté The Black Keys quand ils ont introduit quelques pincées de soul sucrée à leur formule sur "Brothers" (2009) mais ces derniers ont véritablement trouvé leur voie avec cet album, celle de la maturité artistique et du succès commercial. Depuis, le groupe s'est définitivement libéré de son passé et a enfoncé le clou en 2011 avec "El Camino", ses tubes imparables ("Lonely Boy", "Little Black Submarines") et ses millions d'exemplaires vendus.

Preuve de son appartenance au gratin, le groupe empile les Grammys sur sa cheminée et a même employé Mike Tyson pour faire la promo de "Turn Blue". Revers de la médaille : le divorce de Dan Auerbach a fait la joie de la presse people américaine. C'est tout le paradoxe des Black Keys aujourd'hui : au moment où le groupe a atteint son zénith, la vie personnelle de son leader s'est effondrée en public. Dans ce contexte délicat, "Turn Blue" est sans surprise un album à la tonalité mélancolique assez éloignée du rock conquérant de "Lonely Boy". Un disque d'atmosphères, d'humeurs, où le groupe renoue souvent avec la soul psychédélique qui avait fait le succès de "Brother" ("In Time", "10 Lovers"). Pour autant, "Turn Blue" n'est pas l'album de rupture amer que l'on aurait pu craindre. Si Auerbach laisse paraître ses émotions dans les textes de ses morceaux (en particulier sur le morceau-titre "Turn Blue" qui évoque sa situation à mots couverts), l'album n'a rien d'un "Blood On The Tracks". Aucun règlement de comptes sanglant ici, mais une nouvelle exploration du vaste univers musical des Black Keys. Une fois encore, Dangermouse est caché dans l'ombre du duo et propose une production léchée qui sied à merveille au son du groupe (mention spéciale à ces basses vrombissantes qui donnent un groove soul à l'album). Pour mieux dérouter, The Black Keys lancent l'album par un titre floydien nommé "Weight Of Love" qui reprend la grille d'accords de "Breathe" et propose un solo de guitare assez épique. Le genre de morceau qu'on entend d'ordinaire placé en bout de face B en guise de bouquet final. Les Black Keys l'envoient dès la première salve. A l'image de ce titre, "Turn Blue" privilégie les montées en puissance progressives qui sortent du format couplet/ refrain, un peu à la façon de "Little Black Submarines" de l'album précédent : on pense là à la superbe "Bullet In The Brain", "Waiting On Words" ou "In Our Prime". Dans ce contexte de mélancolie blues, le titre "Fever", qui avait horrifié de nombreux fans quand il avait été présenté au grand public, apporte un changement de vitesse bienvenu. Certes, son clavier répétitif a de quoi irriter, mais le morceau trouve tout son sens dans l'environnement de l'album, qu'il parvient à redynamiser. On ne trouve pas vraiment dans "Turn Blue" de tube au refrain hymnique prompt à enflammer les foules — même si le groupe ose une tentative stonienne en fin d'album avec "Gotta Get Away" — mais l'album n'en est que plus homogène, plus durable.

✪✪✪✪

ERIC DELSART

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Storemags

Disques pop rock

The Brian Jonestown Massacre

"Revelation"

A RECORDINGS/ DIFFER-ANT

Depuis quelques années, Anton Newcombe vit à Berlin où son exil nourrit les fantasmes des fans. Marié, père de famille et — supposément — libéré de l'emprise des drogues dures et de l'alcool, Newcombe semble vouloir se détacher peu à peu de la posture de génie incompris. Ainsi ces dernières années l'ont vu renouer avec plusieurs membres historiques du groupe (Joel Gion, Matt Hollywood, Ricky Maymi) et délaisser les productions noisy opaques dans lesquelles il se complaisait ("Who Killed Sgt Pepper ?"). Si "Aufheben" (2012) était un premier pas dans cette direction, "Revelation" marque un retour bienvenu du Brian Jonestown Massacre au son familier qui lui est propre,

ce mélange de rock psychédélique et de folk tordu qui inspire tant de jeunes groupes aujourd'hui (de Sudden Death Of Stars à Psychic Ills). Le génie du groupe a toujours tenu à deux choses : sa capacité à canaliser ses influences sixties et le talent de Newcombe pour écrire des chansons pop intemporelles. Sur "Revelation", le chanteur semble s'être réconcilié avec sa muse et envoie quelques mélodies limpides, le plus souvent dans un registre psychédélique paisible où une guitare carillonnante fait merveille ("Days, Weeks And Moths", "Memory Camp", "Nightbird"). Le groupe convainc dans ses incursions folk ("Unknown") et rock — "Vad Hände Med Dem ?", "Goodbye (Butterfly)" — moins quand il repart dans une rare expérimentation ("Memorymix"). Contrairement à plusieurs de ses prédécesseurs, voici un album dont on a vraiment envie d'entendre certains titres sur scène. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

Eno/ Hyde

"Someday World"

WARP

Ce disque n'est pas ce que ses deux concepteurs voulaient qu'il soit. En fait, Brian Eno, gourou de l'avant-garde depuis Roxy Music jusqu'à U2 et Talking Heads, et son complice Karl Hyde, chanteur/ guitariste d'Underworld, ne savaient pas trop où ils allaient. C'était d'ailleurs le propos de cet album, comme s'en est expliqué Eno : *"On a fait ensemble ce qu'aucun de nous n'avait imaginé seul. J'avais prévu quatre titres de répétitions polyrythmiques complexes, Karl aurait fait des chansons. C'étaient des bases abstraites. Il y avait une bonne synergie entre nous, on s'amusait, peu importe où ça nous menait."* En l'occurrence à ces neuf compositions allant d'une techno plutôt rigide ("Daddy's Car") à des chansons évoquant OMD en plus précieux ("Who Rings The Bell"). On est très loin des œuvres ambiant d'Eno, et l'espace est ici rempli de sons, dense, avec des nappes d'instruments multiples joués par une douzaine d'intervenants dont Andy Mackay, l'ancien saxo de Roxy Music. L'intro de "Mother Of A Dog" fait penser au "Trans-Europ-Express" de Kraftwerk, mais le morceau évolue jusqu'à devenir une ballade lunaire avec des éclats d'harmonica. Entre électronique sophistiquée et voix parfois datées eighties, ce projet se promène entre

les genres, sans que l'on comprenne la connexion avec l'afrobeat de Fela revendiquée par Karl Hyde. A force de vouloir éviter les *"rampes logicielles qui amènent à la musique normée"*, le duo s'est parfois perdu sur la déviation de l'anti-normalisation. Restent quelques belles fulgurances, comme ce "Strip It Down" groovy et déroutant. *"L'intérêt était le voyage, pas la destination"*, a dit Hyde. Du coup, l'auditeur reste parfois sur le bord de la route. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

The Fresh & Onlys

"House Of Spirits"

MEXICAN SUMMER/ DIFFER-ANT

Depuis leur apparition (sur le label Castle Face), The Fresh & Onlys sont en mouvement. Du garage lo-fi des débuts à la pop teintée new wave de "Long Slow Dance" (sorti en 2012), chaque album a montré à chaque fois une évolution notable, en particulier en matière de production. "House Of Spirits", cinquième album de ce groupe à la discographie touffue et complexe — on ne compte plus leurs singles et EP — voit les Fresh & Onlys persister dans leur direction *indie*. Au moment d'écrire cet album, Tim Cohen était esseulé dans un ranch, avec une boîte à rythmes et une guitare. L'atmosphère du disque s'en ressent sur quelques morceaux éthérés aux arrangements minimalistes ("Bells Of Paonia",

"Madness") mais également sur quelques ballades pop de nature à convier les grands espaces américains ("Animal Of One", "Ballerina"). Hommage doit être rendu au guitariste Wymond Miles, qui fait sur cet album preuve de prouesses dans un registre toujours plus *morriconien*. Son toucher permet à ces chansons contemplatives de ne pas sombrer dans l'apathie et, quand le tempo s'accélère ("Hummingbird"), ses lignes très mélodiques font des Fresh & Onlys un groupe vraiment à part. Toujours aussi limpides, les compositions de Tim Cohen regorgent de trouvailles (tel ce lumineux changement d'accords sur "Who Let The Devil", ou l'accélération de "Home Is Where"). On pourra reprocher à l'ensemble de manquer parfois un peu de nerf, mais "House Of Spirits" devrait toucher les âmes mélancoliques. ✪✪✪

ERIC DELSART

Neil Young

"A Letter Home"

THIRD MAN (IMPORT)

Enregistré dans le Record Booth de Jack White et produit par ce dernier, le nouvel album de Neil Young est à la basse technologie ce que les derniers David Lynch sont au cinéma expérimental : des œuvres s'imposant d'effarantes contraintes techniques afin de libérer des émotions brutes. Mieux vaut donc être préparé avant de se plonger dans cette sélection de reprises de classiques de Dylan, Springsteen, Gordon Lightfoot, Everly Brothers et autres. Le Record Booth, cabine en bois datant des années 40, retapée par Jack White pour en faire une attraction de sa boutique de Nashville, enregistre et grave sur vinyle en direct. Il interdit de fait toute post-production abusive et conserve à jamais les imperfections de la première prise. Ce qu'on entend, c'est la pulpe, la pierre non taillée, Neil Young qui chante et joue de la guitare, face à un seul vieux micro. Et de là naissent les accidents et l'émotion. Que ce soit lorsqu'il s'adresse à sa défunte mère dans une intro parlée assez touchante, ou lors de sa magnifique interprétation du "Needle Of Death" de Bert Jansch, l'approche *basse technologie* de "A Letter Home" fait ressurgir chez le Loner des couleurs, des états, des images qu'on n'attendait plus de sa part. Parfois accompagné d'un piano, de son harmonica, ou rejoint au chant par

un Jack White à peine reconnaissable, Neil Young ne s'embarrasse pas d'orchestrations. En résulte une collection de reprises encore plus épurées que son "Live At Cellar Door", édité il y a quelques mois. A ce niveau-là, on ne parle plus de retour aux sources. On a remonté la source, trouvé son origine, dévié le cours de l'eau pour l'orienter vers une zone aride et observé le résultat : la nature renaît, splendide et indomptée. ✪✪✪✪

JONATHAN HUME

Tori Amos

"Unrepentant Geraldines"

MERCURY CLASSICS/ UNIVERSAL

Fille d'un pasteur méthodiste, Tori a souvent eu des singles mystiques ("Crucify" en 1992, "God" en 1994) sans être pour autant obsédée par le péché. On se souvient de cette photo où elle donnait le sein à un bébé cochon, signe certain d'une sympathique excentricité. Après un album *classique*, ce nouvel opus marque un retour au rock alternatif. On démarre avec "America", épique et presque moyenâgeux, inspiré par les photos de Diane Arbus. "Trouble's Lament", le premier single, évoque une femme ayant quitté Satan et exalte le goût du risque *("If danger want to find me, I'll let him in")*. Magique, toxique. La voix de Tori est douce mais sait monter dans les aigus, et ses arrangements musicaux discrets

osent s'aventurer sur des territoires originaux ("16 Shades Of Blue", inspiré par les peintures impressionnistes de Cézanne). "Giant's Rolling Pin", avec sa jolie intro acoustique au banjo, parle de l'intrusion de la NSA et du FBI dans nos vies (*"Tout le monde espionne tout le monde, alors pourquoi prend-on l'air surpris ?"*) sur un tempo rythmé par un piano un peu mélancolique. Il faut un peu de temps pour entrer dans l'univers de Tori et, si les premières écoutes laissent un peu sur sa faim, on atteint le nirvana pop après un temps, car chacune des 14 compositions recèle sa part de charme, son mystère à percer. "Promise" est un duo avec Tash (sa fille adolescente Natashya Lorien) et "Oysters" un superbe piano/ voix qui risque de s'imposer comme un de ses chefs-d'œuvre. Enfin, le morceau-titre est ébouriffant avec un lent démarrage, une accélération inattendue et un break de piano sur un thème évoquant la religion. Alléluia ! Le culte de Tori, lui, mérite définitivement notre attention.

✪✪✪ 1/2

OLIVIER CACHIN

Brody Dalle

"Diploid Love"

CAROLINE

Qualifier cet album de déception est une forme avancée de la diplomatie tant le terme reste faible face à cet assemblage de chansons pénibles dès la première écoute. Ancienne égérie de Tim Armstrong, Brody Dalle fit illusion quelque temps dans les Distillers, combo punk furieux où sa voix désenchantée faisait merveille pour hurler des textes à base de frustration de post-ado en voulant à la Terre entière. Avec le temps et la lente décomposition du groupe — quelques albums avec toujours moins de Distillers originaux et encore plus de musiciens de studio — ce premier véritable album solo était tout de même attendu avec intérêt, d'autant plus par le nombre élevé d'invités annoncés à la fête à travers quelques membres des Strokes, Queens Of The Stone Age, Warpaint, Garbage et Foo Fighters sous la houlette de Alain Johannes (Arctic Monkeys et Vultures entre autres). Bon, vu le résultat, était-ce bien nécessaire de faire déplacer aussi les batteurs Darren Weiss (Papa) et Hayden Scott (ex-AWOLNATION) pour un disque comportant au final quelque quatre-vingt pour cent de batterie électronique ? Pour le reste, il n'y a pas vraiment de fil conducteur dans cet album hormis une chanteuse qui a l'air de s'ennuyer ferme derrière son micro.

De temps à autre, quelques riffs surgissent pour égayer l'ennui mais disparaissent aussi vite qu'ils étaient venus. Quant à la *Fuck You song* qu'est la lénifiante "I Don't Want Your Love", six minutes en moins sur la durée (6:01) aurait été bien vu et certainement plus en adéquation avec le concept. Le texte de la promo utilise trois fois le terme *résilience* pour le plus grand bonheur des incultes. Si c'est dans son sens psychologique, Brody Dalle n'est pas sympa envers ses années punk. ✪

GEANT VERT

Disques pop rock

Metronomy

"Love Letters"

BECAUSE/ WARNER

Avril 2014, une voix connue exulte à la radio : Bertrand Burgalat dans son émission Face B sur Inter prévient : *" 'Love Letters' est une réussite totale !"* avant de passer le single du même nom agissant instantanément comme un anti-douleur rêvé, une camisole chimique. Un hit est né. Un véritable cette fois-ci. Fabriqué au Toe Rag studio de célèbre renommée (Embrooks, Holly Golightly, Gaspard Royant, Bristols, White Stripes, etc), "Love Letters" va encore plus loin dans l'introspection, la mélancolie et le dépouillement que "The English Riviera", l'album précédent. En veston prune et pantalon crème, Joseph Mount met ici son cœur à nu, balance ses déclarations comme on couche ses sentiments amoureux sur cartes postales envoyées d'aéroport

en aéroport. Ainsi l'on reçoit pour soi-même les superbes chansons que sont "Love Letters", "Month Of Sunday" (morceau que n'auraient pas renié The Auteurs période "New Wave"), les stances capillaires de "The Most Immaculate Haircut" rappelant les riches heures de MGMT première manière, "Reservoir", le sobre "Call Me" montrant là Mount faire — malgré ses dires en interview — aux groupes phares du label Warp, soit Aphex Twin, Plaid et Broadcast, dans une virée parisienne *("Follow Rivoli/ follow Vivienne/ follow them to me")* ou encore l'invitation au voyage de "Never Wanted" en clôture d'album. Valable également pour le dancefloor, l'intermède instrumental novö "Boy Racers" où Giorgio Moroder rencontre Gershon Kingsley pour une dernière danse. Tout n'est pas parfait dans ce corpus pop, loin de là, mais gageons que ces chansons resteront, comme leur thème, intemporelles. ✪✪✪✪

SAMUEL RAMON

Natalie Merchant

"Natalie Merchant"

NONESUCH

Il existe un malentendu dans la culture populaire autour de la notion de belle voix, qui permet à des gens de croire que Céline Dion, par exemple, en possède une. Pouvoir chanter sur quatre octaves et faire de puissants trémolos n'a jamais eu d'intérêt en soi. Incarner une histoire et non la feindre est une toute autre affaire. Prenons le morceau numéro quatre de cet album, "Go Down, Moses" : une ligne vocale douce mais insidieusement inquiète, un subit changement de phrasé et de timbre jusqu'à cette libération aux chœurs gospel tétanisants. La performance vocale en elle-même, sa subtilité, est assez inouïe, mais c'est l'absolue vérité de l'interprétation qui renverse. A 50 ans, Natalie Merchant ne manque pas de matière existentielle à laquelle puiser. La célébrité à la sortie de l'adolescence avec les 10 000 Maniacs, groupe culte du rock alternatif américain des eighties, puis une carrière solo depuis vingt ans, acclamée. Sur le plan personnel : *"regret, déni, abandon* (...), *autodestruction, défaite et triomphe occasionnel"*, selon ses mots.
Cet album est son premier de compositions originales en treize ans et cela s'entend : seule une longue maturation permet semblable niveau d'écriture. D'entrée, l'histoire de cette femme qui ne parvient pas à voler de

ses ailes, "Ladybird", tutoie les anges. Faisant fi de toute formule, Merchant se réinvente à chaque plage. Guitare acoustique sur la déchirante ballade "Texas", ligne de basse sombre et funky sur "It's A Coming", cordes à nu le long du superbe "Giving Up Everything", saxophone baryton et clarinette pour un "Black Sheep" qui n'aurait pas déparé les meilleurs Tom Waits. Chef-d'œuvre ? Cela y ressemble fort. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

storemags

Courtney Barnett

"The Double EP : A Sea Of Split Peas"

MILK

De Melbourne arrive cette jeune femme cool en tout point. La pochette griffonnée et inspirée d'une estampe de Hokusai est à l'image de ce premier album : bricolé, mais appliqué. Un disque d'artisanat, qui rassemble les deux premiers EP de l'Australienne en une somme parfaitement cohérente. Pop, folk, psyché, country, la Barnett, 26 ans, jongle entre les genres mais insuffle sa patte. Narquoise, détachée, acide. N'étaient ses antipodiques origines, on jurerait tenir là un chat de gouttière new-yorkais, passé à l'école Lou Reed. Narratrice brillante de ses cuites ("History Eraser"), histoires sentimentales et autres aventures de la bohème urbaine australe déclamées dans un débit royalement dédaigneux, Barnett aurait tout à fait pu se contenter

de jouer la folkeuse de service avec un disque où les guitares en bois occupent l'espace. Nenni. L'intérêt de "A Sea Of Split Peas" réside précisément dans sa richesse. Une ribambelle de musiciens est venue jouer (dont le batteur des Dandy Warhols, Brent de Boer) sur ces chansons ludiques, enthousiastes. Sur "David", le riff de "The Jean Genie" est recyclé vers un ailleurs différent mais excitant. Les friandises néo-sixties abondent ("Don't Apply Compression Gently", "Canned Tomatoes" et ses guitares rugissantes) mais aussi une ballade non ennuyeuse ("Porcelain" qui culmine pourtant à sept minutes). La splendeur du disque se nomme "Avant Gardener", tendue, mélodique, elle est redevable tant à Jefferson Airplane qu'au Velvet Underground. Et porte surtout la promesse d'un avenir radieux. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS

Triggerfinger

"By Absence Of The Sun"

VERYCORDS/ WARNER

Power trio corpulent et tellurique, les Triggerfinger, déjà conquérants chez eux en Belgique ainsi qu'en Hollande, ont toutes les chances de s'imposer enfin chez nous. Parmi les tous derniers à avoir enregistré leur précédent disque aux désormais historiques Sound City Studios, Ruben Block, Monsieur Paul et Mario Goossens sont de nouveau retournés à Los Angeles, cette fois aux Sunset Sound, toujours sous la supervision d'un Greg Gordon (Oasis, System Of A Down) très impliqué, parvenant autant à retrouver l'âpreté et l'intensité de leur son live, qu'à conserver la nature sexy, groovy et immédiate de leur formule, calée sans complaisance aucune entre Led Zeppelin et les Queens Of The Stone Age — dont "... Like Clockwork" semble avoir notamment servi de point de référence, jusqu'à l'obsession totale ("Trail Of Love"). Moins bluesy et radicalement plus frondeur que le précédent, "By Absence Of The Sun" est truffé de futurs classiques : "Game" démarre l'album dans une déflagration de Gretsch grinçante, accouplant les Black Keys de l'ère "Brothers" avec un stoner goudronneux complètement assumé, alors que "Perfect Match", premier single éloquent, évoquerait un drôle de ZZ Top avec Jesse Hughes au chant. "Off The Rack" se démarque

encore plus sensiblement avec ses mélodies douces-amères, sensuelles et hantées, suivie par "There Isn't Time" (du pur Josh Homme en grande forme), le binaire et très basique "Splendor In The Grass", aussi ensorcelant que "Black Panic" peut être heavy et tapageur, avant qu'au final ne rugisse "Master Of All Fears", menace orageuse et grondante, aux lourdes aspérités ténébreuses et quasi démoniaques : la dernière note n'est *définitivement* pas à la pop légère. ✪✪✪✪

JEAN-CHARLES DESGROUX

Disques classic rock

Rival Sons

"Great Western Valkyrie"

EARACHE

On peut légitimement se demander si les Rival Sons ne sont pas le meilleur groupe de rock and roll en activité. L'intro puissante, les riffs au scalpel et les charleys adroitement disséminées de "Electric Man" ne font que conforter l'idée que ce quatuor a toutes les compétences pour tenir cette position. Non pas de simples Black Crowes du moment ou derniers avatars d'une longue tradition stonienne ou zeppelinienne ("Secret"), les Californiens de Long Beach ont aussi de l'ADN Animals ou Small Faces ("Good Luck"). Du heavy rock et du glam aussi, du gospel bien sûr, de la soul (leur version de "It's A Man's World"). Tout cela s'entend distinctement dans leur formule magique qui les a portés de la scène locale aux premières parties

prestigieuses et au succès commercial. Le fondateur Scott Holiday s'avère un guitariste inspiré et Jay Buchanan s'impose comme un des meilleurs vocalistes du rock depuis... et la section rythmique n'est pas en reste. L'une des clés du succès de ce groupe peu *marketé* — le label Earache est d'obédience metal — et absent des ondes radiophoniques dans la plupart des pays réside justement dans son incroyable compétence musicale et technique. Avec cela, les Rival Sons ne seraient que de compétents tâcherons s'ils ne possédaient aussi l'art d'écrire de très bonnes chansons. Le groupe termine l'album sur deux pièces montées ou cathédrales sonores : le très heavy blues "Where I've Been" entre Led Zeppelin et Lynyrd Skynyrd, suivi de "Destination On Course" dépassant les 7 minutes. La voix *plantesque* de Buchanan fait merveille dans ce titre final hanté de chœurs gothiques et traversé d'un solo spatial. En dix morceaux, les Rival Sons rendent au classic rock seventies sa nécessité. ✪✪✪✪

HERVE DEPLASSE

The Jeffrey Lee Pierce Sessions Project

"Axels & Sockets"

GLITTERHOUSE/ DIFFER-ANT

Ils les préfèrent souvent morts que vivants et, à ce chapitre, nul doute que Jeffrey Lee Pierce incarne l'un des vibrants exemples de l'histoire. Cinq ans après "We Are Only Riders" et deux après "The Journey Is Long", "Axels & Sockets" rend un nouvel hommage au chanteur légendaire, disparu en 1996. Toujours réalisé avec amour par Cypress Grove, bluesman anglais et collaborateur de Ramblin' Jeffrey Lee, accompagné cette fois de Jim Sclavunos, batteur de Nick Cave et producteur associé pour un avant-dernier volet des aventures posthumes de l'âme de The Gun Club. Plus influent que jamais, Jeffrey Lee Pierce se voit célébré par des artistes de la scène musicale underground, issus des quatre coins du monde et réunis en différentes séances par les moyens de la technologie numérique. Personne n'est venu pour reprendre "Sex Beat". Il s'agit de finir des ébauches de chansons ramassées ici et là, de déterrer des pépites de disques trop méconnus. Partagé d'entrée entre Iggy Pop et Nick Cave, avec la guitare de Thurston Moore, "Nobody's City" (face B de l'époque "Mother Juno") constitue le grand moment de ce troisième épisode. On retrouve ensuite avec plaisir Debbie

Harry avec The Bad Seeds sur deux titres, mais aussi les voix de Mark Lanegan et Bertrand Cantat sur deux autres frissonnants. Il faudrait également évoquer la version expérimentale de Mark Stewart, ou celle de Black Moth qui brûle l'épiderme. Mais la vitalité de l'ensemble frappe finalement le plus, avec la voix de l'absent qui continue de résonner dans les cœurs les plus endurcis. Son fantôme se charge de rappeler ici qu'il n'avait pas tort. ✪✪✪ 1/2

VINCENT HANON

Imelda May

"Tribal"

DECCA/ UNIVERSAL

Le rockabilly trimbale toujours un fantasme de futur, comme une gueule de bois, comme le résidu d'un protocole d'avenir qui aurait été conçu jadis, à une époque où la tristesse même avait l'allure d'un sentiment moderne. S'ajoute à cette illusion l'ivresse d'une mélodie (la mélodie, gage d'éternité de toutes les chansons). Et on comprend pourquoi cette petite rombière de Dublin, rétro sublimée, n'éprouve aucune culpabilité d'être née trop tard. A quoi ressemblerait la mère Bigoudi sans son roulé à la saucisse bicolore sur le front, à quoi ressembleraient ses chansons tant elles paraissent être l'intime conviction de sa chouquette sophistiquée ? Pourtant son quatrième album, combinaison de genres éternellement rétro (pas que le

rockabilly), est une splendeur truffée de réminiscences, obligées ou préméditées. Imelda a une voix pulpeuse comme Peggy Lee ("It's Good To Be Alive"), comme Rita Hayworth ("Hellfire Club"), comme Brian Setzer ("Tribal"). Elle et ses trois crapauds, relâchés après une bonne cure d'EPO, embarquent toutes ces mélodies capiteuses dans leur fusée rockabilly. Son vilain mari Darrell Higham, glamour comme un sac de farine, dresse des calandres de guitare magnifiques et des ponts qui sont comme des chansons dans la chanson. "Round The Bend" : Michel Sardou aurait pu chanter les couplets et les Ramones, le refrain ("Do You Wanna Dance"). La plage suivante répond d'ailleurs à la question : "I Wanna Dance". Elle n'est ni la nouvelle Debbie, ni la nouvelle Cindy Wilson, encore moins la nouvelle Wanda. Imelda jouit de ce paganisme désarmant qui tue raide toutes les vieilles filles nostalgiques quand il passe. ✪✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

Chris Robinson Brotherhood

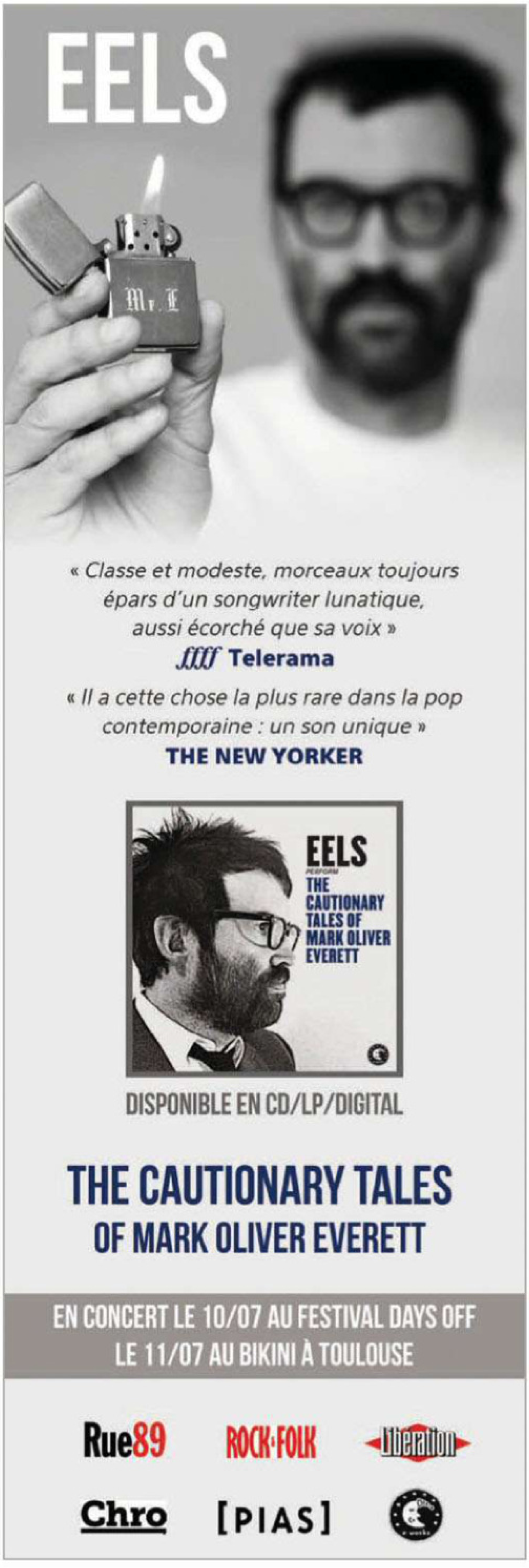
"Phosphorescent Harvest"

SILVER ARROW (IMPORT)

On trouve sur cet album la relecture d'un obscur titre des Black Crowes, longtemps resté inédit : "Tornado", joyau country-rock composé au milieu des années 90. Pour le reste, ne pas chercher de traces du groupe de Chris et Rich Robinson dont la *"tournée du devoir"*, selon les mots du premier, s'est achevée fin 2013, replongeant le groupe en hibernation pour une durée indéterminée. Le chanteur préfère mettre toute son âme dans ce projet, dont le nom doit aller droit au cœur de son frère. Pas sûr qu'on ait à le déplorer. "Phosphorescent Harvest" est l'une des meilleures moissons de chansons de sa carrière, largement au-dessus des deux premiers efforts, issus d'une même séance de 2012. La musique n'est pas aussi psychédélique que sa jolie pochette le laisserait présumer, même si des codas brumeuses se discernent ici et là et si Neal Casal, qui cosigne la plupart des titres, devient un guitariste lysergique de plus en plus convaincant, quoique relativement concis. Chris Robinson reste un compositeur attaché aux structures et aux racines folk-rock : c'est donc davantage le Jerry Garcia de "Garcia" (des morceaux comme "Deal" ou "Loser") que celui de "Dark Star" qui fournit la ligne d'horizon. On se réjouira

particulièrement de la gamme bizarroïde de synthés analogiques d'Adam MacDougall, du meilleur effet sur ces merveilleux boogies acides que sont "Shore Power", "Badlands Here We Come" ou le lennonien "Beggar's Moon". Chris Robinson, on le souligne peu, possède en outre un sens mélodique qui lui a toujours permis d'accoucher de mémorables ballades, comme ici "About A Stranger" ou le crépusculaire "Slow Burn". Une joyeuse épopée hippie, qu'on rêverait de voir aborder nos rivages. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD



Disques français

Jo Dahan

"Ma Langue Aux Anglais"

ELIOTT/ BECAUSE

Il fut longtemps un second couteau, que ce soit avec les Casse-Pieds et La Mano Negra ou en compagnie de Didier Wampas et de Gaëtan Roussel. Depuis, il a pris de la bouteille en tâtant de la composition (pour "Ginger", le premier disque solo du chanteur de Louise Attaque, et pour la BO de "Camille Redouble") et décidé de quitter l'ombre pour passer en pleine lumière en réunissant autour de lui quatre complices éprouvés, tels Philippe Teboul (percussionniste de La Mano) ou France Cartigny, qui relaie ce dernier à la batterie. Pour l'occasion, il a conçu douze chansons francophones qui font la part belle aux guitares et au rock et cultivent un humour sarcastique évoquant les premiers essais décalés de Jacques Dutronc ou le goût du délire

absurde des Wampas. L'attaque a de l'allure : "C'Etait Mieux Avant" taille en pièces les nostalgiques indécrottables au rythme d'un néo-jerk dont l'impact textuel est en harmonie avec la pugnacité musicale. "Silence Please" entretient la flamme avec fougue. Mais quand le tempo se calme et que l'option chanson prend le dessus ("Musiques D'Aéroport", "Le Chant Des Sirènes"), le manque d'envergure vocale devient gênant, ce qui prouve qu'il ne suffit pas de s'improviser chanteur pour le devenir. La veine chanson néo-réaliste ("Enfants D'Salauds", "La Rue De Belleville") est plus convaincante mais dilue le propos en l'entraînant vers d'autres eaux sonores. Heureusement, une pochade obsédante comme "Minorité" ou un sursaut énergétique comme "Tout L'Monde" renouent avec ce que Jo Dahan sait faire de mieux : un rock'n'roll immédiat porté par son caractère d'urgence et son parti pris bricolo. ✪✪

H.M.

Dick Rivers

"Rivers"

VERYCORDS

Enregistré entre Toulouse et la Floride, voici un disque superbe. Depuis qu'il a adopté Oli Le Baron comme partenaire (guitare, écriture, réalisation, etc), Dick Rivers avance avec une énergie renouvelée. Certains fans le suppliaient de revenir à des sonorités plus country, comme quand il enregistrait en Louisiane avec James Burton. Il le fait, mais pas comme on pouvait l'imaginer. À cent lieues des clichés éculés — surtout de la part d'un Français — Stetson et bottes chamarrées, il incorpore ici un peu de banjo, là de la mandoline, de la contrebasse, de la slide... Et toujours cette voix grave, veloutée, mature, d'une authenticité unique. Jamais forcée. Tout n'est pas country, certaines chansons bastonnent d'une électricité féroce, d'autres au contraire sont tout en dépouillement. Car aller à l'essentiel semble bien être l'obsession de l'artiste. Le choix de ce titre général simplissime, "Rivers", en est le symbole ! Autour de Dick et du Baron, sévissent des pointures qui sont aussi de vrais rockers, notamment Mickey Blow, ancien harmoniciste des Stunners, ou Mathias Luszpinski, saxophoniste hors pair. Francis Cabrel participe à l'élaboration de trois chansons dont "L'Amour M'Attendait" d'après "Make You Feel My Love" de Bob Dylan.

Les deux autres reprises, datant de la fin des années 1980, révèlent bon goût et discernement, "Les Rois Serviles" de Georges Moustaki, une trouvaille, et "O Marie" de Daniel Lanois qui représente la parfaite union de la langue française et du feeling américain. Dick Rivers ne pouvait mieux choisir comme conclusion d'un disque en tout point réussi. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

La Souris Déglinguée

"Les Toits Du Palace"

LASOURISDEGLINGUEE.FR

LSD n'a jamais cessé de ratisser les routes et sortir bon an mal an des albums quelquefois exemplaires. Avec ce nouveau disque, Tai-Luc et LSD suivent à la lettre les principes du *DIY* punk originel (avec site participatif) puisque tout ici est *home made*, y compris la pochette pixellisée de l'artiste graphique Space Invader et la distribution CD et vinyle effectuée par le groupe lui-même sans passer par une distribution, fût-elle indépendante. Le disque (14 titres) enclenche les hostilités avec "Les Toits Du Palace" et ses réminiscences néo-oi! du concert UK Subs/ Ramones rue du Faubourg-Poissonnière. Une thématique nostalgique ("Avant 75", "Paris Eté 79") chère — trop ? — à Tai-Luc qui imbibe

ce disque comme les précédents alors que nous aurions préféré, en cette époque nouvelle, qu'il mette son talent d'auteur au service d'une actualité richement délétère. La pertinence de ses analyses souvent finement désabusées et perspicaces hors disques mériterait d'être mieux matérialisée dans ses chansons plutôt que de creuser indéfiniment le sillon des souvenirs. "Fukushima" et "Made In China" échappent un peu à cette critique. "Jacqueline" est la vraie nouveauté de l'album : une authentique chanson d'amour sans fard où Tai-Luc s'adresse à ses parents. Pour le reste et malgré quelques écueils de production et de justesse du chant, le groupe retourne aux origines rock and roll et se déleste des scories technologiques ou asiatiques pour retrouver les décharges électriques du rock originel. Au final, LSD donne quand même une véritable leçon à toute la concurrence moderne ou ancienne, celle de l'indépendance absolue. Ces gens sont de vrais Indiens. ✪✪✪

HERVE DEPLASSE

Plaza Francia

"A New Tango Song Book"

BECAUSE

Il y a longtemps qu'on a compris que Catherine Ringer était une artiste polymorphe, capable de passer du rock déjanté des Rita Mitsouko à la goualante populo héritée de la chanson réaliste sans rien perdre de son acuité ni de sa flamme. Son association avec Eduardo Makaroff et Christophe Müller de Gotan Project ne surprendra donc que ceux qui ignorent son goût des expériences et l'étendue de son éclectisme. Et elle a beau chanter en espagnol sur des rythmes latins, on reconnaît instantanément ses intonations et son timbre de voix si particuliers. Avec un enthousiasme communicatif, elle s'immerge dans un bain de tango où la fidélité aux racines argentines va de pair avec la modernité du propos, qui lorgne vers la pop ("Mi Calle"). Car nous ne sommes pas dans un quelconque revival folklorique ou dans un hommage passéiste qui sentirait la naphtaline : le bandonéon s'appuie sur des programmations, les violons voisinent avec la guitare électrique, le piano est relayé par des cuivres et si tous les codes du tango sont respectés, ils sont reliftés pour retrouver une nouvelle jeunesse et un nouveau public. Les arrangements de Gustavo Beytelmann, impressionnants de justesse et d'inventivité, mettent en valeur les multiples intervenants réunis

pour l'occasion afin de concocter des climats sensuels et sophistiqués dans lesquels le timbre de Catherine se déploie avec aisance sans rien abdiquer de sa signature vocale. On y retrouve d'ailleurs au passage des souvenirs de "Marcia Baila" ou d'autres morceaux des Rita Mitsouko, comme si la diva révélait enfin au grand jour certaines des influences qui ont façonné l'œuvre de ces trublions du rock français. ✪✪✪

H.M.

Jamaica

"Ventura"

COOPERATIVE MUSIC/ PIAS

Jamaica (ex-Poney Poney) est un duo formé de Florent Lyonnet, originaire d'Aix-en-Provence, et d'Antoine Hilaire, de Paris. Avec ce deuxième opus — le premier "No Problem" remonte à 2010 — Jamaica prend son autonomie en s'affranchissant de ses modèles et parrains : Daft Punk, Phoenix et Justice. Nourri au biberon de la pop californienne, Jamaica est tout naturellement allé enregistrer à Los Angeles avec James Franco (Daft Punk) — en appelant même à la rescousse un collaborateur de Paul Williams (*alias* Swan dans "Phantom Of The Paradise", chanteur et parolier du "Random Access Memories" du duo casqué), Chris *Kass* Caswell. "Ventura" ne manque pas de featurings tels Tunde Adebimpe (TV On The Radio, dont David Bowie est fan).

"Ventura", enregistré dans un studio situé sur un boulevard du même nom, pourrait enfin réhabiliter le regard hexagonal porté sur la pop FM, de Fleetwood Mac à Steely Dan. Qu'on ne s'y trompe pas, l'album n'est pas passéiste. Il est taillé pour son époque post-techno. L'optimiste "Two On Two", qui ouvre "Ventura", donne envie de rouler en décapotable jusqu'à Venice Beach. Le titre "Hello Again", lui, a un petit côté Cars (2.0), ça tombe bien. Ceux qui aiment les ballades power pop seront heureux de découvrir, avec "Rushmore", que la maîtrise de ce style n'est pas que l'apanage des Wondermints (le groupe de Brian Wilson) ou de Jason Falkner (Jellyfish, Air). Même si on ne connaît la Californie que via Philippe Garnier, "Ventura" fera voyager dans un Ouest fantasmé, de San Diego à Seattle, sans quitter sa chambrette. De la sunshine pop moderne. ✪✪✪✪

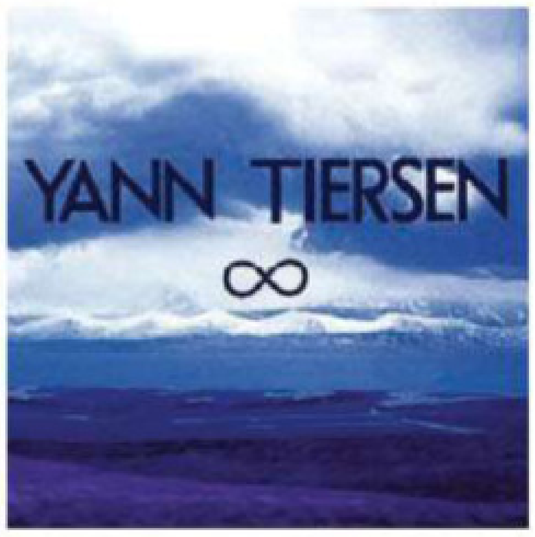
JEAN-EMMANUEL DELUXE

Yann Tiersen

"Infinity"

MUTE/ NAIVE

L'ouverture, laquelle a donné son nom au huitième album studio de Yann Tiersen, a de quoi surprendre et décontenancer : les nappes de sons telluriques laissent pressentir une approche bruitiste, entre musiques contemporaine et expérimentale, avant que de ce chaos n'émergent progressivement quelques notes plus claires, comme l'esquisse d'une chanson qui affleurerait du magma des éléments sans jamais parvenir à s'en extraire. Avec le deuxième morceau ("Slippery Stones"), le projet de chanson prend une forme plus aboutie grâce à l'intervention de voix suaves et une plénitude harmonique, mais "Midsummer Evening" rebat les cartes en illuminant le propos instrumental de cordes, de chœurs et d'une intervention chantée qui cultivent la sérénité, tout comme "Ar Maen Bihan" dont le début hiératique trouve à mi-parcours le rythme qui le réchauffe. Yann Tiersen n'a pas choisi la facilité avec cette ascèse musicale peaufinée dans sa maison d'Ouessant, au plus proche des éléments qui l'ont inspiré : afin d'exprimer sa passion pour la pierre et les minéraux des landes bretonnes, il a créé ces paysages sonores en partant de jouets pour enfants comme base d'un travail électronique qui a incorporé divers instruments acoustiques.



Nous sommes aux antipodes de la séduction accrocheuse de la BO d' "Amélie Poulain", qui lui apporta la célébrité en 2001, et pourtant on en retrouve des traces à travers une veine pop, souvent présente en filigrane et qui prend parfois le dessus en douceur à l'occasion d'une mélodie qui tourne et impose son esthétisme ("The Crossing"), ou à travers un final ambitieux et velouté ("Meteorite") qui voit intervenir Aidan Moffat, le chanteur d'Arab Strap. ✪✪✪

H.M.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

C'était donc il y a 20 ans

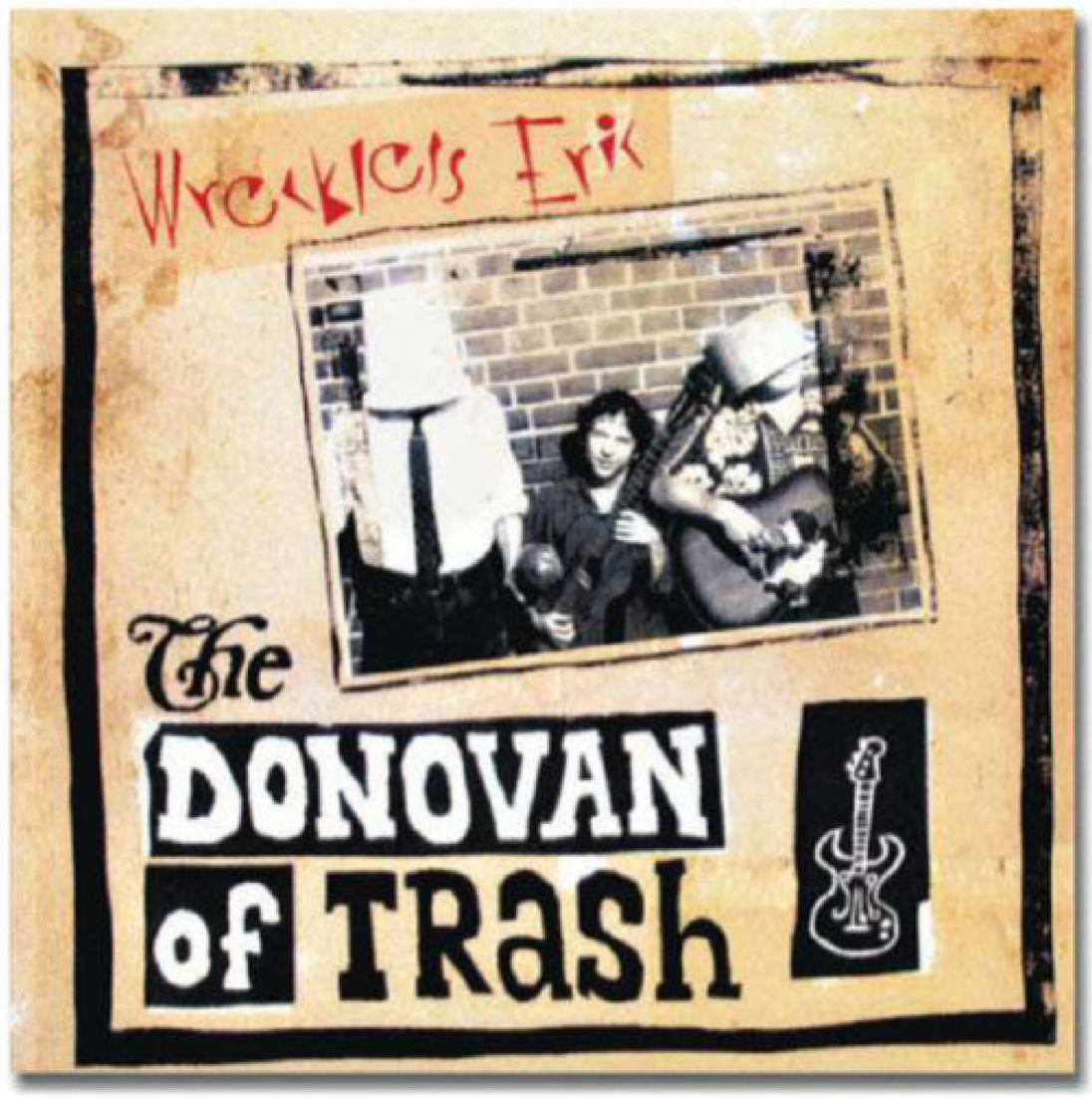
Oasis

"DEFINITELY MAYBE REMASTERED"

PIAS

C'était donc il y a vingt ans.
Un big bang en Angleterre, le dernier en date, d'ailleurs. Que s'est-il passé ? Difficile à dire aujourd'hui. Mais le rock and roll reposant régulièrement sur des cycles, il est certain qu'en 1994, beaucoup de gens commencèrent à se lasser sérieusement du grunge américain, de son manque de glamour, de son flirt avec le metal et de ses chansons déprimantes, sans parler du funk metal et de l'armée des bermudas. Mince, l'a-t-on oublié ? Soundgarden, les Smashing Pumpkins et les Red Hot Chili Peppers, c'était quand même le cauchemar. Les Anglais, toujours très chauvins, entreprirent de se démarquer avec Suede et Blur, mais il manquait à ces deux-là, un peu bourgeois tout de même, quelque chose de plus universel. Arrive Oasis et la pop anglaise renoue avec sa vieille culture prolétaire, celle qui charme les pubs comme les stades de foot. Le chanteur avait emprunté sa gestuelle et sa démarche à Ian Brown des Stone Roses mais, contrairement à Ian Brown, il était doté d'une voix. Et pas n'importe laquelle. Un truc sournois, arrogant, à la fois sablé et métallique, entre Rod Stewart et Johnny Rotten. Liam Gallagher était la nouvelle star, fabuleux de jeunesse et de vitalité, toujours prêt à en découdre. Son frère composait les chansons les plus classiques et les plus simples du monde, pompait à droite et à gauche sans vergogne, et rhabillait le tout : la fin du premier morceau de "Definitely Maybe", "Rock And Roll Star", est d'emblée une resucée du "My Generation" des Who.

Et puis, il y avait ce mur de son, très *pistolien* en fait, gavé de grosses Gibson à la Steve Jones. Le tout, sans la voix de Liam, n'aurait sans doute pas fonctionné, comme les Pistols sans la voix de Rotten auraient probablement sonné très conventionnels. Mais avec ce sourcilleux chanteur, l'affaire marchait comme sur des roulettes et décollait comme un jet. Stylistiquement parlant, ce n'était pas génial, bien sûr : chez Blur, Damon Albarn et les siens se montraient nettement plus créatifs, reprenant la tradition de Ray Davies et des Beatles, Beatles que, curieusement, Oasis citait en permanence sans jamais s'en inspirer, sans doute incapable de s'en approcher. Dès le deuxième morceau, "Shakermaker", on a affaire à un remake génial de "I'd Like To Teach The World To Sing (In Perfect Harmony)". Pour égaler Lennon et McCartney, il eut fallu un peu plus. Mais encore une fois, le déluge de slide sur un gros mid-tempo pachydermique, porté par les sarcasmes de Liam fonctionne à plein régime. Avec "Live Forever", la mélancolie apparaît, typiquement britannique, et on comprend que ce truc pourra plaire aux masses. "Up In The Sky" déboule, sur du rock and roll sixties comme en faisaient les Godfathers, pas de problème, Oasis a la testostérone, et Noel a la bonne idée, comme les Who ou les Jam en leur temps, de rajouter quelques discrètes guitares acoustiques. On sait alors, en 1994, que Blur et les autres concurrents pourraient sans doute surpasser cette machine d'un point de vue mélodique, mais pour suivre, *rockandrollement* parlant, ça allait être compliqué.
Avec "Columbia", Noel signe l'une de ces chansons qu'on a l'impression d'avoir entendues mille fois, mais sort un refrain énorme, presque funky, puis sort l'artillerie lourde avec "Supersonic" — le single qui a tout déclenché — et son riff à la Neil Young (façon Crazy Horse). Il fait une allusion à "Yellow Submarine" dans ses textes d'une naïveté confondante (*"You need to be yourself, you can't be no one else"*, *"I feel supersonic, gimme Gin & Tonic"* et autres) et creuse ce tempo extra lent. Aujourd'hui comme à l'époque, c'est le seul titre qui semble vraiment poussif. Puis "Bring It On Down" déclare la guerre dans un déluge très Pistols, avant d'arriver au morceau de choix de l'album, ce "Cigarettes & Alcohol", sans doute le décalque le plus malin de T Rex qu'on ait jamais entendu, Liam sortant sa meilleure imitation de Rotten : c'est un classique instantané. "Digsy's Dinner" est une charmante fantaisie néo-sixties, comme du Kinks revu par des Cro-Magnon, "Slide Away" repart du côté de Neil Young (genre "Like A Hurricane") et "Married With Children" est le morceau que tout le monde a oublié. A la fin de cette écoute attentive, vingt ans plus tard, "Definitely Maybe" sonne comme un best of, ce qu'on ne peut pas dire de beaucoup d'albums. La production impeccable et des idées beaucoup plus subtiles qu'on ne croit font que, non seulement l'album n'a pas vieilli, mais il semble même s'être bonifié (même si en terme d'invention, on reste pas loin du niveau zéro). Enfin, les fans, et ils sont nombreux, ne seront pas lésés avec cette réédition : deux CD de bonus proposent un déluge de live, démos, prises alternatives, faces B de singles, etc. Un traitement royal.



Wreckless Eric

"THE DONOVAN OF TRASH"

Fire

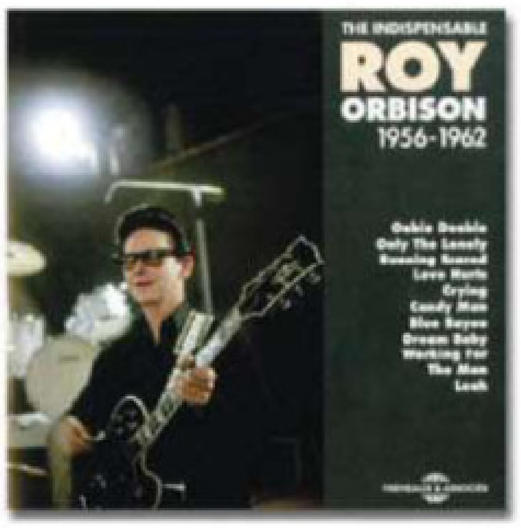
Bonne nouvelle, Fire réédite tout le catalogue de l'adorable Wreckless Eric, éternel auteur de "Whole Wide World" (repris par nos Dogs) et de "Reckonnez Cherie". On commence, dans le désordre, par ce "Donovan Of Trash". Excentrique par excellence, sorte de Jonathan Richman britannique, Eric, en 1991, avait déjà largement sabordé sa carrière lorsqu'il sortait cet album dérangé, comptant néanmoins parmi les plus abordables de la deuxième partie de son œuvre. Des morceaux comme "Duvet Fever" ou "If It Makes You Happy" montrent son talent mélodique extraordinaire, tandis que des titres comme "Joe Meek", "Semi-Porno Statuette" ou "The Ned/ Turkey Song" garantissent que l'homme n'est pas près de passer aux chansons d'amour. Pour le reste, c'est du super lo-fi. Normal : c'est enregistré pour le label de Billy Childish (Milkshakes, etc), peu connu pour vénérer "The Dark Side Of The Moon". Un bonheur.

Roy Orbison

"THE INDISPENSABLE – 1956-1962"

Frémeaux & Associés

Deux CD pour le Big O, de ses débuts rockabilly aux arias d'opéra dont il avait le secret au début des années 60. Chez Sun, déjà, il se démarquait — son "Domino" était tellement étrange qu'il sera repris plus tard par les Cramps — et sa version de "Tryin' To Get To You" montrait déjà le chanteur en puissance qu'il allait bientôt devenir.



C'est cette deuxième période qu'on préfère, avec "Only The Lonely", "Blue Angel", "I'm Hurtin' ", "Crying", "Leah", "Love Hurts" et, le chef-d'œuvre terminal, "Running Scared". C'est là, pour le label Monument, qu'il met en place son art, ces merveilles dramatiques de quelques minutes qui impressionneront tout le monde, de Bruce Springsteen à Nick Cave, et qu'il se met à chanter comme un ange désespéré. Sa singularité était telle que personne n'a jamais essayé de le copier. L'anthologie Frémeaux & Associés est à recommander, ne serait-ce que pour son mastering extraordinaire : de toutes les rééditions connues, c'est celle qui sonne le mieux.

Abba

"WATERLOO DELUXE EDITION" "ABBA GOLD 40TH ANNIVERSARY EDITION"

Universal

Il y a longtemps, il était de bon ton de se moquer d'Abba. Puis, les gens attentifs se sont rendu compte que ces Nordiques assez vilains et éternellement abonnés à la grève du look, sortaient de très grandes chansons. Ils étaient, dans le fond, comme des survivants de l'ère du Brill Building en version post-bubblegum, créant à la chaîne des chansons un peu niaises, mais aux mélodies infernales, avec un mélange de voix féminines et masculines. Voici qu'on réédite leur deuxième album, initialement paru en 1974, autant dire qu'ils étaient alors *très* anachroniques. "Waterloo" est sympathique, et sort aujourd'hui bardé de bonus et d'un DVD, mais ce n'est sans doute pas ce qu'ils ont fait de mieux

(il y a même un reggae, mais à la sauce bubblegum). D'ailleurs, il n'y a pas "Dancing Queen", leur chef-d'œuvre absolu, qu'on pourra écouter sur l'impeccable double best of qui sort en même temps, plus recommandé pour appréhender l'ensemble impressionnant des tubes que ce groupe sans équivalent a sorti avec une régularité d'horloge suisse. Très impressionnant.

Willie Mitchell

"IT'S DANCE TIME" "OOH BABY, YOU TURN ME ON"

Hi/ Fat Possum

Deux ravissants albums de soul instrumentale par le futur producteur de Ann Peebles et Al Green, sortis en 1965 et 1967. Tout y passe, "Papa's Got A Brand New Bag", "Soul Finger",

"Respect", "Slippin' And Slidin' ", etc. Performances au rasoir, serrées et funky, avec orgue Hammond, guitare acérée de Teenie Hodges et trompette jouée par Willie himself, ce sera parfait pour n'importe quelle soirée mod.

The Moles

"FLASHBACKS! AND DREAM SEQUENCES : THE STORY OF THE MOLES"

Fire

Créatures sorties du cerveau agité de l'Australien Richard Davies, les Moles ont été responsables, au tout début des années 90, de deux brillants albums underground, "Untune The Sky" et "Instinct" : du rock psychédélique sous forte influence Syd Barrett, Beach Boys, etc, en version lo-fi très électrique et

MADE IN JAPAN

le chef d'œuvre de

DEEP PURPLE

disponible en version

DELUXE

SUPERDELUXE

BLU-RAY AUDIO

& VINYLE

SORTIE LE

19 MAI

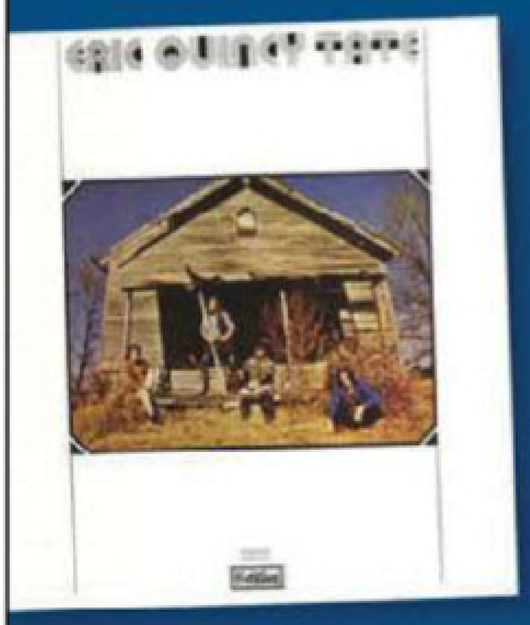
Polydor
UNIVERSAL
UNIVERSAL MUSIC FRANCE
OUI FM

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Eric Quincy Tate " Eric Quincy Tate" Warner Japon

Les Japonais sont incroyables, leurs rééditions également ! N'importe quel amateur de musique vous le confirmera. Depuis plusieurs mois la division japonaise de Warner réédite avec goût, régularité et une qualité irréprochable les archives de la maison américaine. Tout y passe: jazz, blues, soul, rock, west coast, southern soul... mais comment font-ils ?



Le son est impeccable, l'artwork est restauré, le catalogue de rééditions puise dans le fond Atco, Reprise, Embryo, Warner Bros, East-West, Atlantic... Mais surtout, si les grands classiques sont de nouveau disponibles, l'accent est également mis sur des albums rares mais hautement indispensables !

Claudia Lennear, Linda Jones, Lenny LeBlanc, Terry Reid, Tony Joe White, King Curtis, The Impressions, Sammy Walker, Judee Sill, , Country, Baby Huey... et cet album éponyme du Eric Quincy Tate pour le label Cotillion, une division d'Atlantic Records.

Eric Quincy Tate n'est pas un artiste mais bien un groupe mené par le batteur-chanteur Donnie McCormack et le guitariste Tommy Carlisle. Selon les versions, "Eric" est une référence à Eric Burdon ou Eric Clapton. "Quincy" est le nom de la ville où était amaré le bateau de la US Navy sur lequel nos réservistes ont developpé leur son si particulier. "Tate" est un clin d'oeil à un marin de leur connaissance au caractère bien trempé. Le tout sonnait très British Invasion pour McCormack. Toujours est-il que, non seulement le EQT a l'opportunité de jouer sur le bateau mais ils donnent des concerts partout en Europe (Norvège, France, Angleterre, ...). L' US Navy mène décidémment à tout !

De retour au bercail, nos musiciens jouent régulièrement au Texas et sont découverts par Tony Joe White avec qui ils partagent le son Swamp mélange de soul, blues, country et rock'n'roll et un groove incroyable. White décident de produire le premier album en collaboration avec Jerry Wexler et Tom Dowd. Wexler fera même jouer son protégé Duane Allman sur les démos de l'album. Seront également crédités pour les sessions d'enregistrement les Dixie Flyers et les Memphis Horns.

McCormack et Carlisle sont des compositeurs et des interprètes hors pairs, chaque titre est un classique, l'ensemble une véritable mine de pierres précieuses musicales dont l'attrait croit sensiblement à chaque écoute et qui déclenche chez l'auditeur une forte addiction. Une seule envie: réécouter encore cet album qui saura combler les fans de Otis Redding, Creedence Clearwater Revival, Lynyrd Skynyrd. Un souhait: que les autres albums du groupe, dont le suivant pour Capricorn Record, soient réédités enfin.

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Sâone • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

globalement hyper réjouissante (voir "Wires" et ses cornemuses folles). Comme du Spiritualized avec plus d'instruments acoustiques et moins de répétitions. Les deux albums sont réunis sur cette anthologie et sont parfaitement complémentaires dans la mesure où le second est nettement moins électrique que le premier et plus baroque dans son approche. A découvrir d'urgence.

"I Hunger For Your Touch"

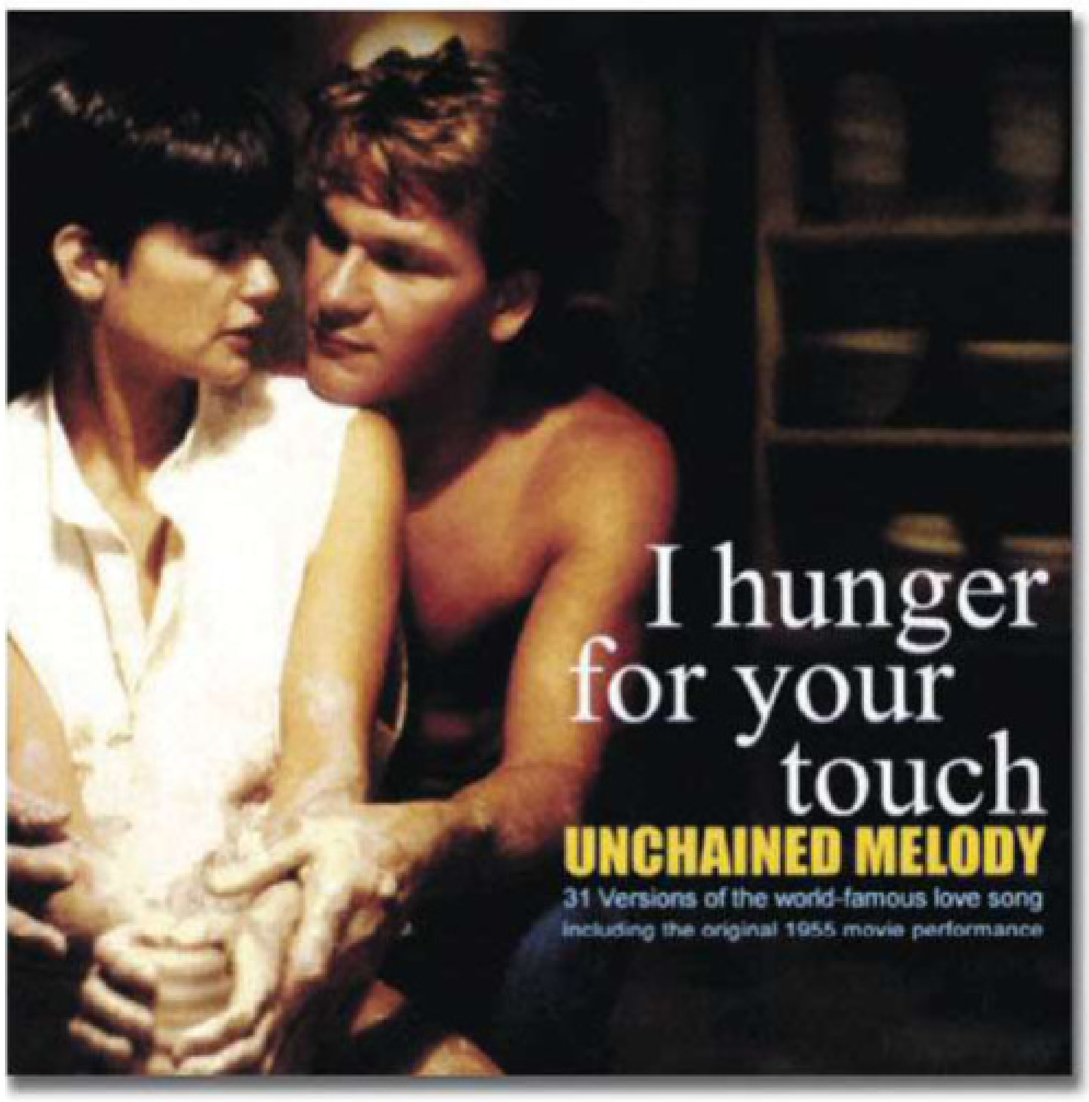
"UNCHAINED MELODY"
Bear Family

A pochette osée, disque osé : ces dingues teutons de Bear Family réunissent sur un même CD 31 versions de "Unchained Melody", le classique génial de 1955, que les Righteous Brothers produits par Phil Spector ont remis au goût du jour dix ans plus tard. La chanson, hallucinante, a naturellement inspiré une cohorte d'interprètes venus de tous les horizons. L'intérêt ici, est évidemment de comparer les performances vocales — difficile de suivre les Righteous Brothers, donc autant s'en démarquer — et les différences dans les arrangements (idem : difficile de copier Spector, donc autant changer l'orchestration drastiquement). Bons points pour Roy Hamilton, idole d'Elvis (lequel interprète ici le fameux tube en public dans une version nettement trop dramatique, mais à sa décharge, même l'immense Charlie Rich ne parvient pas à briller), Ricky Nelson, Gene Vincent (au sommet de sa délicatesse vocale), Waylon Jennings (pour une version particulièrement crépusculaire), les Supremes et Harry Belafonte, le reste étant plus anecdotique, mais toujours fascinant pour les apprentis musicologues.

Reverend Robert Wilkins

"PRODIGAL SON"
Bear Family

Et hop, les enregistrements de 1964 du révérend Robert Wilkins. Dont celui, fameux, de "The Prodigal Son" qui n'avait pas échappé aux oreilles affûtées de nos Rolling Stones. Un titre splendide, comme, du reste, l'ensemble de cette anthologie : du country-blues sacré, puisque Wilkins s'était converti au christianisme en 1936 et avait immédiatement arrêté de chanter de la musique profane. Excellent, même si on préfère ses enregistrements des années 30, dont le fabuleux "Alabama Blues", plus tard repris par Jeffrey Lee Pierce.

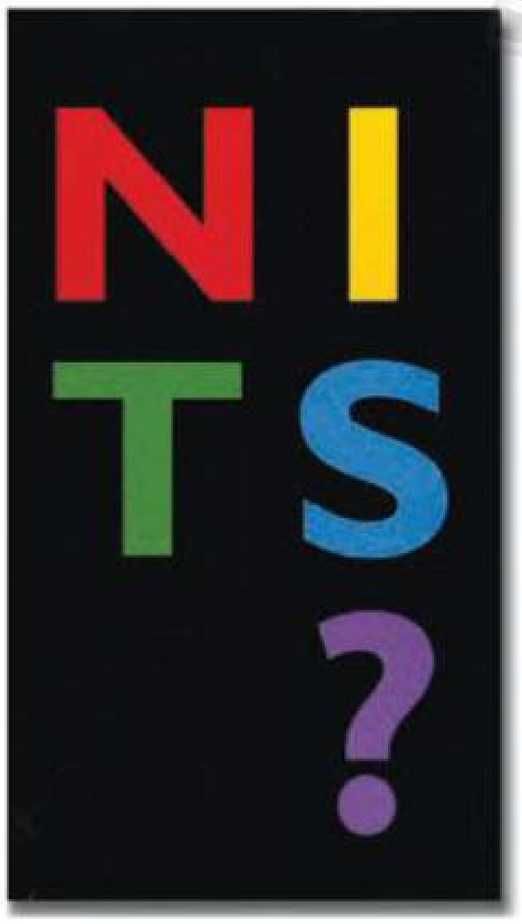


The Nits

"NITS ?"
Sony

C'est Frédéric Dard qui le disait : *"Je n'ai rien contre les Hollandais, mais je n'ai jamais compris à quoi ils servent."* Ils n'auront pas beaucoup servi le rock, à l'exception de quelques groupes, comme Q65 et les Outsiders dans les sixties, ou les Nits de la fin des années 70 aux années 90. Les Nits sont agaçants : ils n'ont pas fait deux albums semblables et sont, par conséquent, le cauchemar du journaliste :

Storemags.com



il est rigoureusement impossible de les résumer. Passant de la pop à la XTC à des trucs synthétiques bizarres, ces gens faisaient sans doute un peu trop les malins, mais on peut leur reconnaître de la fantaisie, une certaine originalité, et parfois, du bon goût (comme lorsqu'ils citent "Telstar" sur "Tutti Ragazzi"). Reste que leur éclectisme furieux peut déranger, même si les fans — ils en ont — devraient apprécier ce coffret réunissant trois CD et un DVD.

Syl Johnson

"DIAMOND IN THE ROUGH"

Hi/ Fat Possum

Troisième album de Syl Johnson, sorti en 1974, quatre ans après son

classique "Is It Because I'm Black". C'est une splendeur soul à la sauce Hi, avec une voix nettement plus virile que celle de la star du label de Memphis, Al Green. Pour le reste, c'est la même classe totale, avec la section rythmique et les cuivres organisés par Willie Mitchell. Sans oublier ces arrangements de cordes typiques du label. De la deep soul seventies extraordinaire.

OV Wright

"THE BOTTOM LINE"
"WE'RE STILL TOGETHER"

Hi/ Fat Possum

Comme Syl Johnson, OV Wright a sans doute souffert que Hi ait privilégié avant tout sa star Al Green. Wright était un chanteur merveilleux et

super expressif mais, lorsqu'il sort en 1978 ce deuxième album pour le label, c'est déjà un peu trop tard. Mitchell devient un routinier dans sa production, et le répertoire n'est pas exceptionnel. On sent d'ailleurs Wright assez mal à l'aise avec une soul flirtant gentiment avec le disco. Un an plus tard, "We're Still Together" est encore plus médiocre, tentant désespérément de coller à son époque. Hélas, l'équipe de Hi n'avait pas le talent de Chic, et Wright était un chanteur trop traditionnel pour savoir s'adapter. A ceux qui veulent découvrir le génie du chanteur au meilleur de sa forme, on recommandera plutôt l'immense compilation "Giant Of Southern Soul 1965-1975", qui doit encore être disponible.

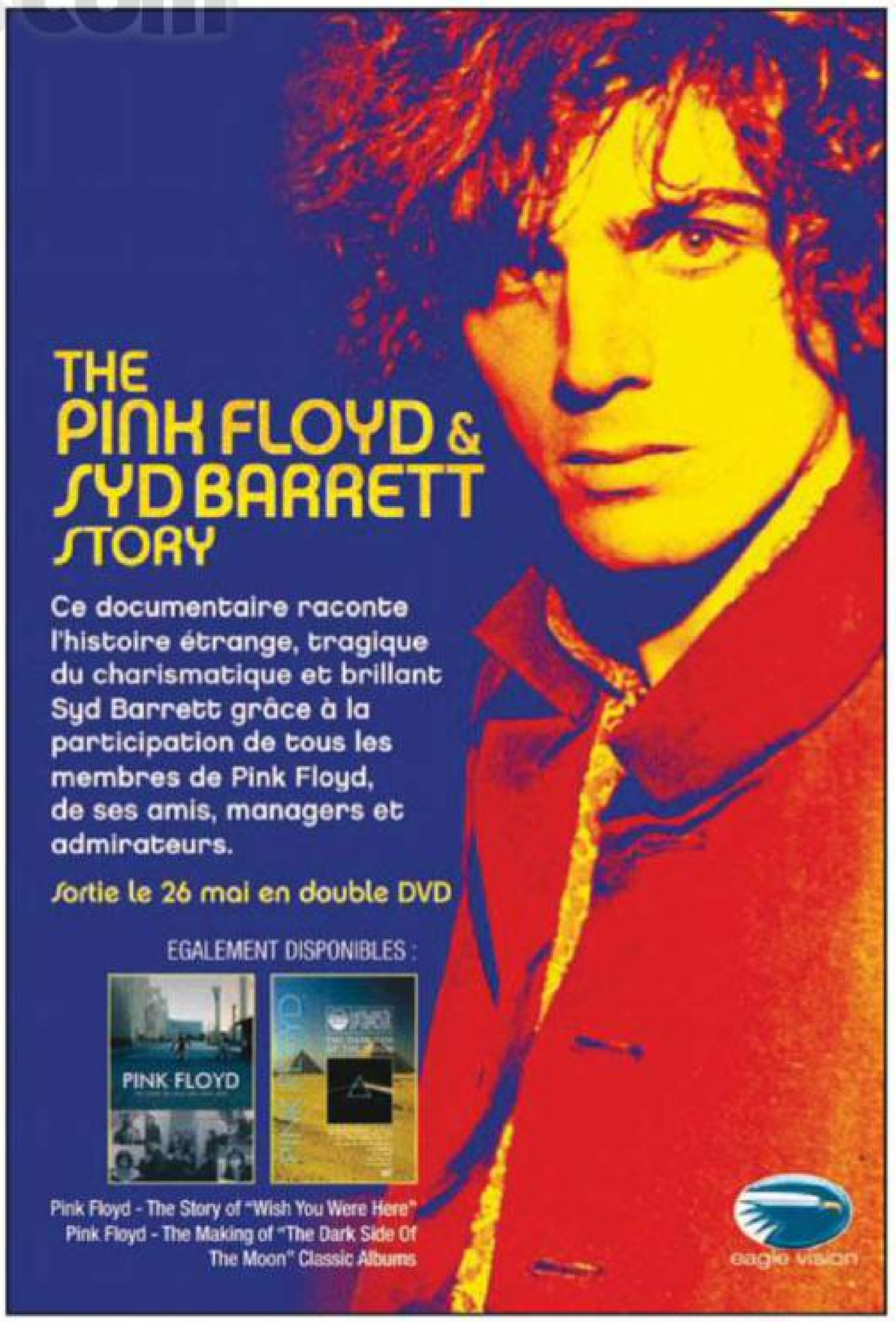
Ten Years After

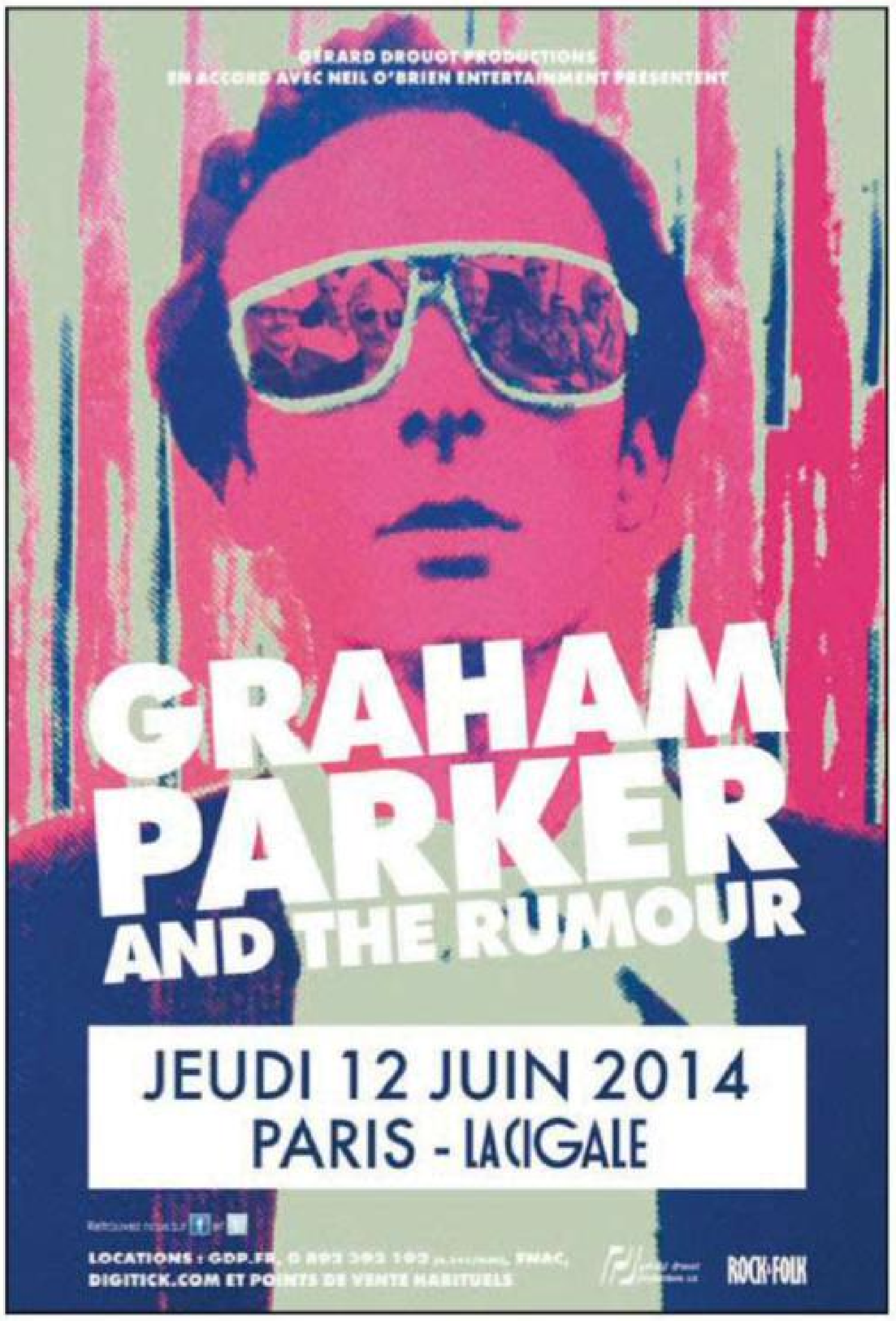
"POSITIVE VIBRATIONS"

Warner

Un album minable, même accompagné d'un CD de bonus, restera toujours un album minable. Voici Ten Years After qui sort, en 1974, un disque intitulé *"Vibrations Positives"*.

Il n'y a pas de chanson, les solos de guitare du fameux petit maître Alvin Lee n'ont aucun intérêt et, globalement, tout cela est très à côté de la plaque (en 1974, il y avait d'autres bricoles beaucoup plus intéressantes). Sans doute conscient de sa propre nullité, le groupe s'est séparé juste après la sortie de cette bouse. Il était temps. ❑





storemags.com

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

SONIC'S RENDEZVOUS BAND

Le 15 mars dernier, Scott *Rock Action* Asheton rejoignait le paradis des rockers. Il paraissait donc essentiel de revenir sur la trajectoire cahoteuse du Sonic Rendezvous Band, dont il fut le batteur de 1976 à 1981 et que certains décrivent, à raison, comme "*le plus grand groupe à n'avoir jamais publié d'album*".

Pour remonter la piste du Sonic's Rendezvous Band, il faut bien évidemment mettre les voiles pour la fameuse Motor City. En 1972, la plupart des têtes de file ont implosé : MC5, les Stooges, mais aussi The Rationals, formation *blue-eyed soul* menée par Scott Morgan (ancien camarade d'école des frères Asheton). Après quelques expériences plus ou moins concluantes (Guardian Angel, Lightning), le petit chanteur commence à brancher Wayne Kramer pour un éventuel projet, mais le bretteur aux cheveux bouclés le renvoie vers son compère Fred *Sonic* Smith (son surnom vient de sa première guitare, une Fender Duo Sonic) qui répète alors de façon informelle avec son vieux camarade biker WR Cooke et John Badanjek, anciens du Detroit de Mitch Ryder. Très vite, les deux hommes accrochent et montent finalement un embryon de groupe avec l'ex-section rythmique du Five. Léger contretemps, Michael Davis se voit embastillé pour détention de drogue : Fred songe alors de nouveau à Cooke et Dennis Thompson lui passe un coup de fil. Sans hésiter, l'homme enfourche sa bécane et part retrouver les autres. Quelques répétitions ont lieu avant un premier éparpillement, Fred et Scott allant chercher (sans succès) des contacts à Los Angeles. De retour dans le Michigan, le flottement se poursuit mais le Sonic's Rendezvous Band se stabilise grâce à l'embauche de Scott Asheton, qui vivotait alors à Los Angeles en squattant le canapé de son frère Ron. Sans le sou, Scott doit vendre ses fûts pour pouvoir s'offrir le billet d'avion... Les premiers concerts sont très concluants : "*Scott cognait si fort, on aurait dit qu'il faisait bouger la pièce*", dira Deniz Tek de Radio Birdman, témoin privilégié de la scène de Detroit. Cela dit, le courant passe mal entre Asheton et Cooke, qui a pris de plus la sale habitude de vendre sa basse pour acquérir de nouvelles motos. Régulièrement, le dispersé jeune homme vient emprunter son instrument à Gary Rasmussen, ex-The Up, si bien qu'un beau jour Fred Smith décide d'engager directement le sémillant bassiste. Nous sommes à l'été 1976 et le Sonic's Rendezvous Band trouve sa formation définitive. Les premiers temps ne sont pas si faciles : il y a beaucoup de nouveaux étudiants à Ann Arbor, et peu d'entre eux — même si ça paraît fou aujourd'hui — ont entendu parler de MC5 et encore moins des Stooges. A la force du médiator, ils parviennent à agglomérer une petite communauté de fans dans le Michigan, qui leur permet de remplir des salles de plus en plus vastes, comme le Second Chance à Ann Arbor. Une saine émulation naît entre les deux compositeurs du groupe, Fred Smith et Scott Morgan. Le quatuor capte ensuite deux morceaux ("City Slang" et "Electrophonic Tonic") destinés à garnir un futur single, mais tout est ralenti par Fred Smith : énigmatique, taiseux et ultra-perfectionniste, il se montre rétif à la publication de tout enregistrement. De fait, celle de "City Slang" est retardée et la cohésion du quatuor se fissure lorsqu'en 1978, Iggy Pop appelle ses vieux potes à la rescousse : il lui faut des accompagnateurs solides pour une tournée en Europe. Fred hésite, car Scott Morgan serait laissé sur la touche (Scott Thurston officiant déjà comme second vocaliste et multi-instrumentiste) mais son rival le convainc d'y aller. Pendant ce temps, Scott en profite pour enregistrer une démo avec des amis (dont Ron Asheton). La tournée est triomphale mais épuisante : au bout d'un mois et demi de beuveries et orgies diverses, le Sonic's Rendezvous Band décline l'offre d'Iggy de poursuivre à ses côtés aux Etats-Unis. Une fois revenu au bercail, Fred est ulcéré d'apprendre que Scott Morgan est entré seul en studio : une terrible dispute éclate, à l'issue de laquelle Morgan refuse qu' "Electronic Phonic" ne fasse partie du single, qui est finalement publié en 1978 avec deux mixages de "City Slang" (mono et stéréo). Dès lors, les choses vont aller de mal en pis. Tout d'abord, Fred, qui est tombé éperdument amoureux de Patti Smith, se met progressivement à l'écart. Sa rivalité avec Morgan prend ensuite un tour acrimonieux. L'ambiance se dégrade pour atteindre un point de non-retour lorsqu'il se marie en cachette, sans même avertir ses comparses. De plus en plus indiscipliné, Morgan finit par être viré. Le Sonic's Rendezvous Band poursuit vainement en trio, sauf que Fred, qui veut fonder une famille avec Patti, a la tête ailleurs... La prévisible dissolution a finalement lieu en 1981. Il faudra ensuite attendre 2004, soit dix ans après la mort tragique de Fred *Sonic* Smith, et un copieux coffret sorti chez Easy Action pour apprécier réellement le Sonic's Rendezvous Band. La vraie pépite est ce concert de 1978 au Second Chance d'Ann Arbor, d'excellente qualité sonore. On y entend un combo à la puissance terrifiante, propulsé par la guitare de Fred Smith, sorte de Chuck Berry punk, et la frappe de soudard de Scott Asheton. Les morceaux sont partagés entre la voix très soul de Scott Morgan et celle de Smith, étonnamment proche de celle de Jimi Hendrix. Ce qui frappe tout au long de ces six disques (qui couvrent globalement trois années), c'est avant tout le nombre de formidables chansons ("Dangerous", "Song L", "Love And Learn", "Asteroid B-612", "Hearts", "Cool Breeze", "Succeed"). Il y avait clairement là de quoi bâtir un très grand disque entre heavy soul et proto-punk vigoureux, dont les plus brillantes gemmes auraient été la stoogienne et répétitive "Sweet Nothin' ", "City Slang", définitive saillie qui rappelle beaucoup MC5, sans oublier les vivifiantes reprises de "Sweet Little Sixteen", "Like A Rolling Stone" et surtout "Heart Of Stone". Pour terminer, on signalera que l'unique simple du groupe a été réédité cette année pour le Record Store Day par Easy Action.

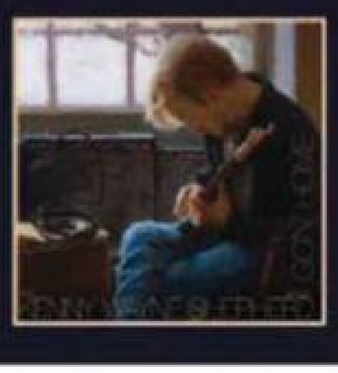
Storemags.com

KENNY WAYNE SHEPHERD

"GOIN' HOME"

Kenny Wayne Shepherd rejoint la cour des grands du blues !

Après son escapade aux côtés de *Stephen Stills* avec *The Rides, KWS* nous délivre un formidalble album, véritable odyssée au plus profond du blues.
KWS a invité quelques amis de renom pour l'occasion :
Ringo Starr, Joe Walsh, Warren Haynes, *Keb' Mo', Robert Randolph, Kim Wilson (Fabulous Thunderbirds), Pastor Brady Blade Sr* et le *Rebirth Brass Band.*



DISPONIBLE LE 5 MAI
en CD Digipak édition limitée avec
3 titres bonus et en 2LP vinyle 180g

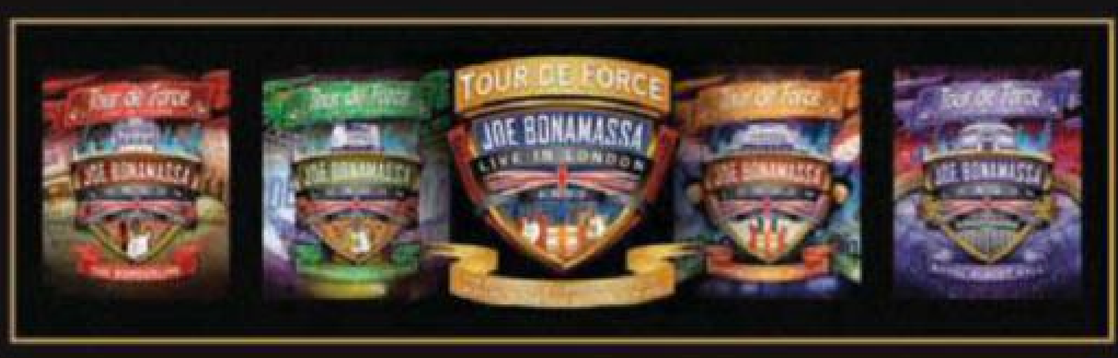
JOE BONAMASSA

"TOUR DE FORCE - LIVE IN LONDON"

Le super héro du blues est de retour, avec non pas un, mais 4 albums live !

4 concerts historiques enregistrés au Borderline, au Shepherd's Bush Empire, à l'Hammersmith Apollo et au Royal Albert Hall)
1 seul guitariste, 1 seule ville, 4 salles, 4 atmosphères différentes, 4 formations (du powert trio au big band)

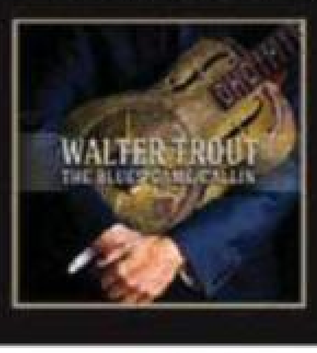
Sortie en 4 doubles CD le 19 mai
et au format vinyle le 2 juin
Toujours disponible
en DVD et en Blu Ray



— JOE BONAMASSA EN TOURNÉE EN FRANCE —
Zénith de Lille le 9 juin • Zénith de Nantes le 10 juin • Zénith de Strasbourg le 13 juin • Patinoire Mériadeck à Bordeaux le 18 juin
Zénith de Toulouse le 19 juin • Le Dôme à Marseille le 23 juin • Palais Nikaïa à Nice le 24 juin

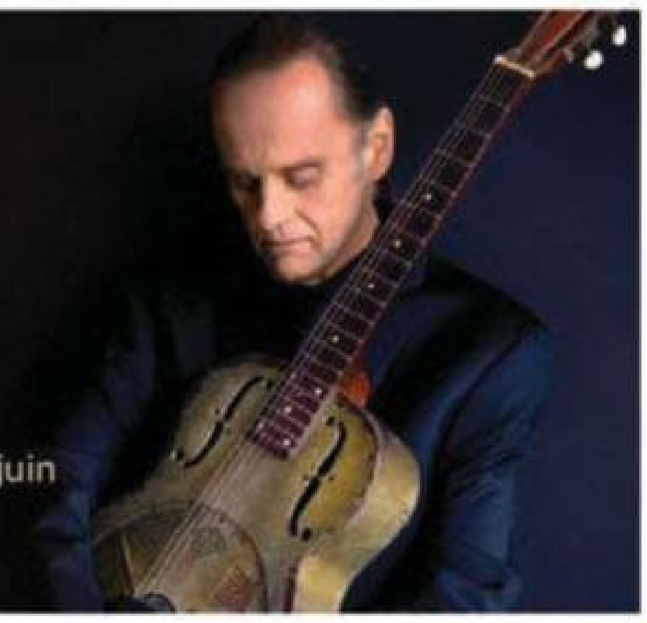
WALTER TROUT

"BLUES CAME CALLIN"



Le retour du vétéran du Blues
avec la participation de John Mayall

Disponible en édition limitée digibook CD+DVD en en 2LP vinyle à partir du 2 juin



ERIC JOHNSON

"EUROPE LIVE"

Un artiste rare, un guitariste exceptionnel au service de magnifiques compositions...
Retrouvez ce musicien incomparable sur le live de sa dernière tournée
(avec quelques titres enregistrés au New Morning à Paris !) dans ce qui fût l'un des évènements guitare de 2013!
SORTIE LE 30 JUIN en CD en vinyle 2LP 180g

storemags.com

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Vent en poupe

Rééditions, nouveautés et 45 tours :
le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

NILSSON
"Pandemonium Shadow Show"
"Aerial Ballet"
Sundazed

Harry Nilsson, ce n'est pas seulement le type en peignoir qui geignait sur "Without You", c'est aussi et surtout l'auteur de certaines des plus belles chansons des années 60. Avec sa voix d'ange et son penchant pour les arrangements vaudevillesques, Nilsson fut l'espace de deux albums baroques le pendant californien de Paul McCartney. Sundazed réédite aujourd'hui en mono ces deux chefs-d'œuvre sortis en 1967 et 1968. On y trouve des reprises impeccables ("She's Leaving Home" des Fab Four), quelques-unes des mélodies les plus subtiles des années soixante ("Good Old Desk", "One", "1941") et évidemment son tube immortel, ce "Everybody's Talkin' " emprunté à Fred Neil. Incontournable.

MEAT LOAF
"Bat Out Of Hell"
Music On Vinyl

Le vinyle a le vent en poupe, et les maisons de disques rééditent à tout va les joyaux de leurs catalogues. Ainsi, voici que ressurgit "Bat Out Of Hell", un des albums les plus vendus de tous les temps. Au croisement du hard rock et du progressif, ce que Meat Loaf décrit comme un opéra-rock reste plus de 35 ans après sa sortie une pièce montée qui synthétise admirablement tous les excès du rock des années 70, dans le meilleur (le panache, le mauvais goût assumé) comme le pire (les ballades dégoulinantes). Comme il se doit, cette réédition propose un vinyle criard, couleur rouge sang.

THE JAM
"In The City"
"This Is The Modern World"
"All Mod Cons"
"Setting Sons"
"Sound Affects"
"The Gift"
Commercial Marketing

Publiés dans un luxueux coffret à Noël, les six albums studio de The Jam sont désormais aussi disponibles individuellement en vinyle. Pas du genre à faire dans les bonus inutiles et les coups fourrés marketing, le groupe ne propose ici que les albums à leur état brut (avec son remasterisé), ce qui est un peu dommage car on aurait aimé voir publiés hors coffret les deux volumes "Singles 1977-1982" qui venaient compléter sa discographie. Une réédition sobre, mais nécessaire.

JOHNNY CASH
"American Recordings"
American Recordings

Il y a vingt ans, Johnny Cash retrouvait la lumière grâce à des enregistrements dépouillés réalisés avec Rick Rubin. L'album "American Recordings", composé de chansons traditionnelles et de reprises inattendues, fut un succès critique et commercial, si bien que cinq suites conçues sur le même modèle suivirent, la dernière de façon posthume. Ces six volumes sont aujourd'hui réédités en vinyle pour la première fois depuis leur sortie originale. De "When The Man Comes Around" à "Hurt", le dernier chapitre de l'œuvre de l'homme en noir est sublime.

BANANAMOON BAND
"Bananamoon Band"
Monster Melodies

Quand Daevid Allen a dû quitter Soft Machine en 1967 pour une sombre histoire de visa, il s'est installé en France où il a monté divers projets qui allaient aboutir en 1969 à Gong. Parmi ces groupes avortés, on compte Bananamoon Band, dont les enregistrements réalisés en 1968 (connus des aficionados de Gong sous le nom de "Je Ne Fum' Pas Des Bananes") sont aujourd'hui publiés pour la première fois en vinyle. De la pochette dorée au disque translucide en passant par les encarts, la réédition est fabuleuse, à l'image de "Pretty Miss Titty", la plus belle chanson d'Allen, incluse ici.

STEPPENWOLF
"Live"
Music On Vinyl

Sorti à l'époque où tout groupe de rock se devait d'avoir son double-album live faisant la part belle aux jams et mettant en valeur les solistes, le "Live" de Steppenwolf est sans doute aujourd'hui l'album le plus célèbre de ce groupe surtout connu pour ses exceptionnels singles ("Magic Carpet Ride", "The Pusher", "Born To Be Wild"). Ce best of scénique axé sur les morceaux les plus trippants du groupe annonce, on l'espère, la réédition du reste de la discographie de Steppenwolf, inédite en vinyle depuis plusieurs décennies.

THE STONE ROSES
"The Stone Roses"
Silvertone/ Sony Music

En 2009, Silvertone rééditait le premier album des Stone Roses en édition limitée pour célébrer les vingt ans de sa sortie. Cinq ans plus tard, ce même label presse de nouveau ce disque fondateur de la scène Madchester à plus grande échelle, sur galette épaisse, avec une pochette en relief. Culte outre-Manche — le NME le place régulièrement au sommet de ses classements — "The Stone Roses" porte les stigmates de son époque (batterie caverneuse, guitare emplie d'écho) mais contient son lot de classiques intemporels ("I Am The Resurrection", "She Bangs The Drums").

FRIPP & ENO
"(No Pussyfooting)"
"Evening Star"
Opal

Que se passe-t-il quand deux génies s'enferment ensemble dans un studio ? Ils expérimentent, inventent des nouvelles techniques d'enregistrement et produisent des albums difficiles. Enregistrés respectivement en 1973 et 1975 (soit au début de la carrière solo d'Eno), ces deux albums atmosphériques ont été fraîchement accueillis à leur sortie. Aujourd'hui considérés comme des chefs d'œuvre *ambient*, ils bénéficient d'une réédition superbe et s'avèrent étonnamment écoutables.

Nouveautés

JOHNNY HALLYDAY
"Born Rocker"
Warner

Voici une publication dont l'intitulé soulève une question : Johnny est-il encore un rocker ? Si on écoute le concert à Bercy couché sur 3 vinyles dans la version coffret de ce "Born Rocker", on peut se poser la question. On y entend l'ex-idole des jeunes aligner tubes consensuels et duos déprimants (Florent Pagny, Amel Bent...). En revanche, quand on se penche sur le concert au Théâtre de Paris enregistré le même soir (et disponible en double vinyle), on découvre un Johnny en mode taulier : entouré d'une formation serrée — sans son encombrant orchestre symphonique — le chanteur prend un plaisir communicatif à interpréter des classiques du rock'n'roll ("Be Bop A Lula", That's All Right"). Cerise sur le gâteau, Brian Setzer intervient sur huit morceaux enthousiasmants. Johnny comme on aimerait l'entendre plus souvent.

DUSTY MUSH
"Dusty Mush"
Howlin Banana

On ne compte plus aujourd'hui les groupes qui se réclament de Ty Segall et du rock garage lo-fi qui agite la côte Ouest californienne. Avec leur excellent premier album, les franciliens Dusty Mush démontrent qu'ils font partie des meilleurs du lot. Quelques titres tels que "Colonel Hobo" et "Brad Cruise" font mouche avec leurs guitares saturées et leur rythmique surf. Un groupe à suivre.

45 tours

THE DANDELION
"The Dandelion"
Bad Afro

On avait perdu trace de Daniel Poulter, leader des psychédéliques Dolly Rocker Movement depuis la séparation du groupe. De retour en Australie, le chanteur s'est lancé dans un nouveau projet du même acabit où orgue, flûte et fuzz se font la part belle. Le groupe sort un premier EP six-titres à la couleur lysergique, entre Brian Jonestown Massacre ("All Seeing Eye Syndrome") et Baby Woodrose ("Pleiadian Love Vibration").

PAIN DIMENSION
"Brainwash"
RPUT/ Croque Macadam

Parfois, au cours de l'écoute d'une pile de disques, on tombe sur un morceau qui sort de l'ordinaire. C'est le cas de ce "Brainwash" qui figure en face A du premier single de ce jeune groupe parisien. Un morceau lancinant, gorgé de fuzz et servi par un refrain imparable. Que demander de plus ?

Club Vinyl FNAC

KIM FOWLEY
"International Heroes"
Vinilisssimo

S'il est une personne dans l'histoire du rock qui n'a jamais eu de scrupules à surfer sur les modes pour en tirer bénéfice, il s'agit bien de Kim Fowley. Auteur de tubes multiples au milieu des années 60 pour d'innombrables groupes éphémères, le génial producteur est monté en première ligne en 1973 quand il s'est agi de capitaliser sur le glam rock. Sur la pochette qui rappelle celle d' "Aladdin Sane", "International Heroes" voit Fowley se parer de paillettes et de maquillage. L'album en lui-même est une collection de ballades pop inoubliables ("ESP Reader", "Born Dancer", "Ugly Stories About Rock Stars And The War").

DEPECHE MODE
"Violator"
Music On Vinyl

En 1990, après une décennie passée à explorer la face sombre de la new wave, Depeche Mode publiait son projet le plus ambitieux. Le groupe, sortant d'une tournée au succès planétaire, avait des aspirations rock : "Violator" marque l'arrivée dans le son de Depeche Mode de guitares qui viennent enrichir l'univers synthétique du groupe. Le meilleur exemple de ce mélange réussi demeure "Personal Jesus", un des morceaux les plus populaires du groupe aujourd'hui. Empli de titres introspectifs à la production ténébreuse ("Sweetest Perfection", "Policy Of Truth"), "Violator" contient également quelques grands moments pop tels que "Enjoy The Silence", sans doute le plus grand tube de Depeche Mode.

SLY & THE FAMILY STONE
"There's A Riot Goin On"
Music On Vinyl

Devenu une superstar depuis l'album "Stand !" sorti en 1969, couronné roi du funk à Woodstock la même année, Sly Stone était attendu au tournant au moment de la sortie du nouvel album de sa Family en 1971. Album désabusé au funk psychédélique sombre, "There's A Riot Goin On" allait prendre tout le monde à contre-pied avec son contenu paranoïaque et son humeur cynique, loin de l'optimisme béat de jadis. L'excentrique Sly Stone, constamment sous influence de stupéfiants et seul maître à bord, synthétise ici la fin du rêve hippie des années 60, quand les drogues dures et la réalité politique ont eu raison d'un certain idéalisme. Un album fondateur, à la pochette légendaire.

THE CURE
"Pornography"
Fiction

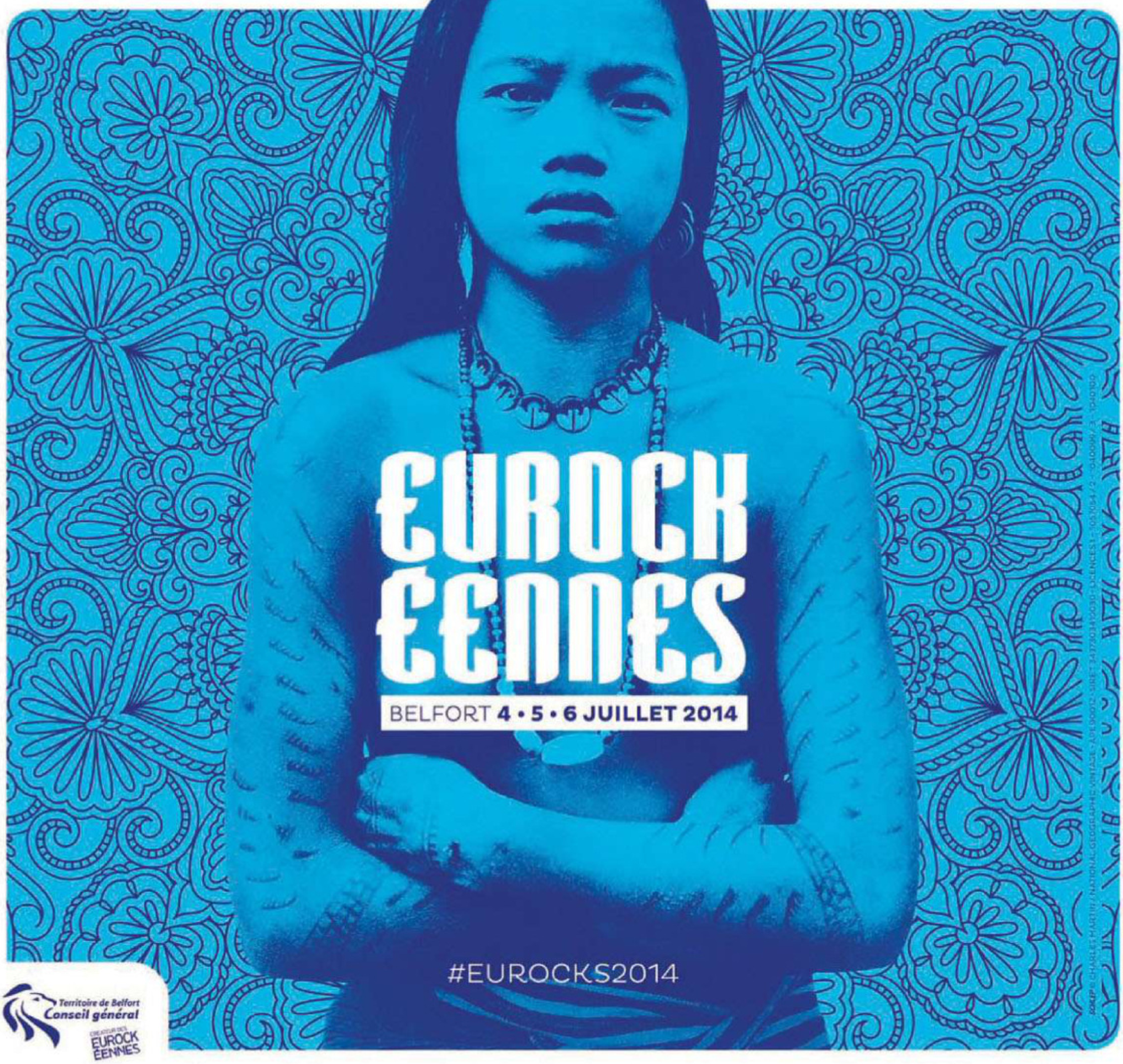
Troisième album de la trilogie noire qui a vu The Cure aborder les aspects les plus sombres de la cold wave, "Pornography" est un monument du rock gothique. Reflet de la vie personnelle trouble de Robert Smith — alors en proie à la dépression et envahi de pensées suicidaires — "Pornography" est l'album le plus désespéré de The Cure. Robert Smith chante ici ses angoisses en guise de thérapie à ses propres idées morbides. Cet existentialisme a trouvé en 1982 un écho chez des milliers d'adolescents qui ont découvert en Smith quelqu'un qui savait traduire en musique leur mal-être. L'avènement d'un prophète.

Photo Bruno Berbessou

MUSIC IN PARADISE

THE BLACK KEYS • PIXIES • STROMAE • SKRILLEX • DÉTROIT
METRONOMY • FRANZ FERDINAND • BIFFY CLYRO • SHAKA PONK
M.I.A. • ROBERT PLANT & THE SENSATIONAL SPACE SHIFTERS
FAUVE • PATRICE • FOSTER THE PEOPLE • VOLBEAT • TEMPLES
PAROV STELAR BAND • BENJAMIN CLEMENTINE ...

4 SCÈNES • 63 CONCERTS
1 PRESQU'ÎLE • 3 JOURS



EUROCKÉENNES

BELFORT **4 • 5 • 6 JUILLET 2014**

#EUROCKS2014

Territoire de Belfort
Conseil général
EUROCKÉENNES

inRockuptibles · 17 · Rock&Folk · Spotify · Franche-Comté Conseil régional · Belfort · Fnac.com · SNCF · Coca-Cola · Heineken S.A.S.
inter · L'Est Républicain · 20 Minutes.fr · Cosmopolitan.fr · Les Inrocks · arte Concert · France 3 Franche-Comté · Sacem · Cora · Hertz · Les Mécènes des Eurockéennes · Bonobo Jeans · SFR Live

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Reine des hippies

JANIS JOPLIN

"Pearl" *Columbia*

PREMIERE PARUTION FEVRIER 1971

Publié trois mois après la mort d'overdose de Janis Joplin, ce disque est l'ultime témoignage de l'incandescence vocale portée à son sommet. Mieux que quiconque, Janis Joplin exprimait l'innocence et la fragilité du mouvement parti de San Francisco. Devenue la reine des hippies, elle a pris de bonnes décisions et son étoile n'a cessé de monter. Lorsqu'ils disparaissent à quelques jours d'intervalle, Janis Joplin et Jimi Hendrix sont les deux performers les mieux payés de l'époque. Nick Kent, immense rock-critic qui a vu tous les artistes de l'âge d'or du rock, affirme qu'il donnerait n'importe quoi pour revivre un concert de... Janis. Janis Joplin chantait une vision cosmique. La vibration hippie passait par sa voix comme par la guitare de Hendrix. Tout en elle exsudait le naturel.

L'enregistrement de "Pearl" avait commencé sous les meilleurs auspices. Le producteur retenu était Paul A Rothchild. Un technicien qui parle le langage des musiciens. Rothchild a eu maille à partir avec la loi il y a très longtemps pour deux joints. Habitué des séances tumultueuses, il a aidé Paul Butterfield et surtout les Doors à accoucher tous leurs albums (hormis "LA Woman"). L'admiration du producteur et de la chanteuse est réciproque et la réunion provoquée par le manager Albert Grossman semble tout de suite destinée à faire des étincelles.

Dans un premier temps, Janis semble heureuse, en pleine forme, dynamique. La diva psyché a raté son premier album solo ("I Got Dem Ol Kozmic Blues Again") qui s'est beaucoup moins vendu que le mythique "Cheap Thrills". Gardant l'idée de groupe, Janis a réuni une troisième formation, Full Tilt Boogie Band. Un conglomérat de kids, absolument à l'opposé des vieux pros peu concernés avec qui elle vient de louper "Kozmic Blues". L'équipe Joplin est ragaillardie par ce sang neuf. Rothchild demande à la chanteuse de *"retrouver les intonations qu'elle prenait dans le chœur de la paroisse"*. Et c'est la voix que Janis a trouvée pour "Me And Bobby McGee" qui commence comme chanté par une petite fille mélancolique qui se transforme en voluptueuse Motorcycle Mama explosant à la fin de la chanson. Un tour de force vocal, comme sur chaque titre ou presque...

Rothchild adore l'acoustique des studios Sunset. Il obtient une dispense spéciale du président Clive Davis et va s'y installer avec Janis et le groupe. Janis Joplin devient la première artiste Columbia à enregistrer dans un studio indépendant. Les séances commencent en septembre 1970. Janis et son groupe sont soudés par une tournée canadienne haute en couleur. A bord d'un train bourré de musiciens rock, le Festival Express, ils ont sillonné le Midwest tout l'été, fait la fête, donné des concerts, testé des chansons. Professionnel et concerné, le groupe tourne bien. Janis se souvient d'une bluette écrite dans un bar de Sausalito avec le poète Bobby Neuwirth. La postérité a retenu le nom de l'établissement : le No Name Bar. Janis avait essayé la chanson le soir même, en concert, et les réactions du public avaient été ahurissantes. La chanson est "Mercedes Benz", bien sûr. Comme John Lee Hooker, Janis marque le temps en chantant, elle tape du pied et Rothchild l'enregistre ainsi, comme aux vieux temps du blues.

Couteau suisse du rock psyché, Nick Gravenites descend de San Francisco. Il écrit dans le studio "Buried Alive In The Blues". *"Janis en avait marre, de ces histoires de phénomène de foire hippie. Elle voulait être respectée en tant que chanteuse et c'est ce que j'ai essayé de lui apporter"*, dira-t-il à la biographe Myra Friedman. Le 3 octobre 1970, le groupe enregistre les bases du morceau au cours d'une interminable journée de studio. Janis tourne en rond, s'ennuie. Finalement elle applaudit le résultat final, saute dans sa Porsche et va boire des coups chez Barney's Beanery. Elle retourne en fin de soirée à sa chambre, au Landmark Hotel. Personne ne la reverra vivante. Janis avait 27 ans. Le titre restera instrumental sur l'album final.

Qu'est-ce qui nous touche dans une voix ? Est-ce son grain ? Son timbre ? Pourquoi certaines voix nous font-elles frissonner ? Pourquoi la performance de "Mercedes Benz" nous colle la chair de poule ? Que cachait Janis dans sa gorge pour arrêter les humains dans ses grands geysers de notes hurlées, gouaillées, envoyées ? Janis Joplin possède le pathos hippie. Elle fait le même boulot que Piaf, exactement. Elle est la prophétesse, la reine, la Mama. Elle hurle toujours juste ! Sa musicalité est carrément exceptionnelle. Sa voix possède malgré tout une innocence évoquant les cartoons les plus scabreux de Robert Crumb. Sa délivrance de chaudière évoque Calamity Jane et, comme son modèle Etta James, elle nous connecte avec le centre de la terre ("Half Moon").

Après l'overdose, tout fut passé au crible. Paul Rothchild a compris certaines humeurs et absences de la chanteuse. Son fiancé reparti pour San Francisco, Janis déprimait. Tapotait discrètement le miroir. Le disque était presque terminé. Janis avait retrouvé un groupe, elle avait un hit radio ("Me And Bobby McGee") elle allait se marier, partir en tournée...

Country Joe McDonald fut l'un des grands amis de la disparue. Il a commenté : *"A partir du moment où tous ses rêves étaient devenus réalité, Janis n'avait pas de raison de rester."*

Après la découverte du corps sans vie par les roadies, Grossman, Rothchild et le Full Tilt Boogie Band ont une grande réunion. Ils écoutent les bandes et ont la première tentation de tout effacer. Mais non. Pearl a trop donné pour faire de ce disque son monument. L'équipe se ressoude. Les musiciens sont *à disposition* et Rothchild, l'angoisse au cœur, termine l'album en deux semaines chrono. L'hommage public sera considérable et "Pearl" restera numéro un des ventes américaines sept semaines. En boucle sur toutes les radios, "Me And Bobby McGee" devient le premier 45 tours numéro un de la disparue.

Tel quel, "Pearl" est l'un des quintessenciels albums de blues-rock de tous les temps. Aurait-il pu être meilleur si Janis avait refait ses voix ? ❑

Qualité France

par H.M.

Géométrie variable

Effet d'une évolution naturelle ou contrecoup d'impératifs économiques, de plus en plus de groupes et de projets autoproduits sont désormais à géométrie variable, faisant évoluer leur casting en fonction des

Issu de la collaboration dès 2006 d'un guitariste et d'une chanteuse-claviériste, **Ciguë** (de Montpellier) s'est étoffé au fil des années et des disques. Pour son troisième essai, la formation compte cinq musiciens et diversifie son propos sans rien renier de son impact à l'estomac : son EP quatre-titres oscille entre rock indus et electro gothique, cultive les ambiances metal avec une efficacité accrue mais se permet une ballade et un ralentissement de tempo en jouant sur l'alternance des voix grâce à l'arrivée d'une nouvelle chanteuse *("Love", Non-Sens ✆ 06.51.09.59.12).*

The Missing Season aime bien dérouter : après avoir débuté à Rennes en duo folk, la formation s'est métamorphosée en un quintette d'obédience indie rock pour son quatrième album. Si l'option rock clairement assumée marque une rupture par rapport aux climats dépouillés, sous l'écume et les déflagrations électriques pointent le goût des mélodies chiadées et l'harmonie des deux voix aériennes qui constituent ses fondamentaux. Et la passion pour les grands espaces reste perceptible à travers les ambiances éthérées et vaporeuses qui affleurent sous l'agitation ambiante *("After Hours", My Little Cab Records/ Disques Normal ✆ 06.23.05.62.30, distribution Differ-Ant).*

Tout petits, **The Buttshakers** (de Lyon) ont dû tomber dans le grand chaudron du rhythm'n'blues et ne s'en sont jamais remis. Leur second album (anglophone) pète le feu : dès l'ouverture pétaradante ("Night Shift"), Ciara, la chanteuse à la voix rageuse, et les cinq musiciens toniques exaltent un rock'n'roll pétri d'influences black, et ils poursuivent leur démonstration avec éclat, entre pépites soul, embardées funk et ballade onctueuse, comme si Motown avait croisé le punk rock pour y puiser une énergie redoublée *("Night Shift", Youz Prod ✆ 06.59.47.68.55, distribution Harmonia Mundi).*

Avec le trio **Shrak** (de Strasbourg), le heavy rock rugit de plus belle. Le premier album (après un EP précédent) depuis les débuts en 2011 est placé sous le signe de la haute tension : tempos frénétiques, voix de gueuleur anglophone, guitares déchaînées, et ce sans la moindre pause. Entre l'ouverture à fond la caisse ("The Advertiser") et le final trépidant ("Sleepin' With The Devil"), tout est conçu pour faire taper du pied en secouant la tête en cadence. Avec de tels émules, l'héritage de Motörhead a encore de beaux jours devant lui *("Johnny B Bad", Shrak ✆ 03.90.29.89.90).*

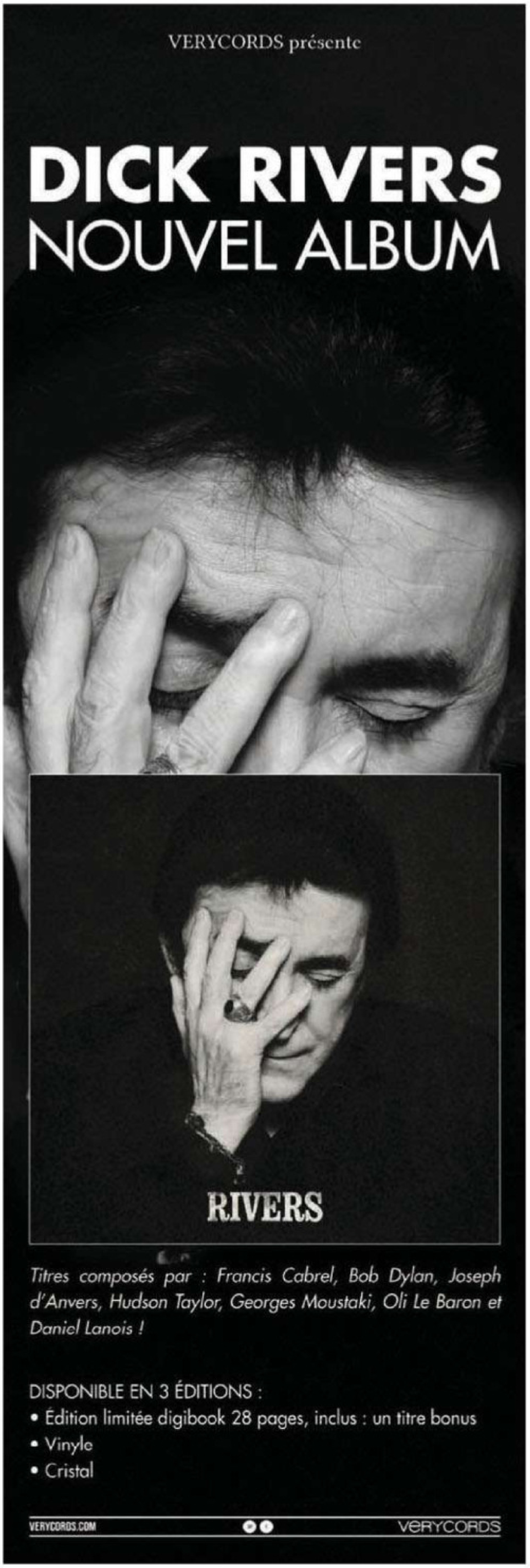
opportunités ou de leurs exigences artistiques. Sur les huit sélectionnés du mois (parmi les soixante-trois arrivages à la rédaction), la moitié ont vu ainsi leurs effectifs gonfler ou diminuer en fonction des circonstances.

Phil Gator & Monsters Georges se sont formés en 2009 à Montpellier pour poursuivre une aventure rock commencée bien antérieurement, puisque l'un des quatre membres fut le bassiste d'OTH. Leur nouvel album réunit dix chansons rock en français qui ont de la tenue et ce petit quelque chose en plus qui fait dresser l'oreille : conjonction d'une voix assurée et agréable, de textes bien ficelés et d'une assise instrumentale impeccable qui évoque toute une tradition rock sans jamais en être prisonnier *("Vers La Frontière", Phil Gator & Monsters Georges ✆ 06.61.29.75.94).*

Ulster Page (de Saint-Raphaël) se réclame, depuis ses débuts en 2011, aussi bien du hard rock seventies que du grunge nineties. Son premier album annonce directement la couleur avec un titre, "1992", qui fait autant référence à l'année de naissance des quatre musiciens qu'à celle de l'apogée des groupes de Seattle. Et les huit morceaux anglophones se montrent à la hauteur des références affichées, avec leur lot de solos de guitare énervés, de grosses rythmiques, de clins d'œil bluesy et acoustiques, le tout sans la moindre concession, ni à la pop ni aux sonorités dans l'air du temps *("1992", Grohpa ✆ 04.98.11.58.87).*

D'origine kabyle et bretonne, **Yasmine Kyd** débuta à Rennes au sein du groupe Novela, avant de collaborer avec divers artistes tels que April March, puis de développer dès 2008 sa carrière solo. Sur son second album, elle s'est s'entourée d'une pléiade d'instrumentistes doués pour donner l'ampleur musicale souhaitée à son projet : concocter un univers cool qui navigue avec aisance entre différents genres et constitue le piédestal d'une voix charmeuse unissant soul, jazz et world music *("Mythical Creatures", Yasmine Kyd ✆ 06.84.19.12.37, distribution Musicast).*

Conçu à ses débuts en 2012 comme le projet solo de Dorian Taburet, **Mein Sohn William** est désormais un duo, comme en atteste son second album. La perspective lo-fi sous influence années 80 est moins prégnante que sur le premier essai et la fibre pop (anglophone) prend le dessus avec des mélodies plus évidentes qui emportent l'adhésion. Mais le parti pris expérimental reste une constante, avec un goût prononcé pour les délires frappadingues et les dérapages noisy qui préservent une originalité irréductible *("Every Day, In Every Way", Ici d'Ailleurs ✆ 03.83.28.82.41, distribution Differ-Ant/ Believe).* ❑



Storemags

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

SKIP JAMES

NEHEMIA CURTIS JAMES

1902 (Mississippi) - 1969 (Pennsylvanie)

Attention, bluesman très spécial, le genre de saint dont on fait les sectes. L'étrange Skip James a beaucoup fait gloser sur un terrier nommé *Bentonia*. Sa complainte hallucinée était-elle un micro-style de blues qui se serait développé dans ce village en périphérie du Delta, au début du XX^{e} siècle, ou reste-t-elle l'effusion d'un génie solitaire ?
En 1929, Skip arrive à Jackson (Mississippi), vingt miles au sud de Bentonia. Il bourlingue maintenant depuis dix ans, d'où son surnom. Skip : *celui qui ne tient pas en place*. Les cires rurales sont en plein bouillonnement et de nombreux bluesmen habitent en ville. Tommy Johnson a connu un succès racial, l'an passé, avec "Big Road Blues". Skip a peut-être arrondi sa quinzaine dans le bootleg, mais il est fils de pasteur, guitariste et pianiste exceptionnel, sachant lire et écrire. A part Johnny Temple dont il partage la piaule, il ne se mélange pas aux autres, et son blues non plus.
Sa morgue intrigue HC Speir, le Blanc qui vend des meubles sur Ferris Street et recommande les meilleurs bluesmen de l'Etat auprès des majors. Skip n'aurait eu à chanter que deux couplets de "Devil Got My Woman" pour que Speir lui prenne un billet de train, direction les studios Paramount à Grafton (Wisconsin). Février 1931. Skip aurait enregistré la guitare le premier jour, le piano le lendemain. Sur ces 26 titres, huit seront perdus. Paramount lui lâche quatre billets de dix et tire les disques au compte-gouttes, tandis que le marché s'effondre.
L'année suivante, Paramount n'existe plus et Skip quitte Jackson.
Il a attaqué ces séances par quelques blues presque orthodoxes, il a monté le lamento jusqu'au gospel, poursuivi sur des chansons folk, et terminé le lendemain sur d'incroyables cahots de piano, blues, ragtime, jazz.
Son style est une implosion de singularités, chimère à trois têtes, à mi-chemin entre le Delta et le Piedmont.
1) Guitare. Ses chansons lugubres marchent sur des graves qui fredonnent comme des voix intérieures. Les aigus, presque superflus, s'évaporent en motifs savants ("Cypress Grove Blues"). Son picking trois-doigts vole sur le cordage et lève des ponts brillamment architecturés, avec un soin qui rappelle Mississippi John Hurt ("Special Rider Blues"). Un folklore non identifié suinte de certains plans (le gimmick de basses d' "I'm So Glad").
2) Piano. L'humour vient curieusement sur l'ivoire, dans ces accompagnements complexes, heurtés, imprévisibles, la main gauche rivalisant avec la dextre. Robert Johnson lui prendra "22-20" en gonflant le calibre ("32-20").
3) Chant. Ses faussets sont l'élément le plus troublant de cette somme d'extravagances, l'inverse de son jeu de basses : un chamallow plaintif qui se laisse trimbaler par la guitare, s'égosillant parfois aux confins du ridicule ("Cherry Ball Blues"), prenant éventuellement de touchantes inflexions ("Drunken Spree"). Sa voix descend à l'occasion dans la poitrine et devient harmonieuse. Car Skip a un très bon vibrato, qu'il met en valeur sur "Hard Time Killin' Floor Blues", l'un des plus beaux chagrins jamais versés sur les malheurs du temps. Dans la partie psalmodiée, sa voix paraît se dédoubler et faire chœur. "Hard Time" est l'autre grand titre des séances Paramount après "Devil Got My Woman".
Les mœurs du métier l'ont dégoûté tout de suite. En 1935 son ancien coloc, Johnny Temple, s'est fait connaître à Chicago avec "Evil Devil Blues", un plagiat de "Devil Got My Woman".
Quand les blancs-becs John Fahey, Bill Barth et Henry Vestine (futur Canned Heat) remontent le temps et entrent dans cet hôpital de Tunica (Mississippi), ce mois de juin 1964, Skip est en train d'engraisser une tumeur. Peu après, il se faufile sur la scène de Newport avec un badge *famille*, non *artiste*. *Famille*, autant dire : *pièce rapportée*, ce qu'il n'a jamais cessé d'être, finalement.
Ses bienfaiteurs du moment ne surent pas tirer parti de la fascination qu'il exerça sur les 17 000 jeunes Blancs bien coiffés, massés à Newport. Skip répond aux sollicitudes par l'arrogance, pas très complaisant vis-à-vis de ces néophytes en mal d'un patriarche expiatoire. Il joue maintenant pour de petits parterres de connaisseurs, quand Mississippi John Hurt bonde les amphis. Skip réalise néanmoins quelques albums de guitare et de piano pour les labels du revival.
L'excellent album Biograph présente, en décembre 1964, "Sick Bed Blues" et "Washington DC Hospital Center Blues", nouvelles compos qui en disent long sur son état de santé et son moral : *"All of the doctors and nurses too, they came and they ask me : Who in the world are you ? I said : I was a good man."* Cream a la bonne idée d'enregistrer une version d' "I'm So Glad", dont les droits d'auteur financent l'opération chirurgicale qu'il ne pouvait se payer à Tunica.
A peine trois ans de sursis. Dick Waterman, qui fut son impresario après Newport : *"J'espère qu'un jour on comprendra qu'il s'agissait de l'un des plus grands artistes de tous les temps."*

Photo GAB Archive/ Redferns/ Getty Images

Erudit Rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Cher Erudit...

Le dernier album de Daft Punk est une énorme claque pour les rockers qui ont soudainement l'impression d'avoir raté quelque chose. Pourriez-vous nous proposer une sélection des meilleures pépites de funk, disco et autres galettes groove des années 70 avec des parties de guitares mémorables à la manière de Nile Rodgers ?

■ JEAN-PASCAL *(courriel)*

Il est vrai que les grands guitaristes de funk, puis, un temps de disco-funk, véritables machines à groove ou solistes frénétiques, en général, fortement influencés par Jimi Hendrix, sont souvent oubliés aux hit-parades des meilleurs spécialistes de la six-cordes. Le funk est pourtant un exercice propice pour laisser libre cours à son inspiration. A partir de la seconde moitié des années 70, funk et disco vont étroitement s'entremêler, jusqu'au déclin du disco, à la fin de la décennie. Voici donc une sélection de quelques-unes des plus belles fulgurances qui ont illuminé le parcours des meilleurs guitaristes funky des années 70.
Formé en 1976 par le bassiste Bernard Edwards et le guitariste **Nile Rodgers**, bientôt rejoints par le batteur Tony Thompson, **Chic** possède parfaitement ce sens de la fusion entre funk et disco agrémentée d'une bonne dose de rock. Si "Chic" (Atlantic US 77) connaît un joli succès avec les hits "Dance, Dance, Dance (Yowsah, Yowsah, Yowsah)" et "Everybody Dance", les deux albums suivants, "C'Est Chic" avec "Le Freak" et "I Want Your Love" (Atlantic US 78) et "Risqué" avec "Good Times", "My Forbidden Lover" et "My Feet Keep Dancing" (Atlantic US 79), vont propulser le groupe au sommet des hit-parades un peu partout dans le monde. Malgré la mort de Bernard Edwards en 1996, Chic continue de se produire sur scène à intervalles réguliers. Avant Daft Punk, Nile Rogers a contribué à d'innombrables enregistrements comme producteur et guitariste, notamment à "Let's Dance" de David Bowie en 1983 et au deuxième album disco de Sheila & B Devotion, "King Of The World". Nile Rogers a puisé une part de son inspiration dans les classiques du funk, les guitaristes y mettant leurs talents au service de la section rythmique, une puissante machine d'où surgissent des solos brûlants.
Dans les années 60, les guitaristes qui accompagnent les artistes soul, et funk à la fin de la décennie, font, la plupart du temps, partie de formations spécialement constituées pour servir de backing bands aux chanteurs vedettes des maisons de disques, mais, très souvent, les noms des musiciens ne sont même pas mentionnés sur les pochettes. Chaque label important possède ainsi son propre orchestre. Ainsi, pour Motown et Stax, ont collaboré à un nombre impressionnant de succès les Funk Brothers (Robert White, Joe Messina, Eddie Willis et Dennis Coffey), Booker T & The MG's (Steve Cropper) et la bande des Muscle Shoals Studios (Eddie Hinton, Jimmy Johnson). Les albums "Stand !" en 1969 avec "Don't Call Me Nigger, Whitey", "I Want To Take You Higher" et "Sex Machine" (Epic US 69) et "There's A Riot Goin' On" en 1971 (Epic US 71) de **Sly & The Family Stone** vont donner une nouvelle orientation au funk et à toute la soul music. C'est le frère de Sly, **Freddie Stone,** qui officie à la guitare, élément indispensable tout en étant concis et précis dans ses interventions.

Un genre dont l'indiscutable parrain est **James Brown**, chanteur incomparable et redoutable *patron* d'orchestre. En 1970, ses accompagnateurs habituels, les Famous Flames, quittent ce boss difficile. Brown les remplace par les JB's qui comptent dans leurs rangs les frères Collins, Bootsy, et le guitariste, **Phelps Catfish Collins**. L'année suivante, ces deux derniers partent à leur tour pour rejoindre Funkadelic. 1972 voit le retour de **Jimmy Nolen**, ancien guitariste des Famous Flames, dont la technique singulière influencera de nombreux musiciens. En 1975, James Brown sort un album à l'intitulé marqué par l'époque, "Sex Machine Today Disco Soul" (Polydor US 75), dans lequel la nouvelle version de "Sex Machine", calibrée pour les clubs et la danse, a certes perdu de sa force brute, mais la guitare y est bien présente.
Parmi les artistes qui ont participé à l'émergence et au développement du funk et du disco, figurent également des bluesmen, le plus emblématique d'entre tous étant **Johnny Guitar Watson**. Chanteur, pianiste et guitariste prodige, Watson, dont la première apparition discographique date de 1952, fut un instrumentiste inventif, utilisant très tôt feedback, réverbération et distorsion, et un showman spectaculaire, jouant dans toutes les positions. Il eut une influence considérable sur Jimi Hendrix, Frank Zappa, Stevie Ray Vaughan et Nile Rogers. En 1976, il fait un retour fracassant dans les charts avec "Ain't That A Bitch" (DJM US 76), album totalement funky traversé de brillants solos de guitare.

C'est le début d'une série de productions funk et disco dont l'humour n'est pas exempt : "A Real Mother For Ya" (DJM US 77) ; "Funk Beyond The Call Of Duty" (DJM US 77) ; "Giant" avec le titre "Miss Frisco (Queen Of The Disco)" (DJM US 78) ; avec le Watsonian Institute : "Master Funk" (DJM US 78); "Love Jones" (DJM US 80). Johnny Guitar Watson mourra sur scène au Japon le 17 mai 1996.
A la Nouvelle-Orléans, à l'origine musiciens de studio et backing band pour Allen Toussaint, les **Meters**, dont le guitariste est **Leo Nocentelli**, impose un style de funk tout en subtilité dès le début des années 70 : "Look-Ka Py Py" (Josie US 70) ; "Cabbage Alley" (Reprise US 72) ; "Fire On The Bayou" (Reprise US 75).
Des formations passées du gospel et du doo-wop des années 50 à un mélange réussi de rock et de soul dans les années 60 ("Shout", "Twist & Shout") puis à un funk-rock conservant une inspiration soul dans les années 70, les **Isley Brothers** sont une des plus intéressantes et remarquables musicalement. Jimi Hendrix, qui fut un temps un de leurs accompagnateurs, a ainsi réalisé, comme guitariste lead, un de ses premiers enregistrements en 1964, "Testify". Son influence se fera surtout sentir sur le jeune **Ernie Isley** (né en 1952) qui intégrera peu à peu la formation de ses frères, O'Kelly Jr, Rudolph et Ronald à la fin des années 60, d'abord comme bassiste puis comme batteur, sa formation première, et guitariste lead. Aussi à l'aise dans les arabesques rythmiques à la wah-wah que lors de longs solos, Ernie Isley contribue de manière essentielle au son du groupe à partir de 1970 : "Givin' It Back", contenant un medley d'anthologie associant "Ohio" de Neil Young avec "Machine Gun" de Jimi Hendrix (T-Neck US 71) ; "Brother, Brother, Brother" avec une version incandescente de "It's Too Late", chanson de Carole King (T-Neck US 72) ; "3 + 3" (T-Neck US 73) ; "The Heat Is On" avec "Fight The Power (Part 1 & 2)" (T-Neck US 75) ; "Go For Your Guns" (T-Neck US 77) ; "Winner Takes All" avec le hit " It's A Disco Night (Rock Don't Stop)" (T-Neck US 79).
Le binôme **Funkadelic/ Parliament** constitue un autre pôle remarquable de l'attraction du funk et du rock psychédélique sous l'ombre tutélaire de Jimi Hendrix. Plusieurs guitaristes

flamboyants vont notamment s'y succéder. En premier, **Eddie Hazel** dont le long solo épique, hors de toute classification stylistique, s'étire sur les dix minutes du morceau "Maggot Brain" sur l'album homonyme de Funkadelic, "Maggot Brain" (Westbound US 71). On retrouve Hazel en pleine forme pour "Standing On The Verge Of Getting It On", incluant le long "Good Thoughts, Bad Thoughts" (Westbound US 74). A ses côtés, à la seconde guitare, **Gary Shider**, également directeur musical du P-Funk All-Stars, tiendra également la guitare lead à son tour : "Cosmic Slop" (Westbound US 73). Mais, le véritable successeur de Hazel sera le jeune **Michael Hampton**, pour Parliament, "Mothership Connection" (Casablanca US 75) et "Motor Booty Affair" (Casablanca US 78) et pour Funkadelic, "Hardcore

Jollies" (Warner US 76), le formidable "One Nation Under A Groove" avec un EP bonus offrant une nouvelle version, en public, de "Maggot Brain" (Warner US 78) et "Uncle Jam Wants You" avec "(Not Just) Knee Deep" (Warner US 79). D'abord batteur, notamment pour Stevie Wonder, **Hamilton Bohannon** devient, à partir de 1967, directeur d'orchestre et arrangeur pour Motown. Lorsqu'en 1972, le label de Detroit se délocalise à Los Angeles, Bohannon prend son indépendance et recrute son propre groupe, The Fabulous Counts. Il réalise un premier album sous son nom en 1973, "Stop & Go" (Dakar US 73) où se croisent pas moins de trois guitaristes, Melvin Wah Wah Watson Ragin, Ray Parker Jr, deux musiciens présents sur des dizaines de disques funk et soul, et **Leroy Emmanuel**. Ce dernier intégrera, avec son alter ego **Rick *Funk Box* Rouse**, le cercle des accompagnateurs privilégiés du chanteur et producteur. En général, Bohannon, un des futurs rois du disco, alterne une face de funk rugueux avec de gros sons de guitare et une face presque sirupeuse dédiée aux orchestrations léchées enrobées par des couches de cordes. Toutefois, les morceaux funky sont souvent extraordinaires et mériteraient d'être réévalués comme les albums suivants : "Keep On Dancin' ", avec "Rap On Mr DJ" et "Truck Stop" (Dakar US 74) ; "Insides Out", incluant "Foot-Stompin' Music" et "Disco Stomp" (Dakar US 74) ; "Gittin' Off", avec un fabuleux funk-blues tout en énergie brute, "Let's Rock The Band" (Dakar US 75) ; "Phase II", avec "Bohannon's Disco Symphony"

(Mercury US 77) et "Too Hot To Hold" avec "The Groove Machine" et "The Boogie Train" (Mercury US 79). **Kool And The Gang** possédait en **Claydes Smith** un guitariste alternant groove funky et solos jazzy à la Wes Montgomery : "Live At The Sex Machine" (De-Lite US 71) ; "Wild And Peaceful" avec "Jungle Boogie" (De-Lite US 73) ; "Spirit Of The Boogie" (De-Lite US 75). Enfin, les **Brothers Johnson**, George à la guitare et au chant, et Louis, à la basse et au chant, ont connu le succès dès leur premier album, "Look Out For Number 1" (A&M US 76) et le single "I'll Be Good To You" sous l'égide de Quincy Jones et d'un funk très (trop ?) travaillé. Sur leur deuxième parution, "Right On Time" (A&M US 77), ils reprennent le superbe "Strawberry Letter 23" de Shuggie Otis et en font un hit funky. ❑

PHILIPPE MANŒUVRE
PRÉSENTE SA SÉLECTION
DANS *L'EXCESsive VINYL SESSION*
EN EXCLUSIVITÉ AVEC OÜI FM

CLUB VINYL ®
fnac
OÜI FM
ROCK&FOLK
® un label Fnac

BLACK LIPS
Live At Third Man
Avec plus de 200 dates de concerts par an, cet album enregistré à Nashville sous le label de *Jack White* est enfin réédité en vinyle!

BLACK SABBATH
Vol. 4
Enregistré en 1972, **Vol.4** est un disque audacieux incluant plusieurs classiques du groupe tels que Snowblind, Supernaut, ou encore Changes.

CREEDENCE
CLEARWATER REVIVAL
Chronicle - Greatest Hits
Une réédition à la hauteur des « perles » de cette compilation. Un bon aperçu de la carrière d'un groupe immense. Indispensable!

ZZ TOP
Tres Hombres
Le plus apprécié des fans du groupe! John lee Hooker n'est pas loin. Puissant avec néanmoins une bonne dose d'humour.

ROCK&FOLK OÜI FM fnac

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Entre la vie et la mort

Charlie Countryman

de Fredrik Bond

"I Robot", "Transformers, 1, 2, 3" "Indiana Jones 4"... Shia LaBeouf était — jusqu'à une période très récente — la jeune star hype des blockbusters américains.
Genre beau gosse charismatique, idole à midinettes, gendre idéal. Au point qu'en 2010 il était devenu l'acteur le plus rentable de Hollywood. Et puis, comme ça, sur un coup de tête — a priori irréversible — il en a eu marre. Il s'est révolté, le Shia. N'en pouvant plus d'être trop propre sur lui, il a viré *à bâbord toute !* Et s'est donné une sacrée image de *bad rock star*. En l'espace de ces deux dernières années, il a cumulé les provocs à tout va. Volontairement ou involontairement, on ne sait pas trop. Il est apparu le zgeg à l'air et les cheveux sales dans un clip du groupe islandais Sigur Rós, a essayé (en vain) de convaincre Lars Von Trier de tourner de véritables séquences hard de pénétration (dans Charlotte Gainsbourg !) sur le tournage de "Nymphomaniac", donné dans un bar un coup tête à un quidam qui a vaguement insulté sa petite amie, refusé de se laver pendant des semaines sur le tournage de son tout dernier film ("Fury") au point d'incommoder les narines de son collègue Brad Pitt, s'est caché le visage sous un sac lors d'une avant-première d'un de ses films à Berlin histoire de se *déstariser*. Et cassé du sucre sur le dos des producteurs sans âme de Hollywood en ces termes : *"Ils vous donnent de l'argent, puis montent dans un avion et viennent sur le plateau pour vous mettre un doigt dans le cul et vous harceler pendant cinq mois."* Récemment encore, il été accusé de plagiat après avoir tourné un court métrage pompé intégralement sur une BD culte de Daniel Clowes. Bref, le rebelle absolu. Au point que pour être un vrai acteur rock en 2014, il serait certainement bon d'avoir la *Beouf attitude*.
A 28 ans, allait-il alors se faire griller par Hollywood ? Se retrouver — à l'instar d'autres grands comédiens destroy un peu zinzins (David Carradine, Dennis Hopper) — dans l'enfer des nanars sortant directement en DVD ? Que nenni ! Tout bouillant et excité qu'il est, Shia LaBeouf réussit encore à garder le cap. La preuve, il a tourné l'an dernier un de ses meilleurs films. Bien mieux que ses "Transformers" casse-bonbons et son "Indiana Jones" tout pourri. Petite production américano-roumaine à 12 millions de dollars, "Charlie Countryman" est le premier long métrage de Fredrik Bond, stakhanoviste de chansons filmées (pour Moby) et de pubs pétillantes (pour Heineken). Un film/ mixte qui fait penser autant à "Very Bad Trip" qu'au "After Hours" de Martin Scorsese. En gros : on ne sait jamais ce qu'il va arriver au personnage dans la séquence qui suit. A savoir un certain Charlie (mister Shia donc) qui, pour se remettre de la mort de sa mère, part errer dans les rues de Bucarest où il va vivre une suite de journées hallucinées. Tout cela parce qu'il est tombé raide dingue d'une locale (la sexy Evan Rachel Wood) qu'il va tenter de sauver des mains meurtrières de son petit copain, un caïd redouté, interprété de manière incroyable par Mads Mikkelsen, qui en connaît déjà un rayon côté bad guy (méchant du meilleur James Bond "Casino Royale" et serial killer sirupeux de la série "Hannibal"). Un mélange des genres détonnant où l'on passe de l'humour salvateur au drame urbain glacé, de la course poursuite teigneuse aux apartés surréalistes, de la menace plombante à l'hymne à la vie. Pour bien imprégner les vicissitudes endurées par Shia LaBeouf tout au long du film, le réalisateur a fait appel à quelques compositeurs rock (Dead Mono, Beck et surtout son pote Moby) dont les plages musicales, quasi hypnotiques, synthétisent le mental déglingué de l'acteur prêt à mourir à chaque seconde pour récupérer sa dulcinée. Le romantisme atteignant son point culminant quand Shia LaBeouf, fiévreux, essoufflé et épuisé, se retrouve en fin de parcours à faire l'équilibre entre la vie et la mort. Uniquement pour obtenir l'amour. On ne peut donc s'empêcher de faire le parallèle avec ce qu'est devenu aujourd'hui Shia LaBeouf dans son quotidien : un acteur qui a donné un méga coup de sabre à sa carrière programmée de star rentable pour chercher un semblant de vérité dans des rôles plus humains *(actuellement en salles).* ❑

ROCK&FOLK ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

1 an - 12 numéros
+ le double CD Deluxe
"Goodbye Yellow Brick Road"
D'Elton John

69 € seulement
au lieu de 96,95€
soit **28% de réduction**

Photo Copyright : DR

"Et si c'était en fait un très bon disque?"

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR
WWW.ROCKNFOLK.COM

☐ **OPTION 1** 1 an /12 N° + 4 CD Sampler pour **60€** au lieu de 74,80 € soit **19% de réduction.**

ROFP146A

☐ **OPTION 2** 1 an / 12 N° + 4 CD Sampler + **le double CD "Goodby Yellow Brick Road"** pour **69€** au lieu de 96,95 € soit **28% de réduction**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ **CCP** Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2014**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/07/2014 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 5,90€, les numéros spéciaux pour 6,90 € et le double CD pour 22,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Rigolo pas drôle

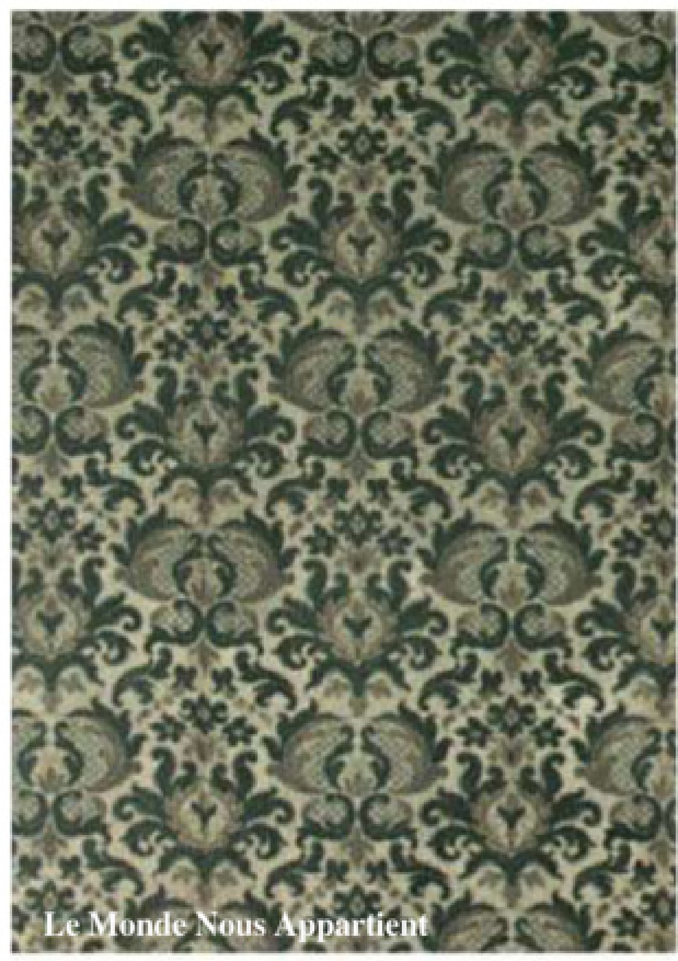
Mise A L'Epreuve

Mise A L'Epreuve

"Mise A l'Epreuve" de Tim Story ("Les Quatre Fantastiques", un des pires films de superhéros) a un concept très simple : pomper le "48 Heures" de Walter Hill dans les grandes largeurs. Avec, à la place de Nick Nolte, l'acteur/ rappeur amorphe Ice Cube. Et dans celui d'Eddie Murphy, Kevin Hart un *rigolo pas drôle* venu du stand-up et des show comiques télé. Le gros dur qui frappe et le petit malingre qui s'en sort par la tchatche. Tout cela pour démanteler un réseau de caricatures de truands officiant dans les rues d'Atlanta. Filmé mollement comme un vieil épisode cafardeux de "K 2000", ce polar trop décontracté est donc principalement centré sur le pénible abattage verbal de Kevin Hart, loin d'avoir le charisme rigolard d'Eddie Murphy. "Mise A L'Epreuve" est donc, pour le spectateur, une véritable... mise à l'épreuve *(actuellement en salle)*.

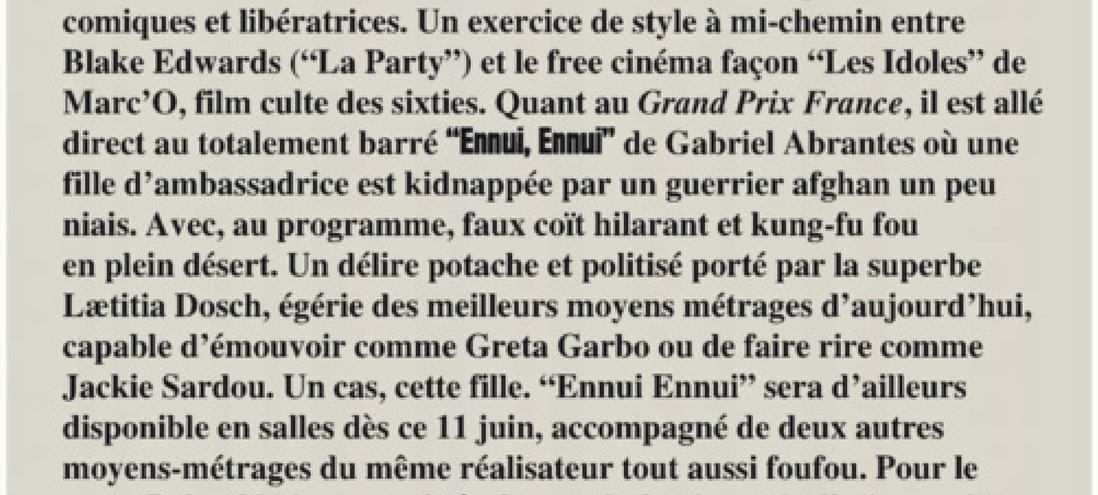
Michael Haneke : Profession Réalisateur

Palmé deux fois à Cannes et respecté de la critique, l'Autrichien Michael Haneke a tout du cinéaste glacial. Voir son dernier film, "Amour", trip émouvant d'un couple cerné par la vieillesse, la maladie et la mort. Mais Haneke peut également agacer, comme en témoignent ses deux essais ultra-moralisateurs ("Funny Games" et son remake US) sur la violence, qu'elle soit réelle ou cinématographiée. Mais qu'en est-il de Haneke au quotidien ? Comment se comporte-t-il avec ses acteurs ? Comment aborde-t-il ses sujets d'une noirceur implacable ? La réponse se trouve dans ce documentaire passionnant et ciselé d'Yves Montmayeur. Un spécialiste des portraits en biais — il en a fait de magnifiques sur Asia Argento, Oliver Gourmet et Johnnie


Le Monde Nous Appartient

11e Festival du Cinéma de Brive

Plus que jamais, l'édition 2014 du festival des moyens-métrages de Brive a révélé de nouveaux cinéastes. Dont certains à travers leurs prix obtenus, feront probablement le cinéma français de demain. Comme le *Prix Format Court* raflé par **"Peine Perdue"** d'Arthur Harari qui flirte du côté de Jean Renoir période "Une Partie De Campagne". Ou le *Prix Ciné +* obtenu par **"Tant Qu'il Nous Reste Des Fusils A Pompe"** de Caroline Poggi et Jonathan Vinel, proche des états d'âme adolescent des films de Gus Van Sant période "Elephant". Côté rock attitude, nos préférés ont été au *Grand Prix Jury Jeune* avec **"Il Est Des Nôtres"** de Jean-Christophe Meurisse où plusieurs protagonistes zazous, enfermés dans une caravane se laissent aller à leurs pulsions comiques et libératrices. Un exercice de style à mi-chemin entre Blake Edwards ("La Party") et le free cinéma façon "Les Idoles" de Marc'O, film culte des sixties. Quant au *Grand Prix France*, il est allé direct au totalement barré **"Ennui, Ennui"** de Gabriel Abrantes où une fille d'ambassadrice est kidnappée par un guerrier afghan un peu niais. Avec, au programme, faux coït hilarant et kung-fu fou en plein désert. Un délire potache et politisé porté par la superbe Lætitia Dosch, égérie des meilleurs moyens métrages d'aujourd'hui, capable d'émouvoir comme Greta Garbo ou de faire rire comme Jackie Sardou. Un cas, cette fille. "Ennui Ennui" sera d'ailleurs disponible en salles dès ce 11 juin, accompagné de deux autres moyens-métrages du même réalisateur tout aussi foufou. Pour le reste, Brive 2014 proposait également le fascinant (et limite punk) **"Skorecki Devient Producteur"**, autoportrait en roue libre de Louis Skorecki, critique culte des Cahiers du Cinéma, qui met en avant sa semi-dépression poseuse et sa non-envie rigolarde de s'intéresser au cinéma contemporain. Faut dire qu'avant "Spiderman" et les "...Ch'tis", il y avait quand même John Ford et Orson Welles. On peut donc comprendre.


Ennui, Ennui

Michael Haneke : Profession Réalisateur

To — qui a ici un avantage : il connaît bien Haneke qu'il suit de film en film depuis une dizaine d'années. D'où des images inédites du *maître* (ouais, bon) au travail. Ce qui permet de percevoir un homme plus léger que l'image qu'il donne, notamment quand il s'amuse (parfois) sur son statut de cinéaste austère *(actuellement en salles)*.

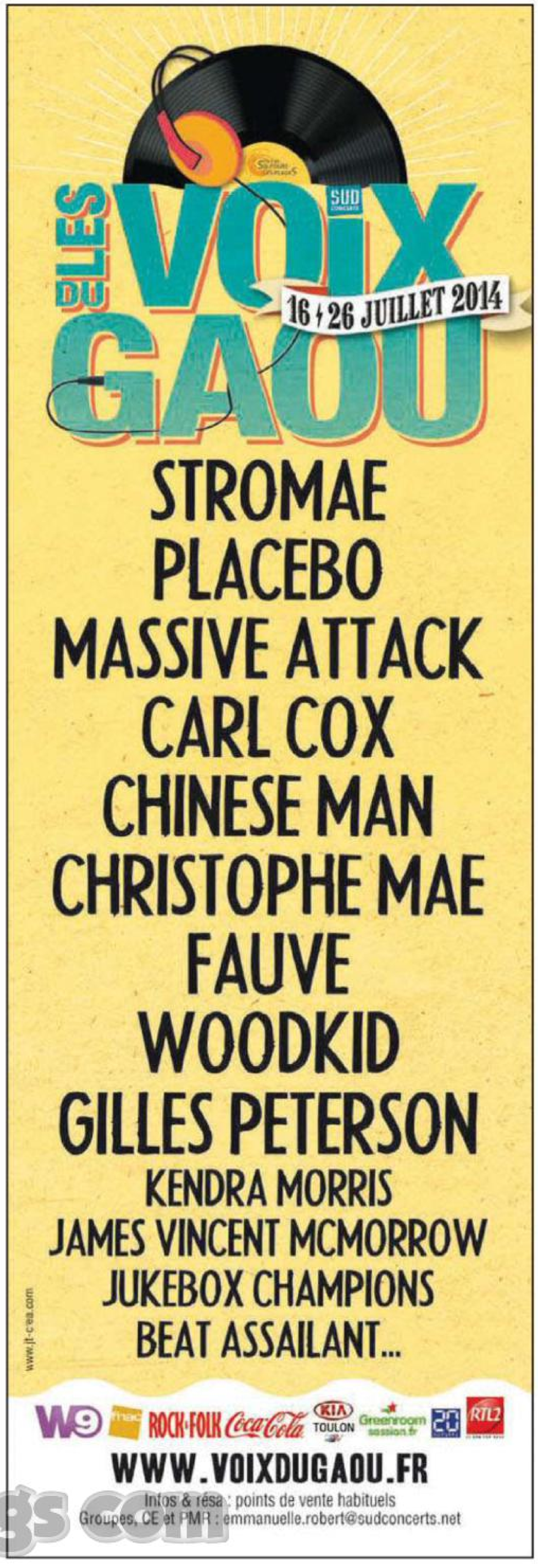
Les Poings Contre Les Murs

A l'instar de "Scum", classique du film de prison pour ados signé Alan Clarke voici presque 30 ans, "Les Poings Contre Les Murs" embarque le spectateur pour un voyage sans retour dans le quotidien carcéral d'un délinquant de 19 ans. Véritable bête humaine provoquant taulards et gardiens, le rebelle sans cause va néanmoins tenter d'étouffer la rage qui habite son âme et son corps depuis toujours. Mais pas facile de s'auto-amadouer quand on a été élevé par un père truand qui pourrit dans la même prison... Le réalisateur David Mackenzie (dont on avait apprécié le "Rock 'N' Love", comédie romantique tournée en quatre jours pendant un festival rock écossais) la joue donc plus épure que pur film de genre. Comme si le film était à la limite du docu-fiction. D'autant que l'acteur principal, Jack O'Connell, fait littéralement croire à son personnage de jeune bad-guy paumé et déglingué, aux épaules à la Marlon Brando et à la rebelle attitude post-James Dean (*en salles le 4 juin*).

Les Poings Contre Les Murs

Le Monde Nous Appartient

En suivant en parallèle le parcours de deux post-ados (le premier rêve de devenir champion de foot, le deuxième rêve d'échapper à son statut de délinquant), "Le Monde Nous Appartient" dresse un constat assez noiraud de la société où le mal de vivre prend toujours le pas sur le désir d'absolu. Air connu dans beaucoup de films cafardeux traînant leur spleen, histoire d'envoyer des *bad vibes* aux spectateurs laminés. Sauf qu'ici, le réalisateur belge Stephan Streker transcende cette ambiance *No Future* par une étonnante forme de *poésie du bitume*. Comme si l'espoir d'un monde meilleur planait sans cesse sur des personnages dont on sait que leurs destinées seront fatales. Si le film tient sur cette émotion plus impalpable que frontale, c'est aussi grâce aux acteurs. Particulièrement Vincent Rotiers, sorte de Patrick Dewaere en herbe et Reda Kateb, excellent en mafieux à deux sous, hyper paternaliste. Un film sensitif, quoi *(en salles le 11 juin)*. ❑



Scenags.com

Retrouvez désormais les
PETITES ANNONCES
sur le site **rocknfolk.com**

Situé à 100 mètres du métro Bobigny pantin Raymond Queneau (ligne 5)
Les Studios NG music vous propose :
•PRISES DE VOIX • MIXAGE • MASTERING • PRODUCTION D'INSTRUMENTALES•
•PRESSAGE CD/DVD • CLIPS VIDÉO • SHOOTING PHOTO•

Confort optimal pour vos séances de travail. Tarifs adaptés, accessibles à tous.
Professionnels nous saurons vous offrir les conditions nécessaires pour
mettre toutes les chances de votre côté à la création de vos titres.
Tél : 06 18 10 98 95 Mail : ng.relation@gmail.com

COURS DE MUSIQUE
Pro donne cours de guitare
hard-rock blues tous niveaux, solf impro, techn med.
Premier RDV gratuit.
Contacter François - Portable : 06 60 08 77 87

PAUL ÉMILE VINYLS
100 % DISQUES VINYLES
Choix important
Achat Vente Tous styles
Import, occasions, collectors
Excellent état garanti
Disquaire Eclectique

Tél. : 05 62 27 18 21
Lundi 14h/19h - Mardi à Samedi 11h/19h30
5 rue Temponières, 31000 TOULOUSE

Disquaire sérieux
• CHERCHE •
lots de disques vinyls
Grosse quantité bienvenue
Déplacement dans toute la France
• 06 45 48 56 53 •
Pour tout renseignement,
contacter Laetitia LALLEMAND
au 01 41 40 33 02 ou par email :
laetitia.lallemand@editions-lariviere.fr

DVD cinéma

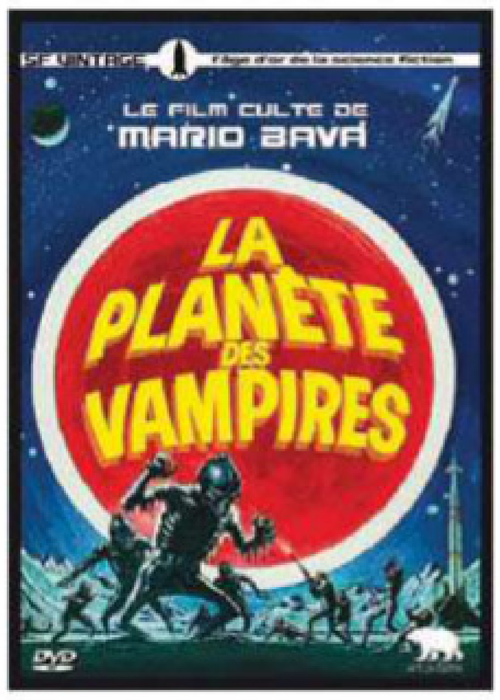
PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Bimbos et bougies

Le Loup De Wall Street

Metropolitan

Les meilleurs films de Martin Scorsese fonctionnent en partie sur le pétage de plomb et une forme géniale de cabotinage. Comme si les acteurs étaient au-delà de tout : d'eux-mêmes, du jeu et de la vie. Et même, pourrait-on penser, de la mort. A commencer par De Niro, bien sûr, qui l'a prouvé à maintes reprises ("Taxi Driver", "Les Affranchis", "Casino") mais aussi Jack Nicholson dans "Les Infiltrés" par exemple. Et maintenant Leonardo DiCaprio dans "Le Loup De Wall Street". Une pure comédie sur l'arrivisme, la réussite sociale et la drogue qui donne envie d'être un bad-guy ! Car, franchement, comment ne pas vouloir être à la place de Leonardo, trader dégénéré, qui sniffe de la poudre en boucle, se tape des bimbos en se mettant une bougie dans le cul et cumule le flouze au point de faire pleuvoir des billets verts sur sa tronche quand l'envie lui en prend. Presque l'équivalent du diable de Tasmanie dans les vieux dessins animés de Bugs Bunny, le gars. Car cartoonesque, "Le Loup De Wall Street" l'est aussi. Jusqu'à la lie. Comme si Scorsese, à 70 ans passé, était atteint du *démon de midi de la mise en scène* et retrouvait ici un certain plaisir nostalgique de ses années drogue. Evidemment, cette dénonciation — vraiment ? — sur le capitalisme sauvage semble si décontractée et cynique — voire parfois totalement misanthrope — que le film s'est essuyé tout de même quelques critiques cinglantes en étant taxé d'amoral. Mais quand cette amoralité est filmée façon *roller coaster*, on ne peut s'empêcher d'y prendre goût. C'est mal, mais bon...



La Planète Des Vampires

Artus Films

Artus Films (qui déterre des kilotonnes de vieux cinéma d'exploitation) fait ce mois-ci dans le space-opéra vintage. Avec trois voyages sur des planètes en carton-pâte datant d'avant l'ère du numérique. Ce qui veut dire, en gros, maquettes en plastique et matte painting à profusion. Mais si on devait absolument choisir entre "La Planète Des Tempêtes" (1962), balade sur Vénus vue par un cinéaste russe, "La Planète Des Hommes Perdus", kitscherie pop spatiale (1961), et "La Planète Des Vampires", c'est pour ce dernier qu'on opterait. Réalisé en 1965 par le grand Mario Bava, inventeur du cinéma fantastique italien, "Terrore Nello Spazio" (titre original), a construit sa légende sur le fait qu'il aurait plus qu'inspiré "Alien". La preuve c'est que, comme dans le classique de Ridley Scott, des cosmonautes découvrent sur une planète mystérieuse les restes d'un vaisseau spatial où traîne la carcasse d'un gigantesque squelette extraterrestre mort il y a des millions d'années. Esthète renommé, Bava compense son maigre budget par des couleurs pétantes dont il a le secret — il fut également l'un des plus grands chefs opérateurs du cinéma italien — et de magnifiques décors malicieusement noyés dans un étrange brouillard, histoire de cacher le manque de budget (comme Roger Corman le fit à la même époque dans ses adaptations d'Edgar Poe). Sorti il y a une dizaine d'années en un DVD devenu introuvable de la collection *Cinéma de quartier* de Jean-Pierre Dionnet, "La Planète Des Vampires" renaît donc de ses cendres étoilées.

storemags.com

Cheap Thrills

Luminor

Premier long métrage, peu de sous, 12 jours de tournage, petit chef-d'œuvre ! Réalisé par un certain El Katz, Américain de 32 ans qui avait scénarisé jusque-là quelques courts métrages obscurs, "Cheap Thrills" est probablement un des films les plus jouissifs produits l'an dernier aux Etats-Unis. Avec, en filigrane, une noirceur ironique pouvant faire penser à "Blood Simple", le premier essai pelliculé des frères Coen. Un homme bourré de dettes et un vieux copain d'enfance retrouvé par hasard dans un bar sont invités à un after chez un couple d'inconnus croisés dans le même endroit. Sauf que la fin de nuit dégénère en une suite de jeux stupides avec, à la clé, 250 000 dollars à gagner. D'abord très potaches, ces paris crétins finissent par devenir de plus en plus malsains... Centré sur quatre personnages pétant progressivement les plombs dans une maison, "Cheap Thrills", délire trash joyeusement impoli, joue avec une teignasserie torturante la carte mauvais goût et du scato/ gore. Mais avec une drôlerie si glaçante que le film scotche littéralement de bout en bout. D'autant qu'y sont dénoncés en sous-texte l'individualisme forcené, l'appât du gain et les aléas d'orgueils mal placés. S'il continue sur cette lancée, l'inconnu El Katz devrait compter dans les prochaines années comme un des meilleurs espoirs du cinéma américain. Sauf s'il se fait acheter, comme beaucoup, par cette putain de Marvel Company.

Une Femme Dangereuse

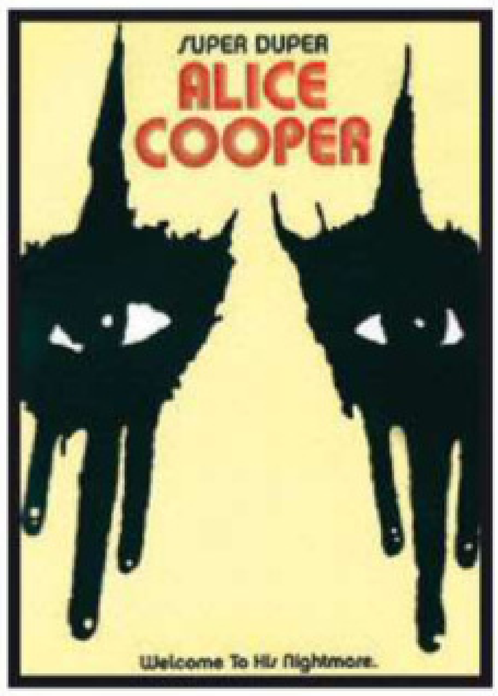
Le Chat Qui Fume

Bien avant de devenir éleveuse d'abeilles dans la région de Los Angeles (!), Cheri Caffaro fut, dans les années 70, starlette de cinq films de séries B sexy totalement *grindhouse* (genre qu'affectionne Tarantino) réalisées par son producteur/ réalisateur de mari, Don Schain. Cinq films de genre, mixant bastons maladroits et seins à l'air dont "Une Femme Dangereuse" (*alias* "Too Hot To Handle") fut le dernier. Avant les abeilles...
Elle y joue une certaine Samantha Fox (tiens donc !) milliardaire et tueuse à gages, qui laisse sa vie hype de côté pour aller dessouder des membres de la mafia coupables d'avoir tué ses parents quinze ans auparavant. Hyper seventies (col pelle à tarte, rouflaquettes noiraudes et réalisation à la "Dallas"), le film mixe meurtres sadiques (noyade, électrocution), romantisme niais (la love story entre Cheri Caffaro et le flic qui la poursuit) et ode totale au corps plus ou moins déshabillé de la miss. Se battant au karaté comme un môme de quinze ans dans une cour d'école, ressemblant dans certains plans à un trav' élégant du Bois de Boulogne, jouant comme une héroïne de sitcom de chez AB, Cheri Caffaro fascine. Et, à sa façon, fait le film. L'éditeur, fan de vieilles pellicules barzingues oubliées, reste honnête sur ce qu'il vend en mettant en exergue quelques vannes sur la jaquette. Du genre *"le film qui inspira ma carrière de réalisateur (Michel Haneke)"* ou *"la fille est jolie, c'est quoi son numéro (François Hollande)"*.
On l'a François, mais on te l'échange contre celui de Julie Gayet. ❑

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

“Le monstre était OK”

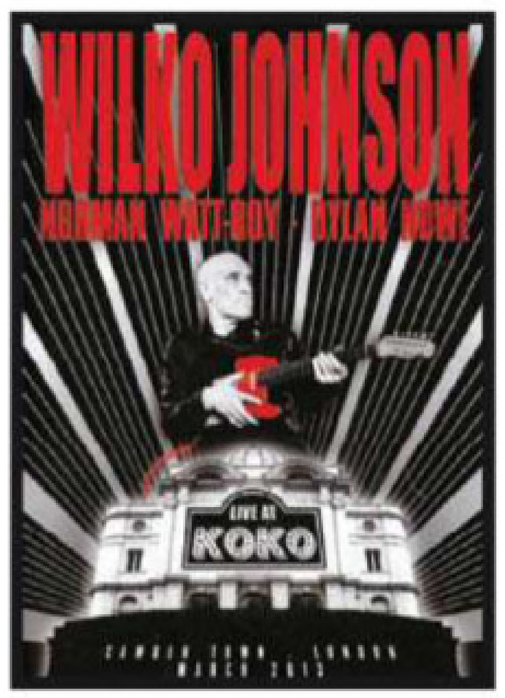


Alice Cooper

“SUPER DUPER”

Eagle

En 2014, rayon rockumentaire, voilà donc où la barre est placée : sacrément haut. Va falloir se lever de bonne heure pour faire mieux que Sam Dunn, Reginald Harkema et Scot McFadyen, trois metal freaks qui ont réalisé et produit pour Bangers Film le docu ultime sur leur héros : Alice Cooper. *“Les réalisateurs sont venus nous voir en proposant quelque chose de particulièrement séduisant : faire un documentaire aussi théâtral que mon personnage, une sorte de doc opéra,* nous a déclaré l’objet du culte quelques heures après la première de ‘Super Duper’ au festival de Tribeca. *On évitait ainsi ce piège qui consiste à montrer les visages des intervenants, aujourd’hui, en train de parler du passé.”* Ici, comme dans “Crossfire Hurricane” sur les Rolling Stones, les interviews des membres du groupe (Dennis Dunaway, bassiste/ ami d’enfance et Neal Smith, batteur reconverti dans l’immobilier) et des célébrités (Elton John, Iggy Pop, John Lydon...) n’ont pas été filmées. *“Les réalisateurs ont également mis un point d’honneur à ce que ce soit très visuel, avec quelques effets de postproduction vraiment intéressants”*, ajoute le Coop, survolté par la réception du film. L’autre excellente idée, qui emprunte cette fois à “Oil City Confidential”, le documentaire sur Dr Feelgood réalisé par Julian Temple en 2009, est d’avoir intégré des extraits de film, “Dr Jekyll And Mr Hyde”, dans sa version de 1920 : *“Nous savons que c’est véritablement l’histoire d’Alice* (rires). *Mais au-delà de ça, j’aime également le fait que rien n’ait été éludé, et notamment la séparation du groupe. En vérité, les moments les plus pénibles sont certainement mes préférés. Les opinions de Neal et Dennis sur la rupture qu’on entend dans le film n’ont pas été tronquées : c’est ce qu’ils ont dit. Nous avons un point de vue différent, mais je pense que c’était la moindre des choses qu’ils puissent exprimer le leur librement. Le plus drôle est qu’ils n’ont vu le résultat final qu’à la projection à Tribeca, et ont été agréablement surpris que rien n’ait été coupé.”* Groupe américain fondateur du *shock rock*, puis artiste solo après l’éviction plus ou moins annoncée des autres — la raison officielle de la séparation serait un désaccord artistique, mais certains observateurs, en 1974, pensaient plutôt que le manager Shep Gordon et le producteur Bob Ezrin s’était débarrassés des musiciens pour mieux presser le citron du leader — Alice Cooper insiste sur l’honnêteté de “Super Duper”, sûrement un peu pour se sentir en paix avec son passé : *“C’est vital de ne pas oublier ce que nous avons traversé. Jusqu’à maintenant, on avait parlé de l’alcool, mais jamais mentionné les drogues. L’alcool a été mon véritable poison, car ma période cocaïne n’a pas duré si longtemps que ça. Dans ce documentaire, je ne voulais rien passer sous silence. Il m’a fallu faire face, d’autant que je suis revenu de cet enfer. Et puis, notre histoire a été positive à 90 %. L’alcool n’a été un problème réellement grave que pendant un an. J’étais le seul alcoolique du showbiz que la picole n’empêchait pas de travailler. J’ai énormément bu à partir de ‘Love It To Death’, sans que ça affecte mes performances. C’est seulement à la fin de la tournée Welcome To My Nightmare que j’ai été rattrapé. Mais avant, c’était glorieux : je me sentais bien, les albums étaient bons, bien produits, les shows étaient super.”* Dans sa première moitié, “Super Duper” met logiquement l’accent sur la genèse du mythe et, inédits pour la plupart, les documents et photos d’archive fournis par les familles sont d’une qualité exceptionnelle. Il complète ainsi idéalement “Prime Cuts”, le double DVD publié par Sanctuary en 2001, et “Good To See You Again”, le film de la tournée Billion Dollar Babies réédité avec bonus (dont un commentaire audio d’Alice) en 2005. Shep Gordon est souvent présent à l’image dans la seconde, en particulier dans les séquences filmées *sur la route* : *“Shep, qui me manage depuis quarante-cinq ans, vient de faire aussi l’objet d’un documentaire réalisé par Mike Myers et appelé ‘Supermensch’. Le plus drôle, c’est que nous y racontons les mêmes faits, mais de manière totalement différente. Lorsque j’ai lu l’autobiographie de Keith Richards, je me suis fait cette réflexion : comment peut-il être ne serait-ce qu’à moitié précis compte tenu du fait qu’il était complètement stoned la plupart du temps* (rires) *? Quand on me demande comment j’ai rencontré Shep, je donne ma version, très différente de la sienne* (rires).*”* Showman sur l’éternel retour pour une poignée de sourds, Alice Cooper n’a pas oublié qu’il doit d’abord sa carrière à ses chansons : *“Il n’y en a pas beaucoup dont je ne suis pas fier. Bob Ezrin ne nous a jamais laissés enregistrer une seule chanson de remplissage. Idem lorsque j’ai travaillé avec Roy Thomas Baker* (producteur de “Flush The Fashion” en 1980 — NdA). *Quand Vincent Furnier était au fond du trou, le monstre était OK, il faisait ce qu’il avait à faire et le faisait bien. Les vingt-deux heures de la journée que je ne passais pas sur scène étaient les plus dangereuses.”*

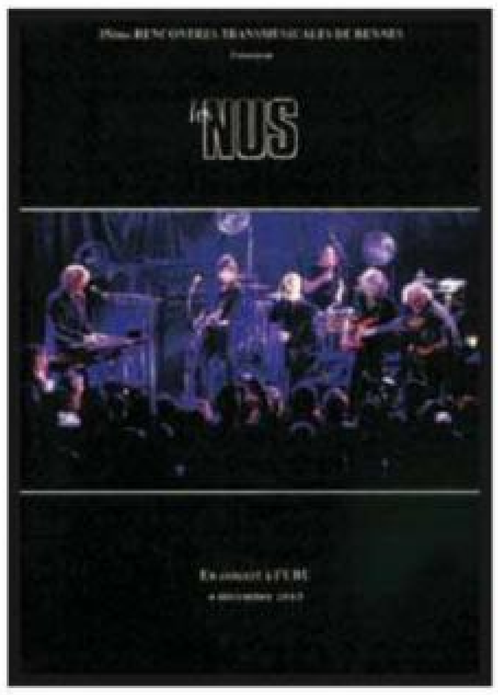


Wilko Johnson

“LIVE AT KOKO”

Cadiz Music

Pour toutes les fois où il tolère des horreurs (la folie des hommes, tout ça...), sous prétexte d’avoir mieux à faire ailleurs, on ne va certainement pas reprocher à Dieu de foutre la paix à Wilko Johnson, de ne pas l’avoir encore rappelé à lui. Diagnostiqué cancéreux du pancréas en janvier 2013, l’ex-guitariste de Dr Feelgood n’aurait pas dû voir l’automne, et les concerts qu’il a donnés l’an passé, dont ceux filmés au Koko de Londres en mars, étaient supposés être ses derniers. On est en mai 2014, et Wilko Johnson, tel le canard de Robert Lamoureux, est toujours vivant. Alors, on se tait. On ne fait rien remarquer. On prend seulement un malin plaisir à le voir, encore et encore, jouer de la guitare fondamentale avec ses deux copains (Norman Watt Roy à la basse, Dylan Howe à la batterie). Récemment encore, Wilko jouait avec Roger Daltrey au Shepherd’s Bush Empire, alors qu’ils défendaient leur excellent “Going Back Home”. Le show n’était pas moins bon que celui de ce DVD, produit par Cadiz (à qui on doit déjà le documentaire “Oil City Confidential”), et qui propose, en plus du concert, une interview d’une heure particulièrement décoiffante *(“J’ai passé une bonne partie de ma vie à combattre mon intelligence”)* illustrée de photographies et d’images inédites de “OCC”. Le livret est rédigé par Pat Gilbert et la fiche de merchandising glissée dans le digipak argenté permet de se procurer, entre autres goodies, l’excellent ouvrage “Looking Back At Me” que Zoë Howe a consacré à Wilko, ainsi que “Faith & Grace”, l’album de Watt-Roy publié en 2013 sur Cadiz.

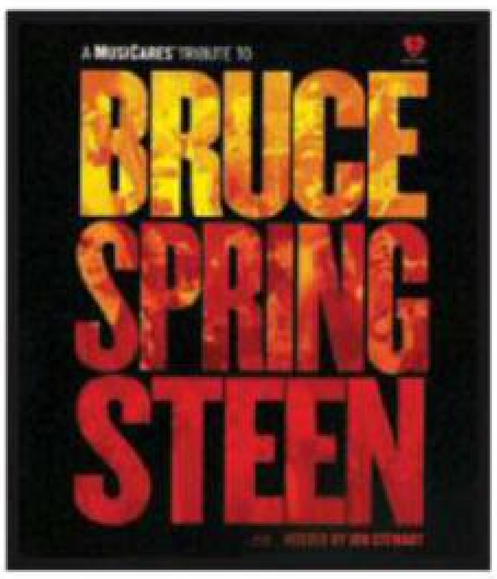


Les Nus

"EN CONCERT A L'UBU"

Les Nus

Pour se rappeler à quel point les scènes bretonne et rennaise étaient riches au début des années 70, il suffit de se replonger dans "Rok", l'encyclopédie en deux volumes chapeautée par Frank Darcel. On y parle, page 191, des Nus, météorique formation née de l'envie d'ex-membres fondateurs de Marquis De Sade de faire du rock autrement, sans prendre les musiciens anglo-saxons comme seules références.
Dès lors, le chanteur/ auteur Christian Dargelos n'allait pas se contenter d'accorder de l'importance à ses textes. Imbibé de Cocteau ou Genet, il a également fait le choix de les déclamer en français. Avec son pote Frédéric Renaud à la guitare et quelques autres, ils ont tissé un rock radicalement différent auquel Noir Désir allait officialiser qu'il devait presque tout, dix ans plus tard, en reprenant "Johnny Colère", tiré du seul album enregistré par les Nus. Pas aussi réussi que prévu, le disque va précipiter la fin de la formation dont on préfère alors se souvenir des exploits live. Et puis en 2012, l'idée folle de remettre le couvert a commencé à germer. Le groupe a de nouveau répété avec les Transmusicales 2013 en ligne de mire, et s'est (re)pris à y croire. Lorsque le sale destin a fauché Renaud, Dargelos et le reste de la bande (renforcée par Dominic Sonic à la guitare) n'ont pas jeté l'éponge. Ce DVD autoproduit capté à l'UBU en décembre dernier, bien filmé et au son impeccable, est plus que l'hommage d'un groupe à son mort. C'est un nouveau départ, opiniâtre et justifié (les textes de Dargelos résonnent presque plus fort aujourd'hui qu'à l'époque).
On parle d'autres concerts, d'une ressortie de l'album des Nus et pourquoi pas d'un nouveau... De bien bonnes choses qui méritent d'arriver.



Bruce Springsteen

"A MUSICARES TRIBUTE TO..."

Sony

Fondée en 1989, MusiCares est une association caritative américaine dont la mission est de venir en aide, sur le plan financier ou moral, aux défavorisés des métiers de la musique. Une fois par an, elle organise un concert/ gala autour de l'œuvre d'un musicien à l'abri du besoin et d'autres viennent lui rendre hommage en interprétant des chansons issues de son répertoire. En 2013, c'est Bruce Springsteen que MusiCares a mis à l'honneur en invitant notamment Alabama Shakes, Mavis Staple et Zac Brown ou Faith Hill et Tim McGraw à reprendre "Adam Raised A Cain", "My City Of Ruins" et "Tougher Than The Rest", sur la scène du Staples Center de Los Angeles (là où a également lieu la cérémonie des Grammy Awards).
Qu'on soit sensible ou peu aux montées de sève et en puissance du plus célèbre artiste originaire du New Jersey, force est de constater en visionnant ce show à rallonge (plus de deux heures) que quand certains classic rockers prennent ses chansons par le bon bout, le résultat frise l'excellence. Patti Smith, par exemple, dont le "Because The Night" a été composé par le Boss alors qu'il était en passe de le devenir, transperce le cœur dès le début du show tant sa version ne triche pas. Même topo avec Jackson Browne et Tom Morello qui reprennent avec ferveur l'intouchable "American Skin (41 Shots)", inspirée par l'exécution policière, en 1999, du jeune Guinéen Amadou Dialo.
Sans réelle surprise et avec panache, c'est Elton John qui revisite "Streets Of Philadelphia" (chanson du film de Jonathan Demme) tandis que John Legend ("Dancing In The Dark"), Sting ("Lonesome Day") et Neil Young (avec Crazy Horse) mettent le feu à la couverture lorsque c'est à eux de la tirer. Normal, la fête (en 16/9 et HD sur le Blu-ray) s'achève par cinq titres du chef (et son E Street Band), histoire d'ajouter une *glory night* de plus à sa légende. ❑

Storemags.com

storemags.com

PAR HUGUES CORNIERE

Panoramique

Une Chevrolet Corvette de 1958, avec son hard-top optionnel.

Chevrolet Corvette '58

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Inspirée des cabriolets Jaguar et des petites MG britanniques, antithèse de la berline américaine des années 1950, truffée d'innovations techniques, cette voiture reste une des plus belles carrosseries jamais produites sur le continent américain...

Originaire du canton de Neuchâtel, en Suisse, Louis Chevrolet (1878-1941) va faire ses premières armes en mécanique et s'enthousiasmer pour les courses cyclistes à Beaune où sa famille s'est installée en 1886. Après avoir occupé plusieurs emplois de mécanicien, il part exercer ses talents à Montréal en 1900 puis l'année suivante rejoint finalement New York où il sera un temps employé par la succursale du constructeur français De Dion-Bouton. En 1905, Chevrolet commence une carrière de pilote de course automobile pour Fiat puis chez Buick où il se lie d'amitié avec le patron, William Durant (1861-1947) — qui va bientôt créer General Motors — et où il apprend à concevoir ses propres moteurs. A Detroit, en 1909, il fabrique son premier six cylindres à soupapes culbutées et, fin 1911, avec Durant et deux autres associés, il crée la Chevrolet Motor Car Company. Mais, dès 1915, rien ne va plus entre Chevrolet et Durant. Louis Chevrolet revend ses parts à William Durant, ce qui permet à ce dernier de prendre le contrôle de General Motors en 1916 et d'absorber l'année suivante la marque fondée par notre immigré suisse dans ce qui va devenir l'un des *Detroit Big Three*. Louis Chevrolet tente de monter d'autres marques de voitures sportives, sans succès, et meurt sans un sou en juin 1941.
En 1917, avec William Durant seul aux commandes, la marque Chevrolet se lance dans l'automobile haut de gamme avec les séries D déclinées en plusieurs carrosseries dotées d'un gros moteur V8 ; sauf que les ventes ne suivent pas et ces modèles disparaissent dès 1919. La firme de Detroit se recentre alors sur des véhicules d'entrée de gamme équipés de plus petits moteurs et des utilitaires, elle a pour seuls concurrents, jusqu'aux années 1940, Ford et Plymouth. En 1933, Chevrolet sort la *Standard Six* dont le slogan publicitaire est *"La voiture six cylindres la moins chère du marché"*.

Au début des années 1950, les Etats-Unis découvrent avec un œil étonné les voitures de sport européennes fraîchement importées : les coupés Jaguar ou MG n'ont rien à voir avec ce qui se fait là-bas... Avec à peine 20 000 voitures livrées en 1952, ce ne sont que quelques gouttes d'eau dans l'océan du marché américain — qui en compte plus de 4 millions — rien de vraiment inquiétant pour les trois constructeurs du Michigan. Pourtant, plusieurs petits constructeurs utilisant les techniques de moulage de la fibre de verre vont proposer quelques réalisations fortement inspirées par les petites anglaises. En 1951, la société Glasspar (un fabricant de bateaux de Californie) présente un petit roadster avec une carrosserie en fibre de verre moulée sur un châssis de jeep abaissé et un moteur V8 au Motorama de Los Angeles. De quoi impressionner Harley Earl (1893-1969), responsable du design chez General Motors, qui vient de terminer un *concept car* baptisé *Le Sabre* aux lignes futuristes inspirées de l'aéronautique, et qui rêve d'une sportive estampillée *GM*. Il nomme aussitôt un chef de projet, Robert McLean, dont la maquette à taille réelle présentée quelques mois plus tard emballe littéralement les patrons de Chevrolet et de General Motors.
La position des deux seuls sièges est très reculée vers l'essieu arrière, elle possède un pare-brise panoramique, les phares avant suivent la courbe des ailes et ses portes n'ont pas de poignée extérieure. Le département stylisme a mis le paquet sur le design ; aussi, afin de réduire les coûts de production du prototype, les parties mécaniques et le châssis sont-ils prélevés sur des berlines de série, et la carrosserie est fabriquée en fibre de verre. La production démarre en juin 1953 avec 300 exemplaires assemblés à la main. Pour l'année 1954, environ 3600 Corvette sortent des chaînes, mais elles se vendent mal et, l'année suivante, seuls 500 véhicules seront produits. En 1956 et 1957, plusieurs modifications esthétiques et mécaniques permettent de relancer les ventes, mais c'est pour le modèle 1958 que les équipes de design font la différence : la calandre est entièrement revue et possède désormais quatre phares, les ailes arrière sont arrondies, le tableau de bord est simplifié et rendu beaucoup plus fonctionnel... C'est ce type de Corvette, dont les lignes générales demeurent jusqu'en 1962, qui est le plus recherché par les collectionneurs. Pour 1963 arrive la fameuse *Sting Ray*, mais cela est une autre histoire...
La Corvette en est aujourd'hui à sa septième génération. ❑

Pour en savoir plus : www.chevrolet.fr

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

RTL2

W9

Les Déferlantes

Sud de France

8ème édition

ARGELÈS SUR MER

7 I 8 I 9 juillet 2014

INDOCHINE

LILY ALLEN

SHAKA PONK

VANESSA PARADIS

PHOENIX ☆ MGMT ☆ M

BLONDIE ☆ AGNES OBEL

GESAFFELSTEIN ☆ KEZIAH JONES

FAUVE ☆ THE SELECTER ☆ UB40

GAETAN ROUSSEL ☆ FFF ☆ YODELICE

CASCADEUR ☆ SEASICK STEVE ☆ GIEDRÉ

BO SARIS ☆ KODALINE ☆ HOLLYSIZ ☆ EVEN IF ...

www.festival-lesdeferlantes.com

Video Games

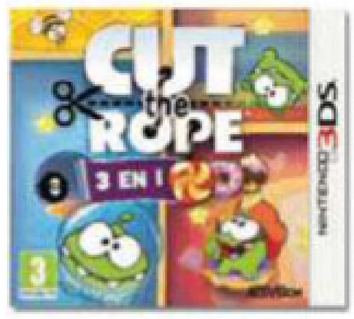
PAR JEROME REIJASSE

Mario, Mario, Mario !

La moustache pacifique et stakhanoviste la plus célèbre de l'histoire de l'humanité revient avec deux titres qu'il va être difficile de zapper. Tout d'abord, le blockbuster, le tsunami, la pyramide virtuelle avec **"MARIOKART 8"**, chez Nintendo, en exclusivité sur la Wii U. Probablement le jeu le plus attendu au tournant en cette année 2014. Mario a traversé les décennies et, mieux encore que Jane Fonda, n'a pas pris une ride et semble même accélérer le rythme. Au Royaume Champignon, l'heure est à la course motorisée, aux pneus qui crissent et qui défient la gravité et aux turbos dévastateurs. À la folie également. La compétition est complètement hystérique, on enchaîne les kilomètres sur bitume, au plafond, dans l'eau ou dans les airs, au volant de différents véhicules (kart bien sûr, deltaplane, moto) grâce à un nombre de circuits tout à fait impressionnant et à une sélection d'armes pour éliminer ses adversaires toujours aussi marrante, on a même la joie de découvrir ici quelques nouveaux pouvoirs franchement explosifs. Au final, on est au-delà du soulagement, de la confirmation. Ce titre est une réussite totale et confirme que Mario peut se la friser encore longtemps. À l'heure de la détente numérique, il reste le plus grand. Qui peut se vanter de n'avoir jamais déçu ses fans ? Qui ? Mario, Mario et Mario ! Les adeptes hardcore pourront, s'ils le désirent, se procurer une version en édition limitée, comprenant la fameuse carapace à épines, ici disposée sur un socle noir du meilleur effet.

Moins attendu, le **"MARIO GOLF : WORLD TOUR"**, toujours chez Nintendo, toujours pour Nintendo 3DS, dévoile pourtant des qualités bien appréciables et, très vite, s'impose comme un petit frère certes moins légendaire mais tout aussi chronophage et recommandable que le Mario pilote de kart. 10 parcours, plus de 126 trous, un mode solo formidable et un autre multijoueurs à tomber, possibilité de tournois en ligne, des défis tous plus dépaysants les uns que les autres, personnages à débloquer, partie sous-marine, il ne manque rien et on ne peut s'empêcher d'avoir une pensée émue pour un autre titre dédié à la petite balle blanche, "Everybody's Golf", qui avait révolutionné la pratique il y a bien longtemps, en transformant le sport de Tiger Woods en un cartoon inoubliable. Ici, c'est le même esprit qui se dégage, un mélange idéal de précision et de loufoquerie, de divertissement et de compétition. On s'incline.

Il est incroyable et il tisse des toiles comme d'autres enfilent les perles. L'homme-araignée est de retour, chez Activision, pour tous supports, avec **"THE AMAZING SPIDER-MAN 2"**, sortie évidemment liée à celle du film du même nom dans les salles obscures de la planète Terre. Il n'y a pas de petits profits... Ceux qui suivent l'Araignée depuis ses débuts seront aux anges d'apprendre que Peter Parker va enfin se mettre sur la tronche avec Kraven le Chasseur, mec pas vraiment fréquentable, plutôt agressif, et surtout ennemi culte de la saga arachnéenne. Il est possible d'être un peu saturé par le produit Spiderman tant, ces dernières années, le marketing en a fait des tonnes, sur pellicule comme sur console, mais cette nouvelle déclinaison retrouve les charmes des premiers épisodes, quand on jubilait en se balançant dans les rues de New York accroché à un fil. Et les récentes avancées technologiques font qu'aujourd'hui, les déplacements de Spidey, ses actions, sont d'une fluidité et d'une efficacité redoutables. On a même parfois presque le vertige au moment de sauter. Rarement redondant, souvent surprenant, ce deuxième volet nouvelle génération est donc une surprise agréable. Voire plus.



Et pour ceux qui préfèrent, à la violence ludique, les ambiances décalées et bariolées, où l'esprit de l'enfance n'a pas encore tout à fait rendu les armes, il sera conseillé de plonger dans l'univers atypique de **"CUT THE ROPE : 3 EN 1"**, chez Activision, pour Nintendo 3DS. Après un succès indiscutable sur les téléphones, ce titre hautement addictif et délirant débarque sur la petite console nippone et promet, avec ses 650 niveaux et ses 50 heures de pratique, de longues journées de perdition hilare. On devient Om-Nom, petite créature verte plutôt gloutonne et on tente, quitte à parfois se taper de vraies crises de nerf, de résoudre des casse-tête basés sur les lois de la physique, tout cela en mode 3D stéréoscopique évidemment. Une multitude de bonus vient enrichir le contenu et attirer les fans qui pensaient peut-être avoir fait le tour de la question sur leur smartphone. Entre réflexion et divertissement, "Cut The Rope" fonctionne comme un Tétris au siècle dernier : il s'impose sans attendre, presque sournoisement et gangrène l'existence de celui qui s'y colle. Dangereux. ❑

Selah Sue - Crédit photo : Emmanuel Laurent

RCS NANTERRE 401 766 647

J'AI 710 000
FANS EN CHANTANT

LA CROIX-ROUGE
260 000 EN
ÉCOUTANT CEUX QUE
PERSONNE N'ENTEND

150 ANS
À VOS CÔTÉS

DONNEZ AUSSI
VOTRE LIKE
À LA CROIX-ROUGE

croix-rouge française

Bande dessinée

PAR GEANT VERT

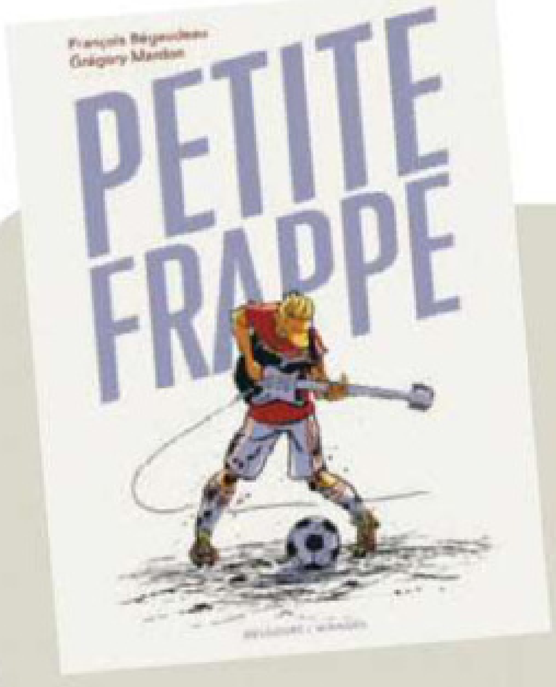
Clown du crime

Le Sud-Coréen Oh Yeong Jin est un auteur de manhwa qui manie l'humour noir avec la même aisance que ses compatriotes du Nord agitent la menace thermonucléaire. Dans **"Adulteland"** (FLBLB), le dessinateur se lâche dans une histoire d'anticipation à la "Blade Runner" qui dénonce les dérives d'une société devenue trop technologique. Tout commence au bar d'un parc d'attractions pour adultes où le personnage central discute avec le robot qu'est devenue sa femme décédée cinq ans plus tôt. Le décor de l'intrigue étant posé, le lecteur va se retrouver propulsé dans un univers étrange à la fois dérangeant mais terriblement actuel pour une histoire supposée se passer dans le futur. Derrière un dessin minimaliste en noir et blanc, des personnages volontairement grotesques et un humour glacial, l'auteur offre un aperçu d'un avenir qui a toutes ses chances de nous tomber sur la tête incessamment sous peu. Lecture conseillée pour toute personne apte à conjuguer humour et paranoïa.

Alors que la guerre du Vietnam est une ressource inépuisable pour les scénaristes dans les arts dits nouveaux, le dessinateur Allan Barte y va de sa pièce de cinq cents pour éclairer le sujet à l'aide d'une histoire animalière beaucoup plus profonde que son dessin ne laisse envisager. **"Napalm Fever"** (Bayou) est une belle réflexion sur l'engagement politique camouflée sous un dessin qui semble plus destiné à des petits enfants qu'à un public adulte. Si la présentation peut surprendre, elle semble laisser plus de latitude à l'auteur pour fouiller la mémoire familiale sans pour autant la jeter en pâture au public. Il y a une retenue dans le récit qui fait plaisir à l'œil à cette époque d'hémoglobine en cases. Un bien bel engin qui devrait plaire aux lecteurs avides d'histoires qui valent la peine d'être imprimées.

Après un "Nous N'Irons Pas Voir Auschwitz" assez iconoclaste sur la nouvelle communauté juive polonaise, Jérémie Dres frappe toujours aussi juste avec **"Dispersés Dans Babylon"** (Gallimard) où l'auteur part en voyage dans le monde pour comprendre la relation entre les thèmes récurrents chers au reggae et au judaïsme en général. Septembre 2011, alors que l'auteur se prépare à ingurgiter ses œufs sur le plat tout en écoutant "Israelites", il est soudain frappé par l'impact des paroles du vieux hit de Desmond Dekker et cherche à en comprendre le sens. A partir de là, sa quête des parallèles le conduira dans des lieux comme New York ou Addis-Abeba tout en rencontrant tout un tas de personnes susceptibles de lui apporter la lumière. Avec ce véritable carnet de route de gonzo-dessinateur, le lecteur appréciera également la pugnacité de l'auteur dès qu'il s'agit de se prendre la tête pour obtenir des réponses à ses questions.

L'art de se grimer le visage pour effrayer le populo n'est ni né avec "Orange Mécanique", ni avec Kiss et encore moins les Addicts. A l'origine fut le Joker sans qui l'homme chauve-souris ne serait qu'un chômeur de plus au Pôle emploi des superhéros dans l'oubli. Afin de clarifier le sujet tout en apportant la lumière aux aveugles, Urban Comics a eu la riche idée d'éditer **"Joker Anthologie"**, un pavé de poids à la gloire du clown du crime. A travers dix-huit histoires dessinées de 1940 à 2013, c'est quasiment trois quarts de siècle voués à sanctifier les mille et une façons de s'en prendre à l'ordre des chiroptères sans jamais gagner une seule fois. Plus qu'une piqûre de rappel au talent de dessinateurs tels que Bob Kane, Jerry Robinson, Dick Sprang, Carmine Infantino et consorts, cette anthologie est surtout un somptueux hommage à un personnage de papier né pour perdre mais qui ne s'avoue jamais vaincu. Une abnégation pareille, on ne la retrouve que dans le rock français. ❑



Le gros plan du Géant

La coupe du monde de football arrive à grands pas pour le plus grand bonheur du peuple de ceux qui ont les yeux ronds. En avant-première de la déferlante audiovisuelle qui se prépare, François Bégaudeau, ex-frontman du groupe punk Zabriskie Point, a choisi le dessinateur Grégory Mardon pour illuminer "Petite Frappe" (Delcourt/ Mirage), histoire d'ado qui commence sur le gazon avant de se prendre de plein fouet la découverte du rock grâce à un groupe de filles reprenant les Ramones.

C'est très sympa à lire malgré quelques longueurs abyssales dès qu'il est question de dessiner des pages et des pages de footballeurs en train de martyriser une baudruche. Sinon, le point fort de cette BD reste tout de même une petite dénonciation des pratiques sportives sous produits dopants dès le plus jeune âge. Tout cela n'a rien à envier aux us et coutumes du rocker lambda dès qu'il s'agit d'accroître les performances pour parvenir à ses fins.

UN ÉVÉNEMENT Solidarité SIDA
DES JEUNES CONTRE LE SIDA

SOLIDAYS

THE FIGHT MUST GO ON

27 29 JUIN 2014
PARIS LONGCHAMP

-M- ✲ FRANZ FERDINAND
FAUVE ✲ VITALIC VTLZR
VANESSA PARADIS ✲ WOODKID
SHAKA PONK ✲ DE LA SOUL
METRONOMY ✲ CHINESE MAN
GESAFFELSTEIN ✲ SKIP THE USE
RODRIGO Y GABRIELA ✲ FFF
PAROV STELAR ✲ PATRICE
YODELICE ✲ GIRLS IN HAWAII
CATS ON TREES ✲ DELUXE
HOLLYSIZ ✲ LA FEMME ✲ DANAKIL
STUCK IN THE SOUND ✲ JAMAICA ✲ S-CREW
LA RUE KETANOU ✲ BRETON ✲ ODEZENNE
BLITZ THE AMBASSADOR ✲ BORIS BREJCHA
DISIZ ✲ CHRISTINE AND THE QUEENS
KADEBOSTANY ✲ THE GLADIATORS
ANTHONY JOSEPH ✲ SARAH W_ PAPSUN
SAINT MICHEL ✲ CARBON AIRWAYS
TRIGGERFINGER ✲ KENDRA MORRIS
ST.LÔ ✲ JAMES VINCENT MCMORROW
HAR MAR SUPERSTAR ✲ SALUT C'EST COOL
WE WERE EVERGREEN ✲ ET BEAUCOUP D'AUTRES...

Infos/résas
Solidays.com

RATP · DEEZER · îledeFrance

LOCATION : Fnac.com, Digitick.com, Ticketnet.fr, Magasins Fnac, Carrefour, Auchan et points de ventes habituels. Echangez vos billets sur zePass.com

MAIRIE DE PARIS · LA BANQUE POSTALE · SFR LIVE · OUI FM · nova · FG. · W9 · M6 · 20 minutes

Avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, du Ministère en charge de la Jeunesse, du Ministère des Affaires étrangères et européennes, de l'INPES, de la SACEM, de l'ADAMI et de France Galop.

PAR AGNES LEGLISE

Une ville en chaleur

Je ne voudrais pas vous coller la déprime et Cassandre n'est pas du tout mon idéal de carrière mais en vérité je vous le dis les enfants, je crois parfois que si tous les livres sur un sujet, ici le rock bien sûr, parlent tous, absolument tous, du passé et seulement du passé, que ce soit le passé des musiciens, les musiciens du passé ou le passé de l'écrivain qui se souvient des musiciens de son passé, tout ça ne sent pas très bon l'avenir radieux du jeune mouvement encore en expansion.

New York 73/77

WILL HERMES

Rivages Rouges

5 ans, il a suffi de 5 ans, de 1973 à 1977 pour que New York change toute la musique contemporaine. Ville enflammée, en déclin économique, à la limite de la faillite, ultra dangereuse mais bourrée d'artistes fauchés que les loyers bas ne repoussaient pas en banlieue, New York était alors la ville où toutes les musiques naissaient et cohabitaient, salsa, disco, punk, new wave, jazz, hip-hop, minimalisme dans un très fécond bouillonnement. Will Hermes, journaliste à Rolling Stone et alors jeune banlieusard raconte ici ces 5 années dingues qui virent exploser toutes ces scènes simultanément et changèrent la face du business et de la musique. Chronologique, peuplé par les plus grands noms, ce "New York 73/77" parvient à dresser un portrait exhaustif d'une ville en chaleur et de la séminale musique qui alimentait alors son feu.

Le Livre Du Désir

LEONARD COHEN

Points

S'il y a un vieux débat qui n'est pas près de s'éteindre c'est bien celui qui dispute le titre de poète à des paroliers et vice-versa. Leonard Cohen en est un parfait exemple. Poète avant d'être musicien, parolier renommé, poète publié, le moine bouddhiste publie ici, près de 30 ans après son dernier recueil, le fruit versé de ses années de monastères, réflexions et avancées spirituelles mises en poésies comme on dirait mises en musiques (ce qui fut le cas, par Philip Glass) et illustrées par de sombres quoique souvent ironiques autoportraits et autres petits dessins au fusain. Apaisé mais pas si sage, Cohen démontre ici magistralement sa maîtrise et son intelligence amusée s'épanouit dans les différents formats qu'il propose ici. Courts haïkus, sonnets ou aphorismes déploient ici tout l'esprit de Cohen, son humour, sa mélancolie, son détachement ou ses réminiscences de l'homme bien plus charnel qu'il était et dont l'ombre toujours émouvante se devine encore au tournant de quelques vers. Cohen se peint ici en poète pas encore tout à fait sage mais tout à fait accompli et sa vision de la vie, *"cette drogue qui ne fait plus effet"* décrit en creux un portrait très personnel et très touchant de l'artiste. Dommage cependant qu'au temps de la langue anglaise triomphante l'éditeur n'ait pas opté pour une édition bilingue qui aurait été autrement plus satisfaisante et instructive. ❑

Les Voix Du Mississippi

WILLIAM FERRIS

Papa Guédé

Bon, d'un autre côté, qui aurait pu dire que le blues naissant, objet ici des travaux du folkloriste William Ferris, donnerait finalement naissance, par le jazz, la soul et le rock interposé, à toute la musique du XX[e] siècle et que ces humbles parmi les humbles dont il est question dans ce "Les Voix Du Mississippi" en seraient les véritables pères fondateurs ? Né dans les années 40 au cœur d'un Mississippi d'avant les droits civiques pour les Noirs mais élevé dans une famille évoluée et pas raciste, Ferris s'est dès lors passionné pour la musique qui l'entourait, ce blues originel, celui du delta du grand fleuve du grand Sud, celui des pauvres Noirs écrasés par la ségrégation et les préjugés. Après les Lomax, père et fils, Ferris fut le premier à s'intéresser autant à ce qui était alors du folklore local et il eut la bonne idée non seulement de capturer le maximum d'enregistrements d'une musique encore authentique et artisanale avant sa disparition mais aussi de professionnaliser ses collectes en photographiant les musiciens, en les enregistrant et en les filmant sur le meilleur matériel possible à l'époque. Somme de plus de 40 ans de travaux et de recherches, ce beau volume comporte donc aussi un exceptionnel DVD et un CD tout aussi inédit et indispensable. Jeune étudiant et ensuite universitaire reconnu (et conseiller musical sur des films comme "La Couleur Pourpre" de Spielberg ou "Mississippi Blues" de Tavernier/ Parrish, Ferris a su approcher les vrais chanteurs de blues, parfois pauvres entre les pauvres, domestiques, ouvriers agricoles, parfois célèbres comme BB King, son ami, ou encore d'anonymes O'Brothers prisonniers croisés sur la highway 61 et chacun de ces portraits élégants et justes de ces musiciens élégants et justes sont autant de petites merveilles sociologiques et littéraires et nous donnent aussi à voir et à entendre littéralement ces hommes et femmes depuis longtemps oubliés pour la plupart. Véritable exploration d'un monde disparu mais aussi démonstration passionnante du rôle joué par la musique et ses cathartiques effets dans une communauté rurale et fermée, marquée par la misère terrible, le racisme le plus abject, reliée à ses oppresseurs par la culture du coton et l'omniprésente religion, ce livre magistral et majeur pour l'histoire de la musique est un outil indispensable à quiconque cherche à comprendre les racines du rock.

TOP TEN LIVRES MUSIQUE *(source Fnac)*

01 "Just Kids" PATTI SMITH (Folio)
02 "Patients" GRAND CORPS MALADE (Don Quichotte)
03 "Life" KEITH RICHARDS (Robert Laffont)
04 "Les Années 1970" PATTI SMITH (Tristram)
05 "Le Nouveau Dictionnaire Du Rock" MICHKA ASSAYAS (Robert Laffont)
06 "Noir Désir Point Final" MARC BESSE (Ring)
07 "La Dernière Fête" GIL SCOTT-HERON (Editions de L'Olivier)
08 "Depeche Mode - Book Of Faith And Devotion " STEPHANIE LOPEZ (Naïve)
09 "Une Autobiographie" NEIL YOUNG (Robert Laffont)
10 "Les Beatles La Totale" JEAN-MICHEL GUESDON PHILIPPE MARGOTIN (E/P/A)

Photo Bruno Berbessou

ROCK&FOLK

ATTENTION, COLLECTORS !

Fev 13
546
5,70 €

- The Datsuns
- Willy DeVille
- Noir Désir
- Pete Townshend
- The Jim Jones Revue

Mar 13
547
5,70 €

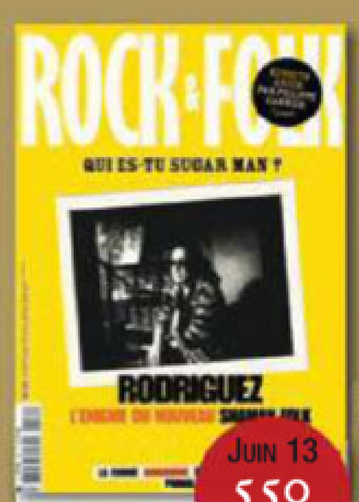
- Joe Coleman
- The Heartbreakers
- Le Stoner
- Rod Stewart
- Nick Cave

Avr 13
548
6,70 €

- Daniel Darc
- Hanni el Khatib
- David Bowie
- Jimi Hendrix
- Kevin Ayers

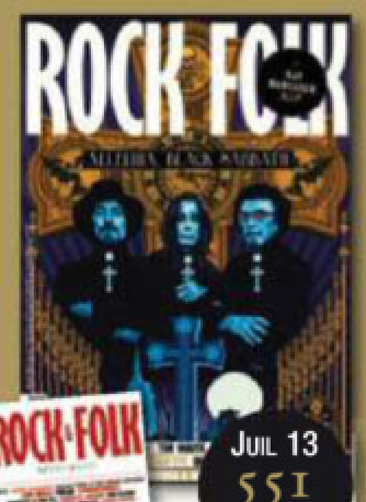
Mai 13
549
5,70 €

- Alvin Lee
- Iggy and the Stooges
- Daft Punk
- Vampire Weekend
- Shuggie Otis



Juin 13
550
5,70 €

- Tricky
- Deep Purple
- Sixto Rodriguez
- Rod Stewart
- Boris Vian



Juil 13
551
6,70 €

- Queens of the Stone Age
- Black Sabbath
- Nativity in black
- Miles Kane
- Ray Manzarek

Août 13
552
5,70 €

- Les festivals de l'été
- Bruce Springsteen
- Dogs
- James Trussart
- Ty Segall

Sept 13
553
5,70 €

- Les Festivals de l'été
- 22 essentiels funk
- Arctic Monkeys
- Franz Ferdinand
- The Clash

Sept 13
554
6,70 €

- Nirvana
- Peter Doherty
- Mgmt, Sparks
- Metallica
- Le Punk au musée

Nov 13
555
5,70 €

- Anna Calvi
- Thee oh sees
- Hawkind, Motörhead
- The Strypes
- David Walsh

Déc 13
556
5,70 €

- Exposition Kasparian
- Lou Reed
- Jake Bugg
- Festival of Psychedelia
- Paul McCartney

Jan 14
557
6,70 €

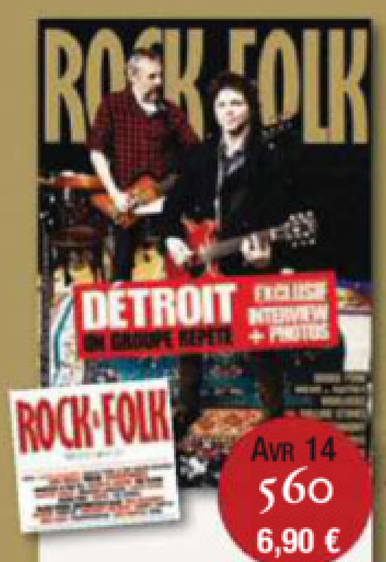
- Sonic Youth
- Bob Dylan
- Expo Rolling Stones
- Bomp !
- The Pretty Things

Fev 14
558
5,90 €

- Link Wray
- Bruce Springsteen
- Michel Polnareff
- King Crimson
- Donovan & Zouzou

Mar 14
559
5,90 €

- Blondie
- fff
- brian eno
- beatles usa
- Skip the use

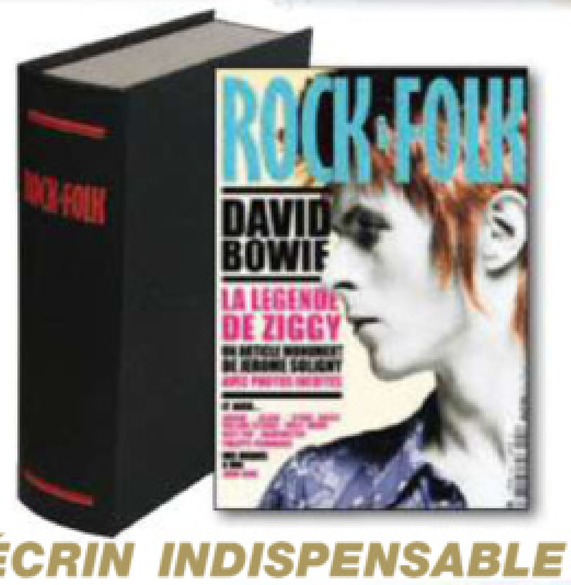


Avr 14
560
6,90 €

- Détroit
- shaka ponk
- wilko + daltrey
- warlocks
- rolling stones

Mai 14
561
5,90 €

- Aubert & Houellebecq
- kurt Cobain
- Judas priest
- Scott Asheton
- Damon Albarn



L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°) **20 €** *+ frais de port*

DERNIERS EXEMPLAIRES !
Bientôt vous ne trouverez plus les numéros de 2008.
Découvrez tous nos anciens n° :
www.rocknfolk.com

BON DE COMMANDE

à compléter et à retourner avec votre règlement aux :
Editions Larivière - VPC 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

Courriel : .....@.....
Nom/Prénom
Adresse
CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP45	*Frais de port	
	TOTAL	

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❐

Absolutely live

Talons hauts et Stratocaster

The Stranglers

7 avril, Olympia (Paris)

Quarante ans d'anticonformisme musical tout en envoyant systématiquement paître la bien-pensance, quelle carrière ! Rien que pour cela, les Stranglers se devaient de marquer le coup avec un bon concert de derrière les fagots comme seuls les véritables *Meninblack* en sont capables. Après une honorable première partie d'un quarteron de tankistes toulousains, la bande à JJ Burnel mitraille aimablement un feu roulant de hits. Histoire de marquer les esprits, quatre écrans géants en forme de cadres illuminent le fond de scène tout en faisant déferler photos de fans, images d'archives, clips et autres. Après deux heures de bombardement au napalm, c'est une pluie battante qui attendait le public fumant dès la sortie de l'Olympia. Ce n'est pas tous les jours qu'un groupe fêtant ses quarante ans de carrière offre un tel rafraîchissement à l'ensemble de ses fans.

GEANT VERT

Détroit

11 avril, Coopérative de Mai (Clermont-Ferrand)

Première date de la tournée et enjeu majeur : après douze ans sans Bertrand Cantat, qu'allait donner Détroit ? Dès "Ma Muse", les doutes sont balayés. La machine de guerre est en route, avec un son immaculé, sale quand il faut, plein d'échos, guitares brutales et tempêtes maîtrisées. Noir Désir ressurgit avec "Des Visages, Des Figures" et réapparaîtra à une dizaine de reprises, dont celle du légendaire "Tostaky", sans occulter la puissance des compositions de Détroit, qui font largement le poids. Presque deux heures de transe, emporté par le vent, par le chaos, par Cantat, sa voix, son groupe d'une redoutable précision. Magistral, tout simplement.

OLIVIER CACHIN

Wild Beasts

16 avril, Trabendo (Paris)

On avait prévenu dès la parution de son premier album : Wild Beasts en avait sous la pédale et la parution de "Present Tense", il y a quelques semaines, a fait mieux que le confirmer. Au Trabendo à la mi-avril, le quartette anglais a fait le plein d'un public curieux et majoritairement jeune, venu écouter l'essentiel du nouvel album. Sorte d'hydre à deux voix véritables — Hayden Norman Thorpe et Tom Flemming font vibrer les cordes dans leurs gorges autant que celles de leurs guitares — qui évolue au-dessus d'un rock post-glam fiévreux teinté de synth-pop hypnotique, Wild Beasts sait aussi faire monter la mayo d'un show. Charmé malgré l'abondance de nouveaux titres, le public s'exprimera logiquement davantage au son des futurs classiques que sont déjà "All The King's Men" et "Lion's Share", extraits, en rappel, des disques précédents.

JEROME SOLIGNY

Printemps de Bourges

22 au 27 avril

En ouverture de la saison festivalière, le Printemps de Bourges offrait un joli balayage de la scène musicale actuelle. Misant les premiers jours sur des locomotives telles que **Stromae**, **Shaka Ponk** et **Skip The Use**, le festival s'est bien remis de l'annulation de Rufus Wainwright. Une 39e édition basée sur l'émotion avec le retour de Bertrand Cantat en compagnie de Pascal Humbert. Si l'accueil était chaleureux pour **Détroit**, le public ne cachait pas son impatience d'entendre des morceaux de Noir Désir. Dont acte : "Fin De Siècle" et "Tostaky". Et sous la nef de la Cathédrale, **Tindersticks** a tout en sobriété invité **Catherine Ringer** à fêter ses vingt ans de carrière. On retient également **Sarah W Papsun** et son rock cérébral mais dansant, **Breton** à l'electro urbaine de plus en plus fine et pop, et **Klaxons** qui venait tester son nouveau "Love Frequency" en live. Mais c'est au 22 que se trouvent les découvertes : le duo **Royal Blood** et son efficace metal-pop, **The Strypes** qui séduisent par leur côté jeunes Rolling Stones, **Alb** venu présenter son bijou de pop mûri par sept années de bidouillages minutieux, et **Misteur Valaire** avec une prestation aussi joyeuse qu'éclectique. Du côté des jeunes espoirs, **We Are Match** à l'electro-pop élaborée, le duo rock féminin **The Buns** plus que musclé, **Fragments** avec son post-rock contemplatif et l'énergie punk sur rythmes mathématiques de **Bison Bisou** auraient mérité de retenir l'attention du jury des *Inouïs*.

AGNES BAYOU

Kaiser Chiefs

22 avril, Flèche d'Or (Paris)

Plutôt une petite salle pour les Britanniques qui remplissaient l'Olympia il n'y a pas si longtemps : donc un public de fans et qui patientent depuis longtemps si on se fie à la température. Kaiser Chiefs profite de cette chaude ambiance pour se lancer avec 15 minutes d'avance dans un concert best of où toutes les paroles sont reprises en chœur, aussi bien sur "The Angry Mob" que sur les nouveautés. Ça n'empêche pas le leader Ricky Wilson, déchaîné, de faire de la pub pour le nouvel album quasiment entre chaque titre. Quel incroyable talent ! Le chanteur et coach de The Voice n'est pas avare en acrobaties : escalade de pilier, crowdsurfing, transport de spectatrice sur ses épaules et on en passe. Du grand spectacle dans tous les sens du mot.

BUSTY

The Richmond Sluts

23 avril, Mécanique Ondulatoire (Paris)

La disparition précoce des Richmond Sluts peu après leur fantastique premier album en 2001 avait laissé d'immenses regrets. Après plus d'une décennie

Photo Dalle

LE FAIR ET RICARD S.A LIVE MUSIC PRÉSENTENT

CONCERT GRATUIT

RICARD S.A LIVE MUSIC

GRIEFJOY
ROCKY
ODEZENNE
PENDENTIF

Artistes soutenus par le fair

21 Juin **19H30**

PARIS - PLACE DENFERT-ROCHEREAU

WWW.RICARDSA-LIVEMUSIC.COM

ricardsa.livemusic • @RLM_Team

Fête de la Musique 21 Juin · OUI FM · DEEZER · fnac

WWW.LEFAIR.ORG

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS
PRÉSENTE

JOE
BONAMASSA
EN CONCERT

L'ÉVÉNEMENT
GUITARE DE
L'ANNÉE !

9 JUIN : **LILLE** - ZÉNITH
10 JUIN : **NANTES** - ZÉNITH
13 JUIN : **STRASBOURG** - ZÉNITH
18 JUIN : **BORDEAUX**
PATINOIRE MÉRIADECK
19 JUIN : **TOULOUSE** - ZÉNITH
23 JUIN : **MARSEILLE** - LE DÔME
24 JUIN : **NICE** - PALAIS NIKAIA

TÉLÉCHARGER UN TITRE
GRATUITEMENT SUR LE SITE DE JOE
HTTP://JBONAMASSA.COM/FRANCE

gérard drouot productions sa
GUITAR PART
ROCK&FOLK
20 minutes

Locations : gdp.fr, 0 892 392 192 (0,34€/min),
Fnac, Digitick.com et points de vente habituels

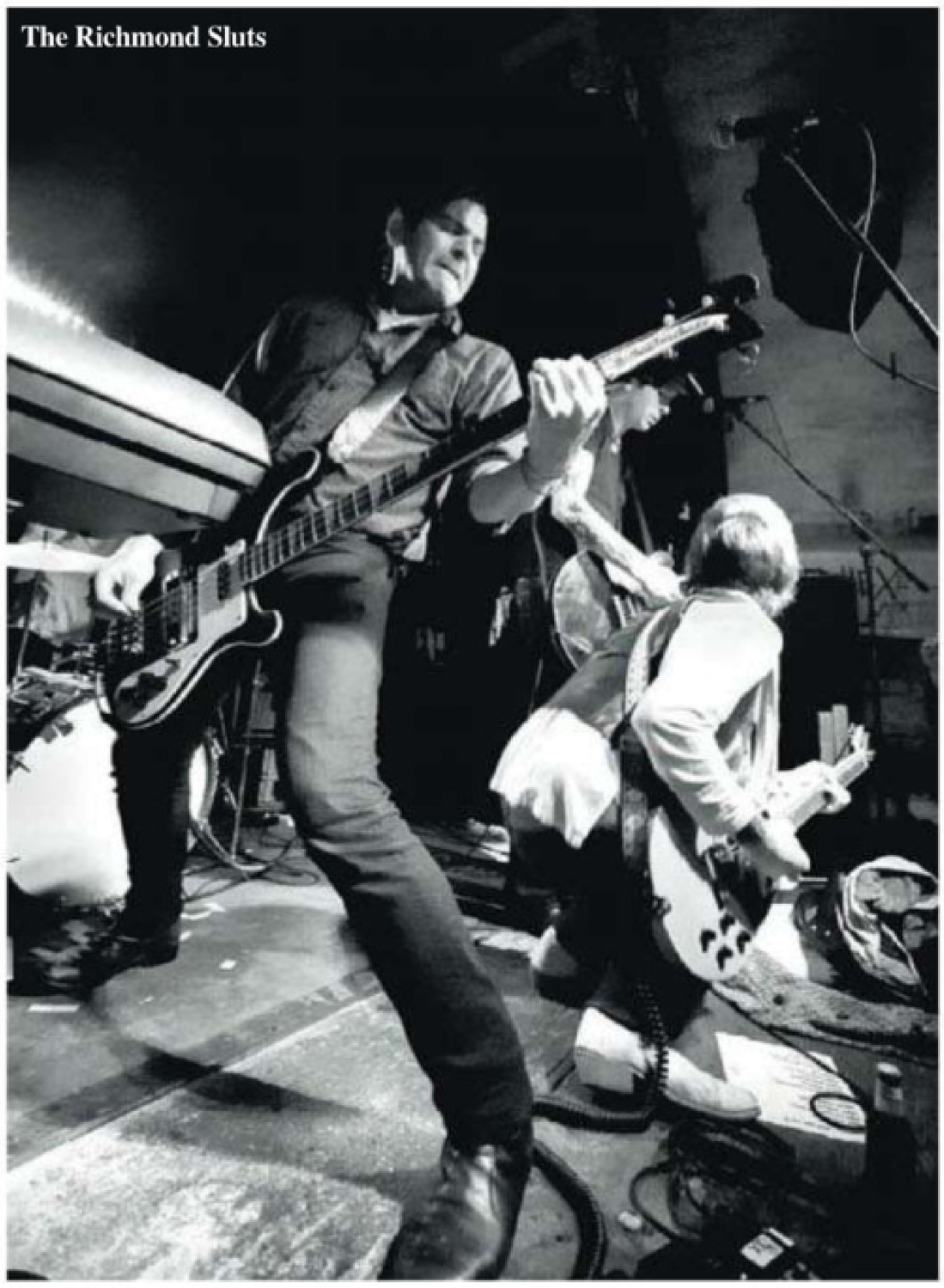


Photo Marion Ruszniewski

StoreMags.com

Photo Marion Ruszniewski

d'attente, les fans les ont accueillis avec un enthousiasme d'autant plus immense que le groupe du charismatique Shea Roberts était en très grande forme. Démarrant pied au plancher avec le boogie "Take You Home", le groupe a enchaîné durant une heure de furia rock'n'roll les meilleurs titres de son répertoire ("Thought I Was Dead", "Yeah Alright", "Drive Me Wild"), quelques reprises pertinentes ("Have You Seen My Baby" des Flamin Groovies) et un titre de Big Midnight ("Treat Me Too Bad"), l'autre groupe de Roberts. Une soirée rock'n'roll mémorable, autant pour le public que pour le groupe, médusé par sa propre popularité.

ERIC DELSART

Tedeschi Trucks Band

28 avril, Olympia (Paris)

Punaise, rien de moins que "Wah Wah", le monument de George Harrison, en rappel ? Le point final des deux heures de ce grand concert a résumé l'esprit de l'aventure : la remise au goût du jour de ces années 1969 et 1970 où rock et soul se faisaient les yeux doux, avec onze musiciens (deux batteurs, deux choristes, trois cuivres du feu de Dieu) marchant sur les traces de Delaney & Bonnie, Derek & The Dominos, Mad Dogs & Englishmen et autres. Fluidité, dynamiques, concision, la musicalité de l'ensemble mené par Derek Trucks a franchi un palier depuis la dernière venue parisienne, sa notoriété aussi puisque la salle parisienne affichait complet. Et au petit jeu des duels de guitare entre mari et femme, c'est la belle Susan Tedeschi, talons hauts et Stratocaster incisive, qui emporte l'applaudimètre.

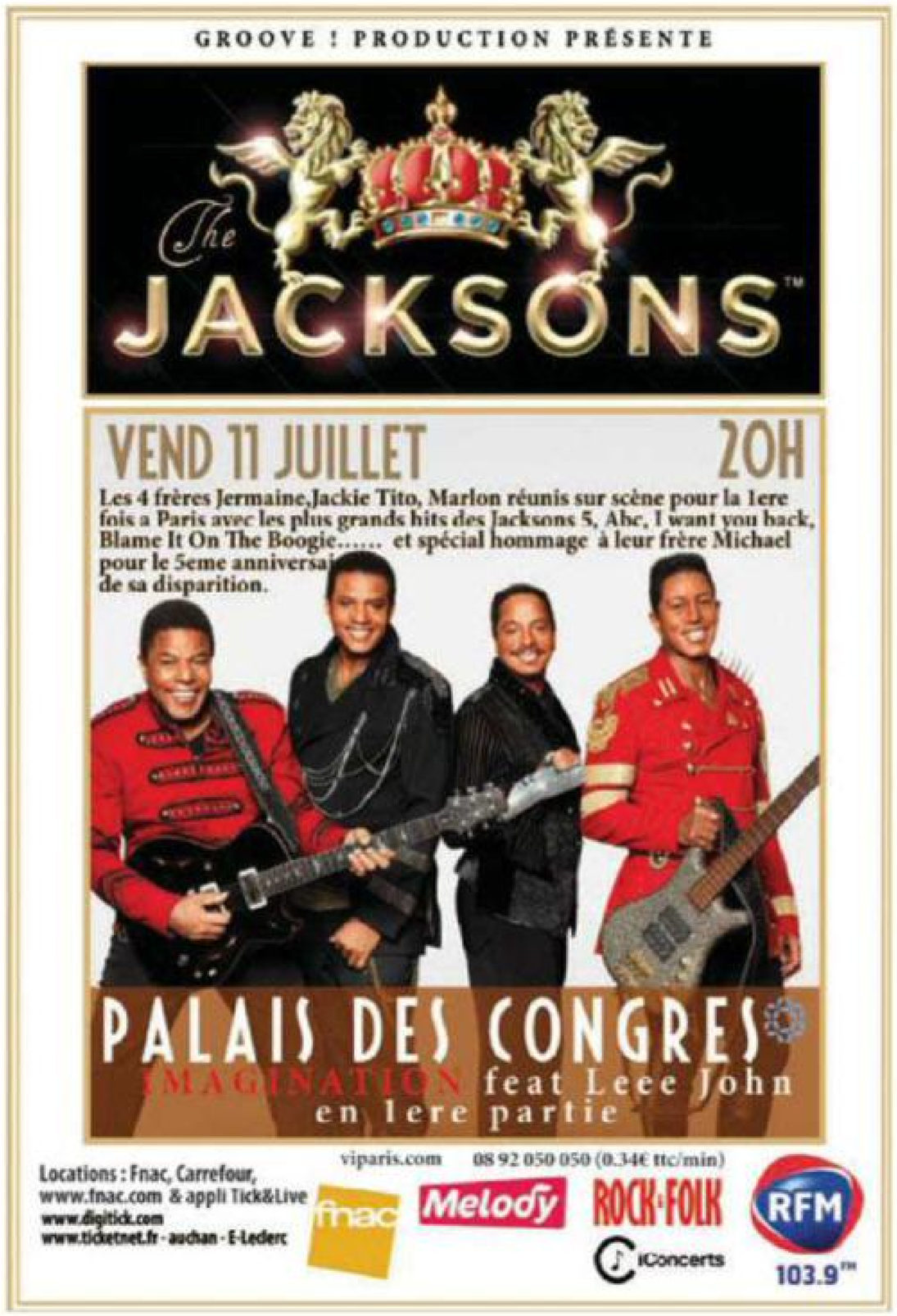
BERTRAND BOUARD

Kasabian

30 avril, Bataclan (Paris)

Premier concert (complet) à l'occasion de la sortie de "48:13". Pour écouter les nouveaux titres, on repassera : les Anglais n'en jouent que deux. En revanche tous les tubes sont là, puissance mille, joués et chantés par un Tom Meighan déchaîné, un Sergio sautillant et un nouveau guitariste de scène parfait. Les choristes sont habillées en squelette : hommage à Daft Punk ? Kasabian prend en tout cas un net tournant futuriste, matraquant sur un fond de scène rose fluo des mots et des chiffres à la signification cryptique (*"conjonctivite"* sur "Club Foot"). Déconcertée par un passage techno, l'assistance réserve, cela dit, un accueil torride au nouveau single "Eez-eh" et se dépense sans compter durant la majeure partie de ce concert monumental.

BUSTY



Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

MAI

★ 15 MAI

Blankass (Café de la Danse) ● **The Buttshakers et Suzanne Combo** (Point Ephémère) ● **The Datsuns et First Day** (Bus Palladium) ● **De La Montagne, Bagarre et Machi** (Flèche d'Or) ● **Fauve** (Bataclan, *complet*) ● **Steve Hackett** (Olympia) ● **The Horrors** (Gaîté Lyrique) ● **Katatonia** (Divan du Monde) ● **Pigalle** (Trianon) ● **Wax Tailor & the Phonovisions Symphonic Orchestra** (Folies Bergère, *complet*)

★ 16 MAI

Bertrand Burgalat & AS Dragon et Wilfried (3 Baudets) ● **Dorian Pimpernel, Julien Gasc et Forever Pavot** (Point Ephémère) ● **Fancy, 2012 et Taïni & Strongs** (Bus Palladium) ● **Fauve** (Bataclan, *complet*) ● **Juliette Gréco** (Olympia) ● **H** (Opa) ● **Jethro Tull's Martin Barre** feat **Pat O'May** (New Morning) ● **Ricky Amigos** (Eglantine) ● **Lisa Stansfield** (Trianon) ● **We Have Band** (Nouveau Casino) ● **Zombie Zombie** (auditorium du Louvre)

★ 17 MAI

Tori Amos (Grand Rex) ● **Chelsea Hotel** (Guiness Tavern) ● **Fauve** (Bataclan, *complet*) ● **FOAD** (Glazart) ● **Michael Franti & the Spearhead** (Maroquinerie) ● **Juliette Gréco** (Olympia) ● **Ben & Ellen Harper** (Folies Bergère, *complet*) ● **Lene Lovich** (Java)

★ 18 MAI

Fishbone (Petit Bain) ● **Ben & Ellen Harper** (Folies Bergère, *complet*) ● **Pump** (Guiness Tavern) ● **Stazma** (Miroiterie)

★ 19 MAI

Combat Rock (Guiness Tavern) ● **Ben & Ellen Harper** (Folies Bergère, *complet*) ● **Emily Loizeau** ((théâtre Dejazet) ● **Minor Alps** (Flèche d'Or) ● **Vince Staples** (Nouveau Casino)

★ 20 MAI

Alb (Maroquinerie) ● **Rodrigo Amarante** (Trabendo) ● **The Woolen Men** (Espace B)

★ 21 MAI

After Snowfalls (Petit Bain) ● **Alka** (Gaîté Lyrique) ● **Beat Assailant** (Maroquinerie) ● **The Brian Jonestown Massacre** (Bataclan) ● **The Robert Cray Band** (Cigale) ● **Marc & Elijah Ford** (Divan du Monde) ● **Gush** (Trianon) ● **Keith Murray** (Batofar) ● **Nits** (Café de la Danse)

★ 22 MAI

Aquaserge, Mathieu Malon et Paul Félix (Point Ephémère) ● **Mayhem** (Divan du Monde) ● **Rodrigo y Gabriela** (Zénith, *complet*) ● **Tangerine Dream** (Trianon)

★ 23 MAI

The Ames Room, OK Solo et Katapult (Petit Bain) ● **Arrogant Criminals** (Guiness Tavern) ● **Hedley** (Nouveau Casino) ● **Manic Street Preachers** (Bataclan) ● **Quantic** (Trianon) ● **Together Pangea** (Flèche d'Or)

★ 24 MAI

Blackrain (Nouveau Casino) ● **Charge, Sad et Crowmorph** (Flèche d'Or) ● **Chinese Man et DeLuxe** (Zénith, *complet*) ● **Pretty Lights** (Machine du Mouloin Rouge) ● **The Queen Extravaganza** (Olympia) ● **Toy Dolls** (Bataclan) ● **Tribute Daniel Darc** (Jane Club)

★ 25 MAI

Benjamin Booker et Chain and the Gang (Mécanique Ondulatoire) ● **Duchess Says et Solids** (Nouveau Casino) ● **The Long Escape** (Batofar)

★ 26 MAI

Black Lips (Nouveau Casino, *complet*) ● **Dum Dum Girls** (Maroquinerie) ● **FFF** (Cigale, *complet*) ● **The Jon Spencer Blues Explosion** (Machine du Moulin Rouge) ● **The War On Drugs** (Flèche d'Or)

★ 27 MAI

Joseph Arthur (Trabendo) ● **Courtney Barnett** (Boule Noire) ● **Bear's Den** (International) ● **Jeff Beck** (Grand Rex) ● **Black Lips** (Nouveau Casino) ● **Cherry Boop and the Sound Makers et Novox** (Café de la Danse) ● **Crocodiles et Pins** (Point Ephémère) ● **Lee Ranaldo & the Dust et Steve Shelley** (Machine du Moulin Rouge) ● **Stage One** (Guiness Tavern)

★ 28 MAI

Dr John & the Nite Trippers (Trianon) ● **Kill the Young** (Point Ephémère) ● **The Octopus Project** (Espace B) ● **Sharon Van Etten et Lyla Foy** (Café de la Danse)

★ 29 MAI

Holy Ghost (Flèche d'Or) ● **Nine Inch Nails** (Zénith, *complet*) ● **Pump** (Guiness Tavern) ● **Santa Cruz** (Maroquinerie) ● **July Talk et Autoramas** (Divan du Monde)

★ 30 MAI

The Amazing Snakeheads (International) ● **César** (Boule Noire) ● **Daddy Yankee** (Zénith) ● **Flatbush Zombies, The Underachievers et Pusha-T** (grande halle C.Parker La Villette) ● **Frustration, Kid Congo & the Pink Monkey Birds, Holograms et Shannon and the Clams** (Machine du Moulin Rouge) ● **Motorpsycho** (Flèche d'Or) ● **Les Shériff, Flying Donuts et The Black Zombie Procession** (Bataclan)

★ 31 MAI

London Grammar, Little Dragon, Asgeir, Joakim, Cat Power et Sbtrkt (orangerie du parc de Bagatelle) ● **Public Enemy et Oddisee** (grande halle C.Parker La Villette)

JUIN

★ 1er JUIN

Bob Log III, Burnside Eleven et Travel Check (Glazart) ● **Détroit et Mars Red Sky** (Cigale, *complet*) ● **Girugamesh** (Divan du Monde) ● **Lorde, Foals, Moodoïd, Earl Sweatshirt, Jungle, Moodoid et Denaï Moore** (orangerie du parc de Bagatelle) ● **Wovenhand** (Maroquinerie)

★ 2 JUIN

As Animals (Gaîté Lyrique) ● **Awolnation** (Maroquinerie) ● **Chassol et Nils Frahm** (Cité de la Musique) ● **Détroit et Forabandit** (Cigale, *complet*) ● **Ema** (Point Ephémère) ● **Manticora et Seven Kingdoms** (Divan du Monde) ● **Real Estate** (Trabendo) ● **Cliff Richard** (Olympia)

★ 3 JUIN

Arcade Fire (Zénith, *complet*) ● **Chromeo** (Cigale, *complet*) ● **Pat Metheny Group** (Olympia)

★ 4 JUIN

Arcade Fire (Zénith, *complet*) ● **Jo Dahan** (Boule Noire) ● **Détroit et Tulsa** (Cigale, *complet*) ● **Earth, Wind & Fire Experience** feat **Al McKay** (Folies Bergère) ● **Lady Linn** (Divan du Monde) ● **Radio Moscow** (Glazart) ● **Sister Iodine, Lowjack et Pharmakon** (Trabendo)

★ 5 JUIN

The Acid (Boule Noire) ● **Carbon Airways** (Nouveau Casino) ● **Chicken Diamond** (Mécanique Ondulatoire) ● **Détroit et Fat Supper** (Cigale, *complet*) ● **Factory Flor, Four Tet et Kieran Hebden** (grande halle nef Nord La Villette) ● **Shaka Ponk** (Zénith) ● **Temples** (Bataclan)

★ 6 JUIN

Détroit et Fat Supper (Cigale, *complet*) ● **The Growlers** (Flèche d'Or) ● **Kool & the Gang et Imagination** feat **Leee John** (Grand Rex, *complet*) ● **Mount Kimbie, Moritz Von Oswald, Tony Allen et Underground Resistance** (Institut du Monde Arabe) ● **Ty Segall, Coachwhips et Man Or Astro Man ?** (grande halle nef Nord La Villette) ● **Shaka Ponk** (Zénith, *complet*)

★ 7 JUIN

My Little Cheap Dictaphone, The Feather et Robbing Millions (Maroquinerie) ● **Shaka Ponk** (Zénith) ● **Slowdive, Eric Copeland et Loop** (grande halle nef Nord La Villette)

★ 8 JUIN

Ruff Agressive Wawe (Petit Bain) ● **Todd Terje** (Cabaret Sauvage)

★ 9 JUIN

Ayo (Folies Bergère) ● **"Elvis On Stage"** (Grand Rex) ● **The Pains Of Being Pure At Heart** (Machine du Moulin Rouge) ● **Trust** (Nouveau Casino) ● **Wye Oak** (Point Ephémère)

★ 10 JUIN

Isaac Delusion (Gaîté Lyrique) ● **The Kooks** (Trianon) ● **Medi** (Boule Noire) ● **Merchandise et Lower** (Point Ephémère) ● **Portugal The Man** (Trabendo) ● **Talisco** (Cigale)

★ 11 JUIN

Elephanz (Cigale) ● **Hollis Brown** (Mécanique Ondulatoire) ● **Hozier** (Nouveau Casino) ● **Angel Olsen et Woman's Hour** (Flèche d'Or) ● **White Crocodile** (Divan du Monde)

★ 12 JUIN

Arsenal (Nouveau Casino) ● **Flamin' Groovies et Fuzzy Vox** (Trabendo) ● **Graham Parker & the Rumour** (Cigale) ● **La-33** (Divan du Monde) **Rob Zombie** (Bataclan, complet)

★ 13 JUIN

Christophe (théâtre Antoine) ● **Pond** (Point Ephémère) ● **The Rolling Stones** (Stade de France, *complet*)

★ 14 JUIN

Acid King et Spirit Caravan (Glazart) ● **Fujiya & Miyagi** (Nouveau Casino) ● **Jil Is Lucky** (104) ● **Naâman** (Cigale) ● **Tijuana Panthers** (Point Ephémère) ● **Youth Avoiders et Crusaders Of Love** (Espace B)

★ 15 JUIN

Bumcello (Maroquinerie) ● **Of Mice and Men et Letlive** (Flèche d'Or)

Province

MAI

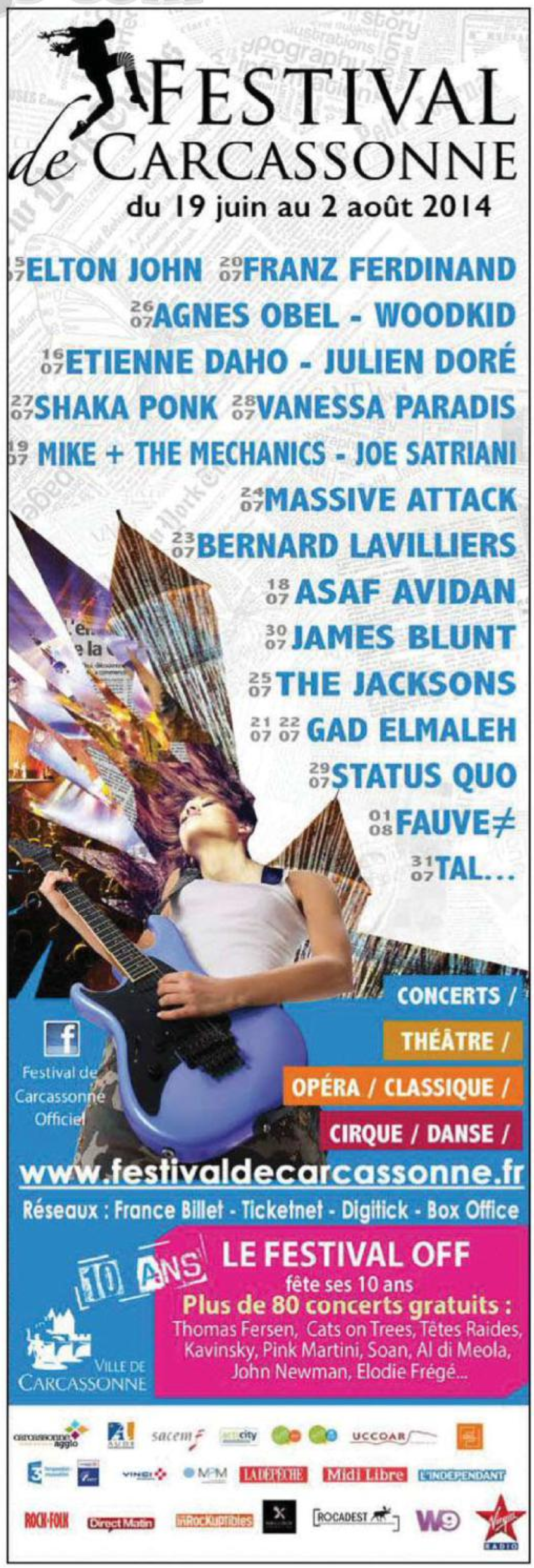
Aquaserge : 20, Toulouse (Dynamo) • 28, Tarbes (Omnibus) ● **Arlt et Thomas Bonvalet :** 17, Bayonne (musée basque) • 18, Toulouse (Papillons Sauvages) • 19, Lyon (Périscope) • 23, Rennes (Alambic) • 24, Montreuil (La Pêche) • 25, Lille (Péniche) ● **As Animals :** 15, Alençon (Luciole) • 16, Limoges (Fourmi) • 17, Toulouse (Metronum, avec Mesparrow) • 20, Amiens (Lune des Pirates) ● **Astronautalis :** 28, Lille (Péniche) • 29, Angoulême (Nef) • 30, Clermont-Ferrand (Coopé) • 31, Nîmes (Paloma) ● **Eric Bibb :** 16, Boulogne-Billancourt (carré Belle Feuille) ● **Black Uhuru :** 15, Strasbourg (Laiterie, avec Gill'Us) • 16, Fontaine (Source) • 17, Istres (Usine) • 18, Clermont-Ferrand (Coopé) ● **Bob Log III :** 19, Toulouse (Connexion Live) • 21, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • 22, Genève (CH, La Gravière) • 28, Audincourt (Moloco) • 29, Lyon (La Sucrière) • 31, Bourges (palais d'Auron) ● **The Brian Jonestown Massacre :** 20, Lille (Aéronef) • 22, Rouen (106) • 23, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) • 24, Brest (Carène) • 25, Nantes (Stéréolux) • 27, La Rochelle (Sirène) • 29, Nîmes (Paloma) • 30, Besançon (Rodia) • 31, Lyon (marché de gros) ● **The Butcher's Rodeo :** 29, Cergy (Pacific Rock) • 30, Douai (péniche Igelrock) ● **Cat Power :** 26, Nantes (Stéréolux) • 27, Mérignac (Krakatoa) • 29, Ramonville (Bikini) • 30, Nîmes (Paloma) ● **Cats On Trees :** 17, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) • 22, Epinal (Souris Verte) • 23, St-Génis-lès-Ollières (Escale) • 24, Istres (Usine) • 25, Toulouse (port de Toulouse) • 28, Savigny-le-Temple (Empreinte) • 29, Colmar (Grillen) • 30, Mondorf-les-Bains (L, casino 2000) • 31, Margny-lès-Compiègne (Tigre) ● **Chain and the Gang :** 23, Metz (Trinitaires) • 24, Tours (Temps Machine) ● **Chapel Hill :** 23, Bourgueil (Temps des Cerises) • 24, Fressines (Paqueterie) ● **Cherry Boop and the Sound Makers :** 15, La Seyne-sur-Mer (Impasse Café Concert) • 16, Salon-de-Provence (Portail Coucou) ● **Chinese Man, DeLuxe et Taiwan MC :** 16, Caluire-et-Cuire (Radiant Bellevue, *complet*) • 17, Montpellier (Zénith) • 21, Lille (Zénith) • 23, Nantes (Zénith) ● **Christophe :** 16, Ajaccio (U Palatinu) • 24, Soissons (Mail) • 30, Bordeaux (casino théâtre Barrière, *complet*) ● **The Coup :** 16, Evreux (Abordage) • 20, Marseille (Poste à Galène) • 21, Montreuil (La Pêche Café, avec Tarace Boulba) • 25, La Rochelle (Sirène) ● **Crocodiles :** 28, Bordeaux (l.Boat) • 29, Lyon (La Sucrière) ● **Daddy Yankee :** 24, Nantes (Zénith) • 29, Toulouse (Zénith) ● **Jo Dahan :** 16, Douarnenez (MJC) • 17, Callac (Bacardi) ● **Damas et Heresy :** 22, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **The Datsuns :** 16, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon, avec His Electronic Blue Voice) • 18, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Highway et Vox) • 21, Besançon (Rodia) ● **Détroit :** 15, Bruxelles (B, Ancienne Belgique, *complet*) • 19, Mérignac (Krakatoa, *complet*) • 20, Ramonville (Bikini, *complet*) • 21, Marseille (Moulin, *complet*) • 23, Laval (Patio) • 27 et 28, Nantes (Stéréolux, *complet*) • 29, Mérignac (Krakatoa, *complet*) ● **Die! Die! Die! :** 22, Villeneuve-d'Ascq (Ferme d'en Haut) • 23, Bordeaux (l.Boat) • 24, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Disappears :** 27, Orléans (Astrolabe) • 28, Tours (Temps Machine, avec Nisennenmondaï) • 30, Strasbourg (Troc Café) •

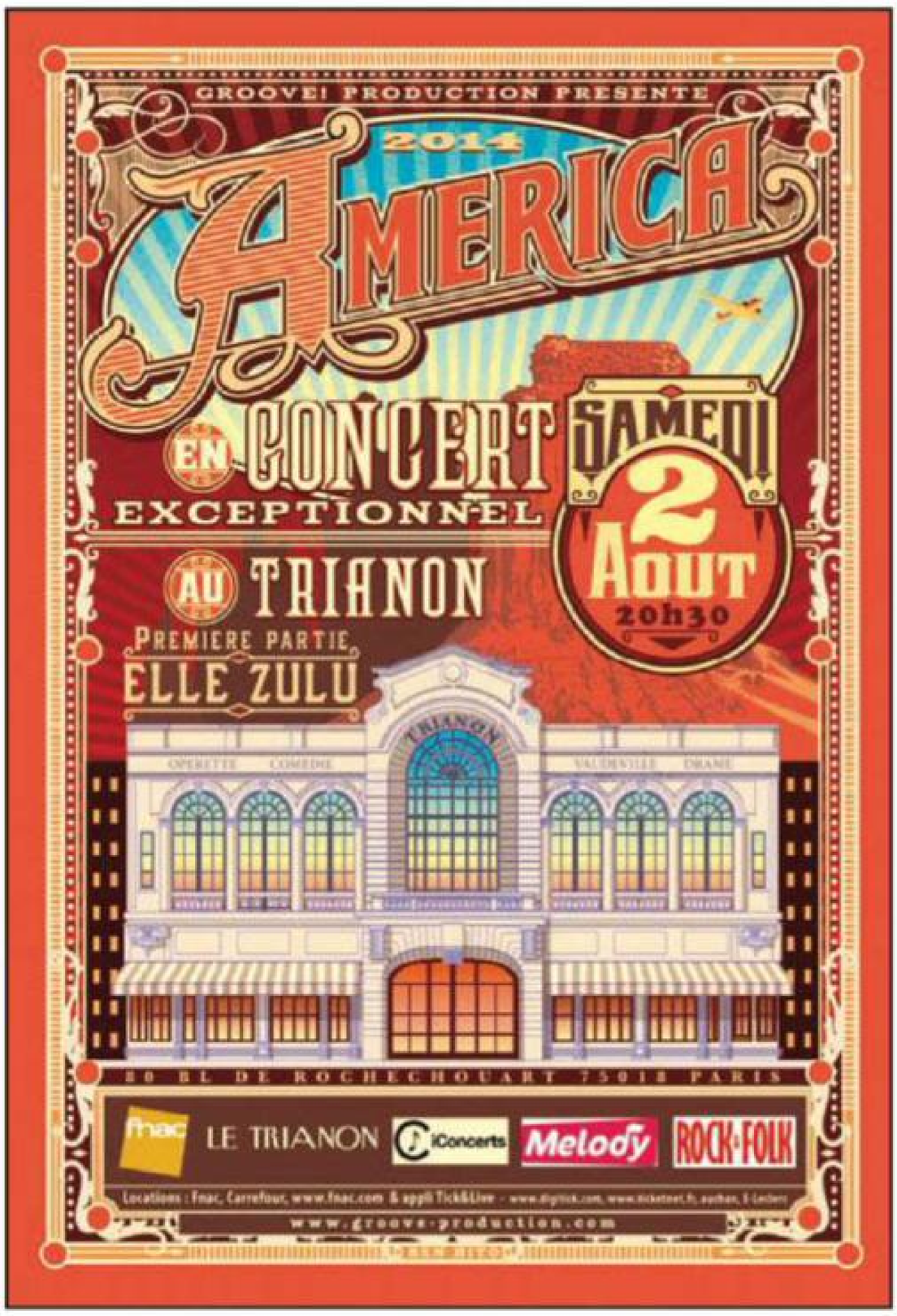
PREVISIONS PARIS

Joe Satriani : 21/6 (Trabendo) • 23/6 (Olympia), **Roger Hodgson :** 22/6 (Olympia, *complet*), **Robert Plant :** 22/6 (Bataclan), **Chicago :** 26/6 (Olympia), **Jack White :** 29 et 30/6 (Olympia, *complets*), **Jack Johnson :** 1er et 2/7 (Olympia), **Procol Harum :** 2/7 (Casino de Paris), **Buddy Guy :** 3/7 (Olympia), **Limp Bizkit :** 3/7 (Bataclan), **Lucky Peterson :** 3/7 (Théâtre de l'Europe), **Dream Theater :** 7/7 (Olympia), **Parquet Courts :** 8/7 (Divan du Monde), **Suicide :** 8/7 (Gaîté Lyrique)

StoreMags.com

31, Lyon (La Sucrière) ● **Doctor Flake :** 17, Périgueux (musée) • 20, Lyon (MJC Monplaisir) ● **Doro :** 15, Montauban (Rio Grande) ● **Dr John & the Nite Trippers :** 27, Coutances (salle M.Helie) ● **Earth Wind & Fire** feat **Al McKay, Irma et Eli Paper Reed :** 31, Strasbourg (hippodrome) ● **Eat Your Dog, Slaughter and the Dogs et Bad Siam Cat :** 26, Lyon (Transbordeur) ● **Electric Electric, Urban Mood et Helved Rum :** 24, Pantin (Dynamo) ● **Elephanz :** 22, Marseille (Poste à Galène) • 23, Avignon (Passagers du Zinc) • 24, St-Genis-Lès-Ollières (Escale) • 30, Margny-lès-Compiègne (Tigre) ● **The Ex :** 23, Nantes (Ferrailleur, avec Odonis Odonis) • 27, Toulouse (Connexion Live) • 31, Lyon (marché de gros) ● **The Excitements :** 17, Nîmes (Bastide, avec Scarecrow, DJ Flx et Clemix) • 29, Coutances (Magic Mirror) ● **Fenster :** 24, Nantes (Stéréolux) ● **Le Feu :** 22, Nantes (Stéréolux) • 24, Allones (péniche Excelsior) ● **Fishbone :** 16, La Rochelle (Sirène, avec Frustration, Cheveu et Vundabar) • 27, Le Mans (Oasis, avec Outrage) • 28, Villeneuve-d'Ascq (campus Lille 1, avec Mascarade et Deportivo) ● **Flamin' Groovies :** 15, Montbéliard (Atelier des Môles) • 17, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec Les Grisgris et DJ Inferno Groove Party) ● **The Fleshtones :** 24, St-Quentin (Splendid) • 25, Brest (Vauban) • 27, Bordeaux (Bootleg) • 28, Mont-de-Marsan (Café Music) • 29, Perpignan (Vino Chope) • 30, Arles (Cargo de Nuit) • 31, Bourges (palais d'Auron) ● **Frànçois & the Atlas Mountains :** 15, Strasbourg (Laiterie) • 17, Nice (théâtre L.Ventura, avec Grief Joy) • 23, Laval (Patio) • 24, Nantes (Stéréolux) • 29, Montauban (Eurythmie) ● **Frustration :** 16, La Rochelle (Sirène, avec Cheveu, Fishbone et Vundabar) • 21, Creil (Grange à Musique) ● **Le Grand Barouf et Trio NRV :** 24, Chalon-sur-Saône (Péniche) ● **Seth Gueko, Scylla, Arsenik et X Men :** 18, Lyon (Transbordeur) ● **Hangar :** 23, Bordeaux (Rock School Barbey) • 24, Billère (Ampli) ● **Har Mar Superstar :** 20, Cannes (villa Schweppes) • 22, Nantes (Stéréolux) • 24, St-Quentin (Splendid) • 30, Nîmes (Paloma) • 31, Brétignolles-sur-Mer (Le Peuble) ● **Ben & Ellen Harper :** 15, Grenoble (Summum) ● **Jacques Higelin :** 16, Villejuif (théâtre R.Rolland, *complet*) • 17, Avignon (salle polyvalente de Montfavet) • 20, Vierzon (théâtre McNab, *complet*) • 30, Montauban (Eurythmie) ● **High Tone :** 15, Creil (Grange à Musique) • 16, Vauréal (Forum) • 17, Oignies (Métaphone) • 23, Sète (théâtre de la Mer) ● **I Me Mine :** 16, Talence (Antirouille, avec Jaromil Sabor) • 18, Nantes (Dynamo Café) • 31, Mérignac (médiathèque) ● **The Inspector Cluzo :** 24, Orthez (Moutète) • 30, Juvigny (terrain de foot) ● **Instimpulsions et Manu Lanvin :** 24, Matignicourt (château Goncourt) ● **Jah Gaïa :** 22, Lyon (Radiant) • 23, Bordeaux (Boobooz Bar) • 24, Périgueux (plein air) ● **Jesus Volt et Neal Black & the Healers :** 23, Alençon (Luciole) • 24, Nantes (Ferrailleur) ● **Jungle :** 24, Laval (Patio) • 25, Bruxelles (B, Orangerie) • 27, Rennes (Ubu) • 28, Tourcoing (Grand Mix) • 30, Nîmes (Paloma) • 31, Sannois (EMB) ● **KKC Orchestra :** 23, Périgueux (Sans Réserve) ● **Korgull the Exterminator, Cult of the Horns et Hérésiarque :** 31, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **KRS One et Onyx :** 25, Lyon (Transbordeur) ● **La-33 :** 13, Ivry-sur-Seine (Hangar) • 15, Toulouse (Rio Loco) ● **Little Bob Blues Bastards :** 16, Amières-sur-Iton (salle des fêtes) • 31, Pavilly (plein air) ● **La Maison Tellier :** 15, Marseille (Poste à Galène) • 16, Arles (Cargo de Nuit) ● **Manau :** 16, Tinqueux (K) • 17, St-Julien-lès-Metz (Capitole) ● **Marvin :** 15, Toulouse (Dynamo) ● **Mein Sohn William, Funken et Boogers :** 16, Orléans (Astrolabe) ● **The Milestones :** 16, Marseille (Dan Racer) ● **Milky Chance, Larry Gus et Birth of Joy :** 15, Lyon (Transbordeur) • 16, Nancy (Autre Canal) • 17, Reims (Cartonnerie) ● **Minor Alps :** 17, Mérignac (Krakatoa) ● **Miossec :** 15, Blois (Halle aux Grains) • 27, Rennes (théâtre national de Bretagne) ● **Keith Murray :** 22, Bordeaux (I.Boat) ● **Naouack :** 15, Lyon (Raspoutine) • 16, St-Vallier (Ecla) • 30, Goudet (Rock'n'Camp) • 31, Lurcy-Lévis (plein air) ● **Natas Loves You, Bombay Show Pig et Casual Sex :** 15, Magny-le-Hongre (File 7) • 16, Sannois (EMB) • 17, Ris-Orangis (Plan) ● **Nosfell :** 16, Aulnay-sous-Bois (Cap) • 24, Marseille (Poste à Galène) • 28, Toulouse (Connexion Live) • 30, St-Nazaire (VIP, avec Manon Tanguy) ● **Oh! Tiger Mountain :** 15, Strasbourg (Laiterie) • 16, Lille (salle des fêtes de Fives) ● **Les Olivensteins :** 29, Hérouville-Saint-Clair (Big Band Café, avec les Valentino et les Classic Maniacs) ● **Angel Olsen :** 31, Grenoble (Le Ciel) ● **The 1969 Club :** 28, Rennes (Le Tambour) ● **Operadyse et Hecate Enthroned :** 15, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **L'Opium du Peuple :** 15, Rézé (Barakason) ● **The Oscilation :** 23, Besançon (Passagers du Zinc) • 28, Marseille (Grim) • 30, Lyon (La Sucrière) ● **Micah P.Hinson :** 21, Lausanne (CH, Romandie) • 25, Lille (Aéronef) ● **Panic! At The Disco :** 3, Strasbourg (Laiterie) ● **Plaza Francia (Catherine Ringer/Müller & Makaroff) :** 15, Nantes (Stéréolux) • 16, Brest (Carène) • 22, Reims (Cartonnerie) • 23, Le Mans (Oasis) ● **Ana Popovic :** 29, Verviers (B, Spirit Of 66) • 30, Sélestat (Tanzmatten, *complet*) • 31, Poligny (Moulin de Brainans) ● **Gregory Porter :** 16, Arras (théâtre, *complet*) • 17, Elancourt (Prisme, *complet*) • 19, Aubervilliers (Embarcadère) • 20, Vélizy-Villacoublay (Onde, *complet*) • 22, Metz (Arsenal, *complet*) • 25, Orléans (Camp Santo) ● **Le Prince Miiaou :** 16, Beauvais (Ouvre-Boite, avec Persian Rabbit) • 17, Besançon (Rodia, avec Wall Of Death et Dead Dreams) ● **Puggy :** 16, Calais (centre G.Philipe) • 17, Vauréal (Forum) ● **Punish Yourself :** 16, St-Nazaire (VIP) • 17, Rennes (Etage) ● **Radio Moscow :** 16, Bordeaux (Bootleg) • 20, St-Jean-de-Védas (Secret Place) • 28, Bruxelles (B, club de Vaartkapoen) ● **Ricky Amigos :** 29, Pau (Show Case Time) • 30, Rodez (Guinguette Lautrec) • 31, Aubin (Chez Murat) ● **Rocky :** 17, Alençon (Luciole) • 28, Oignies (Métaphone) • 31, Nîmes (Paloma) ● **Rodrigo Amarante :** 22, Lille (Aéronef) • 25, Nantes (Stéréolux) • 27, Feyzin (Epicerie Moderne) • 30, Nîmes (Paloma) ● **Patrick Rondat et Fabriks Jav :** 22, Valence (Mistral Gagnant) ● **Gaspard Royant :** 25, Laval (Patio) • 27, Nancy (Suite n°7) ● **Scarecrow :** 16, Brétigny-sur-Orge (Rack'Am, avec Boney Fields & the Bone's Project) • 24, Liévin (Arc-en-Ciel, avec Johnny Winter) • 27, Coutances (Magic Mirror) ● **La Secte du Futur et Cosmonauts :** 24, Bordeaux (I.Boat) ● **Shuffle, June Hill et Sofian Mustang :** 17, Bordeaux (I.Boat) ● **Son Lux :** 22, Lorient (Manège) • 23, Laval (Patio) • 27, Strasbourg (Laiterie) • 28, Metz (Trinitaires) ● **Soviet Suprem :** 16, Viry-Chatillon (Envol) • 30, Crozon (salle municipale) • 31, Arradon (chapiteau) ● **Camilla Sparksss :** 16, Genève (CH, Gravière) • 24, Orléans (Astrolabe) ● **The Jon Spencer Blues Explosion :** 20, Reims (Cartonnerie) • 21, Cognac (West Rock) • 27, St-Etienne (Fil Rouge) • 28, Annecy (Brise-Glace) • 29, Nîmes (Paloma) ● **Symbiz :** 22, Vauréal (Forum) • 23, Bar-le-Duc (parc du château de Marbeaumont) • 24, Grenoble (Bifurk) ● **Wax Tailor & the Phonovisions Symphonic Orchestra :** 17, Lyon (auditorium Lumière) • 18, Bruxelles (B, Cirque Royal) ● **Terre Neuve :** 15, Nîmes (Acoustik Café) • 19, Metz (77) • 20, Bruxelles (B, Cook and Book) ● **Tété :** 17, Cast (salle polyvalente, avec Colin Chloé) • 27, Blanquefort (salle Fongravey) • 28, Castres (Bolegason, avec Nuden) ● **Totorro :** 17, Châteaulin (Run Ar Puns, avec The Same Old Band et Falabella) • 31, Brétignolles-sur-Mer (Le Peuble) ● **Toy Dolls :** 15, Cognac (West Rock) • 16, Tarbes (Gespe) • 17, Nîmes (Paloma) • 19, Lyon (Ninkasi) • 21, Rouen (106) • 22, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) • 23, St-Brieuc (Citrouille) ● **Turn Off Your Screens et Les Touffes Chrétiennes :** 15, Mérignac (Krakatoa) ● **Undergang :** 17, Toulouse (salle du Cap) • 24, St-Denis-de-Pile (Accordeur) ● **The Undertones :** 25, St-Germain-en-Laye (Clef, avec DJ Vex) • 27, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Ben Vaughn :** 30, Marseille (Lounge) • 31, Nice (Dojo) ● **Vince Staples :** 22, Lyon (Marquise) • 23, Toulouse (Saint des Seins) ● **Robbie Williams :** 31, Monaco (salle des Etoiles) ● **Bob Wayne & the Outlaw Carnies :** 23, Rennes (Mondo Bizarro) • 24, Cambrai (plein air) • 25, Davezieu (plein air) • 26, Bordeaux (Bootleg) ● **WhoMadeWho :** 16,





Bordeaux (l.Boat) • 18, Morlaix (parc expo) ● **Robbie Williams :** 31, Monaco (salle des Etoiles) ● **Johnny Winter :** 22, Istres (Usine) • 23, Bourgoin-Jallieu (Abattoirs) • 24, Liévin (Arc-en-Ciel) • 25, Audincourt (Moloco) ● **Wovenhand :** 28, La Chaux-de-Fonds (CH, Bikini Test) • 30, Feyzin (Epicerie Moderne) • 31, Mérignac (Krakatoa, avec Christine Owman) ● **Yes :** 16, Monaco (opéra) • 20, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) • 21, Bruxelles (B, Ancienne Belgique)

JUIN

Rod Anton and the Ligerians : 7, Rouziers-de-Touraine (4 Vents) • 14, Sannerville (plein air) ● **Archie Bronson Outfit :** 3, Bordeaux (l.Boat) • 4, La Rochelle (Sirène) • 5, St-Nazaire (VIP) ● **As Animals :** 5, Brest (Cabaret Vauban) • 6, Ingre (parc de Bel Air) • 8, St-Martin-de-Crau (étangs des aulnes) • 12, Lille (Grand Sud, avec Lena DeLuxe) • 13, Maury (plein air, avec Irma) ● **Bengale :** 11, Nancy (Autre Canal) • 12, Caen (Cargo, avec Fakear et La Gallera Social Club) • 13, Lyon (Marché Gare) ● **Joe Bonamassa :** 9, Lille (Zénith) • 10, Nantes (Zénith) • 13, Strasbourg (Zénith) ● **The Brian Jonestown Massacre :** 4, Tours (parc de la Gloriette) • 5, Strasbourg (Laiterie) ● **Hollis Brown :** 10, Lille (El Diablo) • 12, Tulle (Lendemains Qui Chantent) ● **Brutal Truth :** 16, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **La Cafetera Roja :** 5, Clermont-Ferrand (place du 1er Mai) • 13, Tence (Ours Macon) • 14, Cahors (plein air) ● **Catfish :** 5, Périgueux (Sans Réserve) • 6, Lourmarin (château) • 13, St-Jean-de-la-Ruelle (plein air) ● **Cats On Trees :** 5, St-Etienne (Fil) • 7, St-Brieuc (place Poulain Corbion) • 8, St-Laurent-de-Cuves (plein air) • 14, Maury (plein air, avec Jeanne Cherhal) ● **Chain and the Gang :** 6, Bordeaux (Les Vivres de l'Art, avec Kid Congo et Dum Dum Girls) • 9, Nice (Volume) ● **Cherry Boop and the Sound Makers :** 6, Tours (parc de la Gloriette) • 14, Audincourt (Moloco) ● **Coffees and Cigarettes :** 1er, Durtal (Café du Château) • 6, Niort (Alternateur, avec Manu) • 7, Lusignan (plein air) • 13, Sauze-Vaussais ● **Eric Copeland :** 5, Marseille (Embobineuse) • 6, Lyon (Grrrnd Zero) ● **Carl Craig et DJ Triple AAA :** 13, La Rochelle (Sirène) ● **Détroit :** 12, Ruoms (Sunelia Aluna Vacances) • 13, Vienne (théâtre antique) ● **Doorsfall, Cats On Trees et Emilie Simon :** 5, St-Etienne (Fil) ● **Duchess Says :** 4, Marseille (Machine à Coudre) • 8, Lyon (Transbordeur) ● **Earth, Wind & Fire** feat **Al McKay :** 1er, Lille (Zénith, avec Kool & the Gang) • 3, St-Julien-lès-Metz (Capitole) • 7, Le Havre (stade Océane, avec Kool & the Gang et Imagination) • 8, Bale (CH, grand casino) • 10, Lyon (auditorium Lumière, avec Imagination et Leee John) • 15, Neuchatel (CH, plein air) ● **Fauve :** 6, St-Etienne (palais des spectacles, avec Françoi & the Atlas Mountains et Feu! Chatterton) • 7, St-Laurent-de-Cuves (plein air) • 8, St-Brieuc (place Poulain-Corbion) • 15, Lyon (théâtres romains, avec Breton) • 16, Nice (Théâtre de Verdure) ● **The Flamin' Groovies :** 10, Caen (Cargo, avec the Jones) ● **The Fleshtones :** 6, Ris-Orangis (Plan) ● **Hundred Seventy Split :** 11, Bartenheim (3 Frontières) • 12, Le Thor (Sonograf) • 14, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **The Inspector Cluzo :** 6, Dax (chapiteau) ● **Rona Kenan :** 2, Nantes (Ferrailleur) • 4, Lyon (Transbordeur) • 7, Lille (Péniche) • 8, Reims (théâtre A l'Affiche) ● **KKC Orchestra :** 6, Toulouse (base verte des Argoulets) • 12, Castres (Bolegason) • 13, St-Jean-de-La Ruelle (plein air) ● **Kool & the Gang et Earth, Wind & Fire :** 1er, Lille (Zénith) • 5, Winterthur (CH, halle 53) • 7, Le Havre (stade Océane, avec Imagination) ● **Limp Bizkit et Hacktivist :** 6, Maubeuge (Remparts) ● **Little Bob Blues Bastards :** 6, Ris-Orangis (Plan) • 7, Nancy (parc expos) ● **Man Or Astro Man ? :** 4, Rouen (106) • 7, Lausanne (CH, Romandie) ● **Naouack :** 6, Lorient (HopHopHop) • 7, Le Guerno (Embuscade) • 8, Cholet (Bar'Ouf) • 10, Dinan (Le Labo) • 11, Belle-Ile-en-Mer (café des matelots) ● **Night Beats :** 9, Bordeaux (Bootleg) • 10, Toulouse (Dynamo) • 11, Marseille (Machine à Coudre, avec La Secte du Futur) • 15, Lyon (Sucre) ● **Nine Inch Nails :** 1er, Toulouse (Zénith) ● **Oiseaux-Tempête :** 6, Lille (en appartement) • 13, Marne-la-Vallée (Val d'Europe) • 15, Toulouse (Pavillons Sauvages) ● **Angel Olsen :** 3, Tourcoing (Grand Mix) ● **Plaza Francia (Catherine Ringer, Müller & Makaroff) :** 6, St-Brieuc (place Poulain-Corbion) • 7, La Chaux-du-Milieu (CH, salle de spectacle) • 14, Douai (théâtre municipal) ● **Queens of the Stone Age :** 1er, Montpellier (Zénith) • 5, Crans-sur-Nyon (CH, plein air) ● **The Quireboys et Bonafide :** 13, Vauréal (Forum) • 14, La Chapelle-St-Luc (centre D.Bienaimé) ● **The Ringtones :** 7, St-Trivier-sur-Moignans (New Garage) ● **Vincent Segal, Isaac Delusion, We Were Evergreen, Poni Hoax et Soulist :** 7, Ris-Orangis (Plan) ● **Los Straitjackets :** 10, Lille (Aéronef) ● **Talisco :** 6, Mérignac (Krakatoa) • 7, Lusignan (plein air) • 8, Maubeuge (Les Remparts) ● **Tété :** 6, Nice (B Spot) ● **Ben Vaughn :** 4, Nantes (Pannonica) • 11, Nantes (café Flesselles) • 12, Rennes (Dejazey) • 13 et 14, Pornic (Le Bahia) ● **Vundabar et Le Prince Miiaou :** 7, Limoges (CCM J.Lennon)

Festivals

■ **Indigènes :** 22 au 26/5, Nantes (Stéréolux et Ferrailleur, avec – le **22** : Har Mar Superstar, Le Feu, Funken, Vundabar, Paus et The Woodentops – le **23** : The Ex, The K et Odonis Odonis – le **24** : Françoi & the Atlas Mountains, Sarah W Papsun, Jagwar Ma, The Wolf Under The Moon, We Are Match, Joycut et Fenster – le **25** : The Brian Jonestown Massacre, Rodrigo Amarante, Follakzoid, The Callas, Cosmonauts et Bantam Lyons – le **26** : Cat Power et Juana Molina) www.stereolux.org

■ **Rocktambules :** 23 et 24/5, Rousson (prés de Landas, avec – le **23** : Hollysiz, France de Griessen et Odyl – le **24** : Alpha Blondy, Stevo's Teen et 100 Grammes de Têtes) www.lesrocktambules.fr

■ **Les Trois Eléphants :** 23 au 25/5, Laval (Patio, avec – le **23** : Detroit, Breton, Françoi & the Atlas Mountains, Acid Arab, Son Lux et Jagwar Ma – le **24** : Fauve, Rodrigo Y Gabriela, Girls In Hawaii, D-Bangerz et Vundabar – le **25** : Aldebert, La Chouing, Tony Clifton Circus et Five Foot Fingers) www.les3elephants.com

■ **Bang! Bang! :** 24/5, St-Quentin (Splendid, avec Twin Sisters, Kid Congo and the Pink Monkey Birds, The Fleshtones et Har Mar Superstar) www.bangmusic.free.fr

■ **Primavera Sound :** 26 et 29/5, Barcelone (E, salle ApoloParc Del Forum, avec – le **26** : Tigercats, The Free Fall Band et Darren Hayman – le **27** : Antibalas et Chicha Libre – le **28** : Beach Beach, Me And The Bees, Metronomy, Disclosure, Arcade Fire, Queens of the Stone Age, Moderat, Charles Bradley, Midlake, Warpaint, Chvches, Rodrigo Amarante, St Vincent, Jamie XX, Future Islands, Shellac, The Ex, Neutral Milk Hotel, Real Estate, Julio Bashmore, Antibalas, Colin Stetson, Pond, Touche Amore, Follakzoid, Majical Cloudz, Glasser, A Winged Victory For The Sullen, Kosmos, Standstill, El Petit De Cal Eril, Sun Ra Arkestra, Julian Cope et Bo Nigen – le **29** : Pixies, Darkside, Laurent Garnier, Dr John & the Nite Trippers, Haim, The National, Sbtrkt, Jagwar Ma, The War On Drugs, !!! (Chk Chk Chk!), Factory Floor, Slowdive, Sharon Van, Etten, John Grant, The Growlers, Body, Head (Kim Gordon & Bill Nace), Kverlertak, Julia Holter, Deafheaven, Linda Perhacs, Slint, Oso Leone, Speedy Ortiz, Vatican Shadow, The Julie Ruin, Demdike Stare, The Twilight Sad, Refree, Loop, The Haxan Cloak, Wolf Eyes, Drive By Truckers, Mick Harvey, The Last 3 Lines, Jesu et Angel Molina) www.primaverasound.com

Stonemags.com

■ **Nuits Sonores :** 28/5 au 1er/6, Lyon/Feyzin et Oullins (divers lieux, avec – le **28** : Darkside, Black Lips, Man Or Astro Man ?, Marcel Dettmann, Kosme, De La Montagne, Jackmaster, Odei, Legowelt, The Julie Ruin, Roman Flugel et Julia Boman – le **29** : Moritz Von Oswald et Wild Aspect, Matador, Nick Curly, Wavesonik, Marc Twins, Pascal Rœder et Pedro Bucarelli, DJ Boris et Tamasumo, D'Julz, Scorpion Violente et Hang The DJ, Plapla Pinky et Gwyn Wurst, Kwoton, Barnt, Etienne Kermarc et DJ Palmwine Records, Dum Dum Girls, Daniel Avery, Nina Kraviz, Crocodiles, Bog Log III, Apollonioa, Andy Votel et Doug Shipton, Glasgow et Optimo, Earl Sweatshirt, Pethrol, Discodeine, Tensnake et Klément Bonelli, Hologram et Shannon and the Clams – le **30** : Glasgow et Kode 9, Rich Aucoin, Gold Panda, Dixon, The Oscillation, Mabo Sacha et Guillaume Des Bois, Fuck Buttons, Fulgeance, La Colonie de Vacances, CLFT Militia, Rustie, Robert Hood, Four Tet, Kieran Hebden, Foalting Points, Oneohtrix Point Never, Fubar, Violence Conjugale, Shed et Brandon Labelle – le **31** : Glasgow, The Amazing Snakeheads, No Shangsa et Delacave, Wooden Shjips, Lee Ranaldo, 2/Deux Boules Vanille, Disappears, Bambounou, Deetron, Jacques Greene et Jimmy Edgar, The Brian Jonestown Massacre, Agoria, Trentemoller, The Ex, Brandt Brauer Frick, Rodhad, Efdemin et Actress – le **1er** : Hugo Mendez, Boolimix et DJ Chylo et Kraftwerk) www.nuits-sonores.com

■ **This Is Not A Love Song :** 29 au 31/5, Nîmes (Paloma, avec – le **29** : Ry X, The Brian Jonestown Massacre, The Cambodian Space Project, Speedy Ortiz, The Fall, Southern, Suuns, Moodoid, Lee Ranaldo, Filthy Boy, The Jon Spencer Blues Explosion et Man Or Astro Man ? – le **30** : Cat Power, Black Lips, Earl Sweatshirt, Jungle, Daniel Avery, Wooden Shjips, Harold Martinez, Midlake, Ty Segall, Superchunk, Har Mar Superstar, Neutral Milk Hotel, Courtney Barnett, Meridian Brothers et Findlay – le **31** : Acid Arab, Rich Aucoin, The Glitch Mob, Golden Teacher, Fatima Al Kadri, WhoMadeWho, Astronautalis, Rocky et Holy Ghost) www.thisisnotalovesong.fr

■ **Cosmic Trip :** 29 au 31/5 et 1er/6, Bourges (palais d'Auron, avec – le **29** : Las Aspiradoras – le **30** : Man Or Astro Man ?, Hipbone Slim & the Knee Tremblers, Strong Come Ons, Night Beats, The Swingin' Neckbreakers et Autoramas – le **31** : The Fleshtones, Kid Congo & the Pink Monkey Birds, Bob Log III, Go! Zilla, Shannon and the Clams, Head On, Kaviar Special, Les Arondes et The Gravedigger V – le **1er** : Silver Moon) www.cosmictripfestival.fr

■ **Aucard de Tours :** 4 au 8/6, Tours (parc de la Gloriette, avec – le **4** : The Brian Jonestown Massacre, Deportivo, The Subs, Bosco Delrey, Vundabar et The Fucking Butterfly – le **5** : Biga Ranx, Odezenne, New Politics, Papier Tigre, Golden Teacher et Les Agamemnonz – le **6** : Joris Delacroix, Murkage, Pendentif, Holograms, Janski Beeeats, Cherry Boop and the Sound Makers et Boy In Lilies – le **7** : Disiz, Son Of Kick, Hypnolove, Tijuana Panthers, Funken et Caïman Philippines – le **8** : La Femme, Skip&Die, Clara Moto, Madben, FKJ, Sugar & Tiger et Arno N'Joy) www.radiobeton.com

■ **Europavox :** 5 au 7/6, Clermont-Ferrand (divers lieux, avec – le **5** : Casseurs Flowters, La Cafetera Roja, Baskerville, Lydmor, Bon Homme, Noiserv, Salut C'Est Cool, The Pepper Pots, DJ Pravda & Chef Berna et Linkoban – le **6** : M, Girls In Hawaii, Benjamin Clementine, Kadebostany, Liz Green, My Little Cheap Dictaphone, Amatorski, Robbing Millions, The Experimental Tropic Blues Band, Congopunq, Fac'Tory, The Best Pessimit, Pet, Artaban et Mélanie de Basio – le **7** : Carbon Airways, Stromae, Congopunq, Thomas Azier, Elliphant, Rebeka, Purist, Umiko, Europakids avec Congopunq, Milky Chance, Findlay, Larry Gus, Kim Ki O, Camausaure, Baby In Vain, Etienne De Crécy) www.europavox.com

■ **Montereau Confluences :** 6 et 7/6, Montereau-Fault-Yonne (parc des Noues, avec – le **6** : Morcheeba, Simple Minds, Kodaline, Vigon Bamy Jay, Crucified Barbara, Laura Cox, Incry, War Leonard, Debunk et Self Concept – le **7** : Woodkid, Soan, Triggerfinger, Chic feat Nile Rodgers, Boy George, Sylvie Vartan, Destin, Tom Novembre, Rosie Never Stops et Stratagème) www.ville-montereau77.fr

■ **Art Rock :** 6 au 8/6, St-Brieuc (divers lieux, avec – le **6** : The Craftmen Club, Gesaffelstein, Plaza Francia (Catherine Ringer/Müller & Makaroff), Gaëtan Roussel, Foals, Temples, Robot! (Blanca Li), Cascadeur, Findlay et New Politics – le **7** : Compressorhead, Nefertiti In The Kitchen, Lena Luce, AM444, Danny Buckton Trio, Sian Pottock, Totorro, M, Casseurs Flowters, Cats On Trees, Joris Delacroix, Dakha Brakka, Robot! (Blanca Li), Salut C'Est Cool, Saint Michel et Eli Paper Reed – le **8** : AM444, Lena Luce, Danny Buckton Trio, Sian Pottok, Benjamin Clementine, Mélanie de Basio, Fauve, Tiken Jah Fakoly, Frànçois & the Atlas Mountains, Alice Cooper, Bomba Estereo, Jupiter & Okwess International, Meridian Brothers et Family Atlantica) www.artrock.org

■ **Le Jardin de Michel :** 6 au 8/6, Bulligny (plein air, avec – le **6** : Danakil, La Rue Ketanou, The Offspring, Lyre le Temps, Kaly Live Dub, Tournée Générale, D-Bangerz, Luna Gritt, Seed To Tree, Jarring Effect Label Party, Gendarmery, Les Demi-Frères Grumeaux et Eyetiti – le **7** : Skip The Use, FFF, Alice Cooper, Klangkarussell, Murkage, Kid Karate, Grand Blanc, Dead Stereo Boots, Blondstone, Flying To Jamaica, Gendarmery, Cirque Sans nom et L'Expérience Unique du Professeur David Betta – le **8** : Biga Ranx, Les Ogres de Barback, Method Man, Tha Trickaz, Redman, Eyo'Nle, Vundabar, Acorps de Rue, Coco Business Plan et Illbilly Hitec) www.jardin-du-michel.fr

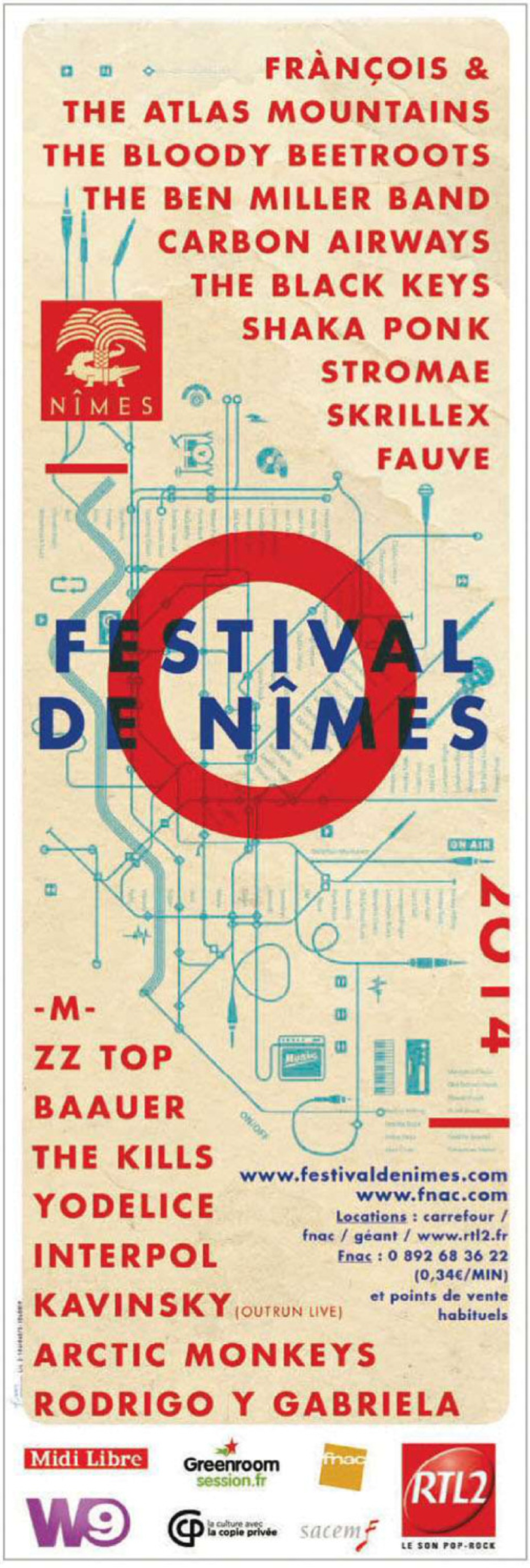
■ **Papillons de Nuit :** 6 au 8/6, St-Laurent-de-Cuves (plein air, avec – le **6** : Stromae, Casseurs Flowters, Biga Ranx, Naâman, Irma, Birth Of Joy, Skip&Die, Brns, Gablé et Clockwork of the Moon – le **7** : Fauve, Julien Doré, Gaëtan Roussel, Kanka, Foals, Two Bunnies in Love, Gaspard Royant, Bosco Delrey et New Politics – le **8** : M, Disiz, Cats on Trees, David Guetta, Elephanz, Shantel & Bucovina Club Orkestar, Eli Paperboy Reed, The 1969 Club et MmMmM) www.papillonsdenuit.com

■ **Le Printemps du Blues :** 7/6, Carmaux (salle F.Mitterrand, avec The Animals & Friends, Bill Deraime et Nine Below Zero)

■ **Ardèche Aluna :** 12 au 14/6, Ruoms (Sunelia Aluna Vacances, avec – le **12** : Détroit, FFF, Biga Ranx et Babylon Circus – le **13** : Stromae, Zaz, Ben l'Oncle Soul & Monophonics, Flavie Coelho et Two Bunnies in Love (*complet*) – le **14** : Bernard Lavilliers, Texas et Gaëtan Roussel) www.ardechefestivaluna.com

■ **Festi'Neuch :** 12 au 15/6, Neuchatel (CH, plein air, avec – le **12** : The Offspring, The Hives, The Rambling Wheels et Silver Dust – le **13** : Julien Doré, Yodelice, Paul Kalkbrenner, Suuns, Yelle, We Love Machines, Booost (ex-Moonraisers) et Puts Marie – le **14** : Woodkid, Thomas Azier Kery James, Carbon Airways, The Roots, Snoop Dogg aka Snoop Lion, Mark Berube, Palkomuski et Koqa – le **15** : Dub Inc., Earth Wind & Fire feat Al McKay, Bastian Baker, Moussu T E Lei Jovents, Les Petits Chanteurs à la Gueule de Bois et Avant L'Aube) www.festineuch.ch

PS : *Les dates de concerts pour la période* ***20/06 au 31/07*** *qui ne seront pas parvenues au journal le* ***23/05 au plus tard*** *ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention* ***"Concerts"*** *sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*



Storemags.com

Retrouvez Au Secours, C'est Du Live ! en direct du Rock Dans Tous Ses États les 27 et 28 juin.

Au Secours, C'est Du Live !
19h-21h

ouï FM

LE ROCK A SA RADIO

RETROUVEZ TOUTES LES INFOS SUR WWW.OUIFM.FR

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	(various artists)	"Soundtrack - Frozen"	*Walt Disney*
02	➤	Future	"Honest"	*Epic*
03	➤	Iggy Azalea	"The New Classic"	*Island*
04	➤	Pharrell Williams	"G I R L"	*Columbia*
05	➤	August Alsina	"Testimony"	*Island*
06	➤	Neon Trees	"Pop Psychology"	*Island*
07	➤	Luke Ryan	"Crash My Party"	*Capitol Nashville*
08	➤	(various artists)	"Nashville : On The Record"	*ABC*
09	➤	Lorde	"Pure Heroine"	*Republic*
10	➤	Bethel Music	"You Make Me Brave"	*180 Records*

Classement au 10 mai 2014

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	PAOLO NUTINI	"Caustic Love"	*Imports*
02	➤	Damon Albarn	"Everyday Robots"	*Warner Bros*
03	➤	Imelda May	"Tribal"	*Decca*
04	➤	Embrace	"Embrace"	*Cooking Vinyl*
05	➤	Pixies	"Indie Cindy"	*Pias*
06	➤	John Legend	"Love In The Future"	*Columbia*
07	➤	Paloma Faith	"A Perfect Contradiction"	*RCA*
08	➤	Kaiser Chiefs	"Education, Education, Education & War"	*ATO*
09	➤	Vamps	"Meet The Vamps"	*EMI*
10	➤	Johnson & Daltrey	"Going Back Home"	*Chess*

Classement au 30 avril 2014

FNAC

Top Pop - Rock

Avril 2014

01	➤	SHAKA PONK	"The White Pixel Ape"	*Tôt Ou Tard*
02	➤	London Grammar	"If You Wait"	*Because*
03	➤	Metronomy	"Love Letters"	*Because*
04	➤	Fauve	"Vieux Frères - Partie 1"	*Fauve Corp*
05	➤	Ogres De Barback	"Vous M'Emmerdez !"	*Irfan*
06	➤	Cats On Trees	"Cats On Trees"	*Tôt Ou Tard*
07	➤	Timber Timbre	"Hot Dreams"	*Full Time Hobby*
08	➤	Imagine Dragons	"Night Visions"	*Polydor*
09	➤	Police	"Greatest Hits"	*A&M*
10	➤	Radiohead	"Best Of"	*EMI*

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	COLDPLAY	"Midnight"	*Parlophone*
02	➤	Paramore	"Ain't It Fun"	*Fueled By Ramen*
03	➤	Bastille	"Pompeii"	*Virgin*
04	➤	American Authors	"Best Day Of My Life"	*10 Spot*
05	➤	Coldplay	"Magic"	*Parlophone*
06	➤	Lorde	"Team"	*Republic*
07	➤	Neon Trees	"Sleeping With A Friend"	*Island*
08	➤	Passenger	"Let Her Go"	*Embassy Of Music*
09	➤	Imagine Dragons	"On Top Of The World"	*Interscope*
10	➤	Kongos	"Come With Me Now"	*Tokoloshe*

Classement au 10 mai 2014

FNAC

Top Imports

Avril 2014

01	➤	LONDON GRAMMAR	"If You Wait"
02	➤	Glee Cast	"The Best Of Glee"
03	➤	Chet Faker	"Thinking In Textures"
04	➤	Pierre Lapointe	"Punkt"
05	➤	(various artists)	"Soundtrack - La Grande Bellezza"
06	➤	Lorde	"Love Club EP"
07	➤	Tom Odell	"Long Way Down"
08	➤	Brave Black Sea	"Fragments"
09	➤	Destroyer	"Five Spanish Songs"
10	➤	Dream Syndicate	"Day Before Wine"

STARTER 30

Top Pop Rock

Avril 2014

01	➤	STROMAE	"Racine Carrée"	*Universal*
02	➤	Indila	"Mini World"	*Universal*
03	➤	Miossec	"Ici-Bas, Ici Même"	*Pias*
04	➤	London Grammar	"If You Wait"	*Warner*
05	➤	Pharrell Williams	"G I R L"	*Columbia*
06	➤	Kyo	"L'Equilibre"	*Sony Music*
07	➤	Daft Punk	"Random Access Memories"	*Sony Music*
08	➤	Black M	"Les Yeux Plus Gros Que Le Monde"	*Sony Music*
09	➤	Shaka Ponk	"The White Pixel Ape"	*Tôt Ou Tard*
10	➤	Plaza Francia	"A New Tango Song Book"	*Warner*
11	➤	Christophe	"Intime"	*Universal*
12	➤	Jean-Louis Aubert	"Aubert Chante Houellebecq"	*Warner*
13	➤	Ogres De Barback	"Vous M'Emmerdez !"	*Starter Distribution*
14	➤	Dick Annegarn	"Vélo Va"	*Wagram*
15	➤	Timber Timbre	"Hot Dreams"	*Full Time Hobby*
16	➤	Fauve	"Vieux Frères - Partie 1"	*Fauve Corp*
17	➤	Cats On Trees	"Cats On Trees"	*Wagram*
18	➤	Jul	"Dans Ma Paranoia"	*Starter Distribution*
19	➤	Standley & La Nena	"Birds On A Wire"	*Starter Distribution*
20	➤	Aloe Blacc	"Lift Your Spirit"	*Universal*
21	➤	Johnson & Daltrey	"Going Back Home"	*Universal*
22	➤	Metronomy	"Love Letters"	*Warner*
23	➤	Philippe Katerine	"Magnum"	*Universal*
24	➤	Black Label Society	"Catacombs Of The Black Vatican"	*Wagram*
25	➤	Emilie Simon	"Mue"	*Universal*
26	➤	Eels	"The Cautionary Tales Of Mark Oliver..."	*Pias*
27	➤	Skip The Use	"Little Armageddon"	*Universal*
28	➤	Ronnie James Dio	"This Is Your Life"	*Warner*
29	➤	Agnes Obel	"Aventine"	*Pias*
30	➤	Sonata Arctica	"Pariah's Child"	*Pias*

FNAC

Top Vinyles

Avril 2014

01	➤	METRONOMY	"Love Letters"	*Because*
02	➤	Timber Timbre	"Hot Dreams"	*Full Time Hobby*
03	➤	Skip The Use	"Little Armageddon"	*Polydor*
04	➤	Velvet Underground	"The Velvet Underground & Nico"	*Polydor*
05	➤	Kylie Minogue	"Kiss Me Once"	*Parlophone*
06	➤	Nirvana	"MTV Unplugged In New York"	*Polydor*
07	➤	Bonamassa & Hart	"Live From Amsterdam"	*Mascot*
08	➤	Imagine Dragons	"Night Visions"	*Polydor*
09	➤	Woodkid	"Golden Age"	*Green United Music*
10	➤	Pink Floyd	"The Dark Side Of The Moon"	*EMI*

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

Juin 1974 R&F 89

Ce numéro débute mal. Page 21, Anonyme (un lecteur de Best ?), s'excite dans le Courrier des Lecteurs : *"Mr le Rédacteur en Chef, je suis tombé sur votre ordure de journal chez un idiot et c'est édifiant. Dire qu'il y a des types qui achètent votre canard, c'est vraiment une escroquerie bien montée et c'est là votre seule qualité."* En couverture, les trois lettres **ELP** pour Emerson, Lake & Palmer. **Keith Emerson** en photo et c'est Greg Lake qui est interviewé. **Ray Davies**, lui, vient d'acheter à Guy Peellaert pour 600 £ l'original de son portrait paru dans "Rock Dreams". Celui qui prétend *"n'avoir jamais entendu 'Sgt Pepper' "* reçoit dans le studio des **Kinks**. Il garde *"son superbe manteau couleur fennec et malgré son teint cadavérique, reste d'une élégance sidérante"*. Il affirme : *"Nous étions plus populaires que les Beatles... à Muswell Hill !"* Mais concède : *"Ils étaient peut-être plus populaires que nous à Liverpool..."* Et, comme pour signifier la fin d'une époque, la chronique de "Kimono My House" des **Sparks** s'achève ainsi : *"Ils seront bientôt indispensables comme un film de Von Sternberg, une page d'Oscar Wilde ou des chaussures bicolores... Hippie est vraiment mort. Le poison subtil tiré de la bague de Russell Mael l'a achevé."*

Juin 1984 R&F 209

"Je ne travaille pas dans les assurances, je fais du rock'n'roll !" On a tendance à l'oublier aujourd'hui mais, avant d'engendrer une lignée de génies de la chanson, **Jacques Higelin** exerçait lui-même le métier de chanteur. En tournée en Europe de l'Est, **Elton John** a rencontré Lech Walesa en Pologne où il a fait un des meilleurs repas de sa vie : *"De la dinde rôtie. Succulente."* Pour **Rick James**, *"Reagan est un trou du cul. Tous ces gens qui ont voté pour lui devaient être vraiment trop défoncés... ou pas assez."* Bien que travesti dans le clip "I Want To Break Free", **Freddie Mercury** *"n'a pas sacrifié sa moustache pour autant"*. **Debbie Harry** joue dans le dernier film de David Cronenberg, "Videodrome". Pour ce rôle, la chanteuse de Blondie est brune. De son côté, **Sting**, toujours blond, sera au générique de "Dune" de David Lynch, quant à **Bill Wyman,** *"il réactive James Coburn et relance la mode western"* en tournant "Digital Dreams". Ces films ne seront pas tous des succès.

Juin 1994 R&F 322

Désemparés et légèrement maladroits, les lecteurs rendent hommage à **Kurt Cobain**. *"Je sais pas pourquoi, j'ai les boules"*, confesse Nico. Amalia se sent *"vide, la tête en désordre"* et Hubert, de Sèvres, rimaille : *"Il y a là-haut un endroit où tu vas/ Là où la lumière reste, vers un autre nirvana..."* Cobain parti, les **Rolling Stones** reviennent. C'est à New York que l'annonce est faite à la presse mondiale. Nouvel album ("Voodoo Lounge"), nouveau bassiste (Darryl Jones) et une tournée aux Etats-Unis, au Canada et en Europe est programmée : *"Ça en fait des tickets à fourguer, hein !"* savoure à l'avance Mick Jagger. A Los Angeles, **Trent Reznor** raconte : *"A mes concerts, je leur gueule dessus. Ils me gueulent dessus. On se gueule dessus. Ça fait du bien !"* Moins bruyant, la triste nouvelle est un peu passé inaperçue : **Lee Brilleaux** est mort... *"Le chanteur de Dr Feelgood avait 41 ans et un cancer du foie."* Le pub et le rock sont en deuil.

Juin 2004 R&F 442

En 2004, dix avant leur retour de 2014, les **Pixies** revenaient déjà. Sur scène, à Edmonton au Canada, les *"Lutins"*, comme les appellent affectueusement les fans français, livrent une performance *"Gigantic !"* en anglais dans le texte. A Bruxelles au bar de l'Archiduc, après *"des vodkas suivies d'une volée de bières"*, **Benoît Poelvoorde** et **Arno** s'emballent quelque peu : *"Tu sais que j'ai été photographié avec Eddie Merckx ?"* pavoise le chanteur. *"J'ai bouffé avec lui"*, rétorque l'acteur. *"Il m'a donné son vélo !"* renchérit Arno. *"Mon salaud ! Ça c'est un trophée, comme la guitare de Jimi Hendrix"*, concède, vaincu, le comédien qui incarne Claude François dans "Podium". Technique : **Joe Satriani** *"utilise une guitare à sept cordes."* Enfin, produit par John Paul Jones, les **Datsuns** publient un second album qu'ils s'apprêtent à défendre à Paris. Dolf, le bassiste : *"Je peux te dire qu'au Japon, les filles sont dingues des Datsuns."* Du groupe ou des voitures ?

Forewards.com

Distillerie

CHERRY ROCHER

Depuis 1705

COCKTAILS PÉTILLANTS

LIVE TOUR

EN 2014, RETROUVEZ-NOUS SUR LES FESTIVALS

ROOTS'N CULTURE à Saint-Martin d'Hères (38) les 11 et 12 avril
LES EUROCKÉENNES à Belfort (90) du 4 au 6 juillet
MUSILAC à Aix-les-Bains (73) du 11 au 13 juillet
GUITARE EN SCÈNE à Saint-Julien-en-Genevois (74) du 18 au 20 juillet
MOULIN STOCK à Saint-Victor de Cessieu (38) les 25 et 26 juillet
WOODSTOWER au parc de Miribel-Jonage (69 et 01) les 23 et 24 août

www.cherry-rocher.fr

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

L'INTENSITÉ
D'UNE LÉGENDE*

PHŒNIX
GRIMBERGEN
1128

1128
GRIMBERGEN
BIÈRE D'ABBAYE - ABDIJBIER

BLONDE

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

*Grimbergen Blonde, l'intensité de ses arômes de fruits mûrs et d'épices, la légende de la marque née en 1128

BK FCS Strasbourg 775 614 308